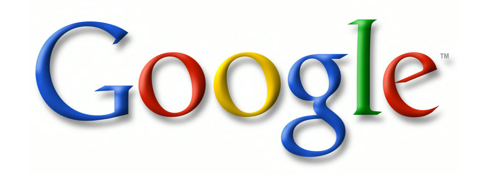
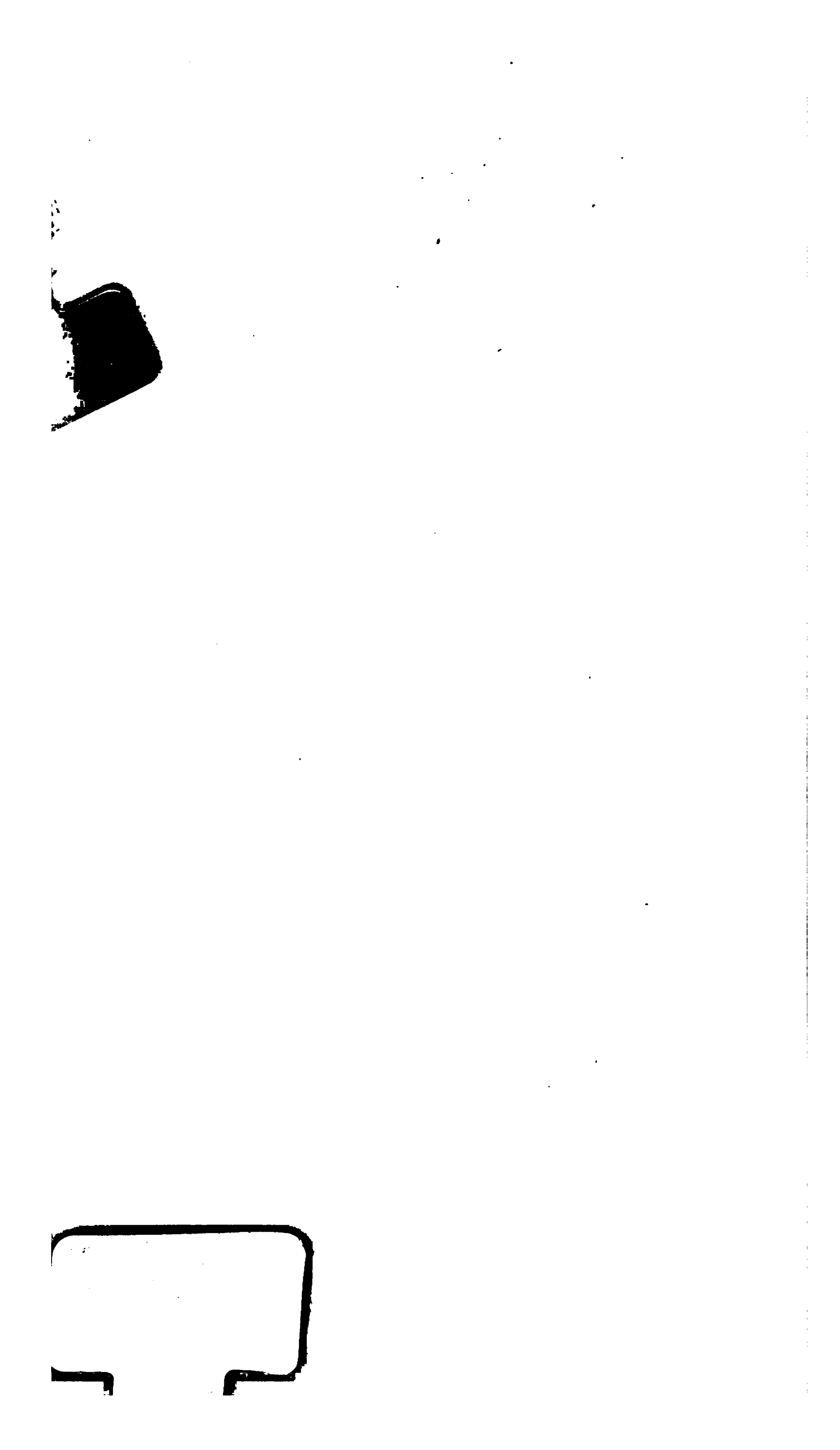




Marray

NK

ŒUVRES
COMPLETTES
DE
M. DE MARIVAUX.

TOME IX.

ŒUVRES

COMPLETTES

DE

M. DE MARIVAUX,

De l'Académie Françoise.

TOME NEUVIEME.



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXXI.

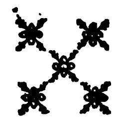
Avec Approbation & Privilège du Roi.



AVIS
DE L'ÉDITEUR.

LES Ouvrages de M. de Marivaux portent presque tous l'empreinte d'une pénétration peu commune ; personne n'a fait plus subtilement que lui l'analyse des mouvements du cœur : il en connoît les ressorts les plus déliés ; il a la vue si perçante, pour découvrir *les objets* moraux, qu'un Lecteur est étonné d'appercevoir ce que souvent il n'auroit pas vu sans lui : ces sortes de découvertes ont exigé de sa part un style convenable à ce qu'il appercevoit. C'est ce style particulier, & le seul qui convenoit à la chose, qui l'a fait regarder comme un Au-

teur ſingulier dans ſes expreſſions : on n'a pas ſçu ſentir d'abord que la fineſſe de ſes penſées ne pouvoit être rendue autrement ; on à mis ſur le compte du ſtyle ce qui appartenoit à ſa pénétration & j'ôſe dire qu'alors on le condamna ſans l'entendre. Depuis long-temps les perſonnes judicieuſes ſont revenues à la vérité ; & l'on ſçait gré à M. de Marivaux d'avoir pu aſſujettir ſon ſtyle au genre des matieres qu'il traitoit. Il ſera chez la poſtérité un Auteur ſingulier, qu'on lira avec plaiſir & utilité.





LE SPECTATEUR FRANÇOIS.

PREMIERE FEUILLE.

LECTEUR, je ne veux point vous tromper, & je vous avertis d'avance que ce n'est point un auteur que vous allez lire ici. Un auteur est un homme, à qui, dans son loisir, il prend une envie vague de penser sur une ou plusieurs matieres : & l'on pourroit appeller cela, réfléchir à propos de rien. Ce genre de travail nous a souvent produit d'excellentes choses, j'en conviens ; mais pour l'ordinaire, on y sent plus de souplesse d'esprit, que de naïveté & de vérité ; du moins est-il vrai de dire qu'il y a toujours je ne sçais quel goût artificiel dans la liaison

des pensées auxquelles on s'excite. Car enfin, le choix de ces pensées est alors purement arbitraire, & c'est-là réfléchir en auteur : ne seroit-il pas plus curieux de nous voir penser en homme ? En un mot, l'esprit humain, quand le hasard des objets, ou l'occasion l'inspire, ne produiroit-il pas des idées plus sensibles & moins étrangeres à nous, qu'il n'en produit dans cet exercice forcé qu'il se donne en composant?

Pour moi, ce fut toujours mon sentiment : ainsi je ne suis point auteur, & j'aurois été, je pense, fort embarrassé de le devenir. Quoi ! donner la torture à son esprit pour en tirer des réflexions qu'on n'auroit point, si l'on ne s'avisoit d'y tâcher ; cela me passe : je ne sçais point créer, je sçais seulement surprendre en moi les pensées que le hasard me fait naître, & je serois fâché d'y mettre rien du mien. Je n'examine pas si celle-ci est plus fine, si celle-là l'est moins ; car mon dessein n'est de penser ni bien ni mal, mais seulement de recueillir fidèlement ce qui me vient d'après le tour d'imagination que me donnent les choses que je vois ou que j'entends ; & c'est de ce tour d'imagination, ou, pour mieux dire, de ce qu'il produit, que je voudrois que les hommes nous rendissent compte, quand les objets les frappent.

Peut-être, dira-t-on, ce qu'ils imagineroient alors, nous ennuieroit-il. Et moi, je n'en crois rien : seroit-ce qu'il y auroit moins d'esprit, moins de délicatesse, ou moins de force dans les idées de ce genre ? Point du tout : il y régneroit seulement une autre sorte d'esprit, de délicatesse & de force ; & cette autre sorte-là vaudroit bien celle qui naît du travail & de l'attention.

Tout ce que je dis-là, n'est aussi qu'une réflexion que le hasard m'a fournie : voici comment.

Je viens de voir un homme qui attendoit un grand Seigneur dans sa salle : je l'examinois, parce que je lui trouvois un air de probité, mêlé d'une tristesse timide ; sa physionomie & les chagrins que je lui supposois, m'intéressoient en sa faveur. Hélas ! disois-je en moi-même, l'honnête-homme est presque toujours triste, presque toujours sans biens, presque toujours humilié ; il n'a point d'amis, parce que son amitié n'est bonne à rien : on dit de lui, c'est un honnête-homme ; mais ceux qui le disent, le fuient, le dédaignent, le méprisent, rougissent même de se trouver avec lui : & pourquoi ? c'est qu'il n'est qu'estimable.

En faisant cette réflexion, je voyois dans la même salle des hommes d'une physionomie libre & hardie, d'une démarche ferme, d'un regard

brusque & aisé ; je leur devinois un cœur dur, à travers l'air tranquille & satisfait de leur visage ; il n'y avoit pas jusqu'à leur embonpoint qui ne me choquât. Celui-ci, disois-je, est vétu simplement ; mais dans un goût de simplicité, garant de son opulence ; & l'on voit bien à son habit, que son équipage & ses valets l'attendent à la porte.

L'or & l'argent brillent sur les habits de cet autre. Ne rougit-il pas d'étaler sur lui plus de biens que je n'ai de revenu ? Non, disois-je, il n'en rougit point.

Je fais le philosophe ici ; mais si j'avois affaire à lui, je verrois s'il a tort de s'habiller ainsi, & si ses habits superbes ne reprendroient pas sur mon imagination les droits que ma morale leur dispute.

C'étoit donc dans de pareilles pensées que je m'amusois avec moi-même, quand le grand Seigneur vint dans la salle. L'homme, pour qui je m'intéressois, ne se présenta à lui que le dernier. Sa discrétion n'étoit pas sans mystere ; c'est que son visage indigent n'étoit pas de mise avec celui de tant de gens heureux.

Enfin, il s'avança ; mais le grand Seigneur sortoit déjà de la salle, quand il l'aborda. Il le suivit donc du mieux qu'il put, car l'autre marchoit à

grands pas ; je voyois mon homme essoufflé tâcher de vaincre, à force de poitrine, la difficulté de s'exprimer en marchant trop vîte ; mais il avoit beau faire, il articuloit fort mal. Quand on demande des grâces aux puissants de ce monde, & qu'on a le cœur bien placé, on a toujours l'haleine courte.

J'entendis le grand Seigneur lui répondre, mais sans regarder, & prêt à monter en carrosse : la moitié de sa réponse se perdit dans le mouvement qu'il fit pour y monter. Un laquais de six pieds vint fermer la portiere ; & le carrosse avoit déjà fait plus de vingt pas, que mon homme avoit encore le cou tendu pour entendre ce que le Seigneur lui avoit dit.

Supposons à présent que cet homme ait de l'esprit. Croyez-vous en vérité que ce qu'il sentit en se retirant, ne valût pas bien ce que l'auteur le plus subtil pourroit imaginer dans son cabinet en pareil cas ? Allez l'interroger, demandez-lui ce qu'il pense de ce grand Seigneur : il vient d'en essuyer cette distraction hautaine que donne à la plupart de ses pareils le sentiment gigantesque qu'ils ont d'eux-mêmes. Ce Seigneur, par un ton de voix indiscret, & sans miséricorde, vient d'instruire toute la salle, que cet honnête-homme est

ſans fortune. Quel eſt encore une fois l'auteur dont les idées ne ſoient de pures rêveries, en comparaiſon des ſentiments qui vont ſaiſir notre infortuné?

Grands de ce monde, ſi les portraits qu'on a faits de vous dans tant de livres, étoient auſſi parlants, que l'eſt le tableau ſous lequel il vous enviſage, vous frémiriez des injures dont votre orgueil contriſte, étonne, & déſeſpere la généreuſe fierté de l'honnête-homme qui a beſoin de vous. Ces preſtiges de vanité qui vous font oublier qui vous étes; ces preſtiges ſe diſſiperoient, & la nature ſoulevée, en dépit de toutes vos chimeres, vous feroit ſentir qu'un homme, quel qu'il ſoit, eſt votre ſemblable. Vous vous amuſez, dans un Auteur, des traits ingénieux qu'il emploie pour vous peindre. Le langage de l'homme en queſtion vous corrigeroit; ſon cœur, dans ſes gémiſſements, trouveroit la clef du vôtre; il y auroit dans ſes ſentiments une convenance infaillible avec les ſentiments d'humanité, dont vous êtes encore capables, & qu'interrompent vos illuſions.

Je conclus donc, du plus ou du moins, en ſuivant mon principe: oui, je préfererois toutes les idées fortuites, que le haſard nous donne, à

celles que la recherche la plus ingénieuse pourroit nous fournir dans le travail.

Enfin, c'est ainsi que je pense, & j'ai toujours agi conséquemment : je suis né de maniere que tout me devient une matiere de réflexion; c'est comme une philosophie de tempérament que j'ai reçue, & que le moindre objet met en exercice.

Je ne destine aucun caractere à mes idées; c'est le hasard qui leur donne le ton: de-là vient qu'une bagatelle me jette quelquefois dans le sérieux, pendant que l'objet le plus grave me fait rire: & quand j'examine après le parti que mon imagination a pris, je vois souvent qu'elle ne s'est point trompée.

Quoi qu'il en soit, je souhaite que mes réflexions puissent être utiles. Peut-être le seront-elles; & ce n'est que dans cette vue que je les donne, & non pour éprouver si l'on me trouvera de l'esprit. Si j'en ai, je crois en vérité que personne ne le sçait; car je n'ai jamais pris la peine de soutenir une conversation, ni de défendre mes opinions, & cela par une paresse insurmontable. D'ailleurs, mon âge avancé, mes voyages, la longue habitude de ne vivre que pour voir & que pour entendre, & l'expérience que j'ai acquise,

ont émoussé mon amour-propre sur mille petits plaisirs de vanité, qui peuvent amuser les autres hommes : de sorte que si mes amis venoient me dire que je passe pour un bel-esprit, je ne sens pas, en vérité, que j'en fusse plus content de moi-même; mais si je voyois que quelqu'un eût fait quelque profit en lisant mes réflexions, se fût corrigé d'un défaut, oh! cela me toucheroit; & ce plaisir-là seroit encore de ma compétence.

Au reste, on ne doit s'attendre dans mes réflexions qu'à des discours généraux. Il ne m'est jamais venu dans l'esprit ni rien de malin, ni rien de trop libre. Je haîs tout ce qui s'écarte des bonnes mœurs. Je suis né le plus humain de tous les hommes, & ce caractere a toujours présidé sur toutes mes idées.

A l'âge de dix-sept ans, je m'attachai à une jeune Demoiselle, à qui je dois le genre de vie que j'embrassai. Je n'étois pas mal fait alors, j'avois l'humeur douce & les manieres tendres. La sagesse que je remarquois dans cette fille, m'avoit rendu sensible à sa beauté. Je lui trouvois d'ailleurs tant d'indifférence pour ses charmes, que j'aurois juré qu'elle les ignoroit. Que j'étois simple dans ce temps-là! Quel plaisir! disois-je en moi-même, si je puis me faire aimer d'une fille qui ne souhaite

pas d'avoir des Amants, puiſqu'elle eſt belle, ſans y prendre garde, & que par conſéquent elle n'eſt pas coquette. Jamais je ne me ſéparois d'elle, que ma tendre ſurpriſe n'augmentât, de voir tant de grâces dans un objet qui ne s'en eſtimoit pas davantage. Etoit-elle aſſiſe ou debout, parloit-elle ou marchoit-elle, il me ſembloit toujours qu'elle n'y entendoit point fineſſe, & qu'elle ne ſongeoit à rien moins qu'à être ce qu'elle étoit.

Un jour qu'à la Campagne je venois de la quitter, un gant que j'avois oublié, fit que je retournai ſur mes pas, pour l'aller chercher : j'apperçus la Belle de loin, qui ſe regardoit dans un miroir, & je remarquai, à mon grand étonnement, qu'elle s'y repréſentoit à elle-même dans tous les ſens où, durant notre entretien, j'avois vu ſon viſage ; & il ſe trouvoit que ſes airs de phyſionomie que j'avois crus ſi naïfs n'étoient, à les bien nommer, que des tours de gibeciere : je jugeois de loin que ſa vanité en adoptoit quelques-uns, qu'elle en réformoit d'autres : c'étoient de petites façons, qu'on auroit pu noter, & qu'une femme auroit pu apprendre comme un air de muſique. Je tremblai du péril que j'aurois couru, ſi j'avois eu le malheur d'eſſuyer encore de bonne-foi ſes friponneries, au point de perfection où ſon habileté les

portoit; mais je l'avois cru naturelle, & ne l'avois aimée que sur ce pied-là; de sorte que mon amour cessa tout-d'un-coup, comme si mon cœur ne s'étoit attendri que sous condition. Elle m'apperçut à son tour dans son miroir, & rougit. Pour moi j'entrai en riant, & ramassant mon gant: ah! Mademoiselle, je vous demande pardon, lui dis-je, d'avoir mis jusqu'ici sur le compte de la nature des appas dont tout l'honneur n'est dû qu'à votre industrie. Qu'est-ce que c'est? que signifie ce discours, me répondit-elle? Vous parlerai-je plus franchement, lui dis-je? Je viens de voir les machines de l'Opéra. Il me divertira toujours, mais il me touchera moins. Je sortis là-dessus, & c'est de cette aventure que naquit en moi cette misanthropie qui ne m'a point quitté, & qui m'a fait passer ma vie à examiner les hommes, & à m'amuser de mes réflexions.



DEUXIEME FEUILLE.

Les auſtérités des fameux Anachorètes de la Thébaïde; les ſupplices ingénieux qu'ils inventoient contre eux-mêmes, pour tourmenter la nature; cette mort toujours nouvelle, toujours douloureuſe qu'ils donnoient à leurs ſens: tout cela, joint à l'horreur de leurs déſerts, ne compoſoit peut-être pas la valeur des peines que peut éprouver une femme du monde, jeune, aimable, aimée, & qui veut être vertueuſe.

Ce que je dis-là paroîtra ſans doute ridicule à bien des gens. Un Anachorète! s'écriera-t-on: un homme atténué, mourant, épuiſé de jeûnes & de veilles! un homme........! Mais ce n'eſt plus un homme; ce n'en ſont plus que les ruines. Jugez de ſes ſouffrances par leurs effets, jugez de ſes combats par la déſolation du champ de bataille; que deviendra votre parallele?

Vous nous parlez d'une jeune femme aimable; & ce ſont des yeux brillants, c'eſt une ſanté, ce ſont des appas nés du ſein de la molleſſe & de l'oiſiveté; c'eſt l'ouvrage de la profane com-

plaiſance pour ſoi-même, que vous comparez à l'ouvrage de la rupture la plus ſévere avec ſes ſens. Depuis quand le duvet eſt-il plus fatiguant que la dure? depuis quand celui qui dort à ſon aiſe, eſt-il plus malade que celui qui véille preſque toujours? quoi! ſe nourrir délicieuſement, agacer ſon appetit par une abſtinence induſtrieuſe, ſera plus pénible que mourir de faim!

Voilà ce qu'on peut me dire; voilà la déclamation qu'on peut faire contre mon ſentiment. Peut-être m'auroit-il paru ridicule à moi-même, il n'y a qu'une heure : mais liſez la lettre que je vais rapporter; c'eſt cette lettre qui a débauché mon jugement. Un de mes amis, dont je ſuis le confident, vient de me la donner; il l'a reçue d'une jeune Dame dont il eſt éperduement amoureux; liſez-la, elle argumentera mieux que moi contre vous.

« Vous m'aimez, Monſieur, & quand vous ne » me l'auriez pas dit tant de fois, je n'en ſerois » pas moins perſuadée. Oui, vous m'aimez; je le » ſçavois même avant que vous me l'euſſiez avoué. » Je vous examinois quelquefois, ſans le vouloir: » & je vous trouvois, comme il me ſembloit qu'on » devoit être, quand on aimoit. Hélas! je ne » ſçavois pas encore que je ſouhaitois alors de

» vous

» vous trouver comme vous étiez. Juſte Ciel!
» moi, qui n'avois jamais eu d'amour, comment
» pénétrois-je celui que vous me cachiez? com-
» ment étois-je ſûre que je ne me trompois pas?
» d'où vient que je ne m'appercevois pas que je
» vous aimois moi même? Le voilà, cet aveu que
» vous demandiez; voilà ce mot ſi important à
» votre bonheur, & que je n'oſai prononcer
» dans notre dernier entretien. Hélas! vous n'en
» aviez pas beſoin non plus, & j'étois folle de
» n'oſer vous dire ce que vous voyiez ſi claire-
» ment. Pour un aveu que vous refuſoit ma bou-
» che, combien ma complaiſance pour vos diſ-
» cours vous en prodiguoit-elle? ſouvenez-vous
» de vos careſſes. Il eſt vrai qu'elles étoient
» inocentes; mais je m'en défendois mal. Eh!
» n'étoit-ce pas vous les rendre? n'importe, ſoyez
» content, je vous aime; & tout inutile qu'il eſt
» de vous le dire, je m'en étois fait une honte,
» & je vous la ſacrifie. Je me flattois de n'avoir pas
» encore violé mon devoir, tant que cet aveu
» reſtoit à faire. Malheureuſe illuſion! qu'étoit
» devenue ma raiſon? j'aimois, & je ne m'en em-
» barraſſois pas. Je regardois cela comme rien
» je me croyois toujours vertueuſe, ſeulement pour
» n'avoir pas dit que je ne l'étois plus. Je dois ma

» tendresse à mon mari : cependant, au moment » où je parle, elle est toute à vous. Juste Ciel ! » pourquoi faut-il que ce soit un crime ? que dis-je ? » cruel que vous êtes ! voyez le désordre que vous » avez porté dans mon cœur ; voyez ce que je » deviendrois, si je continuois à vous voir. Je ne » vous cele rien ; car enfin, dans l'état où je suis, » j'ai besoin de vous parler sans retenue ; ma foi- » blesse a besoin de se répandre : c'est un crime » encore, mais il m'est nécessaire ; je serois trop » exposée, si je voulois combattre tous les » mouvements qui me viennent. Je vous décou- » vre mon état : cette satisfaction coupable que » je me donne, rendra peut-être ma passion moins » pesante. Ma passion ! Justes Dieux ! n'êtes-vous » point étonné vous-même de ce que vous lisez ? » Vous qui n'osiez me déclarer votre amour, qui » m'en avez fait l'aveu avec tant de crainte, qui » m'en entreteniez avec tant de respect, qui ne » me demandiez le mien qu'en tremblant, me re- » connoissez-vous ? je n'avois rien à me reprocher ; » j'avois lieu d'être contente de moi : vous m'es- » timiez, je m'estimois moi-même : je vivois en » repos & dans l'innocence. Où sont tous ces » biens-là ? vous m'aimez, & vous me les avez ôtés ; » & vous voulez que je vous aime ; & vous di-

» tes que vous seriez heureux, si je vous aimois!
» quel étrange bonheur vous proposez-vous! mes
» égarements, & la perte de ma vertu vous ren-
» dront donc heureux! & vous appellez cela m'ai-
» mer! voilà les sentiments que vous voulez que
» je récompense! ah! juste Ciel! qu'est-ce que
» c'est qu'un amant! la haîne du plus mortel
» ennemi me feroit-elle autant de mal que vous
» m'en souhaitez? eh! bien: je suis dans le trou-
» ble, dans la douleur, dans les larmes. Mon
» mari m'est presque odieux: ce qui me reste de
» vertu, presqu'insupportable: je suis digne de
» compassion; je vous en ferai sans doute à vous-
» même; en est-ce assez? êtes-vous heureux? non,
» vous vous plaindrez encore; mon malheur n'est
» pas au point où vous le voudriez; vous aspi-
» rez à me rendre encore plus méprisable, &
» vous avez raison. Je suis bien digne de l'ou-
» trage que me font vos desseins; mais que fais-
» je? d'où vient vous rendre compte de ce que
» je sens? d'où vient que j'entre avec tant d'abon-
» dance dans un détail si honteux? d'où vient
» qu'il m'entraîne? il est pourtant vrai que je me
» repens sincerement d'avoir blessé mon devoir.
» Hélas! est-il bien vrai que je m'en repente?
» eh! comment m'en assurer? puis-je rien démê-

» ler dans mon cœur? je veux me chercher, &
» je me perds. Comment, avec tant d'amour,
» puis-je sçavoir si je me repens d'aimer? je renonce
» à vous, & je vous regrette : je veux vous ôter
» toute espérance, & j'ai peur que vous croyiez
» que je ne vous aime point; enfin de quelque
» côté que je me tourne, tout est péril pour
» moi; & la confusion où je suis de ma foiblesse,
» & les efforts que je fais pour combattre, &
» la résolution de ne vous plus voir, tout est
» empoisonné, tout devient amour, dès que j'y
» songe. O Ciel ! que je suis égarée ! qu'une
» femme à ma place est à plaindre d'avoir pris
» de l'amour ! quelle punition pour elle que le
» plaisir qu'il lui fait! grâce au Ciel, j'y renonce
» à ce plaisir; je le déteste; je vais redevenir
» vertueuse; je retrouverai le plaisir que j'avois
» à l'être. Oui, Monsieur, mon parti est pris;
» je ne vous verrai plus. Il ne falloit que deux
» mots pour vous l'écrire, & je n'avois pas des-
» sein de vous en marquer davantage : mais je l'ai
» tenté inutilement dans quatre lettres que j'ai
» toutes rebutées. Voici la moins honteuse pour
» moi, que je vous envoie : c'est presque vous
» les envoyer toutes, que vous avouer que je les
» ai écrites : mais après ce qui m'est échappé dans

» celle que vous lisez, je ne puis gueres me faire » de nouveaux affronts. D'ailleurs, puisque je ne » vous verrai plus, & que je rentre dans mon » devoir, les peines que je vais souffrir, satisfe- » ront bien à mes fautes. Mais, ne finirai-je ja- » mais? ce que je dis, ne ressemble point à ce » que je veux dire. Je pense que je ne veux plus » aimer, & toujours je répete que j'aime. N'im- » porte, n'espérez rien d'un sentiment involon- » taire; ce n'est plus moi qui aime; je ne suis » plus coupable; peut-être je ne l'ai jamais été: » c'est vous qui l'étiez, c'est la foiblesse que vous » m'aviez donnée, c'est mon cœur qui ne dépen- » doit plus de moi. Aujourd'hui, tout cela m'est » étranger: aujourd'hui, je romps avec ce cœur » lâche, avec cette foiblesse, avec mon séduc- » teur, enfin avec vous. Vous n'en serez pas » persuadé, & vous allez prendre ce que je dis » pour de l'emportement & du trouble: vous » vous trompez; ma résolution ne vient pas d'être » formée. Vous sçavez que ma mere demeure ici; » vous connoissez son caractere: hier au matin, » je lui confiai ma situation; elle en frémit, au- » tant qu'il m'étoit nécessaire. Ainsi, voilà sa » vertu dans les intérêts de mon devoir. Le soir, » mon mari & moi, nous parlâmes de vous; il

» fit votre éloge, & ce fut un coup de poignard
» pour moi : lui, qui vous estime tant, mérite-
» t-il de se tromper si cruellement sur votre compte?
» jettons tous deux les yeux sur nous. Que de
» devoirs violés de part & d'autre! perfides que
» nous sommes! nous nous serions aimés; sans
» doute nous serions-nous juré de nous aimer tou-
» jours? Ah! Monsieur, à qui devois-je plus de
» fidélité qu'à mon mari? à qui, vous, en deviez-
» vous plus qu'à l'honneur? vous auriez trahi votre
» ami, j'aurois trahi mon époux; ne voyez-vous
» pas qu'enfin nous nous serions trahi tous deux?
» vous n'auriez donc aimé qu'une femme indigne,
» & je n'aurois aimé qu'un malhomête-homme.
» Juste Ciel! cette réflexion m'attendrit sur vous,
» & je ne me reproche point le mouvement de
» tendresse qui me vient ici. Vous êtes naturel-
» lement vertueux : quel malheur, que vous ces-
» sâssiez de l'être! & ce malheur, voudriez-vous
» qu'il fût mon ouvrage? voilà ce que je sens;
» rendez-moi tendresse pour tendresse. Que la
» vôtre à-présent ressemble à la mienne; vous
» avez les mêmes réflexions à faire sur moi, c'est
» même horreur à envisager pour nous deux.
» Je suis née vertueuse aussi-bien que vous : au-
» riez-vous le courage de m'ôter ma vertu? m'ôter

» ma vertu ! l'amour même, dans une âme comme
» la vôtre eſt-il compatible avec cette idée-là ?
» je ſçais bien que nous aurons quelque peine à
» penſer toujours de même, mais j'y ai pourvu :
» j'ai fait remarquer à mon mari que vous ve-
» niez ſouvent ici, & que vos viſites, toutes inno-
» centes qu'elles étoient, pouvoient nuire à une
» femme de mon âge. Il vous le dira, il me l'a pro-
» mis; prenez votre parti là-deſſus. Si je vous re-
» vois encore chez moi, mon mari ſçaura que
» je vous aime : j'y ſuis réſolue ; j'en perdrai peut-
» être ſon eſtime & ſon amour : mais, pour les
» mériter, il faut me réſoudre à les perdre, &
» ſi ce n'eſt encore aſſez, j'inſtruirai tous mes
» amis de ma foibleſſe : ils ſeront autant de bar-
» rieres que je mettrai entre vous & moi. Voilà
» des extrémités, où aſſurément vous êtes inca-
» pable de me réduire; il me ſuffit de vous les
» montrer. Je ne vous demande ni votre ſou-
» venir, ni votre oubli : je ſuis encore trop foi-
» ble, pour oſer m'examiner là-deſſus; & je ne
» veux pas ſçavoir lequel des deux je ſouhaite-
» rois. Pour moi, je vais tâcher de vous oublier ;
» je ne ſuis point obligée d'y réuſſir : mais je ſuis
» obligée de faire, toute ma vie, ce que je pourrai

Pendant les petites pauses que nous étions obligés de faire par intervalles, mon esprit pensif s'exerçoit à son ordinaire. Je regardois passer le monde; je ne voyois pas un visage qui ne fût accommodé d'un nez, de deux yeux & d'une bouche; & je n'en remarquois pas un sur qui la nature n'eût ajusté tout cela dans un goût différent.

J'examinois donc tous ces porteurs de visages, hommes & femmes: je tâchois de démêler ce que chacun pensoit de son lot; comment il s'en trouvoit: par exemple, s'il y en avoit quelqu'un qui prît le sien en patience, faute de pouvoir faire mieux; mais je n'en découvris pas un, dont la contenance ne me dit: je m'y tiens. J'en voyois cependant, sur-tout des femmes, qui n'auroient pas dû être contentes, & qui auroient pu se plaindre de leur partage, sans passer pour trop difficiles; il me sembloit même qu'à la rencontre de certains visages mieux traités, elles avoient peur d'être obligées d'estimer moins le leur. L'âme souffroit; aussi l'occasion étoit-elle chaude. Jouir d'une mine qu'on a jugé la plus avantageuse, qu'on ne voudroit pas changer pour une autre; & voir devant ses yeux un maudit visage qui vient chercher noise à la bonne opinion que vous avez du vôtre, qui vous présente hardiment le com-

bat, & qui vous jette dans la confuſion de douter un moment de la victoire; qui voudroit enfin accuſer d'abus le plaiſir qu'on a de croire ſa phyſionomie ſans reproche & ſans pair: ces momens-là ſont périlleux. Je liſois tout l'embarras du viſage inſulté; mais cet embarras ne feſoit que paſſer. Celle à qui appartenoit ce viſage ſe tiroit à merveille de ce mauvais pas; & cela, ſans doute, par une admirable dextérité d'amour-propre. Une fiere ſécurité revenoit ſur ſa mine; il s'y peignoit un air de diſtraction dédaigneuſe, qui puniſſoit le viſage altier de la vanité de ſon étalage; mais qui l'en puniſſoit habilement, & qui diſoit à la rivale, qu'on n'avoit pas ſeulement pris garde à elle.

Mais, diſois-je en moi-même, de quel expédient de vanité peut ſe ſervir une femme laide, pour entrer, de la meilleure foi du monde, en concurrence avec une femme aimable & belle? Si elle a la bouche mal faite, ou ſi vous voulez, le nez trop long ou trop court, ce nez, quand elle le regarde, ſe raccourcit-il, ou s'allonge-t-il? non: ce n'eſt pas cela, me répondois-je.

Quand une femme ſe regarde dans ſon miroir, ſon nez reſte fait comme il eſt; mais elle n'a garde d'aller fixer ſon attention ſur ce nez, avec qui, pour lors, ſa vanité ne trouveroit pas ſon compte:

ſes yeux gliſſent ſeulement deſſus; & c'eſt tout ſon viſage à la fois; ce ſont tous ces traits qu'elle regarde, & non pas ce nez infortuné qu'elle eſquive, en l'enveloppant dans une vue générale; & de cette façon même il auroit bien du malheur, ſi, tout laid qu'il eſt, il ne devient piquant, à la faveur des ſervices que lui rendent les autres traits qu'on lui aſſocie: bien plus, ces autres traits n'obligent pas un ingrat; & ce nez, devenu plus honorable, les accompagne à ſon tour de fort bonne grâce. Mais ces autres traits ſeront peut-être difformes: qu'importe? pluſieurs difformités de viſage, jointes enſemble, regardées en bloc, maniées & travaillées par une femme qui leur cherche un joli point de vue, en dépit qu'ils en aient, prennent une bonne contenance, & forment aux yeux de la coquette un tout qui l'enchante, qui lui paroît préférable à ce tas de beautés fades qu'elle voit ſouvent à d'autres femmes: & c'eſt avec ce viſage de la compoſition de ſa vanité, qu'une femme laide oſe lutter avec un beau viſage de la compoſition de la nature. Eh! qui le croiroit? quelquefois cela lui réuſſit.

Les femmes n'étoient pas les ſeules qui me divertiſſoient, & je trouvois nos jeunes gens tout auſſi amuſants qu'elles.

Dans le nombre de ceux-ci, j'en voyois qui sembloient se remuer, étonnés de la noblesse de leur figure, & qui certainement comptoient sur un égal étonnement dans les autres. Ils étoient vains, mais très-sérieusement vains, & comme chargés de l'obligation de l'être: je les interprétois. Quand on est fait comme je suis, pensoit apparemment chacun d'eux, on laisse agir à l'aise le sentiment qu'on a de ses avantages, en marchant superbement. Moi, je vais mon pas; ma figure est un fardeau de grâces nobles, imposantes, & qui demande tout le recueillement de celui qui la porte. Qu'en dites-vous, hommes étonnés? qui de vous songe à faire quelque chicanne à ce maintien? qui de vous n'avouera pas qu'il me sied bien de me rendre justice? n'est-il pas vrai que je vous surprends, & que la critique est muette à mon aspect? garre: reculez-vous, vous empêchez le jeu de mes mouvements; vous ne voyez mon geste qu'à-demi. Place au Phénomene de la nature: humiliez-vous, figures médiocres ou belles; car c'est tout un, & vous êtes toutes au même rang auprès de la mienne.

Ce petit discours que je fais tenir à nos jeunes gens, on le regardera comme une plaisanterie de ma part. Je ne dis pas qu'ils pensent très-distinc-

tement ce que je leur fais penser ; mais tout cela est dans leur tête ; & je ne fais que débrouiller le cahos de leurs idées : j'expose en détail ce qu'ils sentent en gros ; & voilà, pour ainsi dire, la monnoie de la piece.

Après tout cela, je vais faire un aveu bien singulier ; c'est que moi, qui démêlois leurs idées, qui developpois leur orgueil, peu s'en falloit que je ne disse ; ils ont raison. A la lettre, la hardiesse de leur vanité, soutenue d'une belle figure, m'en imposoit ; je m'amusois à les trouver bien-faits ; & voilà comme nous sommes tous. De grandes qualités dans un homme, un grand rang, un grand pouvoir sont toujours auprès de nous le passeport de ses défauts ; & dans le fond, c'est fort bien fait à nous d'être comme cela ; c'est le lien de la société des hommes que cet éblouissement de notre raison, que cette indulgence favorable aux foiblesses de ceux qui nous priment, & de qui nous sommes les inférieurs de façon ou d'autre.

Je continuois mes remarques sur cette foule de monde, qui nous arrêtoit à la porte, lorsqu'enfin nous eûmes le passage libre. J'allai donc souper chez la personne avec qui j'étois ; nous y trouvâmes son frere avec une jeune Dame & un jeune Ca-

valier, de fort bonne façon tous deux. Je vis bien, pendant le repas, qu'ils avoient envie de se plaire l'un à l'autre; & moi, qui ne suis plus d'âge à plaire à personne, je pris le parti de m'amuser du petit spectacle qu'ils m'alloient donner. A les entendre parler, je commençai d'abord par sentir qu'ils altéroient le son naturel de leur voix, pour y couler du gracieux; & qu'en prononçant, il n'y avoit pas jusqu'aux mouvements de leur bouche, qu'ils ne voulussent assortir avec leurs tendres idées. J'aimerois mieux travailler toute une journée, comme un crocheteur, que d'essuyer, deux heures seulement, la fatigue qu'ils se donnoient, pour imaginer un caractere d'action, qui jettât du goût dans les bras, dans les mains, dans la tête, dans les habits même. Je n'eus pas le temps de voir toute la comédie; le frere de la Dame, après le repas, me pria d'écouter la traduction qu'il avoit faite d'un manuscrit Espagnol, où, entr'autres choses, il me lut un songe, dont je suis d'avis de donner ici le commencement; je dis mal, ce n'est qu'une introduction au songe: c'est un jeune Seigneur Espagnol qui parle.

« Chacun croit les usages de son pays les meil-
» leurs & les plus sensés. Il y avoit déjà quelque
» temps que j'étois dans les Gaules, quand un

» François, que j'avois vu en Italie, vint me voir.
» Nous allâmes ſouper enſemble. Après le repas,
» notre converſation roula ſur l'amour. Il me fit
» un portrait des manieres d'aimer de ſon pays,
» & je lui peignis l'eſpece d'amour qui régnoit
» dans le nôtre. Ce ſujet fut entre nous une ma-
» tiere de diſpute aſſez amuſante. Nous exami-
» nions à qui des deux amours il falloit donner
» la préférence : nous peſions nos raiſons. Quand
» il tenoit la balance, les ſiennes l'emportoient ;
» quand je la tenois, les miennes avoient leur
» revanche. Notre examen produiſit cependant
» quelque choſe ; c'eſt que nous nous retirâmes
» un peu plus éloignés de nous accorder, que
» nous ne l'avions été d'abord. J'allai me cou-
» cher, l'eſprit rempli de la queſtion que nous
» avions agitée, & je m'endormis du ſommeil le
» plus profond. Dans cet état, je fis un rêve aſſez
» ſingulier, & ſi frappant, qu'à mon réveil je
» n'en perdis pas la moindre circonſtance ».

Je m'arrête-là, & c'eſt juſqu'où j'ai pu déchiffrer l'écriture du Traducteur, que je prierai de m'aider à lire le reſte, que je donnerai la premiere fois.



QUATRIEME

QUATRIEME FEUILLE.

J'AI promis dans la derniere feuille du Spectateur un rêve tiré d'un manuscrit espagnol; mais je ne puis m'empêcher de le différer: j'ai quelque chose de plus pressant à dire; je cède à des réflexions moins amusantes, mais plus instructives: je me reprocherois d'écarter la situation d'esprit où je me trouve; je me livre aux sentiments qu'elle me donne, qui me pénetrent, & dont je voudrois pouvoir pénétrer les autres. Jamais, peut-être, ne me reviendroient-ils avec ce caractere d'attendrissement qu'ils portent. Je m'imagine en devoir compte aux autres; & je vais essayer de faire passer dans leur âme toute la chaleur de l'impression qu'ils me font.

Je viens de rencontrer, ce soir, dans le détour d'une rue, une jeune fille qui m'a demandé l'aumône: elle pleuroit à chaudes larmes; son affliction m'a touché. Je l'ai regardée avec attention: je lui ai trouvé de la douceur & des grâces dans la physionomie; beaucoup d'abattement, avec un air confus & embarrassé. Son habit, quoique mau-

vais, marquoit une condition honnête. Pourquoi pleurez-vous, lui ai-je dit? Hélas! Monsieur, c'est que je suis dans un état affreux, m'a-t-elle répondu; mais d'un ton qui m'a saisi, & qui marquoit une désolation profonde.

Là-dessus j'ai été tenté de la laisser, sans lui en demander davantage, pour me sauver de l'intérêt douloureux qu'elle commençoit à m'inspirer pour elle; mais je n'ai pu me débarrasser de la pitié qu'elle m'avoit faite: il auroit fallu prendre trop sur moi, & ce ménagement pour moi-même m'auroit mis plus mal à mon aise, que la plus triste sensibilité pour ses malheurs.

Je l'ai donc tirée à quartier, & dans un endroit où je pouvois l'écouter paisiblement......
Mademoiselle, vous me paroissez dans une grande peine, lui ai-je dit, en lui donnant quelque argent: que vous est-il arrivé...? Elle ne m'a répondu d'abord que par des sanglots; ses larmes ont coulé avec plus d'abondance; enfin, s'étant un peu remise: puisque vous avez la bonté de prendre part à mon affliction, m'a-t-elle dit, je vais vous en instruire.

« Je suis une fille de famille; mon père avoit » une charge assez considérable en Province; il » mourut, il y a trois ans: le jeu avoit dérangé

» ses affaires, & ma mere est restée veuve, char-
» gée de trois filles, dont je suis l'aînée. Nous
» sommes venues à Paris, ma mere & moi, après
» avoir vendu tout ce qui nous restoit, pour
» hâter la décision d'un procès dont le gain nous
» rétabliroit. Il y a dix-huit mois que nous som-
» mes ici. Notre Partie, qui est puissante, & qui
» prévoit qu'un Arrêt ne lui peut être favorable,
» a eu assez de crédit pour le reculer : ces lon-
» gueurs ont consommé ce que nous avions.
» Dans cette extrémité, nous avons tenté de nous
» jetter aux pieds de nos Juges, pour implorer
» leur Justice; mais au Palais, nous les avons
» toujours trouvé entourés de clients, parmi
» lesquels nous n'osions nous mêler, mal vêtues
» comme nous sommes: & chez eux, soit que
» notre figure ne s'attirât pas l'attention de leurs
» domestiques, ou que nous vinssions à de mau-
» vaises heures, on nous a toujours dit que ces
» Messieurs étoient absents ou occupés; de sorte
» que nous n'avons nul appui. On néglige de
« travailler pour nous, parce que nous n'avons
» point de quoi payer. Enfin, Monsieur, la mi-
» sere où nous sommes tombées; le chagrin; le
» mauvais air & l'obscurité du lieu où nous lo-
» geons; la douleur de me voir souffrir moi-

» même, & le grand âge, ont entiérement abattu
» ma mere : elle est malade, & tout lui manque ;
» & moi, qui suis au désespoir de la voir dans
» cet état-là, il faut, Monsieur, que je com-
» batte encore mon amour & ma compassion pour
» elle. Si je les écoute, je suis perdue : un riche
» bourgeois m'offre tous les secours possibles ;
» mais quels secours, Monsieur ! ils sauveroient
» la vie à ma mere, ils déshonoreroient éternelle-
» ment la mienne : voilà mon état ; en est-il de
» plus terrible ? J'aime ma mere, & je lui suis
» chere ; elle meurt, cela me fait trembler pour
» nous deux. Dans mon affliction, je lui ai dit
» les offres de l'homme dont je vous parle. A
» mon récit, j'ai cru qu'elle alloit expirer entre
» mes bras ; elle m'a baignée de ses larmes ; elle
» a jetté sur moi des yeux tout égarés, & s'est
» retournée de l'autre côté, sans me dire une
» seule parole. Je ne sçais pourquoi je ne l'ai point
» pressée de me parler : il semble que cette femme
» vertueuse ait perdu tout courage, & succombe
» sous notre malheur ; & moi, je voudrois mou-
» rir pour être délivrée du péril de la voir ».

Tout honnête-homme sentira combien les dis-cours de cette fille ont dû me toucher. Je lui ai donné ce que j'ai pu ; j'ai joint à cela des conseils

que j'ai cru les plus convenables, & me suis retiré chez moi presque aussi affligé qu'elle.

Qu'il est triste de voir souffrir quelqu'un, quand on n'est point en état de le secourir, & qu'on a reçu de la nature une âme sensible qui pénetre toute l'affliction des malheureux, qui l'approfondit involontairement, pour qui c'est comme une nécessité de la comprendre & de ne rien perdre de la douleur qui en peut rejaillir sur elle-même!

Juste Ciel! quels sont donc les desseins de la Providence dans le partage mystérieux qu'elle fait des richesses? pourquoi les prodigue-t-elle à des hommes sans sentiments, nés durs & impitoyables, pendant qu'elle en est avare pour les hommes généreux & compatissants, & qu'à peine leur a-t-elle accordé le nécessaire. Que peuvent, après cela, devenir les malheureux, qui par-là n'ont de ressource, ni dans l'abondance des uns, ni dans la compassion des autres? Mais ces réflexions, qui naissent de mon impuissante médiocrité, m'écartent de celles que me fournit l'aventure de la jeune fille en question.

Homme riche, vous qui voulez triompher de sa vertu par sa misere, de grâce, prêtez-moi votre attention. Ce n'est point une exhortation pieuse, ce ne sont point des sentiments dévots que vous

allez entendre : non, je vais ſeulement tâcher de vous tenir les diſcours d'un galant-homme, ſujet à ſes ſens auſſi-bien que vous, foible, &, ſi vous voulez, vicieux; mais chez qui les vices & les foibleſſes ne ſont point féroces, & ne ſubſiſtent qu'avec l'aveu d'une humanité généreuſe ; oui, vicieux encore une fois, mais en honnête-homme, dont le cœur eſt heureuſement forcé, quand il le faut, de ménager les intérêts d'autrui dans les ſiens, & ne peut vouloir d'un plaiſir qui feroit la douleur d'un autre.

Je vous ſuppoſe jaloux de l'eſtime des hommes, & du droit de vous eſtimer vous-même. Si vous n'êtes comme je le dis, ce n'eſt plus à vous que je parle; vous n'êtes que la moitié d'une créature humaine ; vous en avez la figure & le penchant au mal: mais vous n'en avez ni la dignité, ni la nobleſſe ; & pour lors, je m'adreſſe à d'honnêtes-gens, qui, dans une aventure comme la vôtre, pourroient ſe démentir, & ſe livrer à l'amour d'un vice odieux, préférablement au goût de vertu & de généroſité qu'ils ont en eux : goût ſecourable, qu'ils feroient peut-être avorter dans leur âme; qui cependant les preſſeroit, qui les pourſuivroit, qu'ils écarteroient, qui reviendroit à la charge; enfin, qu'ils étoufferoient, de crainte

de l'aimer, d'y céder, de devenir vertueux, & d'y perdre.

Quoi qu'il en soit, écoutez-moi, si vous le pouvez. Que vous deveniez amoureux d'une femme qui peut se passer de vous, que nulle affaire importante n'expose à la nécessité de vous recevoir; que vous la tentiez par votre opulence; que vous lui inspiriez l'envie d'être mieux; qu'à la vue de votre abondance, il lui naisse des besoins qu'elle n'auroit pas connus; que vous profitiez de ces besoins imposteurs; que vous jettiez dans son cœur moitié tendresse pour l'amant, moitié foiblesse pour l'homme riche, vous faites mal, vous êtes un mauvais Chrétien: mais à quelque délicatesse près, dont je comprends qu'il est difficile d'écouter le scrupule, vous êtes encore galant-homme, suivant le monde.

De même, que la jeunesse & les grâces de la fille dont nous avons parlé, vous aient donné de l'amour; ce n'est pas-là ce qui m'étonne, & ma charge n'est pas de vous inquiéter là-dessus: mais que ce visage frappé de désespoir, dont la souffrance a désolé les traits; que ces grâces flétries par les larmes n'aient pas déconcerté votre amour, ou n'en aient point fait une protection pour cette infortunée; que cet amour, loin de la

plaindre de tant de maux, n'en ait reçu qu'une confiance plus brutale; que la misere la plus féconde en impressions touchantes, ne l'ait déterminé qu'à l'outrage, & non pas aux bienfaits: que vous dirai-je enfin? qu'à la vue d'un pareil objet, cet amour ne se soit pas fondu en pitié généreuse; qu'en écoutant cette fille, la charité ne vous ait pas attendri sur le péril où l'exposoit son malheur; que le découragement, la lassitude qui pouvoit la prendre, n'ait pas attiré tous vos égards; que vous ayez pesé son infortune; que vous en ayez compris l'excès, sans en sentir vos desirs confondus, sans être épouvanté vous-même de vous surprendre dans le dessein horrible d'en profiter: voilà ce qui me passe; c'est une iniquité dont je ne sçais pas comment on peut soutenir le poids; c'est une intrépidité de vice que mon imagination ne peut atteindre.

Tyran que vous êtes! qu'avez-vous dit à cette fille, dont vous avez vu la jeunesse en proie à la fureur des derniers besoins? Malheur à toi que la faim dévore! à qui t'adresses-tu? mon incontinence va prendre avantage de ta misere. Si tes besoins te mettoient moins en prise, tu pourrois n'exciter que ma compassion: mais ils sont extrêmes; ils me corrompent; il ne s'agit plus de te

plaindre ; ton honneur m'échapperoit, ſi j'étois généreux : je l'attends de ton déſeſpoir que ma dureté va pouſſer à bout ; &, miſérable comme tu l'es, je te vois comme une bonne fortune qui vient s'offrir à ma débauche. Point de ſecours qui ne faſſe ton opprobre ; ſubis toutes les rigueurs de ton ſort ; acheve d'en être la victime. Veux-tu du pain ? deviens infâme, & je t'en accorde : voilà tout ce que je ſens pour toi, voilà le fruit de l'imprudent aveu de ton infortune.

Eſt-ce-là ce que vous avez dit à cette fille ? ſi ce ne ſont pas-là vos paroles, du moins ce ſont vos penſées. Vos penſées ! non je ne le puis croire : elles ont peut-être menacé de ſe montrer ; mais vous en avez craint la laideur trop affreuſe, & vous vous y êtes refuſé. Votre âme n'auroit pu ſupporter la vue d'une méchanceté ſi diſtincte ; ſon libertinage n'auroit pu la ſauver des remords, de l'horreur d'elle-même, ni des ſentiments d'attendriſſement qui l'auroient preſſée. La victoire auroit été trop ſanglante à remporter ſur tout cela ; & ce n'eſt enfin qu'en vous étourdiſſant ſur votre action, que vous l'avez commiſe. Cependant, valoit-elle que vous renonçâſſiez à la ſatisfaction d'être content de vous, que vous étouffâſſiez l'honnête-homme, pour mettre le monſtre

en liberté ? Vous me l'avouerez : vos efforts, pour détruire l'un, vous mettoient mal avec vous-même ; vous n'osiez les réfléchir : vos efforts contre l'autre auroient été presque des plaisirs ; il y seroit entré je ne sçais quelle douceur de vous trouver dans l'ordre, hors de reproche, & comme en état de vous regarder avec quiétude & confiance ; il s'y seroit mêlé je ne sçais quel sentiment de votre innocence, je ne sçais quelle suavité, que l'âme respire alors, qui l'encourage & lui donne un avant-goût des voluptés qui l'attendent. Oui, voluptés ; c'est le nom que je donne aux témoignages flatteurs qu'on se rend à soi-même, après une action vertueuse ; voluptés bien différentes des plaisirs que fournit le vice : de celles-ci, jamais l'âme n'en a satiété ; elle se trouve, en les goûtant, dans la façon d'être la plus délicieuse & la plus superbe : ce ne sont point des plaisirs qui la dérobent à elle-même ; elle n'en jouit pas dans les ténebres ; une douce lumiere les accompagne, qui la penetre, & lui présente le spectacle de son excellence. Voilà les plaisir que vous avez sacrifiés à l'avilissement des plaisirs du vice ; car, que sont-ils ? qu'un état de prostitution pour l'âme, qu'elle ne goûte & ne se pardonne qu'à la faveur du trouble qui lui voile son infamie. Mais c'en est

assez; ces réflexions m'ont mené trop loin. Il en naît encore de très-importantes de l'aventure de cette fille & de sa mere, qui n'ont pu aborder leurs Juges, & dont la pauvreté met les affaires en souffrance; cela me fournit une matiere digne d'être traitée dans un autre discours. Juges, que les devoirs de votre état sont nobles! mais je finis; nous les examinerons ailleurs.

CINQUIEME FEUILLE.

J'AI promis un *Rêve*, je m'en ressouviens; mais c'est un rêve qui ne roule que sur l'amour. Ami lecteur, en vérité, cela peut se differer. Je me sens aujourd'hui dans un libertinage d'idées, qui ne peut s'accommoder d'un sujet fixe.

Je viens de voir l'entrée de L'INFANTE. J'ai voulu parcourir les rues pleines de monde. C'est une fête délicieuse pour un Misanthrope, que le Spectacle d'un si grand nombre d'hommes assemblés; c'est le temps de sa récolte d'idées. Cet innombrable quantité d'especes de mouvements forme à ses yeux un caractere générique. A la fin, tant de sujets se réduisent en un: ce ne sont plus des

hommes différents qu'il contemple, c'eſt l'homme repréſenté dans plusieurs mille.

Au milieu de mes réflexions, j'ai apperçu un pauvre *Savetier* qui travailloit d'un ſang-froid admirable dans ſa boutique. De temps en temps, il jettoit ſes regards ſur cette foule de gens curieux qui s'étouffoient; & il critiquoit après leur curioſité, de ſes deux épaules qu'il levoit en pitié ſur eux. Il m'a pris envie de voir de près ce Philoſophe ſubalterne, & d'examiner quelle forme pouvoient prendre des idées philoſophiques dans la tête d'un homme qui raccommodoit des ſouliers.

Je me ſuis approché. J'ai fait plus: je lui ai demandé un aſyle dans ſa boutique contre la foule. Comment! lui ai-je dit, vous travaillez, pendant que vous pouvez voir de ſi belles choſes, mon bon-homme.

Pardi! m'a-t-il répondu, *Monſieur*, cela eſt trop beau pour de petites gens comme nous; cela ne nous appartient pas, de voir ces beautés-là: cela eſt bon pour vous autres gens qui avez votre pain cuit, & qui avez le temps de mettre votre journée à ne rien faire. Voyez-vous, Monſieur! quand on a de l'ouvrage qu'il faut rendre, ou jeûner, ſans en avoir envie, le cheval de bronze marcheroit de ſes quatre pattes, que j'aimerois, mardi!

mieux le croire, que de l'aller voir. Les fainéants ne valent rien à ſuivre; c'eſt une compagnie qui n'eſt pas ſaine pour ceux-là qui n'ont pas le moyen d'être comme eux. J'interrompis ce diſcours d'un ſourire... Tenez, ajouta-t-il après, en ſe retournant, voilà quatre eſcabeaux dans ma boutique: je ſuis content, comme un Roi, avec cela & mes ſavattes; je m'en accommode à merveille, quand je ne m'amuſe pas à regarder toutes ces braveries-là: mais ſi-tôt que je vois tant de beaux équipages, & tout ce monde qu'il y a dedans, mes eſcabeaux & mes ſavattes me fâchent; je deviens triſte; je n'ai plus de cœur à l'ouvrage. Pardi! puiſque Dieu m'a fait pour raccommoder de vieux ſouliers, il faut aller mon train, laiſſer là les autres, & vivre bon ſerviteur du Roi & des ſiens; le reſte n'a que faire de moi, ni moi du reſte. J'en ſerai bien mieux, quand j'aurai été courir la prétantaine, & gagner plus d'appétit qu'à moi n'appartient d'en avoir! Vous ne ſçavez pas ce que c'eſt que d'être Savetier; cela vous paſſe.

Ce brute Socrate s'eſt arrêté-là; je ne lui ai rien répondu, ſinon qu'il avoit raiſon. La ſcene a fini par une petite chanſon qu'il a entonnée; &, ma curioſité ſatisfaite, je me ſuis retiré de ſa

rang, ni crédit : voilà le fantôme qui nous frappe, à la place de l'homme que nous n'appercevons pas : voilà le masque qui nous cache son visage : enfin, voilà le tableau, tout beau qu'il est, enseigne de cabaret pour toujours. Tel au contraire est un tableau de *Barbouilleur*; & je le vois entouré de curieux qui lui trouvent un vrai mérite qu'il n'a point. Est-il pesant ; parle-t-il peu : ils me disent que c'est un homme froid, mais plein de jugement & de réflexion. Parle-t-il mal & beaucoup : qu'il est agréable & vif! Ces curieux sont donc des bêtes ? Non, ce sont gens d'esprit, & de la meilleure foi du monde, qui le pensent comme ils le disent. Ils ont peut-être eu quelque peine à se le persuader à eux-mêmes ; mais l'homme dont il s'agit est dans une opulence ou dans un crédit qui le rend nécessaire, & qui a levé leurs doutes. Ils vous diroient volontiers : je n'ai pas d'abord pris cet homme là pour ce qu'il est. Et vous vous écrierez : voilà des flatteurs. Point du tout ; je vous l'ai déja dit, ils n'ont pas même cet honneur-là. Il n'y a point d'iniquité dans leur fait, ce sont en cela de vrais dupes, de vrais innocents, dont l'esprit est, pour ainsi dire, aux gages de l'intérêt ; c'est ce misérable intérêt qui a joué ce tour de souplesse à leur jugement, & qui leur fait accroire

qu'un

qu'un grand équipage, un grand nombre de valets, une bonne table, font de l'esprit, de la pénétration, de la vivacité & des bons-mots.

C'étoient-là à-peu-près les idées qui me venoient successivement dans la tête, quand le Roi a passé. Le peuple, à son ordinaire, a crié *Vive le Roi* : j'ai trouvé ces acclamations attendrissantes. C'étoit plus qu'un Roi, plus qu'un maître qui paroissoit. Ce peuple, dans ses transports, sembloit revêtir ce jeune Prince de titres moins superbes, mais plus aimables, plus touchants, & peut-être plus augustes; c'étoit le bienfaiteur, l'ami de chaque homme de la nation; c'étoit le protecteur, l'espérance, l'amour, & les délices du peuple, que l'on voyoit passer.

Rois, Princes de la terre, ce n'est ni la garde qui vous environne, ni cette foule d'hommes soumis qui composent votre Cour, ni vos richesses, ni votre vaste puissance, qui feroient mon envie. Ceux qui, parmi vous, ne sont sensibles qu'à ces avantages, sont simplement des hommes riches, redoutables, puissants, & ne sont pas Rois. Assis sur le trône, ils ne regnent pas; je les vois dans le sein du bonheur sans qu'ils en profitent. Autant que leur vie a d'instants, autant, s'ils veulent, vont-ils goûter de plaisirs;

mais des plaisirs vraiment dignes de leur rang, & dont le ciel n'a destiné l'abondance délicieuse, que pour eux seuls. Rois, qu'est-ce donc que votre condition a de flatteur? quel est celui qui règne? quel est le Prince qui jouit des vrais biens attachés au trône? c'est celui qui sçait faire un généreux usage de la crainte & du respect que la majesté de son rang inspire: cette crainte & ce respect sont les moindres de ses droits, ou plutôt ils ne sont que lui préparer ses véritables droits. Craint, il n'est encore que le maître: aimé, le voilà Roi. Eh! comment l'aime-t-on? comptez tous les sentiments de vénération, d'estime, d'admiration; tous les mouvements de tendresse, de dévouement, de confiance, dont l'homme est capable: voilà de quoi se compose l'amour qu'on a pour un maître dans qui l'on est charmé de trouver un Roi; enfin voilà les trésors du rang suprême. Un accueil obligeant, un sentiment de bonté, un sourire, un geste, une parole; Princes, ce sont-là pour vous les clefs de ces trésors. Oui, soyez doux, affables, généreux, compatissants, caressants dans vos discours, & vous êtes possesseurs de ces biens dont l'ambition a fait les grands-hommes, & dont à peine ont-ils pu s'acquérir une petite partie.

Quelqu'un que j'ai entendu parler alors d'un ton de voix extrêmement haut, a mis fin à mes réflexions: là-dessus je me suis retourné, & j'ai vu plusieurs hommes qui en entouroient un autre qui leur parloit avec beaucoup d'action: j'ai soupçonné qu'il y auroit-là quelque chose pour moi; je me suis donc approché; je ne répéterai point ce qu'il disoit: il parloit de la derniere paix avec l'*Allemagne* & l'*Angleterre*; il jettoit les Ministres dans des intrigues politiques, il s'étonnoit de leur habileté; & je remarquai qu'insensiblement la dignité du sujet étourdissoit cet homme: qu'elle réfléchissoit sur son âme, & la remuoit d'un sentiment d'élévation personnelle. De la façon dont cela se passoit dans son esprit, je voyois que c'étoit lui qui se réconcilioit avec les Puissances, ou plutôt, il étoit tour-à-tour l'*Allemagne*, l'*Angleterre*, la *Hollande* & la *France*. Il avoit fait la guerre, il fesait la paix. L'admiration judicieuse qu'il avoit pour les Ministres, lui en glissoit une de la même valeur pour lui-même. Bientôt les Ministres & lui ne fesoient plus qu'un, sans qu'il s'en doutât. Je sentois que dans son intérieur il parcouroit superbement un vaste champ de vues politiques: il exagéroit sa

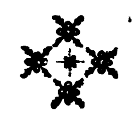
matiere avec volupté; c'étoit l'homme chargé des affaires de tous ces Royaumes: car il étoit Allemand, Hollandois, Anglois, François; il étoit tout, pour avoir le mérite de tout faire. Quelquefois la difficulté des négociations néceſſaires l'étonnoit extrêmement: mais je le voyois venir, il n'y perdoit rien à s'étonner; il en avoit plus d'honneur à percer dans les voies qu'on avoit tenues pour faire réuſſir ces négociations; il ne diſoit pas tout ce qu'il appercevoit; il lui ſuffiſoit d'être ſoupçonné d'une pénétration profonde, & de voir ſes auditeurs avouer, dans un humble ſilence, qu'il en ſçavoit plus qu'eux.

Quelqu'un de la bande, d'un amour-propre plus rétif & plus entendu dans ſes intérêts, ne trouvoit pas apparemment ſon compte à fournir ſon contingent d'étonnement pour le diſcours de notre Politique. Un petit mot, Monſieur, lui dit-il, de l'air d'un homme qui ne ſe paie pas de babil, & qui a trop d'eſprit pour s'épouvanter de celui d'un autre : prenez bien garde que ces Miniſtres, que vous louez tant, auroient pu dans telle occaſion.... Monſieur, lui répondit l'autre, en lui coupant la parole, je ne force perſonne, & vous êtes libre d'en penſer ce qu'il vous plaira;

ce que j'ai dit, n'en eſt pas moins juſte. Le cenſeur, à ces mots, ſourit d'un air incrédule; & ſe tut; & moi je dirois volontiers à tous les cenſeurs de ſon eſpece: Meſſieurs, ne ſoyons point de ceux qui cherchent toujours querelle au mérite des belles choſes; louons ce qui eſt louable, & laiſſez-là ce petit profit d'orgueil que vous trouvez à critiquer.

Rien n'eſt plus vrai qu'un homme oiſif ſe plaît à diſputer ſon eſtime à la conduite des perſonnes en place; il entre dans les dégoûts qu'il prend pour elle certaine audace qui lui rit, qui le venge de ſon peu de relief, de l'inaction dans laquelle il paſſe ſa journée, & lui donne je ne ſçais quel air d'importance momentanée, dont il s'amuſe.

Mais je penſe que je ferai bien de quitter la plume; je ſens que je m'appeſantis. Cette Feuille-ci a été retardée par des accidents qui n'arriveront plus dans la ſuite, mais qui pourroient bien avoir cauſé la langueur que je crois ſentir ici.



SIXIEME FEUILLE.

JE m'amusois, l'autre jour, dans la boutique d'un Libraire, à regarder des livres; il y vint un homme âgé, qui, à la mine, me parut homme d'esprit grave: il demanda au Libraire, mais d'un air de bon connoisseur, s'il n'avoit rien de nouveau: j'ai le *Spectateur*, lui répondit le Libraire. Là-dessus, mon homme mit la main sur un gros livre, dont la reliûre étoit *neuve*, & lui dit, est-ce celà? non, Monsieur, reprit le Libraire: le Spectateur ne paroît que par Feuilles, & le voilà. Fi! répartit l'autre: que voulez-vous qu'on fasse de ces Feuilles-là? cela ne peut être rempli que de fadaises; & vous êtes bien de loisir, d'imprimer de pareilles choses.

L'avez-vous lu, ce Spectateur, lui dit le Libraire? moi! le lire, répondit-il! non, je ne lis que du bon, du raisonnable, de l'instructif; & ce qu'il me faut n'est pas dans vos Feuilles. Ce ne sont ordinairement que de petits ouvrages de jeunes gens qui ont quelques vivacités d'Écoliers, quelques saillies plus étourdies que brillantes, &

qui prennent les mauvaiſes contorſions de leur eſprit, pour des façons de penſer légeres, délicates & cavalieres. Je ne ſuis point curieux d'*originalités* puériles.

En effet, je ſuis du ſentiment de Monſieur, dis-je alors, en me mêlant de la converſation; il parle en homme ſenſé: pures bagatelles que des Feuilles! la raiſon, le bon-ſens & la fineſſe peuvent-ils ſe trouver dans ſi peu de papier? ne faut-il pas un vaſte terrein pour les contenir? un bon eſprit s'aviſa-t-il jamais de penſer & d'écrire autrement qu'en gros volumes? jugez de quel poids peuvent être des idées enfermées dans une Feuille d'impreſſion que vous allez ſoulever d'un ſouffle? & quand même elles feroient raiſonnables ces idées, eſt-il de la dignité d'un perſonnage de cinquante ans, par exemple, de lire une Feuille volante, un colifichet? cela le traveſtit en petit jeune homme, & déshonore ſa gravité; il déroge: non, à cet âge-là, tout ſçavant, tout homme d'eſprit ne doit ouvrir que des *in-folio*, de gros tomes, reſpectables par leur péſanteur, & qui, lorſqu'il les lit, le mettent en poſture décente; de ſorte qu'à la vue du titre ſeul, & retournant chaque feuillet du gros livre, il puiſſe ſe dire familierement en lui-même: voilà ce qu'il faut à

un homme aussi sérieux que moi, d'une aussi profonde réflexion. Là-dessus il se sent comme entouré d'une solitude philosophique, dans laquelle il goûte en paix le plaisir de penser qu'il se nourrit d'aliments spirituels, dont le goût n'appartient qu'aux raisons graves. Eh bien ! Monsieur, qu'en dites-vous ? n'est-ce pas-là votre pensée ?

Ce discours surprit un peu mon homme. Il ne sçavoit, s'il devoit se fâcher ou se taire ; je ne lui donnai pas le temps de se déterminer. Monsieur, lui dis-je encore, en lui présentant un assez gros livre que je tenois : voici un *Traité de Morale* ; le volume n'est pas extrêmement gros, & à la rigueur on pourroit le chicaner sur la médiocrité de sa forme ; mais je vous conseille pourtant de lui faire grâce en faveur de sa matiere ; c'est de la morale, & de la morale déterminée, toute crue. Malpeste ! vous voyez bien que cela fait une lecture importante, & digne du flegme d'un homme sensé ; peut-être même la trouverez-vous ennuyeuse, & tant-mieux : à notre âge, il est beau de soutenir l'ennui que peut donner une matiere naturellement froide, sérieuse, sans art, & scrupuleusement conservée dans son caractere. Si l'on avoit du plaisir à la lire, cela gâteroit tout : voilà une plaisante morale que celle qui instruit

agréablement! tout le monde peut s'inſtruire à ce prix-là: ce n'eſt pas tant l'utile qu'il lui faut, que l'honneur d'agir en homme capable de ſe fatiguer pour chercher cet utile, & la vaſte ſécheresſe d'un gros livre fait juſtement ſon affaire.

Chacun a ſon goût, & je vois bien que vous n'êtes pas du mien, me dit alors le Perſonnage, qui ſe retira mécontent & décontenancé, & que peut-être notre converſation reconciliera dans la ſuite avec les brochures: ſi ce n'eſt avec les miennes, qui peuvent ne le pas mériter; ce ſera du moins avec celles des autres.

Quoi qu'il en ſoit, le mépris qu'il a fait du Spectateur, ſans le connoître, ne m'empêchera pas de donner la traduction du *Rêve* que j'ai promis; toute frivole qu'en paroîtra le ſujet aux perſonnes qui lui reſſemblent. C'eſt de l'*Amour* qu'il s'agit. Eh bien! de l'Amour: le croyez-vous une bagatelle, Meſſieurs? je ne ſuis pas de votre avis, & je ne connois gueres de ſujet ſur lequel le Sage puiſſe exercer ſes réflexions avec plus de profit pour les hommes.

Dirai-je aux perſonnes qui n'ont pas daigné lire mes Feuilles précédentes l'origine du rêve en queſtion? Non: mon Libraire me ſçauroit mauvais gré de leur épargner l'achat des brochures

qui peuvent les mettre au fait de celle-ci, s'ils veulent y être. Quant à ceux qui me lisent, ils se souviendront que c'est un Espagnol qui parle.

« Je m'endormis (donc) du sommeil le plus pro- » fond, & je rêvai que je me trouvois au milieu » d'une vaste campagne partagée en deux terres » de différentes natures. A droite, ce n'étoient que » fleurs odoriferantes, & qu'arbres fruitiers; mais » ces fleurs étoient sèches & fanées, & les arbres » mouroient de vieillesse. La campagne de ce côté » me paroissoit abandonnée; elle étoit devenue » sauvage. Pourquoi, disois-je, laisse-t-on inculte » un pays naturellement si fertile?

» Alors, en jettant ma vûe un peu plus loin, » je découvris un Palais. L'architecture en étoit » noble & majestueuse; les grâces s'y marioient » avec la majesté, & leur accord donnoit à l'é- » difice un aspect touchant & respectable.

» Je jugeai par quelques ruines que ce devoit » être un ancien monument; & je regardois avec » application, quand, au travers de quelques ar- » bres, il parut une femme dont la beauté me » surprit; cependant je remarquai quelque tristesse » sur son visage; elle sourit, en me voyant, & » je m'avançai respectueusement vers elle, pour » lui demander où j'étois.

» Jeune homme, vous êtes en peine, me dit-
» elle, & vous ne comprenez rien à tout ce que
» vous voyez. J'allois vous prier de m'inſtruire,
» lui répondis-je. Je le veux bien, répartit-elle;
» vous voici dans les terres de l'Amour; ce Pa-
» lais antique eſt ſa demeure; & moi, je ſuis l'*Eſ-*
» *time*, compagne inſéparable de ce Dieu.

» De grâce, expliquez-moi, lui dis-je, ce que
» ſignifient ces arbres, ces fleurs fanées, dont
« l'odeur me réjouit encore. Cette terre me pa-
» roît excellente, pourquoi ne la cultive-t-on
» point? ce n'eſt plus qu'un deſert: l'Amour man-
» que-t-il de ſujets?

» Tout ce que vous voyez, me dit-elle, n'eſt
» fait que pour votre inſtruction; c'eſt une image
» des effets que produiſit autrefois l'Amour chez
» les hommes. Cette terre figure leur âme; ces
» fleurs & ces arbres, ſont les vertus que l'Amour
» y feſoit naître; l'état mourant dans lequel vous
» paroiſſent toutes ces choſes, vous marque
» qu'elles ſont anciennes. Cette terre ne produit
» aujourd'hui ni fleurs fraîches, ni arbres nou-
» veaux; c'eſt que l'Amour ne regne plus parmi
» les hommes, & qu'il n'échauffe plus leur âme
» du goût des vertus qu'il y feſoit germer autrefois.

» Remarquez tous ces arbres fruitiers de diffé-

» rentes eſpeces ; ils ſont le ſymbole de la nobleſſe,
» de la générosité & de la ſageſſe des ſentiments
» dont l'Amour ornoit le cœur des plus grands
» perſonnages.

» Parmi ces arbres, vous en voyez quelques-uns
» dont il ſemble qu'on ait arraché quelques raci-
» nes ; & ces racines arrachées, ſignifient les vices
» que l'Amour a détruit dans ces grands-hommes,
» ou bien expriment ce qu'il a retranché de vi-
» cieux dans des ſentiments mal réglés, & qu'il
» a rendus plus humains & plus louables.

» Regardez cet arbre plus haut que les autres,
» & dont, en quelques endroits, on a coupé les
» racines, il figure les vertus d'un jeune Héros,
» qui dut à ſon attachement pour une aimable
» & vertueuſe perſonne l'eſtime & l'admiration
» qne ſon ſiecle eut pour lui. Avant que l'Amour
» l'eût aſſujetti ſous ſes loix, la grandeur de ſa
» naiſſance lui inſpiroit un noble orgueil ; mais un
» peu d'excès dans cet orgueil en altéroit la di-
» gnité. Ce Héros étoit généreux, quand il s'of-
» froit des occaſions de l'être : mais il ne ſçavoit
» pas encore chercher ces occaſions précieuſes ;
» il auroit craint de trahir ſon rang, s'il les avoit
» prévenues ; il enviſageoit un air prévenant,
» comme un abaiſſement dans ſes pareils, & il

» auroit cru s'humilier, en se rendant aimable;
» il n'estimoit, il ne mettoit encore au nombre
» des hommes, que ceux qui, par leur naissance,
» pouvoient ou l'approcher, ou lier commerce
» avec lui. C'étoient aussi les seuls qu'il obligeoit,
» parce qu'il n'imaginoit de reconnoissance flat-
» teuse que la leur : c'étoit au rang de celui sur
» qui tomboient ses bienfaits, que se mesuroit
» le plaisir qu'il avoit à les répandre. Il mécon-
» noissoit la misere la plus touchante, dès que le
» malheureux qu'elle accabloit étoit un homme
» obscur, qui n'eût offert à sa vertu qu'un exer-
» cice ignoré & sans faste. Ce n'étoit pas qu'il ne
» fût naturellement sensible; mais sa fierté n'ad-
» mettoit rien de généreux, que ce qui étoit su-
» perbe, & vouloit trouver dans les sujets un
» vain éclat qui les ajustât à elle, &, pour ainsi
» dire, justifiât l'intérêt qu'elle y daignoit pren-
» dre. Ce Héros étoit plein de valeur dans les
» combats, mais d'une valeur aveugle, sujette
» à se souiller d'un sang respectable, du sang
» d'un ennemi vaincu. Quand il récompensoit un
» service, ce n'étoit que l'action qu'il payoit : il
» ne joignoit pas à la récompense cette aimable
» façon de donner, qui fait précisément le salaire

» de celui qui a mérité qu'on lui donne : il étoit » équitable, & n'étoit pas également bon.

» Dès qu'il aima, ce ne fut plus le même » homme : l'envie de devenir digne de celle qu'il » aimoit, fit disparoître tous ses défauts ; l'Amour » purifia sa valeur & sa fierté de cet excès qui les » déshonoroit toutes deux. Tout l'Empire re- » tentit bientôt du bruit de ses vertus.

» Je ne vous dirai rien des autres arbres, me » dit alors cette femme : parcourez dans votre » imagination les vertus des plus éclatantes, ces » arbres les représentent toutes. A l'égard de ces » fleurs, dont le nombre est presque infini, elles » figurent de bonnes qualités, d'un prix peut- » être égal aux vertus des grands personnages ; » mais que la condition de ceux qui les durent » à l'Amour, rendit moins brillantes & d'une im- » portance plus médiocre ; & pour vous en don- » ner une légere idée, ce sont des ivrognes, de- » venus sobres ; des débauchés, devenus sages ; » des avares, faits généreux ; des menteurs, cor- » rigés de leur vice, par la honte d'en être mé- » prisables ; des brutaux, ramenés à un caractere » plus doux & plus sociable ; c'est de la jeunesse » impudente, devenue modeste & respectueuse ;

» des fainéants, devenus laborieux; des hommes
» ſans foi, ſans probité, transformés en gens
» d'honneur: ce ſont d'habiles gens dans les arts,
» à qui l'Amour inſpira de l'émulation, & qui
» crurent leurs maitreſſes dignes de la gloire
» d'avoir des amants illuſtres par leurs talents:
» ce ſont même des coquettes, dont l'amour a
» réformé les manieres, qu'il a guéries de cette
» inſatiable avidité de plaire, & qui ont ſenti
» qu'une pudeur ſcrupuleuſe étoit le plus aimable
» trait d'une femme; qu'il eſt honteux de débau-
» cher les cœurs, & glorieux de les attendrir;
» enfin, vous voyez dans ces fleurs une infinité
» de vertus moyennes & domeſtiques.

» Mais avançons vers ce Palais qui a frappé vos
» regards; il eſt temps que vous connoiſſiez l'A-
» mour & ſa ſuite; que vous appreniez ce qu'étoit
» autrefois ſon regne; par quelles actions éclatoit
» le penchant dont il lioit les âmes, & comment
» s'aimoient les deux ſexes: nous deſcendrons
» dans les jardins de l'Amour, vous y verrez des
» amants; vous y verrez du moins des figures
» qui vous inſtruiront autant que feroit la réalité;
» & quand vous aurez viſité ce canton où nous
» ſommes, on vous conduira dans cette autre
» terre que vous avez remarqué différente de

» celle où vous êtes. Là, vous verrez un monſtre » qu'on appelle *Amour*; mais marchons, & ſon» gez à profiter de tout ce qu'on va vous montrer ».

Dans la Feuille ſuivante, je donnerai le reſte du rêve, & j'eſpere que ce qu'il a de curieux méritera l'attention de mes lecteurs.

SEPTIEME FEUILLE.

JE n'ôſe me flatter que le public ſe ſoit apperçu que le Spectateur a été interrompu quelques mois : cependant, comme certaines perſonnes ont parlé de cet Ouvrage avec un peu d'eſtime, je leur dois compte, ce me ſemble, des raiſons qui en ont retardé la ſuite; & les voici.

Soupçonneroit-on un Contemplateur des choſes humaines, un homme âgé, qui doit être raiſonnable : tranchons le mot, un Philoſophe; le ſoupçonneroit-on de s'être dégoûté d'écrire, ſeulement parce qu'il y a des gens dans le public qui mépriſent ce qu'il fait? Voilà pourtant l'origine de mon dégoût : n'eſt-ce pas-là un louable motif de ſilence? quelle miſere que l'eſprit de l'homme!

Je croyois n'être plus vain; mais je vois bien que

que je n'ai changé que de façon de l'être. J'ai cependant fait ce que j'ai pu pour guérir de ma vanité; mais tout ce que mes efforts ont opéré contr'elle, c'est que de courageuse qu'elle étoit autrefois, elle est devenue lâche; nos foiblesses, combattues sous une figure, nous échappent sous une autre. Il n'est pas question de les détruire: il s'agit de quelque chose de plus pénible & de plus glorieux; c'est de les poursuivre sans cesse.

Oui, Messieurs mes Critiques, vos mépris m'avoit découragé; mais, comment découragé? c'étoit par une vanité mécontente que j'avois discontinué d'écrire; souffrez donc que je recommence: je compte encore sur vos mépris, & je vais m'en servir comme d'une recette contre cette vanité dont je croyois être défait, & qui reparoît métamorphosée en dégoût. Courage, Messieurs; c'est pour une bonne œuvre que je vous sollicite: j'étois tout triste de vous déplaire, parce que cela m'ôtoit l'honneur d'avoir de l'esprit avec vous. Que je vous aie l'obligation de ne me plus soucier de cet honneur-là. Allons, ne vous relâchez pas; critiquez bien, critiquez mal, n'importe lequel des deux; mon profit, ou le vôtre, s'y trouvera toujours. Si c'est bien, je dirai que le Ciel vous le rende; je vous regarderai comme mes bien-

faiteurs; j'avertirai le public de la justesse de vos préceptes : si c'est mal, je tâcherai de vous induire à penser plus juste; j'y contribuerai de toutes mes forces; j'arrêterai les progrès de vos erreurs, afin de vous épargner le plus de torts que je pourrai : voilà ma charge. A l'égard de ces critiques qui ne sont que des expressions méprisantes, & qui, sans autre examen, se terminent à dire crûment d'un ouvrage, *cela ne vaut rien, cela est détestable*, nous serons bientôt d'accord là-dessus; & je vous ferai convenir, sur le champ, que ces sortes de raisonnements à leur tour ne valent rien & sont détestables : qu'un habile homme, après avoir lû un livre, peut bien dire : *il ne me plaît pas*; mais ne décidera jamais qu'il est mauvais, qu'après avoir comparé ses idées à celles des autres; à moins que, tout homme éclairé qu'il est, vous ne lui supposiez une audace, une présomption qui tient ses lumieres en échec, & qui, pour l'ordinaire, est la marque d'un esprit borné ou mal réglé : car plus on a d'esprit, plus on voit de choses; & pour lors on démêle, on apperçoit tant de sentiments différents, tant de goûts qui peuvent combattre ou balancer le nôtre, qu'avant que d'avoir pesé le plus ou moins de valeur qu'ils ont tous, on est bien long à se prouver qu'en tout

ſens ce qui ne nous plaît pas, ne doit raiſonnablement plaire à perſonne.

Ah! que nous irions loin! qu'il naîtroit de beaux ouvrages! ſi la plupart des gens d'eſprit qui en ſont les Juges, tâtonnoient un peu, avant que de dire, *cela eſt mauvais*, ou *cela eſt bon*: mais ils liſent; & en premier lieu, l'Auteur eſt-il de leurs amis? n'en eſt-il pas? Eſt-il de leur opinion en général ſur la façon dont il faut avoir de l'eſprit? Eſt-ce un Ancien? Eſt-ce un Moderne? Quels gens hante-t-il? Sa ſociété croit-elle les Anciens des Dieux? ne les croit-elle que des hommes?

Voilà par où l'on débute, pour lire un livre. On lit après; & que lit-on? ſont-ce les idées poſitives de l'Auteur? non, il n'y a plus moyen: ſon nom, ſon âge & ſa ſecte les ont métamorphoſées, toutes gâtées d'avance, ou toutes embellies.

On ne ſçauroit s'imaginer le droit que ces bagatelles-là ont ſur l'eſprit humain, ni toute la corruption de goût dont elles le pénètrent, ni toute l'induſtrie machinale qu'elles lui donnent, pour ſe falſifier à lui-même ce qui lui paſſera devant les yeux; pour diminuer, augmenter, arrêter, détourner le plaiſir ou le dégoût des ſentiments qu'il reçoit.

Après cela, on porte ſon jugement, parce qu'il

faut qu'un homme d'eſprit juge, ne fût-ce que pour mettre ſon orgueil en poſſeſſion du reſpect que ſes amis auront pour ce qu'il penſe, & qu'enfin il eſt comptable à l'attente où ils ſont d'une déciſion quelconque.

On lui ſera peut-être des objections de bon-ſens, quand il aura prononcé : mais voilà qui eſt fait ; il a jugé : dût ſon ſentiment pervertir le goût de tout le genre humain ; ſe doutât-il, malgré lui, qu'il s'eſt trompé ; plutôt que de ſe dédire, il armera ſon eſprit contre ſon eſprit même ; il confondra ſes lumieres par ſes lumieres mêmes ; il s'irritera de voir clair après coup, & parviendra à ſe perſuader qu'il ne voit rien : tout cela, pour ſe conſerver de bon droit l'honneur d'avoir tout vu d'abord ; car notre amour-propre eſt inconcevable : il ne veut jouir que d'une gloire légitime ; il eſt d'un ſcrupule infini là-deſſus ; & ce même amour-propre ſi ſcrupuleux, quand il ſoupçonne qu'il ne la mérite pas, ce n'eſt pas de ſa gloire qu'il ſe défait : c'eſt du ſoupçon de l'avoir mal acquiſe ; moyennant quoi, le voilà plein de quiétude, & tout auſſi fier qu'il aime à l'être.

Cependant le jugement qu'on a porté va ſon train, ſert de regle à je ne ſçais combien de génies naiſſants, qui s'y conforment, qui ſouffrent pour

s'y conformer, & qui ne sont rien qui vaille.

Je crois pour moi, qu'à l'exception de quelques génies supérieurs, qui n'ont pu être maitrisés, & que leur propre force a préservés de toute mauvaise dépendance; je crois, dis-je, qu'en tout siècle la plupart des Auteurs nous ont moins laissé leur propre façon d'imaginer, que la pure imitation de certain goût d'esprit que quelques Critiques de leurs amis avoient décidé le meilleur. Ainsi nous avons très-rarement le portrait de l'esprit humain dans sa figure naturelle : on ne nous le peint que dans un état de contorsion; il ne va point son pas, pour ainsi dire; il a toujours une marche d'emprunt qui le détourne de ses voies, & qui le jette dans des routes stériles, à tout moment coupées, où il ne trouve de quoi se fournir qu'avec un travail pénible. S'il alloit son droit chemin, il n'auroit d'autre soin à prendre que de développer ses pensées; au-lieu qu'en se détournant, il faut qu'il les compose, les assujettisse à un certain ordre incompatible avec son feu, & qui écarte l'arrangement naturel qu'amèneroit une vive attention sur elles.

Est-ce-là l'esprit, après cela? non : nous ne voyons point là ce qu'il est; mais bien ce que

des égards pour des ſentiments inconſidérés le font devenir.

Combien croit-on, par exemple, qu'il y ait d'Écrivains qui, de peur de mériter le reproche de n'être pas naturels, font juſtement tout ce qu'il faut pour ne pas l'être; d'autres, qui ſe rendent fades, de crainte qu'on ne leur diſe qu'ils courent après l'eſprit! car courir après l'eſprit, & n'être point naturel, voilà les reproches à la mode.

Mais, dira-t-on, il faut pourtant des critiques. Oui, ſans doute, il en faut; mais je voudrois des critiques qui puſſent corriger, & non pas gâter; qui réformaſſent ce qu'il y auroit de défectueux dans le caractere d'eſprit d'un Auteur, & qui ne lui fiſſent pas quitter ce caractere : mais il faudroit auſſi pour cela, s'il étoit poſſible, que la malice, ou l'inimitié des partis n'altérât pas les lumieres de la plupart des hommes, ne leur dérobât pas l'honneur de ſe juger équitablement, n'employât pas toute leur attention à s'humilier les uns les autres, à déshonorer ce que leurs talents peuvent avoir d'heureux, à ſe ruiner réciproquement dans l'eſprit du Public; de façon que, ſur leur rapport, vous, Lecteur, vous mé-

prisez souvent des ouvrages que vous estimeriez : ou si vous les avez lus, je gagerois que les endroits où l'Auteur a pensé le mieux, vous ont paru les plus mauvais, par la raison qu'ils vous ont fait plus d'impression que le reste, & que, disposé comme vous étiez, cette impression a dû vous choquer au même degré qu'elle vous auroit plû.

Ne vous a-t-on pas dit que cet Écrivain qui couroit après l'esprit, n'étoit point naturel? Eh bien! n'avez-vous pas senti qu'on avoit raison à le moyen de n'en point convenir! En le lisant, vous avez trouvé un génie doué d'une pénétration profonde, d'une vue fine & déliée, d'un sentiment nourri par-tout, d'un goût de réflexion philosophique; avec ce génie-là, avec un naturel si riche, & si supérieur, on est par-dessus le marché nécessairement singulier, & d'un singulier très-rare; cela est donc clair : il n'est point naturel; il court après l'esprit.

Voilà comme on vous dupe, Lecteur; voilà les surprises qu'on fait au Public : & comment on peut frustrer les talents les plus estimables des éloges qui leur sont dûs.

Quand je songe à cette critique, sur-tout à celle de courir après l'esprit, je la trouve la

chose du monde la plus comique, tant j'ai de plaisir à me représenter la commodité dont elle est à tous ceux qu'elle dispense heureusement d'avoir de l'esprit, & qui ne l'attraperoient point, quand ils courroient après; & en effet il y a bien des ouvrages qui ne subsistent que par le défaut d'esprit, & leur platitude fait croire à certains Lecteurs qu'ils sont écrits d'une maniere naturelle : au surplus, pourvu qu'on adore *Homere*, *Virgile*, *Anacréon*, *&c.* on peut avoir de l'esprit, tant qu'on pourra; les amateurs des Anciens ne vous le reprocheront pas, & je connoîs des Ecrivains rusés, qui ont dix fois plus d'esprit qu'il n'en faudroit pour être persécutés, si la religion dont ils font profession pour les Anciens ne les sauvoit.

Je disois l'autre jour à un de mes amis, à qui les reproches dont j'ai parlé sont ordinaires; sçavez-vous bien ce que chez certaines gens signifient ces mots, *ils courent après l'esprit*?

Comment! Messieurs les Modernes, petits marmousets, vous prétendez valoir & surpasser des Auteurs qui sont en *grec* & en *latin*, & que j'étudie depuis vingt ans. Si le monde alloit vous en croire, que deviendrois-je, moi, qu'on associe au respect qu'on leur rend? faudra-t-il me réduire à l'affront de vous admirer, vous avec qui je vis

tous les jours? oh! il y a bonne juſtice, & moyennant ce que nous allons dire, la plupart de ceux qui vous liront, & à qui notre querelle n'importe en rien, ſe voyant appuyés, ſeront bien-aiſes de diſſerter cavalièrement ſur votre compte, d'oſer ſecouer la tête, & d'avoir des dégoûts en vous liſant; ils s'imagineront gagner à ce qu'ils vous feront perdre; car voilà l'homme: & en effet, ils auront raiſon de vous trouver mauvais. De bonne foi, je ſens que vous l'êtes; & ſi vous cherchez à briller dans vos ouvrages, vous voulez être ſpirituels, vous n'y êtes point; ce n'eſt point-là la nature, vous courez après l'eſprit.

C'eſt-là à-peu-près, dis-je à mon ami, ce que veulent dire certaines gens, en tenant les diſcours que vous teniez tout-à-l'heure. Les Auteurs plats leur ſervent de troupes auxiliaires; & voici ce que ceux-là diſent à leur tour, ou du moins ce que chacun d'eux penſe.

Ces gens contre qui on crie me chagrinoient: il me falloit tous les jours aller aux expédients, pour ne me pas douter que je valois moins qu'eux; & j'entends qu'on dit qu'ils ne ſont point naturels, qu'ils courent après l'eſprit: ma foi! cela eſt vrai, & bien trouvé; & grâce au ciel, me voilà meilleur qu'eux; oui, Meſſieurs, liſez-moi; vous ver-

rez un homme qui pense simplement, raisonnablement, qui va son grand chemin, qui ne pétille point; & voilà le bon esprit.

Je crois que mes Lecteurs voudront bien me passer mes gaietés sur ce chapitre-là. Je me joue des hommes en général, & je n'attaque personne; je parois aujourd'hui n'apostropher que les amateurs des Anciens : un de ces jours les Modernes auront leur tour; je m'y engage, & je promets que leur article vaudra bien celui-ci; car je ne suis d'aucun parti : *Anciens & Modernes*, tout m'est indifférent ; le temps auquel un Auteur a vécu ne lui nuit ni ne lui sert auprès de moi. J'adopte seulement, le plus qu'il m'est possible, les usages & les mœurs, & le goût de son siecle, & la forme que cela fait ou fesoit prendre à l'esprit; après quoi, je vais mon train. Si c'est une traduction du grec, & qu'elle m'ennuie, je panche à croire que l'Auteur y a perdu; si c'est du latin, comme je le sçais, je me livre sans façon au dégoût, ou au plaisir qu'il me donne, bien entendu que c'est dans les choses que j'entends parfaitement, & qui n'ont pas besoin de l'Histoire particuliere du temps : & l'on auroit beau me dire, cela ne vaut rien, ou cela est excellent; on ne me donne de disposition ni pour, ni contre;

je lis le livre, & le jugement que j'en forme m'appartient à moi, & à mes lumieres sûres ou non sûres, sort pur de toute prévention, & est à moi, tout comme si j'étois seul au monde; & il seroit à souhaiter que nous fussions tous de même. Les Anciens avoient plus d'esprit que nous; nous avons plus d'esprit que les Anciens: voilà les vraies causes de la corruption du goût, s'il vient à se corrompre.

Est-ce le génie des Auteurs Grecs qu'il faut que ce jeune-homme imite? non: leurs idées ont une sorte de simplicité noble qui naît du caractere des actions qui se passoient alors, & du genre de vie qu'on menoit de leur temps. Ils avoient, pour ainsi dire, tout un autre Univers que nous: le commerce que les hommes avoient ensemble alors ne nous paroît aujourd'hui qu'un apprentissage de celui qu'ils ont eu depuis, & qu'ils peuvent avoir en bien & en mal. Ils avoient mêmes vices, mêmes passions, mêmes ridicules, même fond d'orgueil ou d'élévation; mais tout cela étoit moins déployé, ou l'étoit différemment. Je ne ne sçais lequel des deux c'est. Quoi qu'il en soit, l'homme de ce temps-là est étranger pour l'homme d'aujourd'hui; & en nous supposant comme nous sommes, c'est-à-dire, en étudiant

le goût de nos ſentiments aujourd'hui, il eſt certain qu'on verra que nous avons des Auteurs admirables pour nous, & qui le ſeront à l'avenir pour tous ceux qui pourront ſe mettre au vrai point de vue de notre ſiecle.

Eh bien! un jeune-homme doit-il être le copiſte de la façon de faire de ces Auteurs? non cette façon a je ne ſçais quel caractere ingénieux & fin, dont l'imitation littérale ne fera de lui qu'un ſinge, & l'obligera de courir vraiment après l'eſprit, l'empêchera d'être naturel: ainſi, que ce jeune-homme n'imite, ni l'ingénieux, ni le fin, ni le noble d'aucun Auteur ancien ou moderne, parce que, ou ſes organes l'aſſujettiſſent à une autre ſorte de fin, d'ingénieux, de noble, ou qu'enfin cet ingénieux & ce fin qu'il voudroit imiter, ne l'eſt dans ces Auteurs qu'en ſuppoſant le caractere des mœurs qu'ils ont peintes; qu'il ſe nourriſſe ſeulement l'eſprit de tout ce qu'il leur ſent de bon, & qu'il abandonne après cet eſprit à ſon geſte naturel. Qu'on me paſſe ce terme, qui me paroît bien expliquer ce que je veux dire; car on a mis aujourd'hui les Lecteurs ſur un ton ſi plaiſant, qu'il faut toujours s'excuſer auprès d'eux, d'oſer exprimer vivement ce que l'on penſe; mais il me ſemble qu'il y a long-temps que j'écris;

& si je ne finissois, la matiere me meneroit trop loin.

HUITIEME FEUILLE.

DANS ma derniere Feuille, je jettai quelques idées au hasard sur les critiques que l'on fait aujourd'hui de la plupart des ouvrages d'esprit, & sur la corruption de goût que peuvent entraîner ces critiques, qui partent moins du bon-sens, que de l'inimitié des partis, & des préventions jalouses où l'on est aujourd'hui les uns contre les autres.

Mais comme je ne traitai pas la chose d'une façon méthodique, & que je pris mes réflexions comme elles venoient, je pourrois bien un de ces jours argumenter dans les formes, & prouver qu'écrire naturellement, qu'être naturel, n'est pas écrire dans le goût de tel Ancien, ni de tel Moderne, n'est pas se mouler sur personne quant à la forme de ses idées; mais au contraire, se ressembler fidèlement à soi-même, & ne point se départir ni du tour, ni du caractere d'idées pour qui la Nature nous a donné vocation: qu'en un mot penser

naturellement, c'est rester dans la singularité d'esprit qui nous est échue, & qu'ainsi que chaque visage a sa physionomie, chaque esprit aussi porte une différence qui lui est propre: que la correction qu'il faut apporter à l'esprit, n'est pas de l'arracher à cette différence; mais seulement de purger cette même différence du vice qui peut en gâter les grâces, de lui ôter ce qu'elle peut avoir de trop crû, & de lui procurer ce qui arrive aux physionomies les plus singulieres qui ne changent point; mais qui, par le commerce que les hommes ont ensemble, contractent je ne sçais quoi de liant qui les mitige, nous apprivoise avec elles, & nous rend par-là leur singularité agréable, ou du moins curieuse; & qu'enfin, lorsqu'il a paru un beau génie dans certain genre, il n'est pas raisonnable de le proposer autrement aux autres, que comme un génie qui peut servir à exciter les forces du leur, & non pas comme un modele sur lequel il faille calquer sa façon de penser pour être habile homme; & qu'il est absurde de dire d'un homme qui a travaillé dans le même genre, qu'il a mal réussi, parce qu'il n'aura pas travaillé dans le même goût; que c'est tout comme si l'on disoit à toutes les femmes aimables.... n'entreprenez » pas d'être gaies, ou d'être tendres: on se moque-

roit de vous; car vous n'avez ni la couleur, ni les traits de Madame une telle, dont les gaietés, & la tendresse, ont tant réussi; & ce n'est précisément qu'avec cette couleur & ces traits qu'on peut inspirer de la joie ou de l'amour d'une certaine sorte, hors de laquelle nous ne voulons ni aimer, ni nous réjouir.

Par cette fantaisie-là, il n'y auroit peut-être point de femme dont le visage ne fût mis au rebut; mais heureusement pour nous, & pour la plus belle moitié du monde, la diversité là-dessus n'a point de travers d'esprit à craindre de notre part; la Nature nous l'a trop bien recommandée, & de ce côté-là nous nous prêtons docilement aux aimables variétés que cette Nature nous présente.

Pourquoi donc les rebutons-nous dans les productions d'esprit, & tâchons-nous de les décrier? Seroit-ce qu'il est mortifiant d'avouer le plaisir que nous font les ouvrages des autres? Est-ce que nous ne voulons ni les estimer, ni qu'on les estime? Que le talent d'Auteur traîne après lui de petitesse!

J'adresse ceci à tous ceux qui se mêlent de Belles-Lettres; en un mot, aux deux partis qui regnent aujourd'hui, & qui ont chacun leur for-

mule de critique, & chacun leurs partisans, leurs élèves, qui sont les dupes des deux partis.

A l'égard de ces dupes, ils peuvent ne plus l'être, quand ils voudront; & cela, sans qu'il leur en coûte aucun examen fatiguant.

Voulez-vous sçavoir ceux à qui, d'entre les deux partis, vous devez le plus d'estime? La recette est sûre: écoutez les Auteurs eux-mêmes: remarquez bien ceux qu'ils prennent à tâche de décrier, contre lesquels ils emploient le plus de raisonnements & de dissertations; ceux contre qui leur critique ou leur mépris mord avec le plus d'emportement; & cet emportement, tâchez de le démêler, tout masqué qu'il sera quelquefois d'un air de discrétion ou d'indifférence jalouse: souvent même vous verrez attaquer les gens d'une maniere oblique; on les accablera sous le nom d'un tiers qu'on supposera entiché de leur doctrine, sans compter mille autres petites rubriques d'inimitié qu'on emploiera pour leur ruine.

Encore une fois, remarquez bien ceux que cela regarde; & voilà qui est fait: tenez-les à votre tour pour d'habiles gens; vous venez de les entendre louer: car dans la profession, on ne se loue pas autrement. Oui, toutes les injures qu'on leur

leur a faites sont vraiment autant d'éloges dont vous ferez l'estimation, au degré de venin & de subtilité que portent ces injures mêmes: & croyez ce que je vous dis, comme vous croyez au produit d'une somme calculée dans la derniere exactitude.

Nous avons beau dissimuler le mérite qui nous blesse, nous avons beau l'attaquer, il a cet avantage sur notre malice, qu'elle ne peut se sauver d'en faire l'aveu. Oui, il en faut venir-là de bonne ou mauvaise grâce; le reconnoître avec une franchise généreuse, ou lui rendre hommage par les marques honteuses de notre jalousie.

De tous les mensonges le plus difficile à bien faire, c'est celui par qui nous voulons feindre d'ignorer une vérité glorieuse à nos rivaux; notre amour-propre, avec toute sa souplesse, est alors si défaillant en ce point, qu'il ne peut dans ses fourberies se défendre de la passion qui l'agite; cette passion le suit, il ne peut se l'assujettir, ni la soustraire; elle est empreinte dans tout ce qu'il nous fait dire; on la voit, & cela trahit sa malice, & l'en punit.

J'ai une preuve toute récente de ce que je dis. Je suis à la campagne, & hier je rendis visite à une Dame assez jolie & d'un assez bon air. Je

ne la connoiſſois pas encore, & des amis communs m'avoient mené chez elle.

Dans la converſation on vint à parler d'une autre Dame, voiſine de celle chez qui j'étois, & que je devois voir auſſi le lendemain pour la premiere fois... C'eſt une fort aimable femme, dit alors quelqu'un de la compagnie : à cela, pas un mot de réponſe de la part de la Dame qui étoit préſente; mais en revanche, queſtion ſubite, faite à propos de rien, ſur le temps que j'avois envie de paſſer à la campagne.

Bon, dis-je en moi-même, bon pour la Dame dont on a parlé : elle eſt aimable, c'eſt un fait, & peut-être plus aimable que celle à qui je parle (qui ne l'étoit pourtant pas mal:) ce *peut-être* que je formois ſe convertit bientôt en certitude.

Quelqu'un reprit le diſcours ſur la Dame, dont le ſilence de l'autre avoit ébauché l'éloge, & dit : on m'aſſuroit, l'autre jour, que ſon mari étoit jaloux, & il eſt vrai qu'on peut l'être à moins... Lui, jaloux! répondit-elle alors; c'eſt un conte que cela. Madame..... eſt d'une conduite ſi ſage que cette foibleſſe-là ne feroit pas pardonnable à ſon mari; & d'ailleurs, c'eſt une femme qui a beaucoup d'agréments, il eſt vrai; mais n'avez-vous pas remarqué qu'elle eſt d'une phyſionomie

extrêmement triſte ?.... Il me ſemble que non, reprit un de mes amis: peut-être que je me trompe, dit-elle encore; mais comme elle n'a gueres de teint, qu'elle a je ne ſçais quoi d'un peu rude dans les yeux..... Elle, guères de teint, & du rude dans les yeux! répondit alors un de ces Meſſieurs en s'écriant : je lui ai toujours trouvé les yeux vifs; & la derniere fois que nous la vîmes, elle étoit plus vermeille qu'une roſe..... Bon! répartit-elle : le ciel la préſerve d'être toujours vermeille à ce prix-là: la pauvre femme! elle avoit une migraine affreuſe : voilà, Monſieur, d'où lui venoit ce beau teint. Non, non, aſſurément, le teint n'eſt par ce qu'elle a de plus beau, & pour l'ordinaire elle eſt pâle, auſſi eſt-elle d'une ſanté aſſez infirme; je ne connois point de femme plus ſujette aux fluxions, que celle-là; cela lui a même gâté les dents qu'elle avoit aſſez belles. Ecoutez, elle n'eſt plus dans cette grande jeuneſſe au moins; elle ſe ſoutient pourtant aſſez bien.

Une viſite qui arriva, rompit le cours d'une ſatyre qui rendoit une femme triſte, parce qu'elle étoit modeſte; convertiſſoit la vivacité de ſes yeux en rudeſſe; ne lui ſouffroit un beau teint qu'en conſéquence d'une migraine; lui rempliſſoit

la tête de fluxions pour lui gâter les dents, & la fesoit infirme pour la vieillir ; satyre, en un mot, qui, en trois ou quatre traits enveloppés dans un air perfide de bienveillance, barbouilloit tous les appas de la Dame en question, ruinoit ses dents, sa santé, sa jeunesse, son teint, & le feu de ses yeux.

Pour moi, sur ce portrait-là, je m'attendis à voir une femme charmante ; car tant de fiel, qu'on venoit de répandre sur elle, ne pouvoit tirer sa source que d'une jalousie douloureusement sensible & allumée par de grandes causes.

De sorte qu'impatient de vérifier là-dessus mes conjectures, je courus le lendemain chez cette femme triste, pâle, infirme, & âgée. Je ne m'étois pas trompé : je la trouvai telle que je l'avois comprise sous les expressions dont on s'étoit servi contr'elle ; je vis en un mot que j'avois très-sçavamment entendu la langue que parle l'amour-propre dans une jolie femme qui en peint une belle.

Cette femme à physionomie triste me parut avoir un air sage : sa pâleur étoit une blancheur mêlée d'un incarnat doux & reposé ; ses yeux rudes jettoient des regards vifs & imposants. A l'égard de son air infirme, on pouvoit le justifier,

par je ne ſçais quoi de mignard, de tendre, & de languiſſant, répandu dans ſa figure; au reſte, je remarquai que cette Dame crachoit aſſez ſouvent; & ce fut à cela que j'attribuai l'idée des fluxions qui lui gâtoient les dents; pour ſon défaut de jeuneſſe, je le trouvai, moitié dans beaucoup d'embonpoint, & moitié dans la ſimplicité de ſes ajuſtements.

A vous dire le vrai, il n'appartient qu'à l'amour-propre piqué d'appercevoir les rapports éloignés que tant d'avantages pouvoient avoir avec les défauts qu'on m'avoit annoncés.

Oh! voyons à préſent comment s'exprime l'amour-propre d'une belle femme, ſur le compte d'une autre perſonne qui n'a que des agréments ſubalternes.

Après les compliments requis dans cette viſite, cette Dame-ci me demanda ſi j'avois vu l'autre. Oui, Madame, lui répondis-je..... Eh bien! Monſieur, qu'en dites-vous, reprit-elle, ſans me donner le temps d'en dire davantage? Êtes-vous du goût de tout le monde? Vous plaît-elle? & n'ai-je pas-là une jolie voiſine? je vous avoue que c'eſt ma beauté.

Quelle croyez-vous que fut mon idée, en l'entendant parler ſur ce ton-là? que, ſi je n'euſſe pas

déjà vu l'autre, j'aurois deviné là-dessus qu'elle portoit un visage inférieur à celle-ci.

Eh bien! nos deux femmes, & les *Auteurs* entr'eux, c'est tout un: & pour mieux dire, je crois qu'on peut juger tous les hommes en général sur la même règle.

Volontiers louons-nous les gens qui ne nous valent pas; rarement ne censurons-nous pas ceux qui valent mieux que nous: ainsi nous ne louons le mérite d'autrui presque que pour sous-entendre la supériorité du nôtre; & quand nous le blâmons, c'est la douleur de le sentir supérieur au nôtre, qui nous échappe. Mais je laisse-là les querelles des Auteurs, & les réflexions qu'elles me font faire.

Avant que de finir cette Feuille, je ne puis m'empêcher de dire un mot d'un Livre que je lisois ce matin, & qui est intitulé *les Lettres Persannes*, dont je n'ai encore lu que quelques-unes; & par celles-là, je juge que l'Auteur est un homme de beaucoup d'esprit: mais entre les sujets hardis qu'il se choisit, & sur lesquels il me paroît le plus briller, le sujet qui réussit le mieux à l'ingénieuse vivacité de ses idées, c'est celui de la *Religion*, & des choses qui ont rapport à elle. Je voudrois qu'un esprit aussi fin que le

ſien eût ſenti qu'il n'y a pas un ſi grand mérite à donner du *joli* & du *neuf* ſur de pareilles matieres, & que tout homme qui les traite avec quelque liberté, peut s'y montrer ſpirituel à peu de frais : non que, parmi les choſes ſur leſquelles il ſe donne un peu carriere, il n'y en ait d'excellentes en tous ſens, & que même celles où il ſe joue le plus ne puiſſent recevoir une interprétation utile ; car enfin, dans tout cela je ne vois qu'un homme d'eſprit qui badine : mais qui ne ſonge pas aſſez, qu'en ſe jouant il engage quelquefois un peu trop la gravité reſpectable de ces matieres : il faut là-deſſus ménager l'eſprit de l'homme, qui tient foiblement à ſes devoirs, & ne les croit preſque plus néceſſaires, dès qu'on les lui préſente d'une façon peu ſérieuſe.

L'Auteur, par exemple, blâme les Loix de l'Europe contre ceux qui ſe tuent eux-mêmes ; il les appelle injuſtes & furieuſes ; il veut qu'on laiſſe à l'homme le droit de ſortir de la vie, quand elle lui eſt à charge ; il dit que cet homme, en ſe défaiſant, ne fait que changer les modifications de ſa matiere, & rendre quarrée une boule que les Loix de ſa création avoient fait ronde.

De l'air déciſif dont il parle, on croiroit preſque qu'il eſt entré de moitié dans le ſecret de cette

même création : on croiroit qu'il croit ce qu'il dit, pendant qu'il ne le dit que parce qu'il se plaît à produire une idée hardie.

Quoi qu'il en soit, je crois que j'acheverai son livre avec autant de plaisir que je l'ai commencé. Je réserve pour la Feuille suivante l'aventure d'une Demoiselle dont on me rendit l'autre jour un paquet qui contient des Lettres qu'elle m'adresse, dont l'une est pour son amant, l'autre pour son pere, & l'autre pour moi. Je les produirai toutes trois.

NEUVIEME FEUILLE.

J'AI parlé dans ma derniere Feuille de trois Lettres qu'une jeune Demoiselle, qui m'est inconnue, m'envoya, il y a quelques jours. Elle souhaite que je les rende publiques ; & de mon côté je la remercie du plaisir qu'elle me fait, en s'adressant à moi pour ce petit service. J'exhorte les personnes que deux de ces Lettres regardent à les lire avec attention, quand je les donnerai : je ne leur demande que cela, persuadé qu'elles produiront l'effet que cette infortunée en attend.

Je vais commencer par celle qu'elle m'écrit :

elle y fait un détail de l'aventure qui l'a conduite au malheur dont elle gémit aujourd'hui. Cette aventure emploiera peut-être toute cette Feuille-ci, mais je ne puis faire autrement, & dans quinze jours on aura le reste.

MONSIEUR,

« La lecture de quelques-unes de vos Feuilles » me persuade que vous avez le cœur bon, & qu'une » personne aussi malheureuse que je le suis n'aura » point de peine à vous intéresser pour elle. Le se» cours dont j'ai besoin, de votre part, est que » vous produisiez la Lettre que je vous écris, » & les deux autres que vous voyez ici; votre » compassion ensuite joindra à cela les réflexions » qu'elle jugera les plus capables d'inspirer quelques » sentiments d'honneur à un homme qui m'a jetté » dans l'opprobre, & quelque retour de tendresse » à un pere dont je fesois il y a quelques mois » les délices, & dont je fais aujourd'hui la honte » & le désespoir. Quelle chûte affreuse! il y a » moins de distance de la mort à la vie, que de » l'état où je suis à la situation où j'étois.

» Qu'est devenu ce temps où j'étois vertueuse; » où j'étois estimée, autant que chérie? que d'a-

» vantages j'ai perdus! & quelles horreurs ont
« pris leur place! En quelqu'endroit que tu sois,
» séducteur de mon innocence, homme perfide,
» que j'ai cru l'honneur même, tu le sçais (& ta
» conscience te le reprochera toujours) quelque
» grand qu'ait été mon amour pour toi, ce n'est
» point par lui que tu m'as vaincue; ce n'est
» point d'une fille follement amoureuse dont tu
» te joues aujourd'hui. Fusses-tu le plus lâche de
» tous les hommes, tu te souviendras que tu
» dois tout à l'estime infinie que j'avois pour toi.
» Non, perfide, ce n'étoit point de la satisfac-
» tion de mon amour que j'étois jalouse; c'étoit
» du plaisir de te donner des marques de ma con-
» fiance; & tu l'as trahie cette confiance que tu
» m'as demandée, mille fois plus respectable &
» plus obligeante pour toi que ma tendresse même;
» tu m'offris ta foi, je la reçus; j'aurois cru t'outra-
» ger en la refusant. Dis-moi, as-tu pu te résoudre
» à ne pas mériter un procédé si noble & si franc?
» Peux-tu durer? peux-tu vivre avec l'idée que je
» suis détrompée sur ton caractere? peux-tu, sans
» être pénétré de confusion, te representer l'éton-
» nement mortel où je suis? songe à ces sentimens
» dont je t'honorois, dont ma vertu se fesoit même
» une obligation de t'honorer; & ces sentimens

» si glorieux pour toi, compare-les dans le fond
» de ton âme à ceux auxquels tu laisses aujour-
» d'hui la mienne en proie. Ces parents, ces
» amis qui me méprisent à présent, s'ils avoient
» lu dans mon cœur, si les motifs de ma conduite
» avec toi leur étoient connus, comme ils te le
» sont, trouveroient-ils que mon malheur eût
» d'autre source qu'une crédulité généreuse? Par-
» le, que verroient-ils? qu'une infortunée vrai-
» ment estimable, dans une fille dont ta lâcheté
» leur fait une indigne. Hélas! je n'ai d'autre tort
» que de n'avoir pas rencontré un honnête-homme.

» Pardon, Monsieur, mon affliction me distrait de
» ce que je dois vous dire: apprenez mon aventure.
» Celui qui me l'a rendu si funeste la lira peut-être,
» peut-être il en sera touché: que vous dirai-je?
» je voudrois qu'il se repentît, & je le voudrois
» pour lui, comme pour moi-même. Puis-je après
» l'avoir tant aimé, ne pas m'affliger de le voir
» sans honneur? Non, je l'avoue; je ne sçaurois
» m'empêcher, dans ma douleur, de confondre
» sa honte avec la mienne. Tel qu'il est, il a part à
» mes pleurs: que sçais-je? il y a quelquefois plus
» de part que moi-même.

» Ma mere, qui est morte depuis huit mois; à qui
» le Ciel a voulu sans doute épargner la désola-

» tion ou je l'aurois mise, si elle avoit été témoin
» de mon état : ma mere, que ma reconnoissance
» pour l'éducation vertueuse qu'elle m'a donnée ;
» cette mere si tendre, que mon amour, que mon
» respect pour sa mémoire, venge dans le fond
» de mon cœur d'un affront qu'elle ne ressent pas ;
» ma mere, dont le nom seul me confond, m'a-
» voit menée à la campagne chez une Dame de
» nos amies, qui alloit, disoit-on, marier sa fille
» au fils d'un de ses voisins.

» Je ne connoissois encore ni la Demoiselle, ni
» le jeune homme en question : je trouvai l'une di-
» gne de l'attachement du plus galant-homme ; &
» l'autre... hélas ! je le crus bien différent de ce
» qu'il se montre aujourd'hui.

» Jamais physionomie ne garantit tant de can-
» deur, n'offrit tant de grâces mêlées avec tant
» d'apparence de probité.

» Un jour, à l'écart, je félicitois sa maitresse,
» qui étoit déjà devenue mon amie, du bonheur
» que la fortune sembloit lui réserver.

» Mais quelle fut ma surprise ! quand cette fille,
» que je croyois devoir être si contente, me dit
» alors.... j'estime Monsieur ***, il est aimable ;
» &, si je voulois un mari, je lui donnerois la préfé-
» rence sur tous les hommes que je connois : mais,

» ma chere, avec tout cela, je ne l'épouserai point,
» soyez-en bien persuadée; je ne puis vous en
» dire davantage, je craindrois que votre amitié
» pour moi ne vous fît révéler le reste de mon
» secret à ma mere; mes desseins lui sont aussi
» inconnus qu'à vous; je ne puis m'en assurer
» l'exécution, qu'en les taisant; & demain vous
» serez mieux instruite.

» Tout ce qui me reste à vous dire, c'est que
» je vous aime, & je voudrois que l'époux qu'on
» m'avoit destiné devînt le vôtre: je lui crois le
» caractere aussi aimable que la figure, j'en ai
» même quelque preuve. Dès que je sçus ce que
» nos parents avoient résolu de faire de nous, je
» lui parus plus sérieuse qu'à l'ordinaire; je tâchai
» par de fréquentes marques d'indifférence de le
» dégoûter d'un mariage que je ne voulois pas ac-
» complir, & que ce peu d'agréments qu'il voyoit
» en moi pouvoit pourtant lui rendre souhaitable.
» Je m'attendis de sa part à quelques plaintes qui
» auroient amené de la mienne une entiere expli-
» cation de mes sentiments; mais il ne me dit rien,
» & se conforma sans murmure à mes manieres.

» J'en fus étonnée: je craignis (par vanité peut-
» être) que cet air si tranquille ne vînt du dépit
» de me voir tant de froideur; je craignis même

» que ce dépit ne vînt d'un peu d'amour dont je
» voulois arrêter le progrès.

» Dans cette pensée, je lui demandai sans fa-
» çon s'il m'aimoit, & je le priai de me répon-
» dre là-dessus sans détour ».

Puisque vous m'ordonnez de vous parler avec vérité, me dit-il, *Mademoiselle : voici ce que je pense.*

Toute politesse à part, je n'ai rien vu de si aimable que vous : tout ce qui peut rendre charmante, vous l'avez avec profusion ; mais, je vous l'avoue, jusqu'ici mes yeux ont plus remarqué cela que mon cœur, parce que j'ai toujours été frappé de je ne sçais quoi de grave que vous avez dans l'esprit ; d'un certain caractere de réserve qui est en vous, qui m'intimide & me fait pancher au respect plus qu'à l'amour. On va nous marier ensemble, & je ne me donnerois pas le moindre mouvement pour l'empêcher ; car je ne crains point ce moment-là ; je l'attends gaiement, mais sans impatience. Voilà mon cœur à découvert ; de votre côté, si vous m'encouragiez un peu, je vous aimerois sans doute, j'en suis sûr, sans en avoir d'autre preuve, que la liberté d'esprit où je me trouve.

« C'en est assez, Monsieur, *lui répondis-je alors*,

» gardez-vous de m'en dire davantage; ma ré-
» ſolution eſt priſe depuis long-temps; je ne veux
» point vous encourager à m'aimer, parce que
» je ne veux aimer perſonne: mais après ce que
» vous venez de me dire, je vous avoue à mon
» tour que, ſans cette réſolution dont je vous
» parle, vous auriez bientôt de l'inclination pour
» moi, s'il dépendoit de moi de vous en donner;
» mais ne ſongeons plus à cela ni l'un ni l'au-
» tre. Juſqu'à préſent nous voilà, grâce au Ciel,
» en état de prendre tous deux notre parti ſans
» peine; laiſſons nos parents dans l'idée qu'ils ont
» de nous unir; vivons comme de coutume en-
» ſemble; je me charge du ſoin de rompre leur
» projet, quand il en ſera temps.

» Ce jeune homme, *ajouta cette fille*, en conti-
» nuant, m'écouta paiſiblement, & me quittant
» enſuite: « puiſque votre cœur ne doit être à
perſonne, *me dit-il*, je ferai bien de rompre une
converſation que j'ai, ce me ſemble, écoutée avec
une attention dont je me défie; j'en agirai avec
vous à mon ordinaire; ſuivez vos deſſeins, & ne
m'en parlez plus, je vous en prie ».

Je ne vous ferai point, Monſieur, le détail de
tous les diſcours que nous tînmes mon amie &
moi. Quand elle eut achevé ſon récit, ſa mere

l'appella quelques moments après : elle se retira, & moi je restai dans une allée du Jardin où nous nous étions promenées ; mais j'y restai toute émue, & comme une personne à qui l'on vient d'apprendre une nouvelle qui la remplit d'espérance & de crainte. Je m'intéressois à tout ce qu'on m'avoit dit, sans pouvoir encore démêler pourquoi; il me sembloit que c'étoit de moi que nous avions parlé, que c'étoit sur moi que rouloit toute l'aventure. Je fesois des réflexions que je condamnois par d'autres; je ne sçavois quel parti prendre; je m'imaginois que je devois me déterminer à quelque chose, & je voyois que j'avois tort de me l'imaginer ; je reconnoissois mon trouble, & je n'en sortois point; j'en avois peur, & je le rappellois. Cet homme qui n'avoit point d'amour pour mon amie, l'aveu sincere qu'il en avoit fait; cette amie qui méditoit elle-méme un dessein, qui souhaitoit que son amant vînt à m'aimer, qui me disoit qu'il étoit aimable, & qui me le persuadoit; je ne sçais combien de petites remarques qui venoient alors s'offrir en foule à mon esprit; les regards de ce jeune homme que je me ressouvenois d'avoir souvent surpris sur moi; ceux que j'avois à mon tour jettés sur lui; les motifs

que

que je donnois aux ſiens; la confuſion où j'étois de ce qu'il avoit pu lire dans les miens; de ſimples paroles, des actions que je ne pouvois m'empêcher d'interpréter de ſa part, que j'avois crû innocentes de la mienne, & qui ne me le paroiſſoient plus: je voyois dans tout cela des préſages qui menaçoient mon cœur d'un accident qui m'attachoit, & que je ne pouvois m'expliquer; j'y voyois une fatalité, ou plutôt je voulois l'y voir; je m'égarois dans un cahos de mouvements, où je m'abandonnois avec douceur, & pourtant avec peine.

Telle étoit mon imagination, quand retournant dans une autre allée, je rencontrai tout-à-coup cet objet encore confus de mes penſées, ce jeune homme dont j'étois ſi occupée.

Je demeurai preſqu'immobile à ſa vue, je le ſentis aimable; je rougis en le ſentant, & cependant mon amour alors me parut moins naître que continuer.

Il m'aborda de ſon côté d'une façon ſi interdite que je vis qu'il m'aimoit auſſi, & que même il m'aimoit depuis qu'il m'avoit vue; je ne doutai pas qu'il ne fût dans un trouble égal au mien, qu'il ne penſât comme moi, qu'il n'eût mes mou-

vements, mes réflexions; qu'enfin il ne fût pour moi ce que j'étois pour lui: & par une bizarrerie ſurprenante, tout cela ſe trouva vrai.

Son embarras me frappa, le mien l'intimida, parce qu'il le comprit; une intelligence mutuelle nous donna la clef de nos cœurs; nous nous dîmes que nous nous aimions, avant que d'avoir parlé ; & nous en fûmes tous deux ſi étonnés, que nous nous hâtâmes de nous quitter, pour nous remettre.

J'interromps ici la ſuite de cette hiſtoire dont le reſte ne peut ſe partager. Je viens de recevoir un billet d'un de mes amis, par qui je vais finir ma Feuille. C'eſt une gaieté dont j'eſpere que tous mes Lecteurs voudront bien rire.

Comme je ſuis dans l'habitude de vous rendre compte de tout ce qui m'arrive, je vous dirai, mon cher ami, qu'il me tomba l'autre jour entre les mains une Feuille grecque de la *divine Iliade.* O Dieux ! dans quel état la vis-je ! *un Grec en ſeroit mort ſubitement* : mais le Ciel, qui conduit tout, n'a pas voulu qu'il en coûtât la vie à perſonne, & l'aventure a raté ſur moi, qui, par bonheur, ſuis un ignorant. Imaginez-vous donc que la Feuille de l'homme divin avoit ſervi à enve-

lopper des denrées d'Epicier; elle en portoit encore les marques. Je ne m'en étonnai pas : car je la ramassai à la porte de l'Epicier même, & je jugeai tout d'un coup que cette relique du Parnasse ne pouvoit être tombée chez un Moderne plus *irréligieux*. N'allez pas divulguer cette affaire ; cela ruineroit je ne sçais combien de ces sortes de Marchands qui fournissent quantité de *dévots d'Homere*. Pour moi, qui, comme vous sçavez, me tiens neutre sur tout culte littéraire, je n'ai fait ni bien ni mal au lambeau grec; j'en ai vu le caractere, je l'ai remis sagement où je l'avois trouvé, souhaitant que le sort ne conduisît-là nul passant de l'observance d'Homere, (sentiment de charité qui ne nuit pas à la neutralité,) & je me suis retiré en essuyant mes doigts qu'il avoit un peu salis. Mandez-moi si je me suis bien comporté; j'attends votre réponse, & je réserve pour une autre fois à vous raconter une nouvelle aventure, qui regarde nos Modernes. Je suis, &c.



DIXIEME FEUILLE.

JE me souviens qu'un jour dans une promenade publique je liai conversation avec un homme qui m'étoit inconnu. L'air pesant & taciturne que je lui trouvois ne me promettoit pas un entretien fort amusant de sa part ; il éternua ; je lui répondis par un coup de chapeau : voilà par où nous débutâmes ensemble. Après cela vinrent quelques discours vagues sur la chaleur, sur le besoin de pluie, & d'autres questions, qui n'étoient qu'une façon de se dire avec bonté l'un à l'autre : *je n'oublie pas que vous êtes-là.*

Là-dessus, entre plusieurs Dames qui passoient, j'en remarquai une qui, dans son air & dans sa physionomie, annonçoit je ne sçais quoi de si enjoué, une coquetterie si folâtre, si bruyante, que je ne pus m'empêcher de sourire en jettant les yeux sur elle, & de dire : *voici une Dame qui doit être de bonne compagnie.*

Je la connois fort, me répondit d'un ton nonchalant mon camarade, (effectivement ils s'étoient salués.) Elle fait la passion de bien des gens,

ajouta-t-il, & ſon mari en eſt très-jaloux; il a toujours peur qu'elle ne vienne elle-même à aimer quelqu'un de ceux qui l'aiment; mais il n'y a rien à craindre, elle eſt trop folle.

Comment! trop folle, dis-je alors: un homme ne peut-il lui paroître aimable ? n'a-t-elle pas des yeux & des oreilles? oui, Monſieur, reprit-il froidement: mais une femme de ce caractere-là n'acheve jamais ni de vous bien voir, ni de vous entendre, & vous n'avez pas le temps de lui plaire autant qu'il le faudroit, pour lui faire impreſſion. Pourquoi cela, répondis-je aſſez ſurpris de ſon diſcours? pourquoi, dit-il? c'eſt qu'une mouche vôle & vous croiſe; de la mouche elle paſſe à un miroir qui ſe préſente; de-là à ſa cornette, puis à un ruban, puis à une autre choſe: mais vous la ratrapperez peut-être, dis-je alors. Oui-dà, me répondit-il: elle pourra revenir à vous par diſtraction; & vous recommencez: mais elle n'y eſt déjà plus, votre habit vous l'a dérobée, & quand vous lui direz qu'elle eſt charmante, elle vous répondra que la couleur en eſt de bon goût.

Cependant, repris-je encore, ces femmes-là veulent vous plaire. Non, Monſieur, me dit-il; ce n'eſt ni à vous, ni à perſonne qu'elles veulent plaire; c'eſt à tout le monde, & à tout le monde

assemblé : voilà leur Amant, celui qu'elles écoutent & qu'elles aiment : cet objet-là les fixe, elles ne le perdent point de vue, il embrasse, il réunit toutes leurs distractions : car elles ne le quittent à droite, que pour le reprendre à gauche : ce qu'un côté de l'objet perd avec elles, un autre côté le gagne.

Mais vous avisez-vous de vous isoler ; sortez-vous de la foule : vous n'êtes plus pour elles que le sujet tout au plus de deux ou trois distractions, vous, votre habit ou vos galons, sur une centaine qu'elles auront nécessairement dans une heure : ainsi il faut bien que leur esprit se fournisse du reste ailleurs. Oh ! vous m'avouerez qu'il est difficile de surprendre le cœur d'une femme qui ne vous prête ses yeux & ses oreilles qu'une minute, & je dis trop peut-être.

Mon homme s'arrêta-là, & je regardois avec étonnement cette physionomie qui, de pésante que je l'avois vue d'abord, s'étoit insensiblement dégagée pendant qu'il parloit, & qui redevint épaisse dès qu'il eut achevé.

Ah, ah ! dis-je alors en moi-même, en apostrophant son esprit, il ne tiendra pas à moi que tu ne sortes plus d'une fois de ta coquille. J'allois en effet imaginer quelque chose pour cela, quand

le hasard fit encore passer des Dames, parmi lesquelles j'en saluai une de ma connoissance.

J'aimerois mieux cette Dame-ci que l'autre, me dit-il; il y a plus de majesté dans sa taille, & la douceur de sa physionomie m'enchante : c'est, lui répondis-je, une des plus estimables filles de Paris; sa beauté est son moindre trait; je ne connoîs point de caractere plus distingué, d'humeur plus égal, d'esprit plus sage, & personne n'a dans le cœur plus de noblesse de sentiments qu'elle en a. Un esprit sage & de la noblesse dans les sentiments, me répondit-il, tout d'un coup ! Oh ! pour celle-là, je pardonne au mari qui en sera jaloux. Vous me surprenez, comment l'entendez-vous donc, lui dis-je? vous voulez qu'on ait tort d'être jaloux d'une femme coquette & dissipée, & vous approuvez presque qu'on le soit d'une femme sage & vertueuse.

Eh! oui, Monsieur, répartit-il, je vous le répete; vous ne sçauriez croire combien un Amant tendre, soumis, & respectueux sympathise avec une femme sage & vertueuse. La passion de cet Amant est elle-même si douce, si noble, si généreuse, qu'elle ressemble à une vertu; elle en a la figure, & vous voyez bien qu'une vertu en apprivoise aisément une autre.

Mais répondis-je, quoi que vous puissiez dire, l'amour se déclare; une femme vertueuse le reconnoît, & lui impose silence. Oui, dit-il, elle lui impose silence, bien moins parce qu'elle le haït, que parce qu'elle s'est fait un principe de le haïr & de le craindre. Elle lui résiste donc. Cela est dans les regles; mais en résistant, elle entre insensiblement dans un goût d'aventure; elle se complaît dans les sentiments vertueux qu'elle oppose; ils lui sont comme une espece de Roman noble qui l'attache, & dont elle aime à être l'Héroïne. Cependant un Amant demande pardon d'avoir parlé; en le demandant il recommence; bientôt elle excuse son amour, comme innocent; ensuite elle le plaint comme malheureux; elle l'écoute comme flatteur; elle l'admire comme généreux; elle l'exhorte à la vertu, & en l'y exhortant elle engage la sienne; elle n'en a plus: mais dans cet état il lui reste encore le plaisir d'en regretter noblement la perte; elle va gémir avec élévation; la dignité de ses remords va la consoler de sa chûte: il est vrai qu'elle est coupable; mais elle l'est du moins avec décence, moyennant le cérémonial des pleurs qu'elle en verse; sa foiblesse même s'augmente des reproches honoraires qu'elle s'en fait. Tout ce qu'elle eut de sen-

timent pour la vertu passe au profit de sa passion; & enfin il n'est point d'égarements dont elle ne soit capable avec un cœur de la trempe du sien, avec un cœur noble & vertueux. Ainsi, croyez-moi, Monsieur, une femme comme celle-là, quand on lui parle d'amour, n'a point d'autre parti à prendre que de fuir. La poursuit-on? qu'elle éclate. Si elle s'amuse à se scandaliser tout-bas du compliment qu'on lui fait, l'air soumis d'un Amant la gagne; son ton pénétré la blesse, & je la garantis perdue quinze jours après: mais il me semble qu'il se fait tard, ajouta-t-il après ces mots; d'ailleurs je crois que nous aurons de l'orage, & nous ferons sagement de nous retirer.

Il se leva là-dessus, & me quitta, en me souhaitant le bon soir. Je le conduisis des yeux tout aussi loin que je le pus, & depuis ce temps-là j'ai toujours été sur le *qui vive* avec les physionomies massives.

La Demoiselle dont je vais achever de produire l'Histoire, m'a rappellé les discours de cet homme. Comme elle me paroît avoir cette trempe de cœur sensible dont il a parlé, j'ai rapporté ce qu'il en pensoit, & pour son instruction dans la suite, & pour l'instruction de toutes les femmes de son caractere.

C'eſt maintenant cette Demoiſelle qui parle, & qui rend compte de ce qui arriva, quand elle eut quitté cet Amant, qui ne s'étoit pas encore déclaré de vive voix.

« J'évitai, *dit-elle*, dans le reſte de la journée, » de me trouver ſeule avec lui, & je ne ſçais » pourquoi je l'évitai; car j'aurois été bien-aiſe » que l'occaſion de me parler ſe fût trouvée mal- » gré moi. Je crus m'appercevoir qu'il m'obſer- » voit tendrement, pendant que nous étions en » compagnie, & il vit bien que je m'empêchois » de l'obſerver à mon tour.

» Le lendemain, j'étois à peine levée que j'en- » tendis beaucoup de bruit dans la maiſon : je deſ- » cendis pour ſçavoir ce que c'étoit, j'entrai dans » la ſalle, où je vis Madame *** entourée de » pluſieurs amis, entre leſquels étoient ma mere » & mon Amant. Elle pleuroit, & tenoit une » lettre dans ſa main, dont la vue lui arrachoit des » cris. Voyez, Mademoiſelle, voyez ce que m'é- » crit ma fille, me dit-elle, d'auſſi loin qu'elle » me vit : liſez ce qu'elle eſt devenue; voyez » comme elle me traite : elle eſt partie ce matin » à ſix heures, pour ſe rendre aux *Carmelites*. Je » m'étois méfiée de ſon deſſein ; mais je n'y ſon-

» geois plus : elle me donne un coup de poignard ;
» elle sera contente & j'en mourrai.

» Je pris la lettre, & je la lus, les larmes aux » yeux, presque troublée ; & même autant qu'il » m'en souvient, saisie de frayeur, en comparant » l'état que mon amie embrassoit, à celui dans » lequel je restois : il me sembloit qu'elle me re- » mettoit sa condition, qu'elle en choisissoit une » meilleure, & qu'elle me laissoit la pire. Il me » passa mille tristes idées dans l'imagination ; j'eus » des pressentiments de malheur ; il me prit une » envie secrette de suivre mon amie ; en la pleu- » rant je me pleurois moi-même ; j'enviois son » sort & je craignois le mien.

» Au milieu de ces mouvements inquiets, je jet- » tai la vue sur mon Amant, qui de son côté me » lança un regard si tendre, si suppliant, que je » lui répondis par un soupir que rien ne gêna, » de la naïveté duquel je le vis rougir lui-même, » & dont je ne connus l'indiscrétion que sur son » visage.

» Je me retirai alors, sous prétexte de chagrin, » & j'entrai dans le Jardin, quand tout-à-coup je » me sentis embrasser les genoux. C'étoit lui, & » ce fut-là sa premiere déclaration d'amour. Juste » Ciel ! que ne me dit-il pas ? quel fond d'incli-

» nation ne se développa-t-il pas pour lui dans mon » cœur? mes larmes coulerent avec abondance; » ainsi mon amour a commencé par des pleurs, » & il finit de même. Je lui avouai mon penchant, » je l'en vis pénétré de plaisir & de reconnoissance: » j'abrège, je serois trop longue.

» Nous revînmes à Paris, & quelque temps » après il songeoit à me faire demander à mon » pere, quand le sien mourut.

» Cette mort changea la face de ses affaires: » il lui survint un procès, qui intéressoit la plus » grande partie de son bien; il remit donc sa de- » mande, contre mon sentiment. Si votre pere » me refuse, que ferez-vous, me dit-il? Je n'é- » pouserai personne, lui répondis-je: j'irai vivre » avec mon amie; soyez-en sûr.

» Cependant son procès dura long-temps: il » tourna mal; il fut sur le point de le perdre: je » l'en vis au désespoir: la promesse que je lui » fesois de n'être jamais qu'à lui, ou de n'être à » personne, ne le satisfesoit plus. Je vais être » ruiné, disoit-il. Votre pere me refusera; vous » irez dans un couvent: c'est toujours vous per- » dre, & je veux mourir. Mes pleurs, & les assu- » rances de mon amour, toujours nouvelles & » toujours vives, le calmoient quelquefois; ses

» chagrins le reprenoient ensuite. Je souffrois de » le voir si affligé; ses inquiétudes altéroient sa » santé; il tomba malade : il guérit de sa mala- » die, & non de sa tristesse. Ah! s'il étoit mort, » je serois peut-être moins à plaindre.

» Ne croyez pas, me dit-il un jour, que je » puisse durer davantage avec la crainte de n'être » pas à vous. M'aimez-vous? m'estimez-vous? » voulez-vous que je vive? devenez mon épouse: » il ne nous reste que ce moyen pour faire cesser » l'obstacle que met à notre mariage le peu de » bien qui va me rester, après la perte de mon » procès. Juste Ciel! où vous emportez-vous, » lui dis-je? y songez-vous? ah! s'écria-t-il, sans » me donner le temps d'en dire davantage, un » homme dont vous vous défiez n'est plus digne » de vous. Ses sanglots l'interrompirent; il me fit » pitié. Malheur à qui se trouve dans de pareils » moments! il me vit touchée. Hélas! il m'a bien » punie d'en avoir cru ses serments; voilà tout, » & vous sçavez, Monsieur, ce que je vous de- » mande ».

Voici maintenant la lettre que cette Demoiselle adresse à son Amant.

Ne pouvant vous parler, ni faire passer de lettre jusqu'à vous, puisque je ne sçais où vous êtes, je

vous adresse ce billet-ci dans une des Feuilles du Spectateur *que vous lisez peut-être.* « Je suis » cette malheureuse qui vous fut si chere, à » qui vous le fûtes tant vous-même, à qui vous » l'étes encore, toute déshonorée qu'elle est » par vous. Je suis cette déplorable fille sans » réputation, sans honneur aux yeux de tout » le monde, & dans cet état pourtant plus » respectable pour vous qu'avant ma honte » & ma misere, dont vous étes l'auteur. Je » suis celle avec qui il vous fallut feindre » d'être si estimable, pour pouvoir ensuite être » si perfide ; celle qui, pour vous convaincre » qu'elle vous croyoit honnête-homme, vous » mit, comme vous le vouliez, en état de man- » quer d'honneur, & celle qui s'est vue trom- » pée, pour avoir voulu vous convaincre qu'elle » ne craignoit pas de l'être : enfin je suis cette » épouse à qui vous niez la foi que vous lui avez » donnée, parce qu'elle n'en a que le Ciel pour » témoin, parce que vous pouvez la nier devant » les hommes, parce qu'elle n'est pas revétue de » formalités qui ne la rendroient ni plus sainte, » ni plus légitime, & dont le défaut tourne plus » à la honte du misérable qui s'en prévaut, qu'à » la confusion de l'infortunée qui les a négligées

» dans ſa tendreſſe. Quoi ! des formalités, qui » ne ſont néceſſaires, diſiez-vous, qu'avec des » ſcélérats dont il faut prévoir la noirceur, & » gêner la perfidie, qui étonnent par leurs ſer- » ments, & qui les ſont terribles, pour rendre » le parjure incroyable ! & je péris pourtant, » pour n'avoir pas pris avec vous les précautions » qu'il faut prendre avec les ſcélérats. Quelle » affreuſe aventure que la mienne ! Je croyois » honorer la probité, & je n'ai ſatisfait qu'un » *traître*. Cette injure m'eſt échappée; elle m'ac » cable : vous méritez bien que je vous la faſſe. » Mais méritois-je, moi, la douleur que je ſens » à vous la faire ? mon amour devoit-il devenir » ce qu'il eſt aujourd'hui ? je me vois dans l'in- » famie; c'eſt vous qui m'y jettez : vous me » faites horreur, & je vous aime. Avec ce mé- » lange affreux de ſentiments, ne vous fais-je pas » un peu de pitié ? Non : la punition des plus » grands crimes n'eſt point comparable aux maux » que je ſouffre; mais je n'en puis plus, je finis : » vous ſçavez l'état où je ſuis. Quand je vous eus » perdu de vue, pénétrée de douleur, je vous » écrivis une lettre que mon pere ſurprit ſur ma » table, & qui l'inſtruiſit de la ſituation où je me » trouvois. Quelques amis qui ſe trouverent au

» logis me ſauverent de ſa fureur qui éclata ; & » je ſortis dans ce moment même, ſans ſçavoir » où j'allois. Deux heures après, fatiguée d'avoir » marché, accablée de langueur, attendrie ſur » moi-même, j'entrai chez une femme que je tou- » chai par le récit que je lui fis de mon malheur : » elle me garde encore chez elle. Elle n'eſt point » riche, mais elle eſt charitable ; je n'y ſerai pas » long-temps, je ſuis mourante, & il n'y a pas » d'apparence que j'arrive à mon terme, que je » vive aſſez pour mettre au jour un enfant qui n'a » que le Ciel pour garant de ce que vous lui de- » vez, à lui & à ſa mere. S'il me ſurvit lui-même, » vengez-moi, par le ſoin que vous en aurez, de » l'état où vous m'aurez laiſſé mourir, & que ſon » éducation ſoit le fruit de vos remords. Voilà » tout ce que je vous demande : daignez me mar- » quer que vous me l'accordez, par un billet que » vous rendrez à une femme qui vous connoît, » & qui ira vous parler le 25 de ce mois aux » *Carmes du Luxembourg, à neuf heures du ma-* » *tin : adieu* ».

Dans la feuille ſuivante on verra la lettre qu'elle écrit à ſon pere, & que je ne puis donner ici.

ONZIEME

ONZIÈME FEUILLE.

QUELQUES-UNS de mes Lecteurs s'ennuieront sans doute de voir trois Feuilles de suite rouler sur le même sujet : mais les intérêts de la Demoiselle en question le demandent ; & tout ami que je suis moi même de la variété, je ne la soutiendrai jamais aux dépens des services que je pourrai rendre dans mes Feuilles. Il vaut mieux remettre vingt curieux, que de faire attendre une personne qui a besoin de secours.

Mais que dis-je ? une personne ! que de filles peut être sont aujourd'hui sur le bord du précipice où elle est tombée ! mille sûretés imaginaires les rassûrent contre le péril qu'il y a d'avancer ; un reste de vertu les retient encore : mais en pareil cas, c'est bien peu de chose que la vertu, quand on ne voit point de risque à la perdre, & qu'on ne craint que la honte de n'en avoir plus.

L'exemple que je leur propose va, pour ainsi dire, éclairer toute l'horreur de l'abyme que la passion leur cache : elles verront ce que devient une fille qui confie son honneur à des serments

amoureux, ce que devient le cœur d'un Amant ſatisfait, les funeſtes révolutions qui s'y paſſent, ou plutôt ſon épouvantable métamorphoſe.

Je me ſouviens là-deſſus que, dans le cours de mes voyages, un Polonois me raconta que dans ſon pays une Demoiſelle, nommée *Éléonor*, de grande condition, & maitreſſe d'elle, aimoit un jeune Seigneur, qui de ſon côté en étoit éperdûment amoureux.

Ils étoient près de ſe marier, quand un évènement imprévu les empêcha de conclure leur mariage.

Mirski (c'étoit le nom du jeune Seigneur) fut au déſeſpoir de l'obſtacle qui différoit ſon bonheur. *Éléonor* n'en ſoupira pas moins que lui, quoiqu'elle en ſoupirât plus diſcrettement. S'aimer autant qu'ils s'aimoient, ſe voir tous les jours, & ne répondre de leurs actions à perſonne, ce n'étoit pas-là de quoi modérer l'impatience qu'ils avoient de s'unir.

Cependant l'obſtacle ne ceſſoit point; leur amour s'augmentoit, ils ſouffroient de ſe voir, & ne pouvoient ſe perdre de vue. Il n'y avoit pas moyen de ſe marier ſecrettement; il falloit des témoins, & leur indiſcrétion étoit à craindre.

Quoi! dit un jour *Mirski*, je ne puis donc être

heureux ! Eh ! quand le ferai-je, ma chere *Éléonor* ? dites, quand ferez-vous à moi ? quand verrons-nous la fin des difficultés qui nous arrêtent ? Après celles-ci n'en reviendra-t-il plus ? Eh ! qui le sçait ? nous attendions nous à celles qui nous gênent ? Notre amour peut donc être le jouet du hasard. Eh ! pourquoi l'en fesons-nous dépendre ? qu'a de commun ce hasard avec nos sentiments ? Vous m'aimez, n'est-il pas vrai ? je vous adore ; vous connoissez le fond de mon âme : vous faites tout mon bien : je suis, dites-vous, tout le vôtre. Voilà votre main, voilà la mienne : joignons-les, & nous sommes époux. L'usage veut que nous ayons des témoins. Eh ! n'avons-nous pas nos deux cœurs ? où trouverez-vous des témoins plus respectables & plus sûrs ? un monde entier de garants vaudroit-il pour vous plus que moi, qui vous donne ma foi ? vaudroit-il pour moi plus que vous, qui la recevez.

Oui, Mirski, répondit Éléonor un peu confuse, oui, je me fierois à vous, & je crois qu'il est inutile de vous le dire. Ce n'est pas votre amour qui feroit ma confiance : non, vous n'auriez pas besoin de m'aimer pour être honnête-homme : mais songez-vous à ce que vous demandez, à ce

que je ſuis ? on nous a preſcrit certains devoirs ; & quoique je puiſſe en toute ſûreté m'en affranchir avec vous, je les ſçais, & vous ne les ignorez pas : ce ſeroit toujours m'en affranchir ; & les marques de mon eſtime pour vous ſeroient auſſi des marques de hardieſſe.

Mirski ne répondit à ce diſcours que par des ſoupirs & par des larmes. Éléonor l'aimoit trop pour le laiſſer ſi malheureux. Ne vous affligez point, lui dit-elle ; mon cœur eſt auſſi triſte que le vôtre : je ne refuſe point abſolument la foi que vous m'offrez ; je ne vous promets point non plus de la recevoir : ſouffrez que j'y penſe.

Nos Amants ſe quitterent alors. Éléonor, demeurée ſeule, ſe vit en proie à la ſituation d'eſprit la plus inquiette. Ce que lui propoſoit Mirski l'épouvantoit ; elle rougiſſoit en y penſant ; elle ſe laiſſoit entraîner au plaiſir d'y penſer. Agitée d'amour & de crainte, elle ſe perdoit dans ſes émotions, ne réfléchiſſoit à rien, ne ſentoit rien de diſtinct dans ſon âme, qu'une douceur dangereuſe dont elle n'ôſoit jouir, & dont elle jouiſſoit malgré elle.

C'en étoit fait : Éléonor eût cédé ſans doute à ſon amour ; car le peu de réflexions raiſonnables

que fait une fille dans ces moments-là n'aboutit à rien ; ce n'est jamais qu'une façon plus honnête de se rendre.

Mais elle avoit une confidente : c'étoit *Fatime*, Demoiselle âgée, qui l'avoit élevée, dont elle avoit souvent éprouvé la prudence, & pour qui elle n'avoit rien de caché. Cette fille entra dans sa chambre, & s'apperçut du trouble où elle étoit ; elle lui en demanda la cause. Éléonor lui ouvrit son cœur, lui en avoua la foiblesse, & s'excusa sur la nécessité de s'assurer Mirski, sur l'apparente impossibilité de l'épouser autrement, & sur le peu de danger qu'il y avoit à se fier à un homme de son caractere.

Fatime frémit des dispositions de sa maitresse, & cependant dissimula son étonnement : elle fesoit bien. Les passions sont farouches ; il faut les ménager d'abord ; leur présenter, pour ainsi dire, un visage ami, & gagner ainsi leur confiance, pour les mieux combattre.

Madame, répondit-elle à Éléonor, votre situation est fâcheuse, vous ne pouvez épouser Mirski avec éclat, ni prendre d'autre témoin que moi, d'une union secrette avec lui, & mon témoignage ne seroit rien : ainsi, dans la conjoncture présente, vous n'avez de ressource que sa bonne foi : vous

êtes persuadée de sa probité, je le suis aussi ; mais sans vous en défier, tâchez d'en être plus sûre. L'estime que vous avez pour Mirski n'est encore digne ni de vous, ni de lui ; elle n'est pas assez éclairée : peut-être l'estimeriez-vous moins, si vous ne l'aimiez pas tant. Prenez-y garde, Madame : lui-même un jour pourroit s'imaginer que vous auriez été trop vîte : il diroit que votre estime fut téméraire, & cela inquiéteroit la sienne. Épargnez-lui ce scrupule sur votre compte : conduisez-vous de façon que sa vertu n'ait rien à reprocher à la vôtre : sauvez-vous enfin de l'affront d'être un jour crue plus tendre que sage, & ne laissez rien à faire aux réflexions à venir de votre époux, qui ne vous fasse honneur.

Qu'on ne se scandalise pas ici de l'expédient que va donner Fatime : il n'est pas chrétien, je ne l'approuve point, & ce n'est qu'une histoire que je rapporte.

Voici donc le parti qu'il faut prendre, ajouta-t-elle : vous avez chez vous une jeune esclave qui a de l'esprit, & dont le son de voix est le même que le vôtre : nous nous y méprenons tous les jours. Feignez de consentir à ce que Mirski vous propose, mais de ne vouloir accepter sa foi que la nuit : la jeune esclave tiendra votre place,

Mirski s'y trompera dans les ténèbres, & la croira son épouse : vous le laisserez quelque temps dans l'erreur ; son amour pourra se ralentir : mais n'importe, ce ne sera pas sur votre compte ; & si, malgré ce ralentissement qui ne vous regardera pas ; si, malgré l'obstacle qui arrête aujourd'hui votre mariage, il consent encore à vous donner la main avec éclat, comme vous feindrez de le souhaiter, pour lors Madame acceptez en secret sa foi : je ne vous en détournerai plus : il vous sera permis de vous y fier, & votre confiance sera plus raisonnable.

Mais, répondit Éléonor, que dira Mirski que j'aurai trompé ? ne se plaindra-t-il pas de l'injustice de mes soupçons ? Eh ! Madame, ne vous en mettez point en peine, dit Fatime : les preuves de prudence ou de vertu, que donne une fille, n'ont jamais rien gâté dans le cœur d'un homme. Mirski se plaindra de vous, & vous en aimera davantage. Éléonor se rendit. Fatime, charmée de la voir dans cette résolution, voulut l'y affermir par un exemple de la perfidie des Amants. Tous les hommes, lui dit-elle, n'ont pas autant de probité que Mirski en aura sans doute. Le fils de votre Écuyer, Madame, ne veut pas aud'hui reconnoître pour sa femme une fille qui

s'eſt perdue par un excès d'eſtime pour lui: permettez que je le faſſe appeller; ſon procédé vous irrite: mais contraignez-vous, vous ſçaurez ſes raiſons.

On envoya chercher ce jeune homme. *Viniejcho*, lui dit Fatime, quand il entra, je parlois de vous à Madame: votre aventure avec votre maitreſſe lui paroît plaiſante; mais elle ſeroit bien-aiſe de vous l'entendre raconter à vous-même. Ce n'eſt qu'une bagatelle, qui ne mérite pas la curioſité de Madame, répondit-il; c'eſt une fille que j'aimois, qui diſoit qu'elle m'aimoit, & que j'ai preſſée de m'en donner des preuves: elle l'a fait, & à préſent j'en ſuis fâché; car elle eſt dans un embarras dont je ne ſçaurois la tirer. Que ne l'épouſiez-vous, dit Éléonor d'un air riant. Moi! Madame, reprit-il: il faudroit que je fuſſe bien méchant pour devenir ſon époux; c'eſt par amitié que je refuſe de l'être, c'eſt par reconnoiſſance: je lui épargne un malheur, je la tromperois, je ne l'aime plus; & vous ſçavez qu'un mari doit aimer ſa femme, & l'eſtimer, qui pis eſt. Comment, Vinieſcho! la mépriſeriez-vous aujourd'hui, dit Éléonor? que le Ciel m'en préſerve, Madame, répartit-il: je ferai toujours cas d'elle, pourvu qu'elle appartienne à un autre;

mais mon estime n'est pas de celle qu'il faut porter à son épouse en mariage; elle ne soutiendroit jamais l'épreuve du nœud conjugal; elle est aujourd'hui d'un tempérament trop délicat, je la perdrois: & sans cette estime on est de trop mauvaise humeur avec sa compagne. Mais, répondit Éléonor, votre maitresse est bien à plaindre, vous la laissez sans honneur; vous lui avez donné votre foi, & vous la punissez de vous avoir cru vertueux.

Je lui ai donné ma foi, j'en conviens, Madame, reprit-il; & je lui en aurois donné mille, si je les avois eues: un homme amoureux est-il responsable des serments qu'il fait? peut-il s'empêcher de les faire? est-il son maître? a-t-il de la raison? Si dans un transport de cerveau j'avois juré de me tuer, au sortir de-là, serois-je obligé de tenir parole? Eh bien! l'Amour est un transport, on ne sçait ce qu'on dit, quand on aime. Promettre à une fille de l'épouser, si elle se fie à vous, n'est-ce pas lui promettre une impertinence? n'est-ce pas lui dire: je m'engage à vous prendre pour épouse, quand vous ne le mériterez plus? pourquoi donc s'y fie-t-elle? c'est, dit-on, qu'elle vous croit honnête-homme. Ce

n'eſt pas cela : c'eſt qu'elle a auſſi le tranſport au cerveau, c'eſt qu'elle vous aime, & qu'elle prend pour conviction de votre probité l'envie qu'elle a de vous mettre à l'épreuve. Eh! ſans cela, Madame, comment expliquer ſa complaiſance? mille exemples lui crient de tous côtés : ſoyez ſage : les ſerments qu'on vous fait ne valent rien, ils ſont ſans conſéquence : votre prétendu mari ne les tiendra pas, & ne ſera pourtant point parjure. Malgré cela, elle continue, & cela eſt fâcheux : mais du malheur qui lui en arrive, un Amant n'en eſt pas coupable, il n'en eſt que cauſe innocente. Quand il revient de-là, c'eſt un homme qui ſe réveille, & qui voit auſſi-tôt diſparoître toutes les illuſions qu'il a rêvées dans ſon amour. Il ne ſçait où ſont paſſés ces ſentiments ſi tendres : il ſe trouve avec un cœur froid, nonchalant; épuiſé : cette maitreſſe ſi aimable n'eſt plus; il ne voit plus à ſa place qu'une fille imprudente, dont la préſence l'ennuie, dont les ſollicitations l'importunent, dont la tendreſſe lui eſt à charge, & qui parle un langage qu'il n'entend plus. Elle eſt encore folle; il ſe trouve libre : elle le pourſuit; il eſt naturel qu'il la laiſſe-là.

Éléonor alors ne put retenir ou la honte, ou

l'horreur qu'elle sentit à ce discours. Retirez-vous lui dit-elle, lâche que vous êtes, & ne vous présentez jamais devant moi.

Vintescho sortit en pâlissant. Juste Ciel! s'écria Éléonor, que viens je d'entendre? quel monstre que cet homme-là! ah! Mirski, pardonnez-moi les frayeurs qui me saisissent. Fatime, je m'abandonne à votre conduite; je suis dans une consternation dont je ne sçais pas la cause.

Éléonor, après ces mots, ne fit plus que soupirer. Mirski revint: tout se passa à son égard, comme on l'avoit projetté. Son amour s'accrût d'abord: il fut violent les premiers jours, ensuite il baissa: enfin Mirski disparut tout-à-fait, & un mois après, on apprit qu'il étoit marié à une autre. Il sçut la vérité de son aventure. Éléonor eut soin de l'en faire instruire, & l'on dit que cet infidele en mourut de douleur, après avoir langui quelque temps. Et voilà ce que c'est que l'homme. Mais achevons l'histoire de la Demoiselle, à l'occasion de qui je viens de faire ce récit: & finissons par la lettre qu'elle écrit à son pere.

« Mon très-cher pere, je n'ai peut-être pas » long-temps à vivre, & je vous ai offensé. J'ai » trahi la tendresse que vous aviez pour moi, » j'ai porté le poignard dans votre cœur; j'ai

» déshonoré celui qui m'a donné la vie; je l'ai
» fait repentir de me l'avoir donnée; j'ai rendu
» le jour où je ſuis née, un jour de malédiction
» pour lui : enfin, mon pere, je ſuis aujourd'hui
» votre malheur, votre déſeſpoir & votre oppro-
» bre : voilà toute la récompenſe de votre amour
» & de vos ſoins. Cependant toute coupable que je
» me ſuis rendue, toute indigne que je ſuis d'au-
» cun ſoulagement, je n'ai pu, malade & preſ-
» que mourante, me refuſer le ſeul bien qui me
» reſte; c'eſt de me jetter à vos genoux, de vous
» demander pardon, de vous montrer mon re-
» pentir, & de vous dire que, de tous les mal-
» heurs où je ſuis plongée, de toutes les dou-
» leurs que j'éprouve, rien ne me pénètre tant,
» que l'injure que j'ai faite à un ſi bon pere, &
» que la déſolation où je vous ſçais. Dans votre
» juſte reſſentiment, vous voulûtes vous venger
» de moi, quand je me ſauvai de votre maiſon.
» Hélas! mon pere, je ne ſuis pas échappée à
» votre vengeance, j'ai porté avec moi le reſ-
» ſouvenir terrible de tout ce que je vous dois,
» je n'ai point oublié combien vous m'aimiez,
» & j'ôſe vous aſſurer, tout irrité que vous êtes,
» que vous auriez pitié de ce que je ſouffre en vous
» regardant, & que vous êtes vengé au-delà de

» ce qu'un cœur comme le vôtre auroit voulu » l'être. Mes larmes & ma foiblesse ne me laissent » pas la liberté d'en dire davantage ; & je ne mérite » pas la consolation que je me donne en vous » apprenant non affliction. Je ne vous demande » rien pour moi ; tant que je vivrai, je dois vous » être un objet d'horreur : mais que votre misé- » ricorde ne se refuse pas à ce que je laisse après » moi, si son indigne pere l'abandonne. Hélas ! » je vous implore pour le fruit de mon crime. » Quelle espece de cruauté restera-t-il à exer- » cer contre lui ? ne l'aurai-je pas accablé de tous » les malheurs ? il naîtra dans la misere & dans » l'infamie. Adieu, mon pere, j'espere qu'on vous » avertira bientôt que ma mort doit calmer votre » colere ».

DOUZIEME FEUILLE.

MON Confrere le *Spectateur Anglois* avoit établi des Bureaux d'adresse, où différents Particuliers lui envoyoient des lettres, qu'à leur priere il inséroit dans ses discours. Or, mon Confrere vaut mieux que moi, puisqu'il pense mieux, & qu'il

de tout cela, je demeure si abattu, si consterné, qu'actuellement, en vous racontant seulement la chose, & quoiqu'absent de chez moi, il me prend, de mélancolie, un engourdissement par tout le corps.

Vous ne manquerez pas de me dire que je suis le maître, & que, si je souffre, c'est à ma complaisance que je dois m'en prendre. Il est vrai: je n'ai pu jusqu'ici me résoudre à dire d'un ton ferme à ma femme, *je veux*; je suis l'homme du monde le plus foible, le plus indolent, & le plus ennemi du bruit, sur-tout avec les gens que j'aime un peu; & je le vois bien, voilà ce qui fait que ma femme amaigrit à son aise, que j'ai une migraine continue, & que mes enfants ne sont ni nourris, ni vétus: je dis ni vétus; car en été ils étouffent, & tremblent en hyver, à cause que ma femme ne connoît point de saisons; & pour des habits, elle étoit si fâchée, si piquée la derniere fois qu'elle en acheta, que je la surpris dans son cabinet, ruminant très-sérieusement à quelque honnête moyen de s'en passer. Je m'attends qu'au premier jour elle trouvera l'expédient qu'elle cherche.

Sçavez-vous, *Monsieur*, comment je me comporte, quand la patience m'échappe avec elle? Je retiens ma colere: je pars subitement de chez

moi, & vais du même pas lui faire emplette d'un habit neuf. Cet habit est plus ou moins magnifique, suivant que je suis plus ou moins en colere. Il y a deux mois que j'étois si outré, que je lui levai une étoffe toute d'or: elle s'évanouit en la voyant, & j'ai eu un peu de repos pour six semaines; ensuite elle a recommencé sur nouveaux frais: de sorte que, ces jours passés, elle me régala d'un trait d'économie si extraordinaire, que, pour l'en punir, je courus vîte lui acheter une cornette superbe: cela la mit à la raison; elle devint docile pour quelque temps, & promit bien de s'amender: mais franchement ces corrections-là me fatiguent; & comme elle lit vos Feuilles, qu'on lui prête, je souhaiterois que, dans un de vos discours, vous essayassiez de me soulager par des réflexions qui la fissent rougir de son avarice, & qui m'épargnassent à moi l'achat des verges dont je la châtie.

Après quoi, si vous ne réussissez point, mon parti est pris; & tout franc, j'ai résolu de m'en délivrer: non que je veuille employer ni fer, ni poison contr'elle au moins; je n'en suis pas capable, & ce n'est pas-là ce que je veux dire. J'ai, pour la faire mourir, des moyens plus innocents, qui se moquent de toute recherche, & qui, je crois,

ne bleſſent preſque point ma conſcience. Je ne la tuerai point, je ſerai ſeulement cauſe de ſa mort, & cauſe, à mon gré, très-éloignée. Je lui ôterai la vie par un trait badin, & aſſurément le badinage n'eſt point défendu, quand il eſt honnête : vous en allez juger.

Depuis dix ou douze ans, quand je veux me divertir, voir mes amis, leur donner à manger, je les mene dans une petite maiſon que j'ai louée à l'inſçu de ma femme. D'ailleurs, je fais quelquefois des parties de campagne ; je vais aux Spectacles avec des Dames ; je joue, de temps en temps je perds. Ma femme ne ſçait rien de tout cela ; & moi, par je ne ſçais quel preſſentiment qu'un jour elle me pouſſeroit à bout, & qu'il me ſeroit impoſſible de vivre avec elle, j'ai toujours eu la précaution de tenir un mémoire, & de mes pertes, & de ces dépenſes qu'elle ignore. Oh ! c'eſt avec ce mémoire que je la tuerai, *Monſieur* : voilà mon poignard ; il eſt en bon état ; il ne la manquera pas ; le numéro des ſommes écrites deſſus ſe monte à vingt-mille francs. Je le tiens tout prêt. Hier j'avois déjà tiré mon arme de ma caſſette ; j'allois faire mon coup : je ne me ſuis jamais trouvé contr'elle dans une humeur ſi aſſaſſine ; enfin ma femme n'avoit plus qu'un inſtant à vivre : j'entrai dans ſa

chambre; elle étoit à ſa toilette; elle a les plus beaux cheveux du monde; ils étoient épars, cela lui feſoit une phyſionomie ſi douce: elle ſourit en me voyant, & me déſarma; je n'eus pas la force de déployer mon papier, de l'expoſer à ſes yeux, & ma tendreſſe lui fit quartier. Mais, *Monſieur*, je ſens bien que ce n'eſt que partie à remettre. Je n'en puis plus; je vous en prie, ſauvez-lui la vie; prêchez-la du mieux qu'il vous ſera poſſible; préſervez-la d'une mort ſubite, que je ſuis toujours tenté de lui donner. J'attends de vous cette grâce avec impatience, & je ſuis, &c.

Monſieur le Spectateur,

Avant que de vous entretenir ſur ce qui me regarde, je ſuis bien-aiſe de vous dire que je lis exactement vos diſcours, & que je m'y plaîs beaucoup, quand vous ne parlez ni d'*Anciens*, ni de *Modernes*, ni de *Bel-eſprit*; car dans ce cas, je prends, ne vous déplaiſe, la liberté de vous ſauter; parce que je n'aime pas les raiſonnements que vous autres, ce me ſemble, appellez métaphyſiques, & dont je ne connoîs que le nom, ſans trop comprendre ce qu'il ſignifie.

Je me doute pourtant que vous penſez à mer-

veille dans ces raiſonnements-là ; mais comme ils m'ennuient, dès que j'en ai lu deux lignes, je n'y ſçais d'autre façon que de les quitter, & de les paſſer pour bons, & cela fait juſtement votre compte & le mien. Ainſi, vous devez être content de mon procédé, & j'eſpere qu'en revanche vous ne me refuſerez pas ce que je vous demande.

Je ſuis une fille de ſeize à dix-ſept ans : j'ai de l'eſprit, j'en ſuis ſûre ; car on me déplaît, quand on n'en a point, & je ſçais fort bien rire en moi-même de toutes les bétiſes que je vois faire. Lorſque vous aurez lu ma petite hiſtoire, vous jugerez bien que j'ai raiſon de me croire un peu ſpirituelle. Si ma mere me laiſſoit voir le monde, je vais gager qu'en moins d'un mois j'en ſçaurois autant que les perſonnes qui y ont été toute leur vie. Je ne puis pas dire que je ſuis belle : non ; mais je m'imagine que c'eſt tant-mieux : car ſi je l'étois, je crois, en vérité, que je ne ſerois pas ſi jolie que je le ſuis. Pour bien faite, j'entendis l'autre jour le Directeur de ma mere, qui lui diſoit, du ton d'un homme qui ſent ce qu'il dit, *il faut avouer que cette Demoiſelle eſt faite à peindre* ; je le ſçais bien, *lui répondit-elle à ſon tour d'un ton de Confeſſionnal*, & je crains bien qu'elle ne le ſçache auſſi.

Mais je m'amuſe à babiller, ſans venir au fait. Il faut me le pardonner, *Monſieur*: une fille de mon âge, qui parle de ſa taille & de ſon viſage, c'eſt tout comme ſi elle étoit à ſa toilette, elle ne peut finir; finiſſons pourtant. Je ne vous dirai rien de mon cœur; la ſuite de ma lettre vous expliquera ce qu'il eſt. Il ſuffit que vous compreniez que je ſuis aimable; moi, je le comprends encore mieux, & voilà ma peine. Ma mere eſt extrêmement dévote, & veut que je le ſois autant qu'elle, qui a cinquante ans paſſés; n'a-t-elle pas tort?

Quand je vous dis cela, ne croyez pas que je blâme la dévotion; j'en ai moi-même ce qu'il m'en faut: je ſuis naturellement ſage, mais juſqu'ici j'ai plus de vertu que de piété; cela eſt dans l'ordre; & de cette piété, je vous jure que j'en aurois encore davantage, ſi ma mere n'exigeoit pas que j'en euſſe tant. Jamais je ne me ſauverois, ſi je devois vivre toute ma vie avec elle.

Il y a quelque temps qu'elle fut très-malade; on crut qu'elle mourroit. Comme je vis qu'elle alloit ſe confeſſer, il me prit une inquiétude pour elle. Hélas! dis-je en moi-même, cette femme-là va ne s'accuſer que de ſes fautes, ſans faire mention des miennes qui ſont ſur ſon compte.

Là-dessus je pensai lui aller dire : ma mere, vous ne sçavez pas tous vos péchés, & je me crois obligée en conscience de vous avouer tous les dégoûts, tous les murmures, toutes les dissipations, toutes les impatiences où je suis tombée, à cause des exercices religieux que vous m'avez fait faire, & de la contrainte où vous m'avez tenue.

Je prenois déjà ma secousse pour l'aller trouver, quand on m'apprit qu'elle venoit d'avoir une crise qui apparemment la tireroit d'affaire. Je me retins ; mais voilà six heures qui sonnent : à six & demie, je dois aller dans son cabinet faire une lecture pieuse qui dure ordinairement une heure & plus. Nous revenons de Complies ; nous avions déjà été à Vêpres. Dans l'instant où je vous écris, ma mere est en méditation, & je suis censée y être aussi. Par précaution je tiens toujours ouvert le livre où est le point que je dois méditer, afin qu'elle me trouve sous les armes, si, suivant sa coutume, elle venoit s'assurer de ma ferveur.

Ce matin, de même que tous les matins que Dieu fit, au sortir du lit, nous avons été une heure en oraison ; ce soir, avant que de nous coucher, autre oraison de fondation & de la même durée, & le tout toujours précédé d'une lecture.

Pour moi, dans toutes ces oraiſons-là, j'y paie de mine. Quand le haſard nous dérange, & que je ſuis ma maitreſſe, je fais ma priere ſoir & matin d'auſſi bon courage qu'on le puiſſe. Un *Pater* récité à ma liberté me profite plus, que ne feroient dix années de piété avec ma mere. Vous parlerai-je tout-à-fait franchement? Nos heures d'exercices n'arrivent point, je n'entends ſonner ni Vêpres, ni Complies, je ne vois point de livre pieux, que je ne ſois ſaiſie d'un ennui qui me fait peur.

Avant-hier j'étois ſeule dans la chambre de ma mere; il entra un Eccléſiaſtique. Comme je ne ſongeois à rien, je me trouvai preſque mal en le voyant, ſeulement à cauſe de ſon habit qui a rapport à nos fonctions dévotes.

Sçavez-vous bien, *Monſieur*, que je crains les ſuites de mes dégoûts là-deſſus? ſçavez-vous bien qu'une prédication me donne la fievre, moi qui aimerois à entendre prêcher, ſi je n'en avois la ſatiété? Ce n'eſt pas-là tout; ſi vous voyez comme ma mere m'habille: au voile près, vous me prendriez pour une Religieuſe; encore au voile près! je me trompe; ma coiffe en eſt un, de la maniere dont je la mets. A l'égard de mon corps, il

me va jusqu'au menton ; il me sert de guimpe : vous jugez bien qu'une âme de seize ans n'est pas à son aise sous ce petit attirail-là. Entre vous & moi, je crains furieusement d'être coquette un jour ; j'ai des émotions au moindre ruban que j'apperçois : le cœur me bat dès qu'un joli garçon me regarde. Tout cela m'est si nouveau ; je m'imagine tant de plaisir à être parée, à être aimée, à plaire, que, si je n'avois le cœur bon, je haïrois ma mere de me causer comme cela des agitations pour des choses qui ne sont peut-être que des bagatelles, & dont je ne me soucierois pas, si je les avois. Persuadez-la, s'il vous plaît, de changer de maniere à mon égard. Tenez, ce matin j'étois à ma fenêtre, un jeune homme a paru prendre plaisir à me regarder ; cela n'a duré qu'une minute, & j'ai eu plus de coquetterie dans cette seule minute-là, qu'une fille dans le monde n'en auroit en six mois. Tâchez donc de faire voir les conséquences de cela à ma mere : six heures & demie sonnent, elle m'appelle déjà de son cabinet : je m'en vais lire ; je vais prononcer des mots ; je vais entrer dans ce triste cabinet que je ferai quelque jour abattre, s'il plaît à Dieu : car sa vue seule me donne une sécheresse (pour parler comme ma mere) qui m'empêcheroit toute ma vie de prier

Dieu, si je restois dans la maison. Ah! que je m'ennuie!

TREIZIEME FEUILLE.

LE fameux Scythe *Anacharsis*, un jour surpris par une nuit obscure, apperçut une maison bâtie au bas d'une montagne. Il vint y demander l'hospitalité, & ce fut le maître même de la maison à qui il parla.... Entrez, dit-il à Anacharsis, d'un ton sévere. Les hommes en général ne méritent pas qu'on les oblige; mais ce seroit être aussi méchant qu'eux, que de les traiter comme ils le méritent. Venez: les vices de leur cœur m'ont valu des exemples de vertu.

La singularité de ce discours eût peut-être étourdi tout autre homme qu'Anacharsis; mais ce Scythe, qui étoit un amateur de la sagesse, & qui voyageoit pour en acquérir, se sentit au contraire piqué d'une curiosité de Philosophe: il regarda cet accueil, comme la matiere d'un éclaircissement qui ne manqueroit pas d'être instructif; il s'en promit tout-d'un-coup quelques nouvelles leçons de sagesse; il lui tarda de voir le dénoue-

ment d'une aventure qui, ſuivant ſes vues, commençoit d'une façon ſi intéreſſante.

Il ſuivit donc ſon hôte, qui le prit par la main, & le conduiſit dans un appartement commode, dont la propreté feſoit tout l'ornement. Anacharſis, qui étoit bon connoiſſeur, vit bien alors qu'il étoit logé chez un ſage; & cela étant, il ſe trouvoit lui, une bonne fortune pour ſon hôte; tout comme ſon hôte en étoit une pour lui. Il ne s'agiſſoit plus que d'une choſe; c'étoit que l'autre à ſon tour eût ſentiment de ſon mérite, & que la découverte de ce qu'ils valoient fût entre eux réciproque.

Pour cet effet, voilà Anacharſis qui prend le maintien d'un ſage, attitude grave, diſcours ſentencieux, & ſilence attentif.

Notre Miſanthrope remarqua ces façons-là; & ſur cette étiquette, il examine Anacharſis: celui-ci tient bon; déjà l'autre s'intrigue, s'arrange ſur ſes conjectures, prend lui-même une contenance moins diſtraite, & ſoupçonnant qu'il eſt devant un ſage, ne veut pas manquer le petit profit qui ſe préſente; c'eſt d'être auſſi pris pour tel.

Cependant on ſervit, ils ſe mirent à table; & dans la converſation: ſi je ne craignois de vous paroître trop curieux, *dit-il*, je vous prierois de

me dire à qui j'ai le plaisir de donner aujourd'hui retraite. Si j'en crois les apparences, je dois vous distinguer des autres hommes pour qui je n'ai pu m'empêcher de vous montrer tant de mépris. Quand vous me confondriez encore avec eux, *reprit Anacharsis*, vous ne seriez point injuste: tous les hommes en effet sont méprisables, les uns plus, les autres moins; voilà toute la différence qu'on peut mettre entr'eux. Vous souhaitez de sçavoir qui je suis, & je vous ai trop d'obligation pour refuser de vous satisfaire. Je suis né Scythe, & je m'appelle Anacharsis. Votre nom, & votre amour pour la sagesse, me sont connus, Seigneur, *répondit le Solitaire*; je sçais même votre rang que vous oubliez de me dire; vous êtes Prince de la famille Royale de Scythie, & je vous demanderois pardon de la maniere dont je vous ai reçu d'abord, si je ne croyois devoir épargner au Philosophe Anacharsis les excuses & les respects que je dois au Prince: cependant, Seigneur, souffrez que je vous dise d'où me vient cette haîne que j'ai prise pour les hommes. J'allois vous prier de m'en instruire, *reprit Anacharsis*, & j'attends votre récit avec impatience. Je vais, *dit le Solitaire*, vous exposer toute l'histoire de ma vie; cela pourra vous amuser, & je ne serai pas long.

Je m'appelle *Hermocrate*, & je ſuis iſſu de parents qui furent autrefois Sénateurs dans Athenes. Mon pere répara, par une éducation excellente, la médiocrité des biens qu'il avoit à me laiſſer. J'étois dans la fleur de mon âge, quand il mourut ; je crus, après ſa mort, ne devoir rien négliger de tout ce qui pouvoit augmenter ma fortune. J'avois l'âme généreuſe, & de tous les plaiſirs auxquels j'étois ſenſible, je n'en connoiſſois point de plus grand, de plus cher, ni qui me fût plus néceſſaire, que le plaiſir d'obliger les autres. Quand je pouvois rendre un ſervice à quelqu'un, je n'avois pas beſoin d'étudier mes façons pour ſauver aux gens la petite confuſion qu'on a ſouvent d'être obligé dans bien des choſes. J'étois là-deſſus tout ſentiment ; je n'avois qu'à laiſſer faire mon cœur, il n'y avoit rien à ajouter à ſon induſtrie naturelle, non plus qu'au talent qu'il avoit de cacher ſon induſtrie même.

Né avec de pareilles diſpoſitions, j'enviſageois avec volupté toutes les ſortes de partages que je ferois de ma fortune aux autres. Quand je ſerois riche, je ne puis ſubſiſter avec mon bien, *diſois-je en moi-même* ; car il ne ſuffit que pour moi, & mon cœur, pour ainſi dire, n'a pas le néceſſaire. Être né bon, & ne pouvoir exercer ſa

bonté, n'eſt-ce pas vraiment n'avoir pas de quoi vivre? Quoi! voir les beſoins d'un honnête-homme, & n'être point en état de les ſoulager, n'eſt-ce pas les avoir ſoi-même? Je ſerai donc pauvre avec les indigents, ruiné avec ceux qui ſeront ruinés, & je manquerai de tout ce qui leur manquera. Tâchons de me mettre à l'abri d'une vie ſi triſte.

Dans ce projet, je me reſſouvins qu'il y avoit un Philoſophe qui s'étoit entierement retiré du monde, & qui demeuroit à un quart de lieue de ma Ville. Il cultivoit les ſciences dans ſa retraite, & beaucoup de perſonnes l'alloient ſouvent conſulter ſur une infinité de matieres: ſes réponſes & ſes conſeils avoient été utiles à tout le monde, & ſon étude lui avoit même acquis des ſecrets qui le feſoient paſſer pour un Magicien dans l'eſprit du peuple: il falloit l'interroger en peu de paroles, & il répondoit de même.

J'allai donc le trouver; je n'avois qu'une queſtion fort courte à lui faire. Comment faut-il s'y prendre, *lui dis-je*, pour avoir l'amitié des hommes? (car je comptois qu'avec leur amitié il n'y avoit rien dont je ne vînſſe à bout.) Être bon avec eux, & dans ſes diſcours & dans ſes actions, *me répondit-il*, & puis il ſe retira. Sur

ce pied-là, ils m'aimeront, dis-je, en me retirant auſſi ; car, pour être bon, je n'ai qu'à reſter comme je ſuis.

Je revins chez moi avec cet Oracle qui s'ajuſtoit ſi bien à mon caractere ; & dès ce moment je me mis en beſogne. Vous concevez bien que je n'eus pas de peine à donner des témoignages de cette bonté qu'on m'avoit recommandée, & dont mon cœur ne reſpiroit que la pratique.

Le Philoſophe ne s'étoit point trompé ; & en effet je fus bientôt regardé comme le meilleur garçon du monde ; je ne voyois perſonne qui ne fît mon éloge ; on s'attendriſſoit en me louant ; on ſe répandoit en careſſes ; tous les diſcours qui rouloient ſur mon compte étoient affectueux ; & ce qu'on me diſoit, il eſt certain qu'on le ſentoit. Sur le rapport de ceux qui me connoiſſoient, j'avois pour amis tous ceux qui ne me connoiſſoient pas ; &, je vous l'avoue, les eſpérances de crédit & de fortune que j'avois conçues me parurent alors infaillibles, au point où je voyois les choſes. Je comptois, en homme ſenſible, que mes amis me ſeroient obligés des ſervices que j'exigerois d'eux : ils ſeront charmés de m'être utiles, *me diſois-je* : ils m'aiment ; & les requérir de quelque grâce, eſt un bonheur que leur doit

ma

ma reconnoissance ; il est vrai que je n'ai pas le talent de demander pour moi, & qu'assurément je m'y prendrois mal : mais à cet égard-là leur amitié m'épargnera bien des frais de compliments ; & d'ailleurs c'est un titre de bon cœur, que de ne sçavoir pas parler pour soi. L'homme généreux, quand il prie son ami de le servir, s'imagine, presqu'à cause de cela, être un mauvais ami lui-même.

C'étoit ainsi que je m'entretenois avec moi, quand un poste honorable & qui me convenoit se présenta. Je témoignai à différentes personnes que j'avois envie de l'avoir. Remarquez que ceux à qui je m'adressois me sembloient les plus touchés de mon caractere : j'en avois reçu en toutes occasions de ces tendres serrements de main, par lesquels on semble dire à un homme qu'il est doux d'être avec lui ; de ces protestations de bienveillance, qui partent d'une abondance de goût pour vous. Ils tenoient ordinairement avec moi de ces discours familiers, qui seroient des injures entre gens indifférents, & qui, entre amis, ne sont qu'un badinage joyeux & caressant.

Les uns me dirent d'un air pensif & réfléchi que la chose étoit difficile, qu'ils ne voyoient pas bien encore comment ils s'y prendroient pour s'em-

ployer en ma faveur ; mais j'y rêverai, *ajoutoit chacun d'eux*, & je vous promets là-dessus une réponse plus positive : les autres me refuserent tout-à-fait cordialement : en homme d'honneur, par telles & telles raisons, je ne puis rien là-dedans, mon cher ami : j'en suis fâché ; mais ne vous rebutez pas ; remuez-vous : voilà à-peu-près les tours que je vous conseille de prendre pour arriver à vos fins. C'étoit-là le langage de chacun de ceux d'auprès de qui je revenois chargé d'instructions que m'avoit prodigué leur zèle.

De ces amis, je passai à d'autres ; & par-tout je trouvai des sentiments du même style ; j'en étois surpris, je n'y comprenois rien ; c'étoit une énigme pour moi, que de voir qu'on m'aimoit véritablement, & que pourtant on ne se soucioit point de moi.

Je manquai le poste : un autre l'emporta ; & cet autre, c'étoit un homme dangereux, malin, vindicatif, qui avoit le courage de dire de bons-mots contre ceux qui ne lui plaisoient pas, & qui, à l'égard des ridicules de son prochain, étoit d'un commerce aussi cavalier, que le mien étoit doux & humain ; enfin qui étoit mon contraste : avec cela voyez la différence de nos aventures. Il s'attiroit des ennemis qui s'empressoient à le

ſervir, pendant que je me feſois des amis qui refuſoient de m'être utiles. N'auriez-vous pas cru que les hommes ſe trompoient, & que par mépriſe, ils me donnoient la part qui lui étoit dûe, & lui tranſportoient la mienne ? A qui penſez-vous qu'il eut obligation du poſte dont il s'agiſſoit ? aux mêmes perſonnes que j'avois tâché d'intéreſſer pour moi, & qui m'avoient toujours mal parlé de lui. Ce n'eſt pas tout ; quelque temps après, on me pria d'un repas, où tous les conviés, *me diſoit-on*, ſeroient charmés de m'avoir. L'homme en queſtion ſçut ce repas, il en voulut être ; il apprit que je m'y trouverois, & témoigna n'en être pas content. Sçavez-vous ce qui arriva ? on m'avoit prié ; on m'aimoit, & il étoit craint : eh bien ! le repas ſe fit ; & pour mettre à l'aiſe le malin perſonnage, on envoya dire au meilleur garçon du monde, que la partie étoit rompue, pour je ne ſçais quel accident qu'on imagina, & dont l'impoſture fut de l'invention de tous les conviés. Oh ! alors, informé de cela, je crus pour le coup que les hommes étoient devenus foux. A peine étois-je ſorti du chagrin que cela me donna, que je tombai dans mille autres dégoûts. Chaque jour je m'appercevois que j'ennuyois tout le monde qui continuoit à m'aimer. Vouloit-on

ſe réjouir : ma compagnie ne tentoit pas mes plus intimes, & l'on préferoit celle des gens, ſur qui, s'il en avoit été queſtion, le cœur de ceux qui me laiſſoient-là m'eût donné mille fois la préférence. On diſoit que j'avois de l'eſprit, & que j'étois gai, & on le diſoit, ſans ſe ſoucier ni de mon eſprit, ni de ma gaieté: on les eſtimoit ſans y prendre goût : le plus petit des plaiſirs ; une minutie, ſi je la demandois à quelqu'un, il falloit, pour l'obtenir, me donner la peine de l'arracher à la diſtraction qu'on avoit pour moi.

Me voyant enfin ſi maltraité des hommes, & du côté du bien, de moitié moins à mon aiſe que je ne l'avois été d'abord, il me prit un jour une ſi grande colere contre mon Philoſophe, pour la tromperie que je croyois qu'il m'avoit faite, quand j'avois été le conſulter, que je partis tout-d'un-coup, pour aller lui témoigner mon reſſentiment. J'arrivai bientôt chez lui, & je frappai avec emportement à ſa porte; il ſe préſenta d'un air auſſi froid que s'il avoit eu affaire à l'homme le plus tranquille. Me reconnoiſſez-vous, *lui dis-je*? oui, reprit-il; que me voulez-vous? vous reprocher, *répondis-je*, la fourberie de vos conſeils. Dites plutôt mon ignorance, s'il eſt vrai que mes conſeils vous aient fait tort, *repartit-il*. Non, non,

m'écriai-je, vous vous êtes joué de ma jeunesse : je vous ai demandé ce qu'il falloit faire pour être aimé des hommes, vous avez eu la cruauté de me dire que je n'avois qu'à être bon ; & c'est cette bonté que vous m'avez conseillée, qui m'a perdu auprès d'eux, loin qu'elle m'ait conduit à la fortune, comme je l'espérois, & peu s'en faut qu'elle n'ait causé ma ruine entiere. Vouloir faire fortune, est une autre chose que de souhaiter d'être aimé des hommes, *me répondit-il.* Que ne vous expliquiez-vous mieux, quand vous m'avez interrogé ? Comment ! *repris-je*, pouvois-je m'imaginer que j'échouerois, soutenu de l'amitié de ces hommes ? par quelle fatalité m'a-t-elle donc été si nuisible ? Prenez, *me dit-il*, cette poudre que j'ai composée de simples, & dont les effets sont naturels ; allez chez vous, assemblez vos amis, & mêlez-en dans le vin qu'ils boiront ; plaignez-vous ensuite de leur procédé pour vous, & ils vous diront pourquoi leur amitié a trahi vos projets.

J'exécutai ce qu'il me prescrivit : pendant le repas, il me sembla qu'ils railloient adroitement jusqu'à la profusion des mêts exquis que je leur donnai. Il ne tenoit qu'à moi de deviner qu'ils m'appelloient dupe, de ce que j'étois si géné-

reux. Je choisis cet instant pour leur parler.

Vous êtes d'étranges gens, *leur dis-je*; je sens toute l'ingratitude que vous enveloppez dans votre façon de louer mon repas : & ce n'est pas d'aujourd'hui que vous n'êtes envers moi que des ingrats. Cependant il n'y a pas un de vous ici qui ne m'aime. Cela est vrai, *me dirent-ils*. Pas un de vous, *continuai-je*, qui ne convienne que je suis le meilleur cœur qu'on puisse trouver. C'est une justice que nous vous devons, *dirent-ils* encore. Avec cette qualité, *repris-je*, on peut se vanter d'être aimable & d'un commerce sûr, quand on y joint un peu d'esprit. Pourquoi donc chacun de vous me fuit-il, & paroît-il en toute occasion se soucier si peu de moi? pendant qu'il s'amuse volontiers avec *Diléarque* qui est un rapporteur éternel de ce qu'on dit, & de ce qu'on ne dit point; avec *Delphire* qui est une âme double; avec *Dioclès* qui ne s'attache à personne; avec *Télephe* qui n'a jamais obligé qui que ce soit; avec *Amyntas* railleur impitoyable, avec qui, dans un cercle votre amour-propre essuye mille petits affronts qui vous le font haïr. Pourquoi rendre service à tous ces gens-là préférablement à moi que vous aimez? pourquoi semblez-vous vous même en faire plus de cas que de moi? c'est que

leurs vices, *me répondit* alors un de la bande, leur donnent une importance que votre vertu ne vous donne point. Voulez-vous que nous vous parlions franchement? ma foi! rien n'eſt d'une moindre reſſource, rien ne tarit tant le plaiſir de la ſociété, qu'un homme auſſi exceſſivement bon que vous l'êtes à tous égards : ſon entretien n'a rien de vif, rien qui flatte la curioſité maligne que nous avons tous mutuellement ſur ce qui nous regarde. Que diantre faire avec un homme contre l'eſprit de qui le vôtre n'a point à ſe précautionner dans la converſation? De quoi s'occuperoit-on avec lui, de qui l'on ne peut eſpérer aucun trait de malice, & à qui par conſéquent on n'en peut rendre; qui ne médit de perſonne, & qui, par-là, ne vous apprend rien; qui ne vous diſpute jamais ſon ſuffrage, quand vous avez de l'eſprit avec lui, qui n'eſt point jaloux de cet eſprit, ce qui ôte la vanité d'en avoir; d'un homme avec qui votre amour-propre languit dans une éternelle ſécurité, d'où naît l'ennui; d'un homme de qui vous ne craignez rien, ni ſur vos intérêts, ni ſur votre réputation; de qui vous n'attendez rien à votre avantage contre celui des autres; ce qui n'établit aucun motif de liaiſon, ni d'intrigue entre vous & lui? Eh bien! vous

êtes un bon garçon; je vous aime, parce que vous ferez toujours bon pour moi; mais vous me lassez, parce que vous ne serez jamais mauvais pour personne. Nous ne vous avons point rendu service, *dites-vous*. Eh! par où nous excitez-vous à vous servir? êtes-vous capable de vous venger de nos refus là-dessus? Non; je vous l'ai dit, vous serez toujours bon, toujours généreux; ainsi ce n'est pas la peine de se donner du mouvement pour un homme dont on ne peut rebuter la bonté, ni s'attirer la rancune. Pour ceux que vous venez de nommer, je passe le temps, où à me tenir sur mes gardes avec eux, ou à m'en divertir : mais vous, vous n'êtes qu'aimable : & en vérité cela n'anime point; car on vous aime, & puis c'est tout.

Il alloit continuer; mais moi, saisi de fureur à la vue de l'iniquité des hommes, je dis à tous ces indignes de sortir; ce qu'ils firent en se moquant de moi. Le lendemain je vendis le reste de mon bien; & m'éloignant de ma patrie, aussi bien que des hommes qui m'étoient odieux, je fis bâtir cette maison dans ce désert, où je vis de ce que me rapportent quelques arpents de terre que j'y cultive.

QUATORZIEME FEUILLE.

JE me ſuis mis ſur le pied de produire les Lettres qu'on m'enverra, quand je les trouverai utiles au Public : & en voici deux que je n'ai pas cru devoir ſupprimer.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

Je ne vous demande point de mettre cette Lettre dans vos Feuilles : je ne ſçais point faire de Lettres qui méritent d'être imprimées. Je vous prie ſeulement d'avoir la bonté, dans un de vos diſcours, de traiter de la ſituation où je ſuis. Si vous aimez à ſecourir les gens qui ſont malheureux, vous ne pouvez donner du ſecours à perſonne qui ſoit plus digne de compaſſion que moi.

Je ſuis infirme, accablé d'années, relégué à la campagne, où l'on a livré ma vieilleſſe à la diſcrétion de deux ou trois domeſtiques ſans charité pour mon âge, ni pour mes infirmités, qui

m'oublieroient toujours, si je n'étois importun, & dont il faut que j'impatiente la brutalité, pour en arracher quelqu'attention à mes besoins; enfin auprès de qui l'on ne m'a laissé d'autre appui que la pitié que je devrois leur faire; & que je leur fais si peu, qu'ils abusent de l'oubli cruel où m'a laissé leur maître. Hélas! ce qui m'afflige le plus, ce qui fait toute l'amertume de mes peines, c'est que ce maître dont je parle, vous le dirai-je, Monsieur? c'est qu'il est mon fils. Je suis sûr que mon état vous touche; mais quelque bon cœur que vous soyez, vous n'en sçauriez comprendre toute la misere: il faut être à ma place, il faut être pere, pour en sentir toute l'étendue.

C'est sans doute un étrange malheur que d'être à mon âge rebuté de tout le monde, ou de se voir à la merci de l'humanité des étrangers, de gens qui ne sont ni vos amis, ni vos parents; de ne trouver qui que ce soit qui s'intéresse véritablement à vous, & qui vous soulage, & vous aide à supporter ce reste de vie languissante, où vous ne pouvez plus rien pour vous, & où vous êtes à charge à vous-même. Dans de pareilles extrémités un homme est fort à plaindre. Enfin il souffre beaucoup, & puis il meurt. Eh bien! Monsieur, soyez-en persuadé, l'infortune de cet homme-

là n'eſt rien auprès de la mienne, s'il n'a point d'enfants, ſi Dieu ne l'a pas fait le pere d'un fils qui l'abandonne. Non, ce n'eſt rien que d'être délaiſſé des autres hommes, de n'avoir à ſe plaindre que de leur peu de compaſſion ; il n'eſt pas étonnant qu'ils ſoient durs, impitoyables : vous ne leur êtes rien. Ce ſont des indifférents, des inconnus que vous preſſés d'être généreux : ils ne veulent pas l'être pour vous, ils le ſont peut-être pour d'autres ; & ſi vous ne ſouffriez pas, vous n'en exigeriez rien.

Mais, Monſieur, vous imaginez-vous bien ce que c'eſt qu'un fils? Sçavez-vous comment on le regarde, ce qu'on en attend, ce qu'il vous eſt? Eſt-il pour vous un homme comme un autre? Ah! c'eſt ici où les expreſſions me manquent; c'eſt ici où mon cœur eſt ſaiſi, où je ſouffre ce qui n'eſt point douleur, ce qui n'eſt point déſeſpoir; mais quelque choſe de plus cruel que tout cela. Oui, l'on vit encore ; il reſte encore du courage & des forces, quand on ſent de la douleur & du déſeſpoir : & moi, Monſieur, je ne vis plus, je ne tiens plus à la vie que par un ſentiment de triſteſſe qui me pénètre, qui confond & qui glace mon âme ; qui ne me laiſſe ni crainte, ni eſpérance ; qui m'anéantit. Les hommes aujourd'hui

me rejettent & m'abandonnent ; & ce n'eſt encore-là qu'être rejetté & abandonné des hommes : mais mon fils me rejette & m'abandonne comme eux, & c'eſt être rejetté & abandonné de la nature entiere. Il étoit mon unique appui, ma reſſource qu'il me ſemble que rien ne pouvoit m'ôter, qui étoit à moi, qui ne dépendoit ni de la faveur, ni de l'humanité des hommes. Que mon fils fût généreux ou non, la nature, les préjugés même, l'éducation qu'on donne à ſes enfants, la tendreſſe qu'on prend pour eux, l'habitude qu'ils ont de reſpecter leur pere, tout me garantiſſoit l'amour de mon fils pour moi; tout m'aſſuroit que cet amour étoit mon bien; tout dans ſon cœur devoit m'excepter des autres hommes ; eût-il été ſans honneur pour eux, tout le lioit à moi, comme tout me lioit à lui; fût-il né l'homme du monde le plus haïſſable, aurois je pû le haïr, en aurois-je moins ſenti que j'étois ſon pere? Nos enfants, pour nous éprouver ſenſibles, ont-ils beſoin de le mériter, d'être bons & aimables? Hélas! que font ſur nous leurs vices? qu'affliger notre amour, ſans le rebuter.

Oui, mon fils, du fond de l'état où vous m'avez mis, de cet état d'abattement où je languis, c'eſt mon amour qui s'éleve : vous n'avez pu me l'ôter;

c'eſt lui qui ſe plaint de vous : il ne m'eſt dur de vivre encore que parce que je vous aime toujours. Non, je ne ſouffre que parce que c'eſt vous qui me maltraitez : votre cœur ne me connoît plus ; & ma tendreſſe ſubſiſte encore : je n'ai pu ceſſer d'être votre pere, comment avez-vous fait pour ceſſer d'être mon fils ? Il n'y a donc plus rien qui tienne à moi dans la nature. Tout s'y eſt donc déſuni d'avec moi, je n'y vois plus qu'un déſert. J'y ſuis ſeul, ignoré de tout l'Univers, de mon fils que je regrette, que j'appelle à mon ſecours, & qui m'ignore comme tout le reſte des hommes.

Cependant, Monſieur, qu'ai-je fait contre ce fils ? De ſix enfants que j'avois il me reſta ſeul. Je n'étois pas riche : mais je l'aimois tendrement ; & dans l'éducation que je lui donnai, mon économie, & l'induſtrie de mon amour me tinrent lieu de richeſſes : il répondit à mes ſoins : je l'envoyai à Paris y ſuivre le Barreau, je m'ôtois preſque le néceſſaire pour l'y ſoutenir ; il y fit effectivement des progrès qui lui acquirent l'eſtime de ceux qui le connoiſſoient ; & comme il étoit aſſez bien fait, qu'on le voyoit laborieux, une riche Dame, dont il feſoit les affaires, en eut ſi bonne opinion, qu'elle lui offrit ſa fille, pourvu qu'en ſe mariant il eût du moins un bien médiocre : ce bien mé-

diocre étoit entre mes mains : il confiſtoit en deux petites Terres qui venoient, partie de mon patrimoine, partie de mes épargnes, & dont le revenu avoit ſervi à l'avancer, & à me faire vivre.

Il m'écrivit la propoſition de la Dame, me marqua tous les avantages du parti qu'on lui offroit, & me dit que ſa fortune étoit entre mes mains. Hélas! elle ne pouvoit être plus ſûre : je partis pour Paris, & je convins tout-d'un-coup de lui donner la moitié de ce que j'avois, & de lui aſſurer l'autre.

Son mariage ſe fit quelque temps après : il quitta le Barreau pour des emplois qui paroiſſoient meilleurs, ſa femme mourut en mettant un enfant au monde : je perdis beaucoup ; elle m'aimoit, & ſa mémoire me ſera toujours chere.

Quatre ou cinq mois après ſa mort, mon fils, pour certains deſſeins, eut beſoin d'une ſomme conſidérable d'argent ; il en emprunta : mais il lui en manquoit encore. J'étois alors content de lui : je ſuis né ſimple & plein de franchiſe : je le croyois plus amoureux de mon repos que moi-même ; & en vendant ce qui me reſtoit pour achever ſa ſomme, je voyois ſeulement que c'étoit un bien qui changeoit de nature, ſans changer de maître.

Je le vendis donc, ſuivant ſon envie, & cela ſans prendre aucune précaution pour moi : la choſe ſe fit entre nous deux ſeulement : l'argent en fut employé ſuivant ſes vues ; elles réuſſirent au-delà même de ſes eſpérances. Le voilà puiſſant, après quoi il voulut jouir ſans travailler davantage : ſa maiſon prit une autre face : il ſe jetta dans les plus grands airs : des amis plus conſidérables ſuccéderent à ceux qu'il avoit eus d'abord ; il ſe défit inſenſiblement de ces derniers, dont le commerce lui parut alors trop bourgeois ; & commença enfin à rougir de moi.

Je m'en apperçus ; mais d'abord je crus me tromper : en ce temps-là je tombai malade, & je vis qu'il me négligeoit dans le cours de ma maladie ; ſes domeſtiques, à ſon exemple, me négligerent auſſi, cela me chagrina ſérieuſement ; je le fis prier de venir dans ma chambre, où il n'étoit pas entré depuis quatre jours : il y vint ; je me plaignis à lui du peu de ſoin qu'on avoit de moi. C'eſt que vous êtes un peu difficile, mon pere, me répondit-il. Voilà la premiere fois que vous me le dites, lui répartis-je, & votre réponſe m'étonne. Ce n'étoit pas trop la peine de m'envoyer chercher pour me quereller, comme vous faites tout le monde, me dit-il là-deſſus : on a

ſoin de vous tout autant qu'on le peut ; cependant vous vous plaignez toujours. Que faire à cela ? tâchez de vous remettre ; quand votre ſanté ſera meilleure, je vous conſeille d'aller demeurer à la campagne, vous y ſerez plus tranquille qu'ici, vous y vivrez à votre fantaiſie ; je me trouve dans un genre de vie qui ne vous convient pas ; & nous ne nous gênerons ni l'un ni l'autre.

Il ſortit après ce diſcours, pendant qu'un valet qui l'avoit entendu, tournoit la tête pour rire & ſe moquer de moi.

Le procédé de mon fils m'avoit frappé, l'action de ce valet me perça le cœur : je vis ce que j'allois devenir ; je compris que je n'étois plus qu'un étranger dans la maiſon de mon fils, & qu'enfin lui & moi nous étions deux. Je fus encore quelques jours au lit : je me levai enſuite ; mes forces revinrent un peu ; je m'habillai du mieux que je pus : on alloit dîner, j'entendis ſonner, & j'appellai quelqu'un pour m'aider à deſcendre : on me répondit ; mais perſonne ne vint ; j'eſſayai donc de deſcendre en me ſoutenant avec une canne, & j'étois déjà à moitié de l'eſcalier, quand mon fils parut à la porte de ſon appartement.

Que faites-vous-là ? me dit-il d'un ton rude ; quelle fantaiſie vous prend ? j'ai du monde : êtes-

vous

vous en état de paroître ? avez-vous peur qu'on ne vous envoie pas à manger chez vous ? Remenez mon pere, ajouta-t-il, en s'adressant à un valet-de-chambre, & puis il rentra; pour moi je restai immobile; & les larmes me vinrent aux yeux.

Ce valet-de-chambre fit semblant de m'aider à remonter, en me disant que j'étois encore verd pour mon âge; je ne répondis rien à la raillerie de ce domestique qui fesoit sa charge en m'insultant, la douleur me rendoit muet; je rentrai chez moi comme un homme qui ne sçait plus où il est : je me trouvai mal, & je demandai du vin; on ne m'en apporta qu'un quart-d'heure après, avec un potage froid dont je ne goûtai pas, non plus que du reste de mon dîner qui vint trop tard.

J'achevai la journée dans la plus accablante confusion de pensées qu'on puisse imaginer : mes soupirs à tout moment se confondoient avec mes pleurs : où irai je, disois-je; je n'ai plus rien qui soit à moi. Je me suis dépouillé de tout.

Cependant je résolus, en me couchant, de sortir le lendemain de chez mon fils; je ne pouvois plus y respirer, j'y expirois; je me proposois d'aller trouver un de nos amis, de lui confier ma situation, de le prier de me secourir, de me donner un conseil dans mon affliction. Dans ce

deſſein je me levai le lendemain plutôt qu'à mon ordinaire, & je m'habillai.

Apparemment qu'on alla le dire à mon fils ; car il entra dans ma chambre au moment où j'allois ſortir. Où allez-vous, mon pere, me dit-il ? Chercher, lui répondis-je, quelque ami charitable qui me donne du pain de bonne grâce. Vous ſçavez que je n'en ai plus, ma tendreſſe pour vous m'a tout ôté. Quel raiſonnement, me répondit-il ! que les gens de votre âge ont de caprices ! vous voilà donc bien ſcandaliſé de ce que je vous ai dit hier au matin. Mon fils, repartis je, je ſuis aſſez conſterné, laiſſez-moi aller ſans me répondre : vous n'êtes plus en état de me parler ; toutes les paroles que vous prononcez ſont autant de coups de poignard pour moi ; vous n'en connoiſſez pas la force, elles me tuent. Finiſſons toutes ces explications, dit-il alors avec vivacité : vous avez tort, mon pere ; il eſt mille choſes que vous auriez pu vous dire à vous-même : vous êtes dans un âge avancé, vous avez preſque toujours vécu dans une petite Ville de Province ; & vos idées, vos manieres de faire, vos uſages ſont ſi différents de ce qui ſe paſſe dans le monde, que vous auriez dû vous dégoûter le premier de la compagnie de ceux qui viennent ici ; mais vous ne ſen-

tez point cela, & je le sens moi. Le bel agrément pour votre fils! que de vous voir converser avec des gens d'un certain rang, polis & délicats, que vous faites rire, & à qui votre simplicité donne la comédie. Voilà pourtant ce que c'est: pensez-vous que cela me soit fort avantageux? Je suis un homme de fortune, n'est-il pas vrai? eh bien! à quoi bon l'apprendre à ceux qui ne le sçavent pas? c'est cependant ce qui saute aux yeux, dès qu'on vous voit; &, malgré cela, vous avez la manie de vouloir toujours vous montrer: ainsi ne nous querellons point, mon pere; il n'est pas nécessaire d'aller rompre la tête à personne de vos plaintes: je vais donner ordre qu'on vous conduise dès ce moment à ma maison de campagne; vous y serez le maître & dans votre centre; de temps en temps j'irai vous voir, & rien ne vous manquera: adieu, je vous quitte, vous allez partir, & moi je vais sortir pour mes affaires.

C'est ainsi, Monsieur, que mon fils se sépara d'avec moi; il me quitta sans m'embrasser, sans qu'il lui échappât le moindre mot de douceur, que celui de pere, que sa bouche prononçoit, & que son cœur ne sentoit pas; il se retira sans être touché ni de l'abbattement où il me laissoit, ni du triste silence que je gardai;

de mon idée ; il a exécuté sa commission. Je n'ai ici que les deux tiers de cet argent : mais prenez toujours ; dans un instant, je vais vous envoyer le reste, lui a dit l'autre d'un air aisé : là, de cet air noble, qui met l'obligation qu'on va nous avoir sur le pied d'une chose indifférente, & tout-à-fait naturelle : adieu, mon ami, a-t-il ajoûté d'une façon distraite, vous allez recevoir le surplus. Notre ami est venu m'apporter l'argent ; nous sommes allés chez lui, où le reste étoit déjà arrivé : & moi du même pas j'ai été chez mon débiteur lui rendre son billet, en lui apprenant ma petite intrigue, & je l'ai laissé tout consterné de n'avoir fait qu'une restitution, au-lieu d'avoir rendu un service gratuit : le pauvre homme !

QUINZIEME FEUILLE.

IL y a quelque temps que j'achetai dans un inventaire une assez grande quantité de Livres : ils avoient appartenu à un Etranger qui étoit mort à Paris. En les plaçant dans ma Bibliotheque, il tomba d'un gros volume, un petit cahier de papier. Je le ramassai, curieux de sçavoir ce qu'il

contenoit : je vis qu'il étoit en Langue Espagnole ; & qu'il avoit pour titre : *Continuation de mon Journal.* Je le lus aussi-tôt, il me fit assez de plaisir : je l'ai traduit en François, & c'est cette traduction que je donne aujourd'hui.

A Paris, du lundi septieme Février, troisieme jour de mon arrivée.

CE matin j'ai ouvert ma fenêtre entre onze heures & midi ; à l'instant où je l'ouvrois, il est venu un grand coup de vent : j'allois me retirer ; car la place ne me paroissoit pas tenable : & voyez ce que c'est, j'aurois perdu une leçon de morale. Ce vent m'a fait faire une découverte, il m'a appris qu'il mettoit beaucoup d'hommes dans une situation que j'avois toujours cru indifférente, & qui cependant les rend à plaindre. Que de peines dans la vie ! Hélas ! je n'ignorois pas que le vent causoit bien des malheurs, qu'il abbattoit des maisons, déracinoit des arbres, qu'il couchoit les bleds à terre, sans parler des ravages qu'il fait sur mer. Je ne mets point en ligne de compte la poussiere dont il aveugle, les chapeaux qu'il enlève de dessus la tête ; & voilà tous les tristes effets que je lui connoissois. Point du tout ; avec cela,

il peut encore affliger les hommes personnellement, il chagrine leur amour-propre. Voici comment. Comme j'allois fermer ma fenêtre, j'ai vu passer trois ou quatre jeunes gens dont les cheveux étoient frisés, poudrés, accommodés avec un art, dont il n'y a que le François qui soit capable : vous auriez dit que c'étoit l'Amour même qui avoit mis la main à ces cheveux-là. L'air ne paroissoit d'abord agité d'aucun zéphir; & sur la foi de ce calme perfide, ces pauvres jeunes-gens marchoient lestes : ils jouissoient en pleine sécurité de la beauté de leur chevelure, & de la poudre qui l'ornoit : mais qu'en ce monde nos plaisirs sont de courte durée ! Ces jeunes-gens étoient contents : crac, une persécution survient; les voilà dans l'embarras, le vent souffle & les prend à l'oreille gauche : & vîte, ils se baissent, ils se tournent, ils appellent cent différentes postures au secours de ce malheureux côté que le vent insulte. Quel état douloureux ! il me touchoit : j'étois fâché de m'être mis à la fenêtre, je combattois contre le vent avec eux ; mais il triomphoit : tout alloit en desarroi dans le côté qu'il attaquoit : bientôt il attaque de front; ensuite il fait le cercle autour de la tête ; la voilà martyrisée, tout est perdu. Oh ! pour lors, ces

jeunes gens se sont mis à disputer si péniblement le peu de poudre & d'arrangement qui leur restoient, que je n'ai pu y tenir davantage. J'ai repoussé la fenêtre, & me suis assis, le cœur tout serré de l'affliction où je les laissois.

Mon hôtesse est entrée un moment après, & je n'ai pu m'empêcher de lui demander pourquoi ceux que je venois de voir avoient tant souffert. C'est m'a-t-elle répondu, que ces Messieurs sont galants, qu'ils voient des femmes, & qu'un homme dépoudré n'a plus bonne mine. Comment! ai-je dit, ces Messieurs ne plairont d'aujourd'hui, d'aujourd'hui ils ne seront aimables? ils ne diront rien de joli? Ah! vent cruel! mais aussi de quoi se sont avisées les Dames d'ici, de régler leur bienveillance sur le plus ou le moins de poudre qu'un honnête-homme peut sauver de la fureur du vent? Que diantre! sur ce pied-là, que n'a-t-on imaginé des machines où l'on puisse enfermer son chef? N'eût-on qu'une cour à traverser, n'en est-ce pas assez pour devenir inhabile à plaire? Qui pourra se flatter de porter sa tête avec tous ses agréments chez une femme?

Mon hôtesse est sortie en riant de mes discours; ensuite deux de mes amis sont venus pour

m'emmener dîner chez une Dame Françoise; mais quoique nous dûssions monter en carrosse, j'ai songé que le vent continuoit, qu'il ne falloit qu'un malheur pour me voir abandonné de ma poudre; & comme on venoit de m'en dire les conséquences, je n'ai point voulu risquer d'arriver chez des Dames, plus laid que je ne suis naturellement. J'ai remercié mes amis, ils sont sortis, & j'ai gardé la chambre toute la journée, sans oser me remettre à la fenêtre, de peur de voir encore quelque âme en peine pour la disgrâce que je venois de plaindre.

Il est cinq heures du soir, je quitte un Livre que j'ai trouvé ici sur des Tablettes, & qui ne contient que des sermons; j'en viens de lire un qui combat l'orgueil. Ma foi! il faut que la vertu contraire soit d'une pratique bien difficile. Imaginez-vous que c'est la vanité de bien dire, qui a aidé au Prédicateur à prouver qu'il falloit avoir le cœur humble: aussi le sermon est-il fort beau. Il est vrai qu'en le lisant, je n'ai pas été un moment tenté de la vertu qu'on y prêche; mais en revanche je l'ai trouvé très-élégamment prêchée. Ajustez cela comme vous pourrez; je vous rends compte de mes impressions; & si celui qui a fait le sermon le sçavoit, je suis persuadé qu'il se-

roit content de moi : je l'admire, il se passera bien que je me convertisse. A vous parler franchement, je ne suis pas étonné du peu d'effet des Prédications : la plupart ne sont que des pieces d'éloquence, où le Prédicateur nous exhorte bien moins à devenir Pénitents, qu'à le trouver habile.

Je me souviens qu'un jour j'étois dans une petite Eglise où prêchoit un bon Religieux : on ne l'estimoit pas beaucoup ; car il n'avoit que du zèle : ce bon-homme monta en chaire, il prêcha, & je me rappelle à cette heure qu'il prêcha mal, je veux dire qu'il n'étoit pas habile homme.

Cependant je l'écoutai, je ne pus m'en empêcher, il gagna mon attention, sans que je m'en apperçusse. Je ne songeai pas seulement s'il y avoit de l'esprit au monde ; le mien se familiarisa, je ne sçais comment, avec la simplicité du sien ; moi qui n'étois pas dévot, je m'intéressois à tout ce qu'il disoit : cela me regardoit, il traitoit de mes affaires, il parloit comme un homme qui vous apporte la vérité, comme un homme qui la croit, & qui, sans y employer d'art inutile, n'a d'autre secret pour vous persuader de ce qu'il dit, que d'en être persuadé lui-même. Vous ne sçauriez croire combien ce ton-là est insinuant ; cela ressemble aux entretiens intérieurs que nous avons avec

nous-mêmes, quand nous réfléchiſſons ſur quelque choſe qui nous importe. Vous ſentez bien que nous n'y cherchons point de façon, & que nous ne voulons alors ni briller, ni nous trouver de l'eſprit. Nous voulons ſimplement voir; connoître & nous déterminer. Eh bien! ce que diſoit ce bon Religieux étoit de ce genre-là: cela imitoit tout naturellement notre façon de penſer alors. Enfin il penſa me convertir, mai je n'achevai pas de l'entendre; car une perſonne de ma connoiſſance m'emmena.

On frappe à ma porte: c'eſt une viſite qui me vient; quand elle ſera finie, je vous dirai ce que c'eſt.

Me voilà ſeul: celui qui vient de ſortir eſt un jeune homme qui parle beaucoup; qui s'eſtime tant, qu'il ne peut s'en taîre. Il ſeroit bien mortifié qu'on le ſoupçonnât de vouloir ſe louer, & pourtant il veut faire ſon éloge; de ſorte que tout ſon embarras eſt de l'agencer dans ce qu'il dit, de façon qu'il s'y trouve, ſans qu'il paroiſſe qu'il y aît de ſa faute: mais il manque toujours ſon coup, toujours il y a de ſa faute. Enfin c'eſt de lui que je ſçais qu'il eſt bien fait, qu'il eſt beau, qu'il eſt adroit, qu'il a plus d'eſprit qu'un autre, qu'il eſt couru des femmes; & peut-être dit-il

vrai dans ce dernier article. Je l'en croirois volontiers ſur le caractere qu'il m'expoſe : il eſt plein de lui-même, il a du caquet, il ſe dit perſécuté de bonnes fortunes, il ment joliment à ſon honneur & gloire. Oh parbleu ! voilà de grands avantages avec les femmes du pays : vous m'avouerez que c'eſt-là du mérite, non pas du mérite effectif & vrai, il ne vaudroit rien celui-là : mais de ce mérite badin, comment vous dirai-je ? de ce ridicule galant, enfin de ce mérite impertinent qui agace une femme qui veut plaire ; non qu'on ne critique un pareil homme, & qu'on ne doute quelquefois qu'il ſoit auſſi aimable qu'il croit l'être : mais qu'il le ſoit ou non, il a toujours cela d'heureux, qu'il y gagne une réputation, à la vérité équivoque ; mais c'eſt toujours une réputation, on parle de lui. Eh ! quel honneur n'eſt-ce pas pour une femme, que de fixer un pareil homme ? A la vérité, en le voulant fixer, il peut bien arriver qu'elle ſe fixe elle-même. L'ambition d'être aimée joue ſouvent de mauvais tours aux femmes ; ainſi notre jeune homme pourroit bien en être auſſi couru qu'il le dit.

Quoi qu'il en ſoit, il n'a tenu qu'à moi de le regarder comme un petit prodige. Vain comme il eſt, ſi je lui montrois ſon portrait tel qu'il me

ce qui eſt de ſûr ; c'eſt qu'elle ne nuiroit pas.

Quand j'ai vu que mon homme avoit fini : en vérité, mon cher Monſieur, lui ai-je dit, vous vous moquiez tout-à-l'heure de la crédulité des bonnes-gens ; mais ſi vous croyez votre ſyſtême, vous n'avez rien à leur reprocher ; je vous garantis plus crédule qu'eux. Je vois bien que ce n'eſt pas le défaut d'évidence qui vous empêche d'ajouter foi à de certaines choſes ; car je ne penſe pas que vous voyiez plus clair dans celles que vous croyez. A ce diſcours, il s'eſt levé d'un air diſtrait, en ajoutant : chacun à ſa façon de voir. Franchement, ai-je répondu ; je comprends bien qu'avec la vôtre on marche hardiment dans les ténebres.

Quelques compliments aſſez froids ont terminé notre Scene, & il eſt parti : mais on m'annonce qu'il eſt temps de ſouper, bon ſoir ; je me coucherai de bonne-heure.

Du Mardi huitieme Février.

Les Amants à belle chevelure auront été charmants aujourd'hui ; car il a fait le plus beau temps du monde, & le plus calme. Il eſt huit heures du ſoir ; j'arrive de chez ce Seigneur dont je dois

dois tirer les appointements que m'a promis la Cour de Madrid pour mes voyages : je vous ai déjà dit que c'étoit un glorieux, d'une humeur hautaine, qui abuse du besoin qu'on a de lui, & devant qui il faut ramper pour l'avoir favorable : chacun a son caractere ; il y a des gens qui ne sont pas dans le goût d'être aimés ; une reconnoissance vive & respectueuse ne les pique point ; si l'on ne les craint pas, si la haîne qu'on a pour eux ne désavoue pas les soumissions qu'on est obligé de leur faire, & ne les rend pas douloureuses, ils ne sont point contents, ils ne priment point sur vous, ils ne jouissent point de leur autorité : ils préferent en vous une inimitié, qu'ils forcent à se taîre, à des sentiments d'estime & d'amitié qui les honoreroient.

La premiere fois que j'ai vu celui dont je vous parle, c'étoit à Bayonne ; il me traita si cavaliérement, que je me révoltai : & suivant les principes de l'orgueil humain je ne crus pas qu'un homme d'honneur, & né de quelque chose, pût se laisser brusquer sans s'en ressentir ; vous jugez bien que je ne le disposai pas à me rendre service. Pour me punir, il a tâché depuis de faire réduire mes appointements à la moitié, & il y a réussi : je ne l'ai sçu que ce matin ; d'abord j'en

ai été au déſeſpoir, il m'eſt venu cent fois dans l'eſprit de tout abandonner : mais comme il s'agit d'un intérêt de conſéquence, puiſque j'ai compté ſur la ſomme conſidérable qu'il ne tient qu'à lui de me faire toucher ici, & qu'étant étranger dans le pays, je ne trouverois point de reſſource, la raiſon m'a donné de plus ſages avis ; je me ſuis réſolu d'aller trouver mon homme. Vous allez croire que pour cela j'ai ſacrifié ma fierté : point du tout, je n'aurois jamais pu faire ce ſacrifice-là ; mais j'ai trouvé moyen de tout ajuſter : mon amour-propre s'eſt ſecouru, & vous allez voir ſon expédient ; il eſt curieux : il faut que je vous en inſtruiſe, il pourra même vous ſervir dans le beſoin.

Je me ſuis donc dit, qu'eſt-ce que c'eſt? de quoi s'agit-il? je ne veux point aller voir cet homme, parce qu'il eſt ſuperbe, qu'il veut qu'on ſoit bas & rampant avec lui, & que moi je ne veux pas l'être. Eh! pourquoi ne le veux-je pas, puiſque c'eſt le moyen de captiver ſes bonnes grâces qui me ſont néceſſaires? quel inconvénient y aura-t-il à flatter ſa foibleſſe? tout auſſi peu qu'il y en a à appaiſer un enfant qui crie, & dont le bruit vous importune; & cependant j'ai peur que ce ne ſoit m'abaiſſer! Eh quoi! la petiteſſe des

hommes merite-t-elle qu'on lui fasse l'honneur de s'en piquer? n'est-ce pas l'estimer ce qu'elle vaut que d'en avoir compassion? je veux être fier: eh! la véritable fierté n'est-elle pas d'être raisonnable? Allons, partons; mes dégoûts étoient ridicules.

Cette exhortation faite, j'ai pris ma secousse, & suis arrivé chez celui dont il s'agissoit; il m'a regardé d'un œil brusque: mais fidele aux principes d'orgueil, dont je venois de me munir, j'ai caressé l'enfant, je lui ai donné du sucre & des bonbons; je triomphois de me trouver si supérieur à lui, & l'enfant s'est appaisé. Il faut l'avouer dans le fond, les orgueilleux, quand on le veut, sont les meilleurs gens qu'il y ait, les créatures du monde les plus faciles: que vous dirai-je? demain je recevrai tout mon argent, mes appointements seront augmentés, mon homme m'offre un appartement chez lui, il m'a embrassé: je le haïssois; je l'aime, & nous nous aimons. Oh! parbleu! qu'il me vienne à présent des orgueilleux, je les attends avec ma fierté.



SEIZIEME FEUILLE.

VOICI la ſuite du Journal Eſpagnol que j'ai traduit. Je crois que ce qu'il en reſte ſuffira pour remplir cette Feuille.

Du Mercredi neuvieme Février.

IL eſt onze heures du ſoir; je viens de ſouper en Ville, j'ai dîné en compagnie, & j'ai bien vu des choſes aujourd'hui.

Je commencerai par vous dire que ce matin j'ai été recevoir de l'argent, que devoit me donner un Bourgeois de Paris, Bourgeois riche & diſtingué; j'étois accompagné d'un de mes amis qui le connoît, & qui, en m'y conduiſant, m'a dit qu'il étoit le mari d'une très-belle femme; qu'ils s'étoient épouſés par inclination; que cependant ils ne vivoient pas à préſent avec beaucoup de douceur enſemble, & qu'ils paroiſſoient ne ſe guères ſoucier l'un de l'autre. Nous ſommes arrivés chez mon homme en diſcourant là-deſſus, & l'on nous a fait entrer dans une chambre, où d'abord nous n'avons trouvé que la femme: elle alloit ſe ſauver

pour n'être point vue ; mais elle n'en a pas eu le temps ; il a fallu ſe montrer : nous l'avons ſaluée, elle étoit embarraſſée & honteuſe, ſans doute à cauſe que nous la trouvions dans un négligé des plus négligés : tranchons le mot, dans un négligé mal-propre ; auſſi il falloit voir comme elle ſe montroit de côté, comme ſes mains travailloient machinalement après ſa robe, après ſa coiffure, pour en diminuer le déſagrément, pour leur faire trouver grâce devant nos yeux ; après cela c'étoit de ſes mains qu'elle rougiſſoit, parce qu'elles n'étoient pas en état : enſuite venoit la confuſion d'avoir des bras trop longs par le défaut d'engageantes : enſuite je la voyois en peine pour une paire de mules qui déshonoroient ſon pied ; elle ſuccomboit ſous tant d'embarras. La pauvre femme nous parloit ; mais quoique je ne l'euſſe vue que cette ſeule fois, il me ſembloit qu'elle n'avoit ni ſon eſprit, ni ſon ton de voix. Non, ce n'étoit point là elle en tout ; c'étoient, ſi vous voulez, ſes yeux, ſa taille & ſon viſage : mais des yeux qui n'oſoient regarder, une taille qui n'oſoit ſe faire valoir, un viſage qui n'oſoit ſe montrer. En effet une belle femme qui n'a point encore diſpoſé ſes attraits, qui n'a rien de préparé pour plaire,

quand on la ſurprend alors, on ne peut pas dire que ce ſoit véritablement elle; du moins par ſa façon de faire vous dit-elle, ce n'eſt pas moi: cela me reſſemble en laid; mais vous ne me voyez pas encore: attendez, je ne ſuis qu'ébauchée, deux heures de toilette m'acheveront; après quoi, vous me jugerez. Oh! la crainte qu'elle a que vous ne la jugiez par avance déconcerte auſſi ſon eſprit.

Pour moi, mon cher, malgré l'embarras de cette Dame, je l'ai beaucoup examinée, & je vous avoue qu'elle doit être une des plus aimables femmes du monde, quand elle veut l'être; car j'ai deviné ſes charmes plus que je ne les ai vus: je ne l'aimois point du tout comme elle étoit; mais elle me plairoit beaucoup comme elle peut devenir.

Enfin pour le ſoulagement de ſa vanité, ſon mari eſt venu, & tout en entrant lui a fait une bruſquerie pour je ne ſçais quelle bagatelle de ménage dont je ne me ſouviens plus, & elle s'eſt retirée en lui répondant à l'avenant de ce qu'il lui diſoit. Pour lui, c'étoit un homme encore jeune, d'aſſez bonne mine; mais dans un déshabillé d'une malpropreté ſi dégoûtante, qu'il faut aſſûrément qu'il

l'ait étudié pour y parvenir, ou qu'il ait un deſſein formel de déplaire à ſa femme; ce dont ſa femme ſe venge en lui rendant la pareille. Il a pourtant de l'eſprit & de la politeſſe, & je ſuis perſuadé qu'il eſt homme aimable hors de chez lui. J'ai reçu mon argent, & nous nous en ſommes allés.

Je comprends bien que ces deux perſonnes-là ont pu s'aimer, quand elles ſe ſont mariées, ai-je dit à mon ami: pour ſe plaire elles n'ont eu qu'à vouloir ſe rendre agréables; avec cette attention réciproque, elles méritoient d'être aimées l'une de l'autre. Vous me dites qu'aujourd'hui ces gens-là ne s'aiment plus, c'eſt qu'ils ne le méritent plus. Que dis-je? s'aimer, ils ſeroient heureux de ne ſe ſentir qu'indifférents : encore entre époux ſe ſauve-ton avec de l'indifférence l'un pour l'autre; mais ceux-là doivent ſe haïr, ſe trouver plus que laids: oui, ſur ma parole ils ſe voient avec dégoût. Vous penſez donc, m'a répondu mon ami, que le mariage produit d'étranges effets? Point du tout, ai-je repris, ce n'eſt point au mariage que je m'en prends; ce n'eſt point lui qui fait ſuccéder ce dégoût à l'amour: il y a des Amants qui s'aiment depuis dix ans ſans ſe perdre de vue. Qu'arrive-t-il? quelquefois leur amour eſt tiéde; Il dort de temps en temps entr'eux, par l'habi-

tude qu'ils ont de se voir; mais il se réveille, il reprend vigueur, & passe successivement de l'indolence à la vivacité. Pourquoi n'est-ce pas de même dans le mariage? Seroit ce à cause qu'à l'Autel on a juré de s'aimer? bon! eh, que signifie ce serment-là? rien sinon qu'on s'oblige d'agir exactement tout comme si on s'aimoit, quand même on ne s'aimeroit plus; car à l'égard du cœur, on ne peut se le promettre pour toujours, il n'est pas à nous: mais nous sommes les maîtres de nos actions, & nous les garantissons fidelles, voilà tout. Reste donc ce cœur, dont l'amour doit toujours piquer, parce que cet amour est toujours un pur don, parce que des époux ont beau se le promettre, & qu'ils ne peuvent se le tenir, qu'autant qu'ils prendront soin de se le conserver par de mutuels égards: ainsi des époux ne sont précisément que des Amants heureux qui ne doivent point s'attacher ailleurs, mais qui, malgré le mariage, peuvent toujours rester glorieux & jaloux de l'honneur & du plaisir de se plaire, en ce que ce n'est pas le nœud qui les unit, mais seulement le goût qu'ils ont l'un pour l'autre, qui les rend mutuellement aimables; & comme je vous ai déjà dit, leur devoir est de se comporter en Amants; mais ils ne sont pas réellement obligés de l'être:

de ſorte que, quand ils ceſſent de s'aimer, c'eſt un Amant qui n'eſt plus aimable aux yeux de ſa Maitreſſe; c'eſt une Maitreſſe qui n'a plus de charmes pour ſon Amant; & cela devroit humilier, ce me ſemble: je ne puis comprendre comment l'amour-propre ne regarde pas cela comme une diminution de ſes avantages, comment il ne ſonge pas à s'en épargner l'affront; car c'en eſt un, tout de même qu'entre Amants que le mariage n'a point unis; c'eſt poſitivement la même choſe. Quoi! nous qui nous eſtimons tant, & preſque toujours mal-à-propos; nous qui avons tant de vanité, qui aimons tant à voir des preuves de notre mérite, ou de celui que nous nous ſuppoſons; faut-il que, ſans en devenir ni plus louables, ni plus modeſtes, nous ceſſions d'être orgueilleux & vains dans la ſeule occaſion peut-être où il va de notre profit & de tout l'agrément de notre vie à l'être? Des gens s'épouſent, ils s'adorent en ſe mariant, ils ſçavent bien ce qu'ils ont fait pour s'inſpirer mutuellement de la tendreſſe, elle eſt le fruit de leurs égards, de leur complaiſance & du ſoin qu'ils ont eu de ne s'offrir de part & d'autre que dans une certaine propreté, qui mît leur figure en valeur, ou qui du moins l'empêchât d'être déſagréable; ils ont reſpecté leur ima-

gination, qu'ils connoiſſoient foible, & dont ils ont craint, pour ainſi dire, d'encourir la diſgrâce, en ſe préſentant mal vêtus. Que ne continuent-ils ſur ce ton-là, quand ils ſont mariés? & ſi c'eſt trop, que n'ont-ils la moitié de leurs attentions paſſées? pourquoi ne ſe piquent-ils plus d'être aimés, quand il y a plus que jamais de la gloire & de l'avantage à l'être?

Ne ſeroit-il pas bien flatteur de ſe dire: à préſent, je ſuis jour & nuit avec ma Maitreſſe, jour & nuit avec mon Amant; cependant elle m'aime, malgré l'habitude qu'elle a de me voir à tout moment: cependant il m'aime, quoiqu'il n'ait plus la peine de me chercher: ſa tendreſſe réſiſte au commerce continuel que nous avons enſemble, ſon amour ſoutient la néceſſité de nous voir?

J'en étois-là de mes réflexions, quand mon ami s'eſt mis à rire de tout ſon cœur, de la vivacité avec laquelle je les feſois. C'eſt bien dommage, m'a-t-il dit, que vous n'ayez que moi pour témoin de vos diſcours édifiants; je n'ai pas le temps d'achever de les entendre, & j'en ſuis fâché: mais j'ai affaire, adieu. Là-deſſus il m'a quitté; & moi, en attendant l'heure de dîner, j'ai été aux Tuileries, & me ſuis promené dans une allée des plus écartées.

A peine y avois-je fait un tour, que j'ai entendu dans un bosquet deux personnes qui se parloient d'une voix assez élevée, & qui sembloient se quereller. J'ai distingué la voix d'une femme, & cela m'a donné la curiosité d'écouter. Vous pouvez en être sûr, disoit-elle, je perdrai votre Maitresse de réputation, j'en ai les moyens, je la connoîs, je sçais de ses aventures. Vous la perdrez de réputation, Madame, a répondu le Cavalier, (car c'en étoit un) ma foi! je vous en défie; je ne crois pas qu'elle en ait à perdre; cependant ne l'irritez pas. Vous sçavez de ses aventures, dites-vous: mais elle sçait des vôtres; & vous seriez à deux de jeu. Vous parlez en malhonnête-homme, a-t-elle réparti, & vous abusez des sentiments que je vous ai montrés. Ma foi! Madame, a-t-il dit, je n'ai pas cru la chose si sérieuse entre vous & moi: nous nous sommes plûs, il est vrai; vous m'avez fait l'honneur de me trouver de votre goût, vous étiez fort du mien; je vous ai confié mes dispositions, vous m'avez dit les vôtres; nous n'avons jamais fait mention d'Amour durable: si vous m'en aviez parlé, je ne demandois pas mieux; mais j'ai regardé vos bontés pour moi comme les effets d'un caprice heureux & passager, je me suis réglé là-dessus: le hasard m'a fait connoître la

Dame en queſtion; ce qui m'eſt arrivé avec vous m'arrive avec elle; autre caprice dont je profite: il n'y a pas là de quoi vous fâcher, elle n'a pas l'air de m'aimer autrement que vous avez fait, & je l'imiterai exactement: ainſi vous me querellez pour une bagatelle. Sortons; votre carroſſe vous attend, il commence à faire chaud, nous nous reverrons un de ces jours, notre converſation ſera plus douce; cet amour exact & ſérieux vous ſortira de l'eſprit; & nous nous aimerons ſans tant de façons, comme à l'ordinaire.

Je ne ſçais point ce que la Dame a répondu à ce diſcours comique, où il n'entroit pas beaucoup d'eſtime pour elle. Mais j'ai cru qu'ils m'appercevoient, & je me ſuis éloigné, en feſant ma réflexion à mon ordinaire: la voici.

Autrefois quand un Amant ceſſoit d'aimer une Maitreſſe, c'étoit un infidele, mais un infidele qui la reſpectoit: aujourd'hui lorſqu'un homme quitte une femme, ce n'eſt qu'un vicieux qui la mépriſe, c'eſt-à-dire que l'Amour, tel qu'il eſt à préſent, fait plus de honte & moins de plaiſir. A quoi donc ſongent les femmes de l'avoir mis dans cet état-là? car c'eſt leur faute, & non pas la nôtre: c'eſt d'elles que l'Amour reçoit ſes mœurs; il devient ce qu'elles le font.

J'ai eu encore bien d'autres idées sur ce chapitre-là ; mais midi a sonné, & je me suis rendu vîte dans l'endroit où je devois dîner.

J'ai trouvé plusieurs convives chez celui qui nous avoit invités: il y a quatre enfants, j'en sçais le compte bien exactement; car le pere & la mere les ont tous fait passer en revue devant nous: l'un est un jeune homme de dix-sept à dix-huit ans, qui sort du Collége. Je ne lui ai pas entendu prononcer un mot, tant que le pere a été avec nous: il n'a parlé que par révérences, à la fin desquelles je voyois qu'il regardoit timidement son pere, comme pour lui demander si, en saluant, il s'étoit conformé à ses intentions. Le pere a disparu pour quelques moments; j'avois bien jugé que sa présence tenoit l'âme de ce jeune homme captive; & j'étois bien-aise de voir un peu agir cette âme, quand elle étoit libre, & quand on la laissoit respirer: de sorte que j'ai interrogé ce fils, d'un air d'amitié. Le pauvre enfant, par sa volubilité de ses réponses, a semblé me remercier de ce que je lui procurois le plaisir de parler. Il se pressoit de jouir de sa langue; je ne sçais comment il fesoit, mais il avoit le secret de répondre à ce que je lui disois, sans qu'il se donnât le temps de m'écouter; car il parloit toujours

il n'y a qu'un homme qu'on a depuis long-temps forcé à être muet, qui puiſſe en faire autant. Il commençoit un reçit, quand le pere en touſſant s'eſt fait entendre dans la chambre prochaine : le bruit de ſa redoutable poitrine a remis la langue de ſon fils aux fers : j'ai vu la joie, la confiance & la liberté fuir de ſon viſage, il a changé de phyſionomie ; je ne le reconnoiſſois plus. Le pere eſt entré ; & je riois de tout mon cœur, de ce qu'il ne ſçait pas qu'il n'a jamais vu le viſage de ſon fils. En vérité, il ne le reconnoîtra pas lui-même, ſi jamais il le ſurprend avec la phyſionomie qu'il avoit en me parlant. Oh ! je vous demande après cela, s'il y a apparence qu'il ſoit mieux au fait de ſon eſprit & de ſon cœur.

Qu'un enfant eſt mal élevé, quand, pour toute éducation, il n'apprend qu'à trembler devant ſon pere ! dites-moi quels défauts le pere pourra corriger dans ſon fils, ſi ceux qu'il a apportés en naiſſant lui ſont inconnus & n'ôſent ſe montrer ; ſi, pour ainſi dire, effrayés par ſon extrême ſévérité, ils ſe ſont ſauvés dans le fond de l'âme ; s'il n'a fait de ce fils qu'un eſclave qui ſoupire après la liberté, & qui en uſera comme un fou, quand il l'aura.

Voulez-vous faire d'honnêtes-gens de vos enfants ? ne ſoyez que leur pere & non pas leur juge

& leur tyran. Et qu'eſt-ce que c'eſt qu'être leur pere? c'eſt les perſuader que vous les aimez. Cette perſuaſion-là commence par vous gagner leur cœur. Nous aimons toujours ceux dont nous ſommes sûrs d'être aimés: & quand vos enfants vous aimeront, quand ils regarderont l'autorité que vous conſerverez ſur eux, non comme un droit odieux que les Loix vous donnent, & dont vous êtes ſuperbement jaloux, mais comme l'effet d'une tendreſſe inquiette, qui veut leur bien, qui ſemble les prier de ce qu'elle leur ordonne de faire, qui veut plus obtenir que vaincre, qui ſouffre de les forcer, bien loin d'y prendre un plaiſir mutin, comme il arrive ſouvent; oh! pour lors vous ſerez le pere de vos enfants: ils vous craindront, non comme un maître dur, mais comme un ami reſpectable, & par ſon amour, & par l'intérêt qu'il prend à eux: ce ne ſera plus votre autorité qu'ils auront peur de choquer, ce ſera votre cœur qu'ils ne voudront pas affliger; & vous verrez alors avec quelle facilité la raiſon paſſera dans leur âme, à la faveur de ce ſentiment tendre que vous leur aurez inſpiré pour vous. Pardon, mon cher, de toutes mes réflexions: j'avois un pere qui m'apprit à réfléchir, & qui ne prévoyoit pas que je dûſſe un jour faire un Journal, & le gâter par-là.

Je vis encore deux petits enfants de ſept à huit ans chacun, & qui me parûrent de très-jolies machines; je les appelle machines, parce qu'on les avoit ſeulement dreſſés à prononcer quelques paroles: comme, *je ſuis votre ſerviteur. Vous me faites bien de l'honneur, &c.* ce qui ne me plut gueres. Eh! mon Dieu, dûſſent les enfants ne répondre que des impertinences, laiſſons-leur avoir des penſées en propre: à quoi leur ſervent ce qu'ils répetent en perroquets? Écoutons leurs impertinences, & diſons-leur après: ce n'eſt pas cela qu'il faut dire. Rien ne rend leur eſprit plus pareſſeux que cette proviſion de petites phrâſes qu'on leur donne, à laquelle ils s'attendent.

Nous dînâmes très-ſplendidement; & au ſortir de table, on m'emmena à la repréſentation d'une Tragédie. Je me trouvai auprès d'un homme qui la critiquoit, pendant qu'il larmoyoit en la critiquant: de ſorte que ſon cœur feſoit la critique de ſon eſprit. Deux Dames ſpirituelles lui répondoient de la bouche: vous avez raiſon; & de leurs yeux pleurants lui diſoient: vous avez tort. Moi-même, je l'avoue, j'avois quelquefois envie de déſapprouver des choſes qui me feſoient beaucoup de plaiſir. Si c'eſt un défaut que de plaire ainſi, je vous le laiſſe à juger. Mais pour moi, je crois que

que notre esprit n'est qu'un mauvais rêveur, toutes les fois qu'en pareil cas il n'est pas de l'avis du cœur.

DIX-SEPTIEME FEUILLE.

LE Journal de mon Espagnol n'est pas encore fini: mais j'en remets la suite, & je la donnerai une autrefois; j'aime à varier les sujets, & je crois que mes Lecteurs approuveront mon goût. Comme j'ai pris l'habitude de changer de matiere presqu'à chaque Feuille, quelque jour je pourrai bien demeurer long-temps sur le même sujet, par raison de variété encore; car l'uniformité est chose neuve pour ceux qui n'y sont pas accoutumés: voici maintenant ce dont il s'agit.

Je me trouvai l'autre jour dans le cabinet d'une Dame dont je suis ami depuis plus de cinquante ans: j'ai même été autrefois piqué de belle tendresse pour elle, j'entends que j'ai eu de ces sentiments qui aboutissent à faire dire des choses bien tendres, de cela qu'on appelleroit en ce temps-ci élégie ou églogue; enfin de cet amour qui n'est qu'un soupir perpétuel, & qui vise bien respectueusement

à surprendre une belle main qu'on baise avec un ragoût si ravissant, qu'une femme en est toute honteuse, à cause du plaisir qu'elle vous y voit prendre.

Je ne sçais de quoi cette Dame & moi nous nous étions avisés de traiter l'amour sur ce pied-là, car dès-lors les sentiments n'étoient plus à la mode : il n'y avoit plus d'Amants, ce n'étoit plus que libertins qui tâchoient de faire des libertines. On disoit bien encore à une femme, je vous aime : mais c'étoit une maniere polie de lui dire, je vous desire ; aussi pour marquer qu'elle vous entendoit, une femme se montroit-elle plus ou moins sage, suivant qu'elle se disoit plus ou moins sensible : de sorte que, quand elle vous aimoit tout-à-fait, pour en faire foi, vous voyiez bien à quelle preuve elle en étoit réduite : elle n'avoit plus rien à perdre que son cœur, qu'elle accusoit de tout, quoique le plus souvent il ne fût cause de rien, & qui, à vrai dire, ne valoit pas la peine d'être regretté avec de pareilles Maitresses.

Quoi qu'il en soit, ce n'étoit pas ainsi que nous nous aimions, la Dame dont je parle & moi, & je crois que nous y gagnions ; car le vice a beau faire avec ses douceurs brutales & rassasiantes, outre qu'il tue l'amour, l'amour quand il s'y

on trouve, c'est qu'il ne lui appartient pas de piquer l'âme, autant que peut la piquer un amour tendre & innocent de part & d'autre. Si l'on sçavoit bien ce que c'est que cet amour-là, quelles sont ses ressources, & le charme des progrès qu'il fait dans le fond de l'âme; combien il la pénètre, & tient sa sensibilité en vigueur; en combien de façons délicieuses il la remue: si l'on sçavoit combien en mille moments, avec cet amour-là, deux Amants se trouvent grands, nobles & délicats; combien ils sont glorieux & contents de se trouver tels: si l'on sçavoit avec quelle satisfaction ils souffrent d'être sages! car on s'imagine qu'il n'y a point de plaisir à cela: on se trompe, la vertu dédommage de la peine qu'elle coûte, & de cette vertu on en devient alors tout aussi amoureux que de la personne qu'on aime; on les confond toutes deux, ce n'est plus qu'un; cela ne-fait-il pas un objet bien aimable? n'a-t-on pas bien du plaisir à l'aimer? & par-dessus le marché, n'est-ce rien que l'honneur d'avoir une passion si distinguée, & d'en inspirer une pareille? Eh! l'on a de la sagesse à l'envi l'un de l'autre, pour se rendre à l'envi plus digne d'être aimé.

Mais moi, avec ma sagesse & ma vertu, je m'amuse ici à des discours gaulois qu'on n'enten-

dra pas, & qui me dérobent mon ſujet. Qu'ai-je fait de la Dame dont j'ai parlé d'abord, je l'ai laiſſée, ce me ſemble, dans ſon cabinet, & moi avec elle.

Elle fouilloit dans un coffre, où je vis ſur un cahier de papier ces mots écrits de ſa main: *Mémoire de ce que j'ai fait & vu pendant ma vie.* Je me jettai ſur ce cahier, pour le prendre: elle voulut me l'ôter; & comme je réſiſtois, il nous en demeura à chacun la moitié. Sur le champ je pris le parti de m'enfuir avec ma part, pendant qu'elle me pourſuivoit en badinant pour la ravoir: mais je ſortis tout en riant auſſi, & j'allai chez moi voir ce que c'étoit: & voici ce que c'eſt, ſans y changer un mot.

Mémoire de ce que j'ai fait & vu pendant ma vie.

J'ai ſoixante & quatorze ans paſſés, quand j'écris ceci: il y a donc bien long-temps que je vis! Bien long-temps! hélas! je me trompe: à proprement parler, je vis ſeulement dans cet inſtant-ci qui paſſe; il en revient un autre qui n'eſt déjà plus, où j'ai vécu, il eſt vrai; mais où je ne ſuis plus; & c'eſt comme ſi je n'avois

pas été : ainſi ne pourrois-je pas dire que ma vie ne dure pas, qu'elle commence toujours ? Ainſi, jeunes & vieux, nous ſerions tous du même âge. Un enfant naît en ce moment où j'écris, & dans mon ſens, toute vieille que je ſuis, il eſt déjà auſſi ancien que moi. Voilà ce qui m'en ſemble ; & ſur ce pied-là, qu'eſt-ce que la vie ? un rêve perpétuel, à l'inſtant près dont on jouit, & qui devient rêve à ſon tour. Je connoîs un pauvre homme qui a beaucoup ſouffert depuis trente ans : je connoîs un grand Seigneur qui a paſſé tout ce temps-là dans la joie : lequel aimeriez-vous mieux avoir été, ou le pauvre, ou le grand Seigneur ? quelque loi que vous choiſiſſiez, vous n'en ſeriez ni mieux, ni plus mal : voilà pourtant à quoi aboutiſſent le bonheur ou le malheur de cette vie ; peines paſſées, plaiſirs paſſés ; tout ſe confond, tout eſt égal. Les Rois n'ont qu'à profiter de l'inſtant dont ils jouiſſent, ils ne ſont heureux que cet inſtant ; & de ce court bonheur qu'ils ont, c'eſt à eux à en bien choiſir l'eſpece : tout court qu'il eſt, il a d'éternelles conſéquences.

Je ſuis vieille ; ceux qui liront ceci doivent me pardonner les réflexions par où je commence : réfléchir ſur ces matieres-là, eſt, je crois,

un tribut qu'il faut payer une fois en sa vie ; il vaudroit mieux le payer, quand on est jeune : cela procureroit une vie plus tranquille & plus innocente, & diminueroit beaucoup de la valeur que nous trouvons à je ne sçais combien de petites doctrines hardies dont nous nous gâtons les uns les autres, & qui nous paroîtroient bien foibles, si nous n'avions pas un intérêt présent à les trouver fortes, ou si nous n'avions pas le sang trop chaud.

Quoi qu'il en soit, voilà mon exorde : ce qui me reste à dire va m'engager d'abord à des détails plus amusants, & me ramenera ensuite aux réflexions les plus sérieuses.

On me maria à dix-huit ans : je dis qu'on me maria ; car je n'eus point de part à cela : mon pere & ma mere me promirent à mon mari que je ne connoissois pas : mon mari me prit sans me connoître, & nous n'avons point fait d'autre connoissance ensemble que celle de nous trouver mariés, & d'aller notre train, sans nous demander ce que nous en pensions, de sorte que j'aurois dit volontiers : quel est donc cet étranger dont je suis la femme ?

Cet étranger cependant étoit un fort honnête-homme de trente-cinq à quarante ans, avec qui j'ai vécu comme avec le meilleur ami du monde ;

car je n'eus jamais pour lui ce qu'on appelle amour : il ne m'en demanda jamais ; nous n'y songeâmes ni l'un ni l'autre ; & nous nous sommes très-tendrement aimés sans cela.

Sept ou huit mois après notre mariage, un aimable homme de notre société s'avisa de prendre du goût pour moi : dès que je m'en apperçus, je le condamnai à soupirer en vain : car j'étois sage ; mais nous autres femmes, lorsqu'un homme nous aime, il n'y a pas moyen que nous le congédions sans retour : la vertu nous dit, il ne faut point avoir d'Amant ; & là-dessus nous renvoyons celui qui nous vient ; mais il ne s'en retourne pas si vîte ; car notre vanité lui fait signe d'attendre : & il attend, comme fit le mien ; que je traitois avec froideur, & que j'agaçois par mille petites bagatelles, dont il ne dépendoit pas de moi de m'abstenir, parce que j'étois femme, & qu'on ne peut être femme sans être coquette. Il n'y a que dans les Romans qu'on en voit d'autres ; mais dans la nature c'est chimère ; & les véritables sont toutes comme j'étois : par exemple, lorsque je me sentois dans un jour de beauté, que j'étois avantageusement parée, j'étois bien-aise que l'Amant dont je parle me vît alors ; je l'en rebutois de meilleur courage ;

parce que je ſçavois bien qu'il n'y avoit point de danger à le faire : je l'aurois défié de me quitter, j'étois trop belle pour lors : ainſi je laiſſois ma ſageſſe ſe donner carriere ; j'affligeois hardiment mon homme, quand mes agréments pouvoient ſoutenir tout ce fracas-là : mais j'allois plus doucement, quand je me ſentois moins forte.

Et qu'on n'aille pas dire que c'eſt-là une grande coquetterie ; car c'eſt la moindre de toutes celles qu'une femme peut avoir : ce n'eſt encore là qu'une coquetterie machinale. Vraiment quand la réflexion s'en mêle, c'eſt bien autre choſe.

Cependant l'épouſe de cet honnête-homme connut, à n'en pouvoir douter, qu'il m'aimoit : elle s'en allarma comme de raiſon, & vint me rendre viſite un jour qu'il étoit avec moi. Ils parûrent déconcertés en ſe voyant ; un moment après il ſortit ; & j'allois continuer la converſation avec elle, quand elle me dit en ſouriant : mon mari vous aime, Madame, & vous méritez d'être aimée plus que perſonne au monde ; ainſi je n'entreprendrai point de le détacher de vous, j'y perdrois mes efforts ; il vaut mieux que j'aie recours à vous-même, & que je remette mes intérêts entre vos mains : c'eſt donc à vous, à votre amitié pour

moi, que je recommande mon mari; j'ai de l'attachement pour lui, & il le mérite, au penchant près qu'il sent, & qu'il est bien difficile de ne pas sentir pour une femme aussi bien faite que vous l'êtes : je suis sûre que ce penchant vous est à charge, & il m'afflige; je ne lui ai rien dit encore : j'ai cru que vous le rameneriez mieux que moi, & qu'il seroit plus touché du chagrin qu'il me donne, si vous l'y rendiez sensible. Il m'aimoit autrefois; disposez donc son cœur à plaindre du moins le mien : l'estime & le respect qu'il a pour vous donneront du poids à ce que vous lui direz en ma faveur; feignez que je suis aimable, & il vous croira : vous l'en persuaderez encore mieux que ne feroient mes reproches.

A peine eut-elle achevé de parler que je l'embrassai de tout mon cœur, je me jettai dans ses bras : je crois même que nous pleurâmes : & le moyen à mon égard que je ne me fusse pas attendrie, que je n'eusse pas été remplie de zele pour les intérêts d'une femme qui venoit me dire que j'étois plus aimable qu'elle, & qui demandoit quartier à mes charmes : le tour étoit trop adroit; aussi je n'y résistai pas, je l'embrassai encore, & puis je recommençai, je l'accablai de caresses,

je la trouvai adorable, cent fois plus belle que moi : car l'amour-propre, quand il a son compte, est si tendre, si reconnoissant, si modeste ! il rend tout ce qu'on lui donne.

Je ne rapporterai point les discours que nous nous tînmes; notre attendrissement rendit la scène assez muette, je l'assurai qu'elle seroit contente; & elle me quitta.

Son mari rentra qu'il n'y avoit pas un demi-quart-d'heure qu'elle étoit sortie; la joie étoit peinte sur son visage. Madame, me dit-il, voilà qui est fini, je ne vous serai plus importun; je viens vous demander pardon de vous l'avoir été; je vous admire, vous êtes la vertu même : (& je me serois bien passé de ces éloges-là; ils me déplûrent par pressentiment.) J'écoutois à la porte de votre chambre, lorsque ma femme vous a parlé, ajouta-t-il : je suis charmé d'elle : quelle femme ! quel caractere ! voyez comme elle m'aime ! elle redemande mon cœur; elle veut le tenir de vous; elle l'aura, Madame, vous avez promis d'y faire vos efforts, & je vous obéis. Je ne vous ai pas encore parlé, lui répondis-je assez vivement; oh ! vous avez raison, ajouta-t-il, sans m'entendre; oui, j'avois un grand tort, je le sens tout

entier. La pauvre enfant! quelle tendresse! vous serez contente, vous m'estimerez; car je vais l'aimer plus que jamais.

Là-dessus il partit, ou plutôt il vôla, sans me donner le temps de lui répondre un mot. Pour moi je restai immobile : je me regardai comme une dupe. Si j'avois revu sa femme dans ce moment-là, elle n'auroit pas eu si bon marché de moi : je ne l'aurois pas trouvé si charmante, & je ne lui avois dit qu'elle l'étoit qu'à condition que je le serois toujours plus qu'elle : son mari ne tenoit pas la condition, & cela ne m'accommodoit point.

Je fus long-temps étourdie de ce que je venois d'entendre : à la fin sortant de ma place, où il m'avoit comme fixée, & souriant de dépit : voilà une petite femme qui va être bien glorieuse ; mais je l'humilierai peut-être; & son mari n'est qu'un étourdi.

En effet, j'arrêtai dans mon esprit que je travaillerois à la rechûte de ce mari : je lui destinai quelques regards qui n'étoient gueres charitables pour la femme; mais d'autres incidents me firent oublier ce malin projet. Cette femme-là vit encore ; & il n'y a pas plus de dix ans que je lui ai pardonné : avant ce temps-là, sa figure m'a

toujours déplû; je voyois bien qu'elle étoit aimable, & avec tout cela, je le voyois ſans en rien croire: un peu de vanité rend ces circonſtances-là poſſibles.

Après cette aventure, je plûs à un jeune homme, beau, bienfait, qui, de l'air dont il m'annonça ſon amour, m'en parla comme d'une faveur qu'il me feſoit; mais je trouvai la faveur impertinente, & je l'en remerciai ſans en vouloir: autant que je m'en reſſouviens, mon remercîment fut plaiſant. Vous m'aimez donc, lui dis-je? à la bonne-heure: continuez, mon cher: apportez-moi ſouvent votre belle figure, & ces beaux airs de tête; ils me divertiſſent déjà; c'eſt toujours quelque choſe: eh! que ſçait-on? à force de rire de la bonne opinion que vous en avez, je m'y accoutumerai peut-être, on ſe fait à tout. Tenez, je gagerois que vous avez pu plaire à quelque femme: continuez, vous dis-je.

Apparemment que l'épreuve que je lui propoſois lui parut trop douteuſe; car il me quitta. Hélas! s'il avoit tenu bon, je n'aurois voulu répondre de rien, il auroit pu réuſſir. Les femmes l'appelloient le beau garçon: cette réputation-là eſt bien intéreſſante pour nous; car nous ſommes ſi folles, ou ſi diſpoſées à le devenir! ſi ce n'avoit pas été

lui que j'aurois aimé, ç'auroit été le titre qu'on lui donnoit; cela revient au même, & mene tout aussi loin.

Après que je l'eus congédié, mon mari eut une affaire de conséquence, dont le jugement dépendoit d'un homme en place; mon mari l'alloit voir souvent & n'en rapportoit pas de grandes espérances; j'allai le voir à mon tour, j'en reçus l'accueil le plus obligeant : il me pria d'entrer dans son cabinet; & là, me fit la réussite de notre affaire d'une difficulté insurmontable : je ferois pourtant l'impossible, ajouta-t-il, pour obliger une aussi belle Dame que vous. Là-dessus il me baisoit la main, avec des yeux qui applanissoient toutes les difficultés, si j'avois voulu aller par le chemin qu'ils m'enseignoient. Monsieur, lui dis-je, d'un air sec & sérieux, notre affaire est perdue, je l'abandonne. Un homme aussi zélé que vous l'êtes pour moi n'est plus en état de rendre justice : cependant j'informerai mon mari des dispositions où je vous laisse, & je suis persuadée qu'il a trop d'honneur pour abuser du mépris que vous feriez du vôtre.

Je vis à ces mots son visage s'allonger de moitié : je lui fis la charité de ne vouloir pas le regarder fixement alors, & je sortis dans une situa-

plus favorablement que nous ne l'avions demandé. En effet, je crois qu'il nous accorda par galanterie, ce que nous aurions eu de la peine à mériter par justice.

Il faut l'avouer, les hommes galants, en pareil cas, quand une jolie femme leur parle, sont sujets à s'éxagerer la valeur de ses raisons: c'est un défaut sans doute; mais je l'aimerois encore mieux que celui de ces hommes austères, que j'ai connus, qui, afin de n'être point surpris par une femme aimable, commencent par trouver toutes ses raisons mauvaises, pour ne point risquer de les trouver trop bonnes. Ce qui est de vrai, c'est qu'il est bien difficile d'être juste, quand on est si austère; & pour moi je crois qu'on est déjà surpris, quand on craint tant de l'être. Je souhaite que ce que je dis ici engage à quelques réflexions les personnes du caractere dont je parle. Je n'écris l'histoire de ma vie que dans l'espérance qu'elle pourra servir à l'instruction des autres. Revenons à moi.

Je recevois tous les jours tant de preuves que j'étois aimable, & ces preuves-là me fesoient tant de plaisir, que je n'oubliois rien pour en recevoir toujours de nouvelles. Quand je dis que je n'oubliois rien, quelque forte que soit cette expression-

là,

là, elle ne signifie rien en comparaison de ce que je veux dire. Mais comment faire ? nous avons tant de foiblesses qu'on ne peut exprimer, qui n'ont point encore de nom dans la Langue, & qui peut être n'en auront jamais: le tout en conséquence de l'envie que nous avons de plaire à ces hommes, dont nous avons gâté le goût, & que nous ne piquons plus, si nous ne donnons à nos agréments naturels un certain assaisonnement dont nous ne sçaurions nous parer qu'aux dépens de la pudeur, qui devroit être la plus aimable de nos grâces! De sorte qu'aujourd'hui ce n'est pas assez que d'être née belle ou jolie, cela ne vous sert de rien; & vous avez affaire à des yeux insipides, si vous ne les animez d'un air de corruption qu'on est obligé d'y mettre; qu'il est difficile d'attraper, si vous n'avez vous même les sentiments un peu libertins, & qu'il ne faut pas outrer pourtant: car vous vous déshonoreriez, si vous ne vous arrêtiez pas au point requis. A la vérité on l'a poussé si loin, qu'il faudroit-être bien mal-adroite, ou bien effrontée pour le passer.

Pour moi j'eus d'abord de la peine à me jetter dans cet excès de coquetterie: la mienne étoit encore timide; mais petit à-petit elle s'enhardissoit: un degré d'immodestie, que je me permet-

ou de moi ; & ne vous imaginez pas, lorſqu'il paſſoit une belle femme, que je la regardâſſe, moi : j'avois trop de peur de la trouver belle, & qu'elle ne le remarquât.

C'étoit ainſi que je vivois, quand un homme veuf, qui s'étoit rendu mon Amant, & qui avoit une fille de dix-ſept à dix-huit ans, rompit le commerce que nous avions enſemble cette jeune perſonne & moi, & lui défendit à mon inſçu de me voir.

Il l'envoya d'abord à la campagne chez une de ſes parentes, afin de m'accoutumer d'une façon plus honnête à la perdre de vue : mais elle revint, & depuis ſon retour, je ne la vis pas deux fois en un mois ; j'en étois étonnée, & j'attribuois cela à un de ces caprices qui prennent ſouvent aux femmes. Son pere même en levoit les épaules avec moi, & traitoit ſon humeur de volage : mais la fille m'aimoit, & comme elle obéiſſoit à contre-cœur, elle confia à une femme les véritables raiſons de ſon procédé avec moi. Cette femme ne put ſe coucher ſans venir en ſecret me faire cette confidence ; & voilà comme nous ſommes faites, cela eſt dans l'ordre : quand nous trouvons occaſion de mortifier notre prochain, & que la mali-

gnité naturelle qui nous y porte peut se mettre à l'abri d'un air de bienveillance, oh! elle est bien charmée.

J'appris donc pourquoi cette fille ne me voyoit plus, & je l'appris au moment que je venois de quitter son pere, qui ne m'avoit jamais paru plus tendre que ce jour-là.

Je rougis au rapport qu'on me fit, & je ne me ressouviens point d'avoir jamais reçu de leçon d'honneur plus vive; car je me doutai tout-d'un-coup des motifs qu'avoit eu le pere, quand il avoit fait cette défense. Je compris l'affront qui m'en revenoit, & je fus honteuse de le mériter: j'étois si outrée que je fus m'enfermer sur le champ pour lui écrire: je ne le ménageai point dans ma lettre, & je la finis en lui défendant à mon tour, d'une façon terrible, de revenir jamais chez moi.

On me dit que la lecture de ma lettre l'avoit fait rire; il y répondit aussi-tôt, & voici à-peu-près quelle étoit sa réponse.

Il est vrai que j'ai défendu à ma fille de vous voir: eh bien! en vérité, cela vaut-il la peine que nous nous brouillions ensemble, ma Charmante? En conscience, mon intention a été pardonnable: j'avoue que je ne vous l'ai pas dite, parce que j'ai regardé

cela comme un petit arrangement domestique, dont il n'étoit pas besoin de vous étourdir, ma Reine. Écoutez-moi, sans vous fâcher : je veux marier ma fille ; cela est juste : or ma fille, en vous voyant si aimable, voudroit le devenir autant que vous l'êtes ; & moi j'ai cru bonnement qu'il ne lui appartenoit pas encore de se donner tant de grâces, & qu'elles pourroient nuire au projet que j'ai formé de lui trouver un époux : dès qu'elle sera mariée, je vous la rends ; êtes-vous contente ? bon soir, plus de promptitude, ma Déesse. J'aurois grande envie d'aller me jetter à vos genoux, pour vous demander pardon d'une faute, malheureusement nécessaire : ce sera quand il vous plaira. J'attendrai patiemment, sans murmurer, comme on attend les faveurs des Dieux : entre nous pourtant je me veux mal d'être le pere d'une petite friponne qui est cause que vous m'avez tant querellé. Je vous dirai que cette étourdie ne veut plus être qu'en corset, pour ne vous avoir jamais vue autrement. Voyez, je vous prie ! c'est bien à elle à faire, ma foi ! N'êtes-vous pas de mon sentiment ? Je suis, &c.

Je déchirai cette lettre en mille morceaux ; mais, comme on voit, je l'ai gardée long-temps dans ma mémoire ; & sans que je m'en apperçusse trop,

ce fut-là le premier accident qui tempéra ma coquetterie.

En voici un ſecond, qui eut auſſi le même effet. Je fus un jour témoin de la bruſquerie d'un Cavalier avec une de mes amies. J'avois remarqué depuis quelque temps qu'ils ſe voyoient tous deux d'aſſez bon œil. Je n'ai jamais ſçu le ſujet de la querelle où je les ſurpris : mais ce Cavalier perdit avec elle le reſpect d'une façon ſi hardie, quoique pourtant peu groſſiere ; il me parut abuſer ſi inſolemment des raiſons qu'elle pouvoit avoir de le ménager ; & ſon reſſentiment à elle me parut ſi timide, je lui vis une colere ſi humble, ſi gênée, que la pauvre Dame me fit vraiment pitié.

Et en effet, une femme ne peut guère eſſuyer de moment plus dur que celui-là ; & moi qui vis cela, ſi j'avois une fille qui eût de l'eſprit, je croirois l'élever mieux en lui feſant voir une pareille choſe, qu'en lui montrant mille exemples de vertu. La vertu eſt belle à la vérité ; mais le vice, par de certains côtés, a encore plus de laideur qu'elle n'a de charmes : oui, il feroit plus d'horreur qu'elle ne feroit de plaiſir, quoiqu'elle en faſſe infiniment. Je dis le vice, car la ſimple galanterie en eſt un : c'eſt un déſordre dans l'eſprit

dont le cœur a bientôt ſa part ; & ſi ce déſordre a des douceurs, il n'y a point de femmes qu'elles tentaſſent, ſi elles en connoiſſoient bien l'amertume.

L'aventure de mon amie me rendit les hommes moins conſidérables ; je devins moins avide de leur plaire : ma jeuneſſe continuoit à ſe paſſer ; ce qui m'en reſtoit, je le perdois auprès d'une jeune femme, je le ſentois bien : car, quoi qu'on diſe de notre amour-propre, il nous éclaire à merveille ſur nos déſavantages, quand ils ſont de cette eſpece ; & s'il nous dupe alors, c'eſt en nous perſuadant que nous pouvons dérober ces déſavantages-là aux yeux des autres, comme je croyois y parvenir en folâtrant plus que de coutume pour contrefaire la jeune ; car une de nos folies encore eſt de penſer à certain âge que des airs étourdis nous rajeuniſſent. Hélas ! nous n'acquérons par-là qu'un défaut de plus, qui eſt d'être de mauvais ſinges. On a beau s'évertuer : quelque feu qu'on ait à l'âge où j'étois, en eût-on à ſoi ſeule plus que toute la Jeuneſſe d'une Ville ; jamais ce feu-là ne reſſemble au feu qu'on a à vingt ans : il peut bien être plus fou ; mais il ne ſera jamais ſi jeune : il y a toujours quelque choſe qui le caractériſe, &

qui le différencie. Les femmes ne le croient point, & ne le croiront jamais, qu'après avoir, comme moi, donné la comédie.

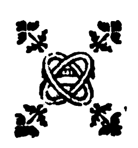
Dans ce temps-là, la femme-de-chambre d'une Dame avec qui j'étois très-étroitement liée, la vola, en prenant congé d'elle, & lui emporta, dans une petite caſſette, une ſomme d'argent aſſez conſidérable, qui provenoit de ſes épargnes, & du gain du jeu.

Cette Dame n'oſa faire éclater ce vol, pour des raiſons que je ne ſçavois pas encore toutes entieres, mais que j'appris dans la ſuite; elle vint me prier de parler à cette malheureuſe, & de l'intimider le plus que je pourrois. J'allai donc trouver cette femme-de-chambre qui ne ſe cachoit pas, & à qui je repréſentai le péril & la honte d'une pareille action.

Madame eſt une ingrate, me répondit-elle en ſecouant la tête, & d'un ton ferme : elle avoit promis de récompenſer mes ſervices mieux qu'elle n'a fait, & ce que je lui ai pris m'étoit bien dû; ainſi il n'y a rien à dire. Au reſte, je ne la crains point; j'ai dans mes mains une douzaine de lettres que M...... lui a écrites, & qui l'empêcheront d'être méchante. A l'égard de la honte de l'action dont vous me parlez, quand il ſeroit

vrai que je lui aurois pris plus qu'elle ne me doit, (ce qui n'eſt pas, & ce dont je ne ſuis pas capable) pardi ! je ne ſuis pas obligée de rougir plus qu'elle. Au bout du compte chacun a ſes défauts : celui de Madame eſt d'aimer l'amour, & le mien eſt d'aimer l'argent, ſur-tout quand il m'appartient : voilà tout ce j'ai à vous répondre, à vous, Madame, que j'honore beaucoup. Cela dit, elle fit une grande révérence, & ſe retira fierement. Pour moi j'allai rejoindre mon amie, à qui j'adoucis un peu la réponſe de cette créature ; mais à qui je conſeillai avec amitié de laiſſer-là ſon argent. Elle me quitta confuſe, non ſans verſer quelques larmes, que l'intérêt ne fit pas couler : elles eurent un motif plus raiſonnable ; je le compris à la maniere dont elle ſe comporta depuis.

Il me reſte encore ſur cette hiſtoire de quoi remplir une Feuille, & je continuerai ſuivant ce que j'entendrai dire.



DIX-NEUVIEME FEUILLE.

IL m'a paru que l'hiſtoire de la Dame en queſtion n'avoit pas déplû, & quoiqu'elle ait déjà fait le ſujet de deux Feuilles, je crois qu'il ne ſeroit pas à propos de la laiſſer imparfaite, puiſqu'on m'en a fourni la ſuite qui finit à cette troiſieme Feuille.

Je fis de grandes réflexions ſur la perfidie de cette femme-de-chambre envers ſa maitreſſe; & en effet, quand on y penſe bien, on ne ſçauroit comprendre comment il eſt poſſible qu'une femme, en certains cas, puiſſe ſe réſoudre à ſe fier à un domeſtique. Par quelle étrange diſpoſition d'eſprit perd-elle de vue tous les malheurs qu'elle riſque? ou ſi elle les enviſage, quel eſt le tour d'imagination qui lui en ôte l'effroi? tant de danger & tant de confiance enſemble ſont-ils concevables? comment cela s'arrange-t-il dans ſa tête? Si une femme alors pouvoit pour un moment ſe ſéparer de ſa paſſion & la mettre à l'écart, & qu'après elle examinât de ſang-froid ce qui lui fait croire que ſa confiance étoit raiſonnable, il n'eſt point

d'égarement d'esprit qu'elle jugeât digne d'entrer en comparaiſon avec le ſien; point de ſécurité qui lui parût ſi ſtupide, ſi imbécille que la ſienne: mais avec de la paſſion, ce n'eſt plus cela; nous ne voyons plus les objets comme ils ſont, ils deviennent ce que nous ſouhaitons qu'ils ſoient, ils ſe moulent ſur nos deſirs. Une femme a beſoin du miniſtere d'un domeſtique; d'abord elle héſite à s'en ſervir. Mettra-t-elle entre ſes mains l'honneur de ſon mari, le ſien, quelquefois ſa vie même? Dépendra-t-elle d'une âme vénale, d'un ſujet d'autant plus indigne, qu'elle le trouvera diſpoſé à lui prêter ſon ſecours? Il y a un péril preſque inévitable à s'y fier; mais elle voudroit bien qu'il n'y eût point de péril: & la voilà perdue; ç'en eſt fait, le péril diſparoît: l'envie qu'elle a de ſe trouver des ſûretés lui en fournit à perte de vue; elle croit les examiner, & ne ſçait pas que c'eſt le plaiſir qu'elles lui font qui en eſt le juge.

N'avez-vous jamais vu des enfants qu'on amuſe avec des contes de Fées? Ils croient tout ce qu'on leur dit; une femme dans l'état où je la mets leur reſſemble: c'eſt poſitivement un enfant comme eux; ce ſont de vrais contes de Fées, que les idées dont ſa paſſion l'amuſe.

J'ai cru devoir m'arrêter un peu là-deſſus: il y

a bien des perſonnes de mon ſexe, qu'il eſt encore temps d'avertir, & que l'amour n'a pas jettées encore dans l'enfance dont je parle. Que cet état leur inſpire donc une frayeur ſalutaire : rien n'eſt plus rapide que le mouvement qui nous y entraîne, & quand nous y ſommes, rien de plus miſérable, rien de plus abandonné que notre eſprit alors ; rien de plus inacceſſible à tout ſecours que ſa miſere ; &, pour comble de malheur, que devient-on, quand on ceſſe d'aimer ? car on n'aime pas toujours : hélas ! le repentir nous prend où l'amour nous laiſſe.

Revenons à moi : l'âge enfin me gagnoit, il n'étoit plus queſtion de jeuneſſe, ni d'aucun artifice pour paroître jeune : mon viſage là-deſſus n'étoit plus diſciplinable, & il falloit me réſoudre à l'abandonner. Malgré cela un peu de conſolation me reſtoit encore ; car une femme ſe retourne comme elle peut dans ces occaſions-là : elle ſeroit inconſolable, ſi rien ne la ſoulageoit dans ſon affliction : mais la nature charitable pourvoit à tout. A la place d'un avantage qu'elle nous ôte, ſa faveur nous diſpenſe de petites chimeres, au moyen deſquelles nous coulons le temps & prenons patience.

Par exemple, je n'étois plus jeune : mais j'avois

de l'embonpoint, beaucoup de ſanté, & dans mon eſpece, je me trouvois très-aimable; non pas aimable comme une jeune femme : mais n'y a t-il pas des charmes de différent caractere? une femme faite, & d'un certain âge, n'a-t-elle pas les ſiens?

Voilà comme je raiſonnois pour le repos de mon âme, & effectivement je durai quelque temps avec le ſecours de cette idée-là: mais dès-lors mes appas étoient déjà ſi confirmés; j'étois tellement une femme faite, que je la fus bientôt trop, & que, toute reſſource épuiſée, il fallut au bout du compte en venir à la raiſon, & voir au vrai ce que j'étois.

Je le vis donc, & avec moins de chagrin qu'on ne penſe; car, à travers toutes mes chimeres, de temps en temps la vérité avoit percé comme un éclair: de ſorte que, quand elle parut tout-à-fait, je la vis comme une choſe dont j'avois déjà eu des nouvelles.

Me voilà donc vieille, & reconnue par moi pour telle, & avec ces débris de beauté qui font connoître aux autres qu'on a été belle. Eh bien! puiſqu'il faut le dire, ces débris-là me flattoient encore, je m'intéreſſois à ce qu'on en penſoit. Cela eſt bien fou, j'en conviens; mais auſſi c'eſt

l'hiſtoire d'une femme que je rapporte : coquettes, quand nous ſommes aimables ; coquettes, quand nous ne le ſommes plus : dans le premier cas, nous travaillons à être aimées ; dans le ſecond nous travaillons à montrer que nous avons mérité de l'être : de façon que ſouvent je feſois encore l'agréable, & quelquefois j'oſois eſperer que je plairois ; ce qui jettoit un ridicule dans mes actions, qui m'attira une vigoureuſe correction.

Allant un jour rendre viſite à une Dame, qui, la veille, avoit été avec moi d'une partie de campagne avec d'autres perſonnes, on me dit qu'elle n'étoit point chez elle, mais qu'elle alloit revenir.

J'entrai dans ſon cabinet pour l'attendre, & j'y cherchois ſur des tablettes un livre pour m'amuſer, quand je vis tomber un billet à mes pieds. Nous ſommes curieuſes, nous autres : je ramaſſai le billet, & l'ouvris, me doutant bien qu'on y traitoit d'amour, & je ne me trompois pas : mais ce que je n'aurois pas deviné, c'eſt qu'il y étoit traité à mes dépens. L'honnête-homme qui écrivoit ſe plaignoit à la Dame de la gêne où j'avois mis ſon cœur, en les accompagnant à une promenade particuliere qu'ils firent à cette campagne. Et remarquez que cet homme, qui m'en vouloit tant, m'avoit alors, au ſortir du dîner, fait

des compliments, dont je m'étois, je l'avoue, félicitée, comme d'une bonne fortune; & il est vrai qu'en conséquence de ces mêmes compliments, qui m'avoient toute réjouie, je m'étois plû à être avec lui, & l'avois perdu de vue le moins qu'il m'avoit été possible. Voici à présent quel étoit son style dans le billet.

Au nom de notre amour, ma chere Maitresse, rompez avec cette vieille Madame de...... C'est une charité que vous me ferez, car je la haïs autant que je vous aime. Sçavez-vous bien pourquoi elle nous suivit hier dans cette allée où nous nous promenâmes? vous ne le devineriez pas: c'est qu'elle tomba subitement amoureuse de moi; & cet amour-là, c'est un mauvais tour que m'a joué une honnêteté que je lui fis. Peste soit de la politesse! Imaginez-vous qu'au sortir du repas j'eus le malheur de la gracieuser sans réflexion, parce que vous veniez de me serrer la main, & que j'en avois une joie, qui attendrissoit toutes mes expressions, & qui m'auroit fait gratieuser ma bisayeule, si elle avoit été là. La bonne Dame a pris ma distraction pour un hommage, & s'est mise à m'aimer sans autre forme de procès. Ainsi me voilà chargé de son cœur, pour n'avoir sçu ce que je lui disois. Que ferai-je

de

de cette antiquaille-là? défaites-m'en, je vous prie; car cette femme-là voudra que je l'aime de gré ou de force; elle le voudra, vous dis-je. Vous ne sçavez pas ce que c'est que la coquetterie de ces femmes-là. Il n'y a rien de si opiniâtre, & j'ai bien peur, si vous n'y mettez ordre, qu'elle ne vienne relancer son infidèle jusques chez vous. Oh, parbleu! épargnez-moi l'embarras de faire le cruel. Faudra-t-il que je lui demande quartier? Tout de bon, mon Amour, brouillez-vous avec elle, pour m'en délivrer; & si cela ne suffit pas, dites-lui que je médis d'elle & que je sçais son âge. Bon jour, mes belles mains; je vous adore, & j'irai vous le jurer dans un quart-d'heure.

Je repliai le billet bien promptement, après l'avoir lû, & m'en allai sur le champ digerer mon aventure, & après bien des réflexions, bien des projets de vengeance, bien des soupirs, & beaucoup de honte, je conclus........ Hélas! je ne conclus rien: je me couchai seulement triste, vaine & humiliée; mais un mois après, je conclus quelque chose.

Un de nos amis nous avoit invités à venir dîner chez lui, mon mari & moi: nous y allâmes au jour marqué. Le Portier nous laisse entrer sans nous

rien dire: je monte, je rencontre une femme-de-chambre, qui pleure, & passe sans me voir: inquiette de ce que cela signifie, je parviens jusqu'à la chambre de la Dame, avec qui j'étois fort liée, & de qui j'étois la confidente, comme elle étoit la mienne; je la vois par derriere dans un fauteuil; d'aussi loin que je l'apperçois, je cours à elle pour la surprendre & l'embrasser; je me jette à son cou: dans l'instant j'entends des cris & des sanglots dans un cabinet prochain, & je vois que c'est une femme morte que je tiens embrassée.

Tout mon sang se glaça dans mes veines, & je tombai sur elle évanouie: le cri que je fis en tombant fit sortir les personnes qui étoient dans le cabinet: c'étoient son mari, & son fils, jeune homme âgé de dix-huit ans. Des Prêtres arriverent: mon mari entra: on me fit revenir: mon évanouissement fut court: j'ouvris les yeux dans le moment qu'on emportoit le corps de mon amie: j'en frémis encore: sa tête penchoit, je vis son visage. Juste ciel! quelle différence de ce qu'il étoit alors, à ce que je l'avois vu trois jours avant! L'apoplexie, dont elle étoit morte, en avoit confondu les traits. Ah! quelle bouche & quels yeux! quel mélange de couleurs horribles!

J'ai vu dans ma vie bien des figures, que l'imagination du Peintre avoit tâché de rendre affreuses; mais les traits qui me frapperent, ne peuvent tomber dans l'imagination: la mort seule peut faire un visage comme celui-là: il n'y a point d'homme intrépide que cela ne rappellât sur le champ à une triste considération de lui-même. Toutes ces laideurs funestes, on les trouve en soi, elles nous appartiennent. On croit être ce que l'on voit & l'on frémit intérieurement de se reconnoître.

Mais passons: il fallut presque me porter jusqu'à mon carrosse, & je me mis au lit, dès que je fus arrivée chez moi.

Mille tristes pensées vinrent m'assaillir alors; &, pour la premiere fois, je songeai que j'étois destinée à mourir. Hélas! mon amie n'avoit pas eu le temps de faire cette réflexion-là. Je sçavois que, lorsqu'elle mourut, il y avoit bien loin des idées qui l'occupoient, à l'idée de la mort; & je me demandois ce qu'elle étoit devenue, par inquiétude pour ce que je pouvois devenir moi-même. Où étoit-elle alors? ne restoit-il rien d'elle que ce corps sans mouvement, que j'avois vu emporter? Cette âme subitement enlevée à tant de chimeres, quel étoit son sort? & moi, je mour-

rai donc aussi, me disois-je; & j'ai vécu jusqu'ici sans le sçavoir. Mais qu'est-ce que mourir? Et quelle aventure est-ce que la mort? Qu'elle est terrible, si j'en crois ma Religion! A Dieu ne plaise qu'on me soupconne d'avoir, un seul instant de ma vie, douté de ce qu'elle nous dit: je rapporte simplement la maniere dont se tournoient alors mes pensées. Eh! y a-t-il quelqu'un parmi nous qui puisse douter de la vérité de sa Religion? L'esprit pourroit-il s'égarer jusques-là? est-il de perversité du cœur qui puisse entraîner tant de bétise? non, je ne l'imagine pas. Et s'il y a même des impies, qu'ils fassent les incrédules là-dessus tant qu'ils voudront; mais qu'ils ne se flattent pas de l'être; car ils se trompent, & confondent les choses. Qu'ils s'examinent bien sérieusement. Je ne suis qu'une femme, & je leur assûre qu'ils ne trouveront en eux qu'un profond oubli de Dieu, qu'un violent dégoût pour tout ce qui peut les gêner dans leur libertinage, & qu'une malheureuse habitude de vivre à cet égard-là sans réflexion. C'est tout cela qu'ils prennent pour incrédulité; il ne peut pas y en avoir d'autre. Quand on n'aime pas ses devoirs, en sentant qu'ils sont incommodes, on croit voir qu'ils sont inutiles Voilà la méprise funeste qu'un cœur corrompu fait faire

à l'esprit ; voilà ce qui fournit aux libertins toute leur Philosophie. Mais, grâce au Ciel, toute folle & toute dissipée que j'avois été pendant ma vie, Dieu ne m'avoit pas abandonnée jusques-là. J'avois eu plus de négligence que de haîne pour mes devoirs : & quand je pensois que la mort étoit terrible, si j'en croyois ma religion ; c'est que je me reprochois de l'avoir crue, cette Religion, comme font une infinité d'honnêtes-gens dans le monde, qui n'ont jamais songé à la révoquer en doute, qui frémiroient de le voir faire : mais qui, contents de s'appeller Chrétiens, vivent avec ce nom-là qu'ils professent, tout aussi tranquilles que s'ils professoient la chose. Je passai plusieurs jours dans ces réflexions, pendant lesquels le monde prit à mes yeux une autre face.

Mon mari tomba malade, & mourut quelque temps après, plein d'une amitié pour moi, que je devois à son bon cœur plus qu'à mes soins. Je lui demandai mille fois pardon de ne lui avoir pas donné d'assez vifs témoignages de la mienne : je versai un torrent de larmes, il me serra la main, & mourut.

Je fus quelques jours ensevelie dans la douleur la plus profonde, & il ne m'avoit point laissé d'enfants. Sa nièce, qui étoit orpheline, me tint lieu

de fille; je me chargeai de son éducation & de sa fortune, & je rompis sans retour avec tout ce qu'on appelle plaisirs du monde, & avec toutes les personnes qui les aimoient: je ne fréquentai plus qu'un certain nombre de femmes retirées, qui m'associerent à leurs fonctions dévotes: mais je me rebutai bientôt de leur commerce: je ne leur entendois parler que de leur Directeur: leur vie se passoit en scrupules, qui demandoient qu'on le revît quand on venoit de le quitter, & puis qu'on y retournât après l'avoir revu, & puis qu'on l'envoyât prier de revenir, quand on ne pouvoit l'aller chercher; cela ne me plaisoit point, je trouvois beaucoup d'imperfection dans ce besoin éternel qu'on avoit de la créature pour aimer le Créateur. Je croyois voir là-dedans que la chair étoit plus dévote que l'esprit; & il me paroissoit enfin que ce violent amour pour Dieu pouvoit fort bien ne servir au cœur que de prétexte pour une autre passion.

Un de ces Directeurs mourut, & la Dame à qui il appartenoit en pensa devenir folle. Son pieux désespoir me scandalisa. Dieu, qui lui restoit, ne lui suffisoit pas pour la consoler: & je quittai tout-à-fait ces compagnes qui ne pouvoient s'accommoder de ses volontés, pour me retirer à

la campagne, où je fais mon séjour ordinaire, & où mon Curé prend soin de ma conscience, sans avoir rien à démêler avec mon cœur.

VINGTIEME FEUILLE.

J'APPRENDS qu'il a paru dans le Public une Feuille intitulée : *un Spectateur François*, où l'on fait une Critique d'Inès, Tragédie de M. de la Motte. Quelques personnes, trompées par le titre, auront pu me l'attribuer ; & je crois devoir avertir qu'elle n'est point de moi, que je ne sçais d'où elle part, & même que je ne l'ai point lue. Ce n'est point parce qu'elle critique l'ouvrage d'un homme illustre, que je prends soin d'avertir qu'on ne s'y méprenne pas, & qu'elle ne m'appartient point ; il est vrai que j'estime infiniment M. de la Motte, & je serois d'un esprit bien peu sensé, si je n'étois dans ce sentiment-là : mais en qualité de Spectateur des hommes, tel que je suis, M. de la Motte, avec tout son mérite & sa réputation, ne m'effraie point, & devient à mes yeux un homme comme un autre, c'est-à-dire, un simple sujet d'observation, de même que l'homme dont

on ne parle point & qui se perd dans la foule.

Il n'y a ni petit, ni grand homme pour le Philosophe : il y a seulement des hommes qui ont de grandes qualités mêlées de défauts : d'autres qui ont de grands défauts mêlés de quelques qualités : il y a des hommes ordinaires, autrement dit, médiocres, qui valent bien leur prix, & dont la médiocrité a ses avantages ; car on peut dire, en passant, que c'est presque toujours aux grands hommes en tout genre que l'on doit les grands maux & les grandes erreurs : s'ils n'abusent pas eux-mêmes de ce qu'ils peuvent faire, du moins sont-ils cause que les autres abusent pour eux de ce qu'ils ont fait.

Mais, pour revenir à mon sujet, je n'avertis que la critique d'Inès n'est point de moi, que parce qu'elle n'en est point. Si elle est bonne, que le véritable Auteur en soit loué, je ne veux le bien de personne : si elle est mauvaise, j'ai assez de mes fautes, sans me charger de celles d'autrui. En fait de critique ou d'éloge, je suis bien-aise que personne ne fasse pour moi ; je m'en tiens au peu que je sçais faire, & je veux avoir tort ou raison par mes propres Œuvres.

Je ne ferai plus qu'une attention-là dessus : la critique d'Inès est intitulée : *un Spectateur François*.

Je n'ai rien à dire à l'Auteur qui a pris mon titre ; mais si j'avois été homme à faire valoir exactement le Privilége de mon Livre, l'Imprimeur de cette Critique, mise sous mon Titre, n'auroit pas trouvé son compte avec moi. Passe pour cette fois, où je me contente de dire que cette Feuille anonyme ne m'appartient point: mais, si on y revenoit, je prendrois les mesures convenables en pareil cas, & je ne souffrirai plus une confusion de Titres, dont le moindre inconvénient seroit de me faire ou plus d'honneur, ou plus d'injure, & qui avec cela pourroit me charger de l'iniquité de tout homme dangereux & hardi, qui voudroit écrire sans être connu, & par-là livreroit mon caractere & l'innocence de mes mœurs à la discrétion de son audace.

Puisqu'il s'agit ici d'Inès, & qu'il m'a fallu discontinuer la suite des sujets que j'ai coutume de traiter dans mes Feuilles, je vais donner la moitié d'une Lettre qu'un de mes amis m'écrit, de Paris, à la campagne où je suis : je l'avois prié de me dire ses sentiments sur cette Tragédie, & voici comment il s'explique. Les réflexions qu'il fait dans sa Lettre me tiendront lieu d'un Spectateur ordinaire.

Après vous avoir informé de tout ce que vous

vouliez ſçavoir, je vais à préſent vous ſatisfaire ſur le chapitre d'Inès : le Public a déjà fait ſon éloge par la grande avidité qu'il a marquée pour la voir, & moi qui vous parle, j'étois de ce public-là, & même de la portion de ce public la plus avide. Ainſi c'eſt déjà vous dire en gros ce que je penſe de l'ouvrage. Je n'ai pas le temps d'en faire le détail, & je vous en dirai ce que je pourrai, ſans ordre, & ſuivant que les choſes me viendront.

Je trouve d'abord qu'il regne un extrême intérêt dans cette Tragédie : mais de cet intérêt rare qu'il n'appartient qu'à peu d'Auteurs de jetter dans ces ſortes d'ouvrages; intérêt qui vient moins des faits, que de la maniere de les traiter; intérêt encore plus ſemé, plus répandu, que marqué ſeulement en quelques endroits.

Dans les Tragédies ordinaires, paroît-il une ſituation intéreſſante ? elle frappe ſon coup : & voilà qui eſt fini juſqu'au moment qu'il en revienne une autre.

Ici chaque ſituation principale eſt toujours tenue préſente à vos yeux, elle ne finit point; elle vous frappe par tout, ſous des images paſſageres qui la rappellent ſans la répéter : vous la revoyez dans mille autres petites ſituations momentanées, qui naiſſent du dialogue des perſonnages, & qui en

naissent si naturellement que vous ne les soupçonnez point d'être la cause de l'effet qu'elles produisent : de façon que dans tout ce qui se passe actuellement d'intéressant, réside encore, comme à votre insçu, tout ce qui s'est passé ; de-là vient que vous êtes remué d'un intérêt si vif, & si soutenu, & qui est d'autant plus infaillible, que, hors les endroits extrêmement marqués, vous ne distinguez plus les instants où il vous gagne, ni les ressorts qui les contiennent.

Et certainement c'est ce qu'on peut regarder comme le trait du plus grand maître : on auroit beau chercher l'art d'en faire autant, il n'y a point d'autre secret pour cela que d'avoir une âme capable de se pénétrer jusqu'à un certain point des sujets qu'elle envisage. C'est cette profonde capacité de sentiment qui met un homme sur la voie de ces idées si convenables, si significatives ; c'est elle qui lui indique ces tours si familiers, si relatifs à nos cœurs ; qui lui enseigne ces mouvements faits pour aller les uns avec les autres, pour entraîner avec eux l'image de tout ce qui s'est déjà passé ; & pour prêter aux situations qu'on traite ce caractere séduisant qui sauve tout, qui justifie tout, & qui même, exposant des choses qu'on ne croiroit pas régulieres, les met dans un biais qui nous as-

ſujettit toujours à bon compte; parce qu'en effet le biais eſt dans la nature, quoiqu'il ceſsât d'y être, ſi on ne ſçavoit pas le tourner : car en fait de mouvement, la nature a le pour & le contre; il ne s'agit que de bien ajuſter.

Par exemple, le Prince, malgré la convention faite avec ſa Maitreſſe de cacher leur amour, à cauſe du danger qu'il y a de le découvrir, l'avoue pourtant, par une vivacité qui le prend auſſi-tôt qu'on l'en accuſe.

Un génie borné auroit fait ſon perſonnage plus diſcret : il n'auroit pas même imaginé qu'on pût ſe conduire autrement; &, ſans jetter les yeux plus loin, il s'en ſeroit tenu au parti qui avoit d'abord la mine la plus raiſonnable, & qui étoit que le Prince ſe tût là-deſſus; & c'eſt juſtement avec cet eſprit-là qu'on fait des ouvrages ſi froids. Tous les Poëmes dramatiques qui ſont médiocres, ſont pleins de ces régularités glacées; mais il y a une conduite ſenſée d'un ordre ſupérieur, & c'eſt celle que tient un Auteur qui ſçait qu'il y a des occurences où c'eſt agir judicieuſement que de mettre une étourderie apparente à la place d'une action qui ſe préſente d'abord, & qui ſeroit dans l'ordre ordinaire de la raiſon; qu'enfin il y a des inſtants où la paſſion fournit à un homme

des vues ſubites, auxquelles il eſt impoſſible qu'il réſiſte, fuſſent-elles étourdies, & qui doivent l'emporter ſur tout ce qu'il avoit auparavant réſolu de faire, & qu'il avoit cru le plus ſage: car tout paſſionné qu'il eſt cet homme-là, il compare rapidement ce qu'il ſent alors, à ce qu'il avoit projetté, & peut-être n'a t-on jamais le ſens ni plus droit, ni plus vif que dans ces moments-là. La paſſion eſt ſouvent meilleure ménagere de ſes intérêts qu'on ne penſe; & je croirois que la raiſon même dans de grands beſoins la ſecourt de tout ce que ſes lumieres ont de plus ſûr; car l'homme eſt ainſi fait, que tout ce qu'il a lui ſert, & vient à lui quand il le faut.

Mais je m'écarte; revenons au Fils d'Alphonſe: en vertu de quoi étoit-il convenu avec ſa Maitreſſe de ne pas avouer leur amour? En vertu de ce qu'il croyoit que cet amour n'étoit encore connu de perſonne : mais il voit que la Reine l'a pénétré, cela change la thèſe; elle l'en accuſe devant ſon pere: n'en eût-elle encore qu'un ſoupçon, c'eſt tout de même pour Inès que ſi elle en étoit ſûre. Cette Amante n'en ſera pas moins l'objet de ſes fureurs, quoiqu'objet douteux. Il ſeroit donc inutile pour le Prince de s'en tenir à la négative; bien plus, il va devenir dan-

gereux de nier : car dans l'état où sont les choses, c'est priver Inès de la seule défense qui peut lui rester contre la Reine; & cette défense, c'est l'aveu franc & hardi que le Prince fera de son amour pour elle : on pourra respecter, ou du moins ménager une fille de qualité, chérie d'un Prince héritier présomptif de la Couronne, d'un Héros qui fait lui-même les délices de tout un Peuple. Ajoutez à cela je ne sçais quoi de courageux que sent un homme dont l'âme est haute, qui le dégoûte bientôt de toute prudence craintive, & qui lui dit qu'on n'oseroit le braver, & le pousser à bout dans une chose à laquelle il a déclaré qu'il s'intéresse.

Voilà donc tout ce que le Prince envisage, dans le détroit où il se voit; voilà les idées en conséquence desquelles sa passion inquiette lui fait négliger une convention qu'un Auteur ordinaire auroit cru sacrée.

Eh bien ! cette hardiesse ne lui réussit pas; le Roi n'en menace pas moins Inès; & quelques personnes voudroient même qu'il la fît soustraire, comme si le Prince qu'il s'agit de gagner en devoit par là devenir plus docile : mais passons cela; le Roi, dis-je, n'en menace pas moins Inès : il la fait même prisonniere de la Reine, dont il ne

conoît ni la malice, ni la noirceur. Oh ! pour lors le Prince se taira, n'ayez pas peur qu'il parle : il croyoit servir Inès en avouant qu'il l'aimoit, il s'est trompé ; il va croire qu'il l'assassineroit en avouant qu'il est marié avec elle : & voilà bien la passion qui promene toujours nos idées d'une extrémité à l'autre, & quelquefois c'est les mener bien. Ainsi c'en est fait ; jamais il ne dira son mariage ; &, pour tirer Inès de péril, il n'y sçait plus rien que de l'enlever : c'est ce qu'il tente, & qui ne leur réussit pas non plus. Il est vrai qu'Inès lui fait manquer son coup, & se refuse à une action violente & rebelle. Et que ne la force-t-il à le suivre, dira-t-on ? c'est son épouse. Oui ; mais une épouse à qui le mystere de leur union a conservé tous les droits d'une Amante : elle hait le crime, son époux en fait un qui n'est pas consommé, & cette épouse vertueuse veut lui en sauver l'énormité qu'y joindroit un succès coupable, & se sacrifie elle-même à ce peu d'innocence qu'elle peut encore lui conserver : car pour le Prince, il ne court aucun risque ; son pere sera son juge, & ce pere ne se vengera que sur Inès de la violence de son fils repentant. Que j'aime alors à voir la passion de ce Prince, toute fougueuse qu'elle est, connoître pourtant les égards

les plus tendres ; & n'en relever pas moins de la tendre vertu d'Inès ! Que cela peint bien les sentiments d'un époux, qui ne l'est jusqu'ici que sous la figure d'un Amant qu'on favorise, qui n'ôse être heureux qu'en tremblant, & qui voit encore la pudeur de son épouse s'allarmer du bonheur secret qu'il obtient !

Pendant qu'Inès lui représente tout ce que son action a de criminel envers son Roi, ce Roi, dont le Prince vient de forcer la garde, arrive, & trouve son fils l'épée à la main. Cherches-tu à m'ôter la vie, lui dit-il, ou quelque chose de semblable. Ces mots désarment le Prince ; il jette son épée avec une promptitude qui exprime tendrement à son pere tout l'abandon qu'il lui fait de sa personne, toute l'horreur qu'il a lui-même de l'idée qu'on lui impute, & toute l'étendue de son innocence à cet égard.

On démêle bien que le pere sent toute la force de son geste & du discours qui le suit : il continue pourtant de paroître irrité ; & je pense que c'est dans cet endroit-là que le Prince, outré de se voir toujours plus malheureux, & sa Maitresse toujours plus exposée, retombe dans un transport de passion qui me semble admirable. Si l'on ne ménage Inès, dit-il, il fera tout périr ; il

tuera

tuera tout. En l'entendant parler ainsi, vous croiriez qu'il ne connoît plus personne. Point du tout, il est en lui un caractere généreux qui tient la main à son emportement. Du milieu de ces projets de vengeance, & de cette fureur aveugle, il sort machinalement une exception généreuse en faveur de son pere qui le maltraite, & en faveur de Constance, à laquelle le Spectateur ne pense pas alors, & dont on se rappelle tout-d'un-coup la douceur & la vertu, que l'on voit bien être les seules causes de cette exception que le Prince fait pour elle, & pour elle qu'on veut qu'il épouse malgré lui: je ne sçais rien de si beau que cela. Mais à propos de Constance, de cette Princesse rejettée du Prince qu'elle aime, & qui ne sert, pour ainsi dire, qu'à mettre le holà par-tout; qui, de quelque côté qu'on la considere, fait un personnage comme disgracié, d'ailleurs assez uniforme, & qui semble ne devoir pas lui attirer une grande attention, avez-vous rien de plus piquant qu'elle dans cette Tragédie? perdez-vous un instant ses intérêts de vue? combien ne vous les recommande-t-elle pas, par le sacrifice qu'elle en fait elle-même, par la douleur qu'il lui en coûte en les négligeant, par la contrainte où elle tient cette

douleur, afin que ſon injure frappe moins la Reine & le Roi même, par la ſenſibilité qu'elle éprouve aux malheurs du Prince & de ſa Maitreſſe, par ce ſecours affectueux qu'elle leur prête ſans qu'ils le ſçachent, & qu'elle leur offre enſuite : & tout cela ſans faſte, ſans inſinuer aucune de ces oſtentations Romaines, qui gâtent ce qu'on fait de généreux en le vantant, & qui humilient ceux qu'on oblige? Oui, je l'avoue, Conſtance m'a charmé: c'eſt un caractere abſolument neuf; on oublie de l'admirer, à force de l'aimer. Sa douceur & ſa ſimplicité nous dérobant ce qu'il y a de grand, je n'y ſens rien de cette vertu affectée au Théâtre, & avec laquelle peut-être ſeroit-on inſupportable dans le monde. Conſtance eſt comme une perſonne qui vivroit parmi nous, qui vaudroit mieux que nous tous, & dont nous ſentirions avec plaiſir la ſupériorité, ſans y réfléchir avec l'étonnement qu'elle mériteroit.

Avez-vous remarqué ce que vaut l'aveu qu'elle fait au Roi de l'amour qu'elle a pour ſon fils? Que les ſentiments d'un cœur qui ſe choiſit un pareil confident ſont reſpectables! que ce choix eſt bien garant d'une âme dont les foibleſſes mêmes n'enfanteront que des actions vertueuſes! Pour la Reine

ſa mere, je ne l'aime point. Mon ſentiment eſt que M. de la Motte s'eſt trompé dans ce caractere : cette femme-là déplaît moins, parce qu'elle eſt méchante, que par ſa maniere de l'être. Une Reine comme elle doit être plus décemment ſenſible à ces affronts, & laiſſer aux femmes du commun cet éclat humiliant qu'elles font des leurs. Je voudrois donc qu'elle diſſimulât ſans en valoir mieux ; que ſes emportements n'appriſſent pas que c'eſt elle qui a empoiſonné Inès, & qu'elle ne fût ſoupçonnée de ce coup qu'à cauſe de l'intérêt qu'elle auroit eu à le faire.

Après cela je conviens que ſa méchanceté va au profit des autres perſonnages : le malheur d'Inès en eſt plus touchant, la vertu de Conſtance plus ſenſible ; le Roi moins libre de ſe diſſimuler les torts de ſon fils, & plus obligé de le punir, quand ils le rendent criminel. La paſſion du Prince en eſt plus exercée, ſon ſilence obſtiné ſur ſon mariage en eſt plus raiſonnable ; car il y a apparence que, ſoit qu'il meure ou qu'il vive, l'aveu qu'il en feroit, perdroit Inès, à qui l'on ne peut juſques ici rien reprocher, ſinon qu'il l'aime ; enfin cette méchanceté nous amene ce bel endroit, où le Roi, après avoir condamné ſon fils par une rigueur qui n'eſt point dans nos mœurs à la vérité,

mais que la Loi bien exactement obſervée ne déſavoueroit point ; où le Roi, dis-je, parlant à la Reine qui a pourſuivi la mort du Prince, lui dit : eh ! pourquoi jugiez-vous ſa mort ſi néceſſaire ? en ajoutant après : je vois bien que mon fils n'a plus de mere.

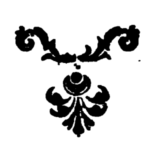
Cet endroit-là me fera encore remarquer une choſe : c'eſt cette connoiſſance intime & réciproque, qu'au milieu de leurs diviſions le pere & le fils dans toute la Pièce ont, de l'amour qu'ils ont l'un pour l'autre : jamais ils ne s'aiment plus, ils ne ſe le font jamais plus entendre que dans leurs actions qui le démontrent le moins ; & pour ſurcroît de peine, il faut qu'ils gênent leurs ſentiments, l'un dans la crainte que ſon pere ne s'en ſerve pour le gagner, l'autre dans la crainte que ſon fils n'arrache à la nature une grâce que la juſtice lui refuſe.

Voilà de grandes ſources d'intérêt : mais c'eſt bien dommage que le Prince aille mourir.

Auſſi le Conſeil que le Roi tient pour le juger me bleſſe-t il en partie, ſa tournure ingénieuſe ne me conſole pas de l'Arrêt qu'on y prononce ; le Juge qui abſout le Prince, tout ſon rival qu'il eſt, je l'eſtime d'abord : mais quand l'autre le condamne politiquement, après avoir cité les obli-

gations qu'il a à ce Prince, oh! je ſuis ſon ſerviteur: ſa juſtice s'explique d'une façon trop biſarre; le parallele que j'en fais avec les obligations qu'il cite me la rend odieuſe, toute louable qu'elle eſt dans le fond: outre cela je m'apperçois tout-d'un-coup qu'on a voulu contraſter trop ſpirituellement les avis de ces deux Juges: l'Auteur eſt trop là-dedans, lui qui ne paroît nulle part que là; & je ſens malgré moi que cela ne s'accorde pas avec l'intérêt ſérieux & de bonne-foi qui m'occupe: peut-être ai-je tort de penſer comme cela; mais il eſt comme impoſſible de ne pas tomber dans ce tort-là, & par-là mon tort eſt celui de l'Auteur.

Je ne ſçais pourquoi je n'ai preſque rien dit du perſonnage d'Inès, qui contribue de tout ſon rôle au plaiſir que donne cette Tragédie, & dont les diſcours, dans le dernier acte ſur-tout, emportent le cœur. Adieu, mon ami, le papier me manque. *Vale.*



VINGT-UNIEME FEUILLE.

UN inconnu m'envoya, il y a quelques jours, un paquet que mon valet reçut pendant mon absence: j'y ai trouvé un manuſcrit contenant la vie de ce même inconnu, avec une lettre qu'il eſt inutile de rapporter toute entiere, & dont je ne donnerai ici qu'une partie; la voici.

MONSIEUR,

Puiſque vous vous appliquez à connoître les hommes, n'y en eût-il qu'un ſeul entre cent-mille qui dût profiter de vos recherches; votre étude ne dût-elle avancer que vous dans la ſageſſe, ne contribuât-elle qu'à perfectionner votre raiſon, le peu de progrès que j'ai fait moi-même dans cette étude, me perſuade que je dois, ſi je puis, aider au progrès que vous y pouvez faire. Le ſecours que j'ai à vous donner, c'eſt l'hiſtoire de ma vie: ſi vous ne trouvez pas à propos de la produire telle qu'elle eſt, du moins y puiſerez-

vous des réflexions qui vous feroient peut-être échappées. Dans tout le cours de mes aventures, j'ai été mon propre fpectateur, comme le fpectateur des autres ; je me fuis connu autant qu'il eft poffible de fe connoître : ainfi c'eft du moins un homme que j'ai développé, & quand j'ai comparé cet homme aux autres, ou les autres à lui, j'ai cru voir que nous nous reffemblions prefque tous ; que nous avions tous à-peu-près le même volume de méchanceté, de foibleffe & de ridicule ; qu'à la vérité nous n'étions pas tous, auffi fréquemment les uns que les autres, foibles, ridicules & méchants ; mais qu'il y avoit pour chacun de nous des pofitions, où nous ferions tout ce que je dis-là, fi nous ne nous empêchions pas de l'être.

Quoi qu'il en foit, Monfieur, difpofez comme il vous plaira de ce que je vous envoie, & continuez votre travail : de tous les ufages qu'on peut faire de fon efprit, le plus louable, & peut-être le feul utile, c'eft celui que vous faites du vôtre : laiffez à certains fçavants, je veux dire aux fefeurs de fyftémes, à ceux que le vulgaire appelle Philofophes, laiffez-leur entaffer méthodiquement vifions fur vifions, en raifonnant fur la nature des deux fubftances, ou fur chofes pareilles. A

quoi servent leurs méditations là-dessus ; qu'à multiplier les preuves que nous avons déjà de notre ignorance invincible. Nous ne sommes pas dans ce monde en situation de devenir sçavants, nous ne sommes encore que l'objet, ou plutôt le sujet de cette science que nous voudrions avoir; jusques-là soumettons notre orgueil : sa curiosité ne trouveroit pas ici son compte : tout en nous est disposé pour la confondre : l'envie que nous avons de nous connoître n'est sans doute qu'un avertissement que nous nous connoîtrons un jour, & que nous n'avons rien à faire ici, qu'à tâcher de nous rendre avantageux ce développement futur des mysteres de notre existence : l'impossibilité de les comprendre ne les détruit point, n'empêche pas les conséquences : de la maniere dont nous les ignorons, il nous est aussi peu possible de les nier, que de les comprendre, & ne pouvoir les nier, c'est en connoître ce qu'il nous faut, pour en craindre le nœud, & pour prendre garde à nous : voilà où nous en sommes. Ne nous révoltons point contre cette admirable économie de lumiere & d'obscurité que la sagesse de Dieu observe en nous à cet égard-là : en un mot, ne cherchons point à nous comprendre ; ce n'est pas-là notre tâche : interrogeons les

Hommes, ils nous apprendront quelle elle doit être.

Qu'exigent-ils de moi ? qu'eſt-ce que j'exige d'eux ? quelle eſt la fonction dont ils ont le plus beſoin que je m'acquitte avec eux ? quelle eſt celle dont j'ai le plus de beſoin qu'ils s'acquittent avec moi ? c'eſt cela qui doit décider, ce me ſemble. Soyez bon & vertueux avec moi, me dit tout Homme quelconque. Soyez de même à mon égard, dis-je à tout Homme à mon tour: toutes nos voix ne forment là-deſſus qu'un écho: & de la ſcience, dont je parlois tout-à-l'heure, pas un mot.

Laiſſons-là donc cette ſcience que perſonne ne me demande, que je ne demande à perſonne, & que toutes nos lumieres nous refuſent. Feſons l'ouvrage qui nous eſt indiqué. Soyons bons & vertueux, on apprend ſi aiſément à le devenir; ce que je voudrois raiſonnablement qu'un autre fît pour moi, ne le fît-il point, m'enſeigne ce que je dois faire pour lui : voilà toute la ſcience dont il s'agit, & l'unique qui ſoit néceſſaire, qui eſt à la portée de tous les Hommes, qui n'exige preſque aucuns frais d'étude. Il eſt vrai qu'elle eſt d'une pratique difficile : mais pourquoi preſque toutes nos lumieres n'aboutiſſent-elles qu'à

nous en donner des leçons, ſi nous ne ſommes pas nés pour les pratiquer ? nous regorgeons là deſſus, ſi j'ôſe le dire, d'inſtructions intérieures & preſſantes : car enfin que l'homme ſans honneur & ſans religion me réponde, ſi pourtant il eſt vrai qu'il y ait de ces gens-là.

Quand je dis à l'Homme à qui j'ai affaire : traitez-moi avec juſtice : écoutez la voix de votre conſcience ; que penſai-je en diſant cela ? je regarde cette conſcience, à laquelle je veux le rendre attentif, ou comme la regle ſacrée de ſes actions, ou comme un guide impoſteur qui va, s'il le ſuit, l'égarer à mon avantage, & n'en faire qu'un imbécille. Si elle eſt la regle de ſes actions, ma conſcience eſt donc auſſi la regle des miennes : ſi c'eſt un guide impoſteur qu'il n'appartient qu'aux imbécilles de ſuivre, il n'y aura donc d'Homme ſage que celui qui expliquera toutes les idées de juſtice à contre-ſens. Eh ! où en ſommes-nous, ſi la véritable ſageſſe n'eſt qu'un eſprit de brigandage ? toutes nos Loix ne ſont donc établies que pour faire des dupes ; on punit donc un ſage, quand on punit un fripon ; le plus criminel eſt donc le plus raiſonnable, & l'Homme vertueux n'eſt qu'un ſot, qu'une miſérable dupe de ſa raiſon, dont il devroit rebuter les inſpirations, &

auxquels il devroit ſubſtituer des idées meurtrieres & ſubtiles, qui lui apprendroient qu'il faut être un coquin, pour remplir ſa véritable charge dans ce monde.

Quelle étrange ſageſſe que celle qu'on ne peut avoir qu'en prenant le contre-pied de toutes ſes lumieres naturelles; qu'en ſe diſant à ſoi-même: cet eſprit de juſtice que je trouve en moi, que je trouve dans un autre, qui fait ma ſûreté & la ſienne, cet eſprit-là n'eſt qu'illuſion! Quelle étrange ſageſſe, encore une fois, que celle qui apprend à détruire l'ordre qui nous conſerve; que celle qu'on ne peut ſouffrir dans les autres, que les autres ne peuvent ſouffrir en nous, que celle dont on eſt obligé de pourſuivre, de déshonorer, d'étouffer les ſectateurs!

Il eſt vrai que nous naiſſons tous méchants: mais cette méchanceté, nous ne l'apportons que comme un monſtre qu'il nous faut combattre. Nous la connoiſſons pour monſtre, dès que nous nous aſſemblons; nous ne feſons pas plutôt ſociété, que nous ſommes frappés de la néceſſité qu'il y a d'obſerver un certain ordre, qui nous mette à l'abri des effets de nos mauvaiſes diſpoſitions; & la raiſon, qui nous montre cette néceſſité, eſt le correctif de notre iniquité même.

Cet ordre donc, une fois prouvé néceſſaire pour la conſervation générale, devient, (à ne parler même qu'humainement,) un devoir indiſpenſable pour chacun de nous, qui frémiſſons d'horreur à la vue de ce qui arriveroit, ſi cet ordre n'y étoit pas.

Il faut que mon prochain ſoit vertueux avec moi, parce qu'il ſçait qu'il feroit mal, s'il ne l'étoit pas; il faut que je le ſois avec lui, parce que je ſçais la même choſe.

Malheur à qui rompt ce contrat de juſtice, dont votre raiſon & la mienne, & celle de tout le monde ſe lient, pour ainſi dire enſemble, ou plutôt ſont déjà liées, dès que nous nous voyons, en quelque endroit que nous nous voyions, & ſans qu'il ſoit beſoin de nous parler: contrat qui m'oblige, même avec l'Homme qui ne l'obſerve pas à mon égard, parce que ce n'eſt pas une Loi conditionnelle & particuliere faite avec lui; Loi qui ſeroit inutile, impuiſſante, & malgré laquelle notre corruption reprendroit bientôt ſon empire féroce: Non, c'eſt une Loi de néceſſité abſolue, paſſée pour jamais avec l'humanité, avec tous les Hommes enſemble, & par tous les Hommes en genéral qui l'ont tous ratifiée, & qui la ratifieront toujours.

Malheur donc à qui n'obſerve pas, autant qu'il

eſt en ſon pouvoir, cette Loi de bon-ſens univerſelle, devenue juſte par la néceſſité qu'il y a de la ſuivre, & dont celui de qui je tiens mes lumieres me reprochera le violement devenu criminel, parce que ma raiſon le condamne, parce que je ſçais que mon bien & ma vie, & tout ce que je poſſede, ſont autant de bienfaits que me diſpenſe l'obſervation générale de cette Loi, & qui me ſeroient arrachés, ſi tout le monde étoit auſſi méchant que je le ſuis. . . . . .

Que les coutumes, que les uſages particuliers des Hommes ſoient défectueux, cela ſe peut bien; auſſi ces uſages ſont-ils de la pure invention des Hommes, auſſi ces coutumes ſont-elles auſſi variées qu'il y a de Nations diverſes : mais cette Loi, qui nous preſcrit d'être juſte & vertueux, eſt par-tout la même; les Hommes ne l'ont pas inventée, ils n'ont fait que convenir qu'il falloit la ſuivre, telle que la raiſon, ou Dieu même, la leur préſentoit & leur préſente toujours d'une maniere uniforme. Il n'a pas été néceſſaire que les Hommes aient dit : voilà comment il faut être juſte & vertueux; ils ont dit ſeulement : ſoyons juſtes & vertueux; & en voilà aſſez, cela s'entend partout, cela n'a beſoin d'explication dans aucun pays : en quelque endroit que j'aille, je trouve

dans la conscience de tous les Hommes une uniformité des sciences sur ce chapitre-là qui convient à tout le monde. Si j'ai des besoins ou des intérêts qui me soient personnels & particuliers, je n'ai qu'à les dire, & l'on sçait tout-d'un-coup ce qu'il me faut.

Mais c'est assez parler de justice & de vertu: j'en reviens, Monsieur, à vous encourager à poursuivre un travail qui ne tend qu'à faire ressouvenir les Hommes de leurs véritables devoirs, &c.

Je supprime ici de la Lettre de l'Inconnu plus que je n'en donne: mais ce qu'il en reste nous meneroit trop loin.

J'ai lu d'un bout à l'autre ses aventures, & je les ai trouvé si instructives, & en même temps si intéressantes, que j'ai résolu de les donner, quelque longues qu'elles soient; elles emploieront bien dix-huit à vingt de mes Feuilles, & je les regarde comme des leçons de morale, d'autant plus insinuantes, qu'elles auront l'air moins dogmatiques, & qu'elles glisseront le précepte, à la faveur du plaisir qu'on aura, je crois, à les lire. Cependant je pourrai de temps en temps en suspendre la suite pour une quinzaine, & traiter alternativement quelques-uns de mes

ſujets ordinaires. Voici maintenant par où commencent ces aventures.

Je ſuis né dans les Gaules, d'une famille aſſez médiocre, & de parents, qui, pour tout héritage, ne me laiſſerent que des exemples de vertu à ſuivre. Mon pere, par ſa conduite, étoit parvenu à des emplois qu'il exerça avec beaucoup d'honneur, & qui avoient déjà rendu ſa fortune aſſez brillante, quand une longue maladie, qui le rendit très-infirme, l'obligea de les quitter dans un âge peu avancé.

A peine s'en fut-il défait, qu'une banqueroute ſubite lui enleva les deux tiers de ce qu'il avoit acquis : il ne lui reſta pour toute reſſource qu'un bien de campagne d'un très-médiocre revenu, où il alla vivre, ou plutôt languir, avec ſa petite famille, compoſée de ma mere, de ma ſœur, qui avoit dix-ſept ans, & de moi qui en avois près de ſeize, & qui ſortois de mes claſſes.

Ma mere, qui avoit une extrême tendreſſe pour ſes enfants, & qui les voyoit pauvres, ſoutint d'abord notre malheur avec moins de force que mon pere. Toute vertueuſe qu'elle étoit, ſon eſprit parut entièrement ſuccomber ſous le coup qui venoit de nous frapper. Dès qu'elle fut à la campagne, la dure économie qu'il fallut y garder pour

y vivre, le retranchement total de mille petites délicatesses qu'elle nous avoit laissé prendre, & dont elle nous voyoit privés, le chagrin de voir ses chers enfants devenus ses domestiques, & changés, pour ainsi dire, en valets de campagne; enfin je ne sçais quelle tristesse muette & honteuse qu'elle voyoit en nous, que la misere peint sur le visage des honnêtes-gens qu'elle humilie, & qui fait plus de peine à voir aux personnes qui ont du sentiment, que la douleur la plus déclarée: tout cela jettoit ma mere dans une affliction dont elle n'étoit pas la maitresse. Elle ne pouvoit nous regarder sans pleurer: mon pere, qui l'aimoit, & à qui nous étions chers, s'enfuyoit quelquefois à ses pleurs, & quelquefois ne pouvoit à son tour s'empêcher de joindre ses larmes aux siennes.

Un jour que je revenois sur le soir de cueillir quelques fruits dans un petit verger que nous avions, je surpris mon pere & ma mere qui se parloient auprès de notre maison, & je les écoutai à la faveur d'une haie qui me couvroit. J'entendis que ma mere soupiroit, & que mon pere s'efforçoit de calmer sa douleur.

Dans les premiers jours de notre infortune, lui disoit-il, je n'ai point condamné l'excès de

votre

votre affliction. Vous vous y êtes abandonnée; je ne vous ai rien dit : il n'est pas étonnant que la raison plie d'abord sous de certains revers : les mouvements naturels doivent avoir leur cours; mais on se retrouve après cela : on revient à soi-même, on s'appaise, & vous ne vous appaisez point. J'ai dévoré mes chagrins autant que j'ai pu, de peur d'augmenter les vôtres. Pour vous, vous ne me ménagez point, vous m'accablez; vous me faites mourir, & vous ne vous en souciez pas. J'aime nos enfants autant que vous les aimez : j'ai été aussi sensible que vous au malheur qui leur ôte ce que j'espérois leur laisser. D'ailleurs je suis infirme; suivant toute apparence vous me survivrez, & vous resterez à plaindre, & vous aurez de la peine à vivre. Que croyez vous qu'il se passe dans mon cœur, quand j'envisage ce que je vous dis-là? Depuis trente ans que je vis avec vous dans une si grande union, n'ai-je pas appris à m'intéresser à ce qui vous regarde? N'avez-vous pas eu le temps de me devenir chere? Mes chagrins, tels qu'ils sont, ne me suffisent ils pas? Voulez-vous toujours en redoubler l'amertume? Mes forces diminuent tous les jours; la fin de ma vie n'est que trop persécutée, ne contribuez point à la rendre plus triste. Vous avez toujours

eu de la Religion, j'espérois que vous me consoleriez, que nous nous consolerions l'un & l'autre : mais tout me manque à la fois. Dieu veut apparemment que je meure environné de trouble & de désolation. Il m'a ôté mes biens & ma santé, & vous m'ôtez la satisfaction de vous voir soumise à sa volonté. C'étoit-là le seul bien qui pouvoit me rester, la seule paix que mon cœur pouvoit encore goûter : votre vertu me la promettoit; mais tout m'est refusé : il faut que l'affliction me suive jusqu'au tombeau, & que Dieu m'éprouve jusqu'au dernier moment de ma vie.

Je n'entendis après ces mots qu'un mélange confus de soupirs qui me glacerent le cœur : ensuite ils recommencerent à se parler, mais très-bas, & comme en se promenant; ce qui me fit perdre ce qu'ils disoient. J'allois donc me retirer, quand mon pere, haussant un peu plus la voix, m'arrêta.

Ne vous embarrassez point de nos enfants, dit-il; mon fils a des sentiments d'honneur, & sa sœur est née vertueuse ; ne songeons qu'à cultiver ces heureuses dispositions : depuis le malheur qui nous est arrivé, j'ai découvert en eux un caractere qui me charme. Ils vous ont vu pleurer du peu de fortune que nous leur laisse-

rons; ils m'en ont vu affligé moi-même. Vos pleurs & mes chagrins ne sont pas demeurés sans reconnoissance : leur cœur y a répondu, & notre affliction pour eux à réchauffé leur tendresse pour nous : je l'ai remarqué dans mille petites choses; & je vous avoue que cela me donne une grande idée d'eux. Mettons à profit cet attendrissement où notre amour les a mis pour nous. Voici l'instant de leur donner des leçons, jamais leur cœur n'y sera plus docile : ils sont infortunés & attendris; il n'y a point de situation plus amie de la vertu, que celle où ils se trouvent.

VINGT-DEUXIEME FEUILLE.

VOICI la suite des aventures de l'Inconnu, & dorénavant je les continuerai sans préambule.

Mon pere & ma mere, après s'être encore entretenus quelque temps, rentrerent dans la maison; je m'y retirois moi-même, quand je rencontrai ma sœur qui venoit d'un autre côté : comme elle me vit fort triste, elle me demanda ce que j'avois. Hélas ! ma sœur, lui répondis-je la larme à l'œil, si vous sçaviez la conversation que je

viens d'entendre, entre mon pere & ma mere, ſur notre chapitre, vous ſeriez auſſi affligée que moi; je n'étois pas loin deux, ils ne me voyoient pas : ma mere eſt toujours au déſeſpoir de nous voir ruinés, elle nous aime trop, nous ſerons la cauſe de ſa mort : mon pere n'oublie rien pour la conſoler, & je ſens bien qu'il auroit beſoin de conſolation lui-même : vous ſçavez qu'il n'a point de ſanté ; ma mere depuis quelque temps eſt toujours malade; nous les perdrons peut-être tous deux, ma ſœur, ils ne peuvent pas y réſiſter ; & où en ſerions-nous après? que ferions-nous au monde, s'ils n'y étoient plus? de quel côté tourner! qui eſt-ce qui nous aimera autant qu'ils nous aiment? eſt-ce que nous pourrions vivre ſans les voir, nous qui n'avons plus qu'eux, nous qui n'aimons qu'eux? auſſi ma ſœur, je vous l'avoue, j'aimerois mieux mourir que de nous voir abandonnés comme nous le ſerions.

Nous n'y ſommes pas encore, me répondit-elle avec amitié; (car nous étions très-tendrement unis :) ne vous mettez point des choſes ſi funeſtes dans l'eſprit; ſur-tout, mon frere, n'allez point pleurer devant eux, prenez y garde, vous les chagrineriez encore davantage : tâchons au contraire de leur paroître gais; peut-être que cela

diminuera l'affliction où ils sont; puisqu'ils nous aiment tant, ils méritent bien que nous fassions pour eux tout ce que nous pourrons.

Mon pere, qui, au bruit que nous fesions, s'étoit arrêté sur le pas de la porte, s'approcha doucement dans l'obscurité, & entendit aisément tout ce que nous disions; son cœur n'y put tenir, il vint à nous pénétré de tendresse. Ah! mes enfants, que vous êtes aimables! nous dit il, en nous serrant entre ses bras, & que vous méritez bien vous-même toute l'inquiétude que vous m'avez donnée jusqu'ici! venez, suivez-moi, ajouta-t-il, en nous prenant par la main; allons dire à votre mere ce que je sçais de vous, venez lui payer ses larmes: je la connois, quel bonheur pour elle! quelle récompense de sa douleur! quelle mere eut jamais plus de grâces à rendre au Ciel!

Mon pere continuoit toujours à nous parler, quand il entra avec nous dans une salle où étoit ma mere qui lisoit. Quittez votre lecture, lui dit-il, je viens vous apprendre qu'il n'y a plus d'affliction ni pour vous, ni pour moi. Embrassez vos enfants, jamais pere ni mere n'en ont eu de plus dignes de leur tendresse: ne les plaignez plus, réjouissez-vous; nous nous trompions, nous avions du chagrin pour eux, & il ne leur est point ar-

rivé de vrai malheur : rien ne leur manque, ma chere femme, ils ont de la vertu ; je viens d'en être convaincu, je les écoutois sans qu'ils le sçussent. Votre fille disoit tout-à-l'heure à son frere qui pleuroit, que, puisque nous les aimions tant, nous méritions bien qu'ils s'efforçassent d'adoucir nos inquiétudes : que dites-vous de ces sentiments-là? y a-t-il des richesses qui les vaillent? nos enfants resteront-ils si malheureux? serez-vous encore affligée? le pourrez-vous? n'obtiendront-ils rien? pour moi je me suis déjà acquitté envers eux, mon cœur est en paix : je suis content, & j'ôse leur répondre que vous le serez aussi ; car pour de tristesse, il n'en est plus question ; je crois que vous, ni moi n'en sçaurions plus avoir après cela : mais ce n'est pas assez que de cesser d'être tristes, cela vaut davantage ; nous devons nous croire heureux, nous devons l'être, comme nous le sommes effectivement, d'avoir des enfants qui ont le cœur si bon.

Ma mere, à ce discours, versa encore des larmes ; mais ce furent des larmes de joie. Oui, s'écria-t-elle, en nous fesant des caresses auxquelles mon pere joignoit encore les siennes ; oui, mon mari, vous avez eu raison de répondre pour moi, j'en suis contente.

Je ne sçavois où j'étois, pendant que ma mere nous parloit ainsi ; le ravissement où je la voyois, ses caresses, celles de mon pere avoient mis mon cœur dans une situation qu'on ne peut exprimer : je me rappelle seulement que dans tout le cours de ma vie je n'ai jamais senti de mouvements dont mon âme ait été aussi tendrement pénétrée qu'elle le fut dans ce moment.

De ce jour-là finit notre tristesse commune : nous passâmes six mois dans la paix & toute la gaieté que peut donner un état où l'on ne désire plus rien. Je me promenois souvent avec mon pere, & de tout ce qui s'offroit à nos yeux, il en prenoit occasion de m'instruire : je ne sçais comment il fesoit en m'instruisant ; mais je regardois nos entretiens comme des heures de récréation pour moi ; je craignois de les voir finir ; il avoit l'art de les rendre intéressants ; j'aimois à sentir ce qu'il disoit ; ma jeunesse & ma vivacité, qui pouvoient me dégoûter de ce qui étoit sérieux & raisonnable, comme pour l'ordinaire elles en dégoûtent les jeunes-gens, ne contribuoient avec lui qu'à me rendre plus attentif à tous ses discours ; j'en valois mieux entre ses mains d'être jeune & vif, parce que je n'en avois que plus d'ardeur pour le plaisir, & que ce plaisir, il avoit sçu faire

VINGT-TROISIEME FEUILLE.

QUAND j'ai commencé les aventures de l'Inconnu, dont j'ai déjà donné deux Feuilles, j'ai dit que je les interromprois de temps en temps par d'autres choses. C'est un privilege que je me suis réservé, & je me suis imaginé que l'usage que j'en ferois iroit au profit des Lecteurs. Parmi ces Lecteurs cependant, il y en a qui diront peut-être, (en supposant que les aventures de l'Inconnu leur aient plû :) pourquoi suspendre la suite d'une histoire, & laisser réfroidir l'intérêt que nous commencions à y prendre? Que cela ne vous embarrasse pas, me disoit l'autre jour un de mes amis; pourvu que l'histoire que vous interrompez soit bonne, intéressante, ceux qui n'auront pas voulu la lire par Feuille, à cause de cette interruption, la retrouveront toute entiere dans le volume, & la liront-là tout à leur aise; mais satisfaites une partie de vos Lecteurs, qu'une longue histoire donnée de suite ennuieroit, & qui ne seront pas fâchés de vous voir quelquefois changer de sujet. Changeons donc, lui dis-je; aussi-bien

auſſi-bien je ſens que cela me divertira moi-même : car enfin, il faut que le jeu me plaiſe; il faut que je m'amuſe : je n'écris que pour cela, & non pas préciſément pour faire un livre. Il me vient des idées dans l'eſprit; elles me font plaiſir : je prends une plume, & les couche ſur le papier pour les conſidérer plus à mon aiſe, & voir un peu comment elles feront; après cela, quand je les trouve paſſables, je les donne aux autres, qui s'en amuſent eux-mêmes, ou qui les critiquent; & lequel que ce ſoit des deux, j'y gagne toujours : car ſi la critique eſt bonne, elle m'inſtruit; elle m'apprend à mieux faire; j'en penſe une autrefois d'une maniere qui me ſatisfait plus moi-même : ſi au contraire elle eſt mauvaiſe, ou ſi je la crois telle, franchement, je leve un peu les épaules ſur ceux qui la font; je me moque un peu d'eux entre cuir & chair; & en pareil cas rire de ſon prochain, c'eſt toujours quelque choſe.

Mais comme c'eſt une impertinence que de rire ainſi, & qu'il n'y a point d'homme qui ſoit digne de ſe moquer des erreurs d'un autre, qu'il ne lui eſt permis que de les remarquer, ce ſentiment moqueur ne me dure pas long-temps; il ne fait que paſſer : c'eſt un droit que je paie vîte à l'infirmité humaine; & je deviens philoſophe, quand l'homme

en moi a eu son compte : c'est-à-dire que je me repens, lorsque j'ai eu le plaisir de faillir; & voilà ce que c'est que notre sagesse.

Cela me fait songer à un enfant à qui l'on emporte sa poupée; il crie d'abord : une gouvernante vient qui le console. Allons, mon fils, doucement ! fi ! qu'il est vilain de crier comme vous faites ! ah ! que vous êtes laid, quand vous pleurez ! l'enfant s'appaise. L'homme est de même : dérobez-lui le moindre petit plaisir de vanité qu'il attendoit, c'est sa poupée, c'est son joujou qu'on lui emporte, & l'enfant de cinquante ou de soixante ans crie ; la réflexion, qui est alors sa gouvernante, vient, lui dit : eh, pauvre innocent ! vous n'y pensez pas : qu'est-ce que c'est que votre esprit, qu'est-ce que c'est que l'estime qu'on lui doit, quels sont ceux à qui vous la demandez ? créature foible & ridicule, vous êtes vain, & vous croyez être louable, & vous vous moquez de ceux qui ne vous louent pas ; il vous appartient bien de railler les autres ! J'abrège ici le sermon de la gouvernante, tout le monde peut l'achever ; je reviens à la critique : lors donc qu'elle n'est pas bonne, & que je me suis reproché de m'en être intérieurement moqué, je m'y prends d'une autre façon pour m'en divertir loyalement : je l'écoute en spectateur ; & de cette maniere j'ai

mes coudées franches, j'en ris de tout mon cœur & sans scrupule, parce que ce n'est plus directement de celui qui critique que je ris alors ; c'est de notre esprit, de nos fantaisies, de nos extravagances, de nos délicatesses puériles, des petits profits que nous croyons faire en montrant des dégoûts : enfin c'est des hommes en général que je ris ; c'est de moi-même, que je vois dans les autres.

Mais puisque je parle de critique, je ne sçaurois m'empêcher de dire une chose que je trouve en mon chemin. Qu'un homme qui a du jugement, ou qui n'en a pas, critique les ouvrages de nos meilleurs Auteurs vivants, ou d'Auteurs médiocres ; qu'il les trouve absolument mauvais : cela lui est permis, il n'y a rien à lui dire, tant qu'il n'attaquera que les productions ; ceux qui les ont faites n'ont qu'à ne plus écrire, si la critique d'un homme qui remarque bien, ou qui ne dit que des sottises, les scandalise : mais que ce même homme, non content de critiquer bien ou mal un ouvrage, enveloppe insensiblement dans sa critique une satyre contre l'Auteur, & jette un ridicule sur son caractere, il me semble que c'est ce qu'on ne devroit jamais lui passer, & que ce n'est pas assez ménager l'honnêteté publique, que de donner passe-port à de

pareilles choses. Quand j'étois jeune, j'aurois vécu poliment avec mon Critique : mais à l'égard d'un Satyrique, oh ! il m'auroit déplû, & j'avois un honneur bouillant qui auroit eu besoin d'un tuteur pour être sage.

La réflexion que je fais là-dessus m'en fournit une autre. C'est un grand avantage que d'avoir beaucoup d'esprit, mais il ne faut pas tant l'envier à ceux qui l'ont ; ils n'en jouissent pas impunément, & ils le paient bien ce qu'il vaut.

J'entrai l'autre jour dans un de ces endroits où s'assemblent de fort honnêtes-gens, la plupart amateurs des Belles-Lettres, ou sçavants : je les connois presque tous ; ils sont dans le particulier de la plus aimable société du monde, raisonnables autant que spirituels : se trouvent-ils ensemble ; vous ne les connoissez plus : ils sont à l'instant saisis de la fureur d'avoir plus d'esprit les uns que les autres.

Il part une question : l'un la décide hardiment, & sans appel ; un autre condamne tout net ce que le premier a dit ; un troisieme s'éleve qui les condamne tous deux : pendant qu'ils se disputent ensemble, un quatrieme, par un ton qui se fait faire place, & qui vaut un coup de tonnerre, leur annonce sans cérémonie que tout ce qu'ils disent

ne vaut rien; un cinquieme furvient qui voudroit les appaifer, en leur fefant convenir amiablement qu'il penfe mieux qu'eux fur l'article; un fixieme crie, s'offre pour arbitre, & n'eft plus entendu; mais à force de clameurs il prend toujours acte de fes diligences, & de l'accommodement judicieux qu'il propofe. Un autre, pour fe diftinguer, ne dit mot, il fecoue feulement la tête en homme qui renferme en lui, qui poffede l'unique folution qu'on peut donner à la chofe; il confie la fupériorité de fes lumieres à fon voifin paifible, qui écoute refpectueufement le charivari fpirituel qui fe fait, & qui en même temps approuve l'idée de celui qui lui parle, fans fçavoir prefque de quoi il s'agit. Quelques autres perfonnes, qui ne font ordinairement-là que comme les fuivants des principaux Acteurs, fe répandent en petits pelotons dans la falle, agitent à l'écart la queftion, & fe régalent *incognitò* du plaifir de la décider, loin du danger & de la réprimande; car ils n'oferoient approcher de la bataille, on les écraferoit comme des pigmées. Cependant la queftion qui a caufé la difpute a difparu: il en a fuccédé vingt autres qui ont pris furtivement fa place, qu'on n'a point reconnu pour étrangeres, & qu'on agite toutes à la fois; enfin tant eft procédé qu'il ne

reste plus rien sur le tapis qu'une masse d'idées subtiles & bizarres, qui se croisent, qui ne signifient rien, & que l'emportement & l'orgueil de primer ont forcément entassées les unes sur les autres : alors chacun des disputants ne sçachant plus à quoi s'en prendre, entêté confusément d'un sentiment quelconque, qui n'est pas celui qu'il avoit d'abord, car il l'a perdu dans le combat, celui-là ; mais de quelque autre sentiment qu'il a raccroché par mutinerie, en entendant crier les autres, se retire avec une poitrine épuisée, qu'il a sacrifiée à la gloire de ses idées : la pauvre poitrine! que sa condition est malheureuse! Bref, que reste-t-il de la dispute? rien, que des leçons de brusquerie, (qui à la vérité ne sont pas perdues) & qu'un exemple bruyant de la misere de nos avantages.

Voilà l'histoire de ce que je vis dans l'endroit où j'étois entré. Un des principaux disputants laissa sortir tous les autres, vint se mettre auprès de moi. Là, il voulut me faire convenir que c'étoit lui qui avoit dû l'emporter sur les autres. Il n'y a pas moyen, me dit-il, de vuider une question avec des gens qui s'égosillent jusqu'à perdre haleine ; & notez qu'en me disant cela, il avoit lui-même un enrouement qui fesoit foi que Monsieur

ſçavoit perdre haleine ; là-deſſus, le voilà qui recommence à diſſerter avec moi, & qui me ſomme de lui rendre juſtice. Quand il eut bien argumenté, que vous en ſemble, me dit-il ? que vous avez raiſon, lui répondis-je, à une choſe près ; c'eſt que j'ai vu naître le ſujet de la diſpute, & qu'il ne s'y agiſſoit point du tout de cela. Parbleu ! je ne me trompe point, s'écria-t-il. Voulez-vous, répondis-je, que je vous ramene la queſtion ? elle étoit fort ſimple, & je vois bien que vous ne la ſçavez plus.

A ces mots, que je lâchai ſans ſonger à mal, je vis le viſage de mon diſſertateur s'allumer d'un feu qui me fit peur ; apparemment qu'il regarda comme une inſulte, que j'euſſe penſé qu'il avoit perdu la queſtion de vue : peut-être crut-il encore que je l'accuſois de n'avoir pas l'eſprit exact, ou peut-être s'imagina-t-il que j'entendois qu'il étoit un brouillon, un eſprit court ; que ſçais-je, moi, ce qu'il crut ? un bel eſprit en pareil cas eſt ſi ombrageux ; ſa vanité lui donne des méfiances ſi ſubtiles ; il eſt ſi ſenſible au moindre ſoupçon qu'il a qu'on ne l'eſtime point aſſez ; & ce ſoupçon, il le prend ſur ſi peu de choſe, qu'il ne faut qu'un geſte pour irriter ſa ſuperbe délicateſſe.

Auſſi à la ſeule inſpection des yeux de celui

qui me parloit, n'osai je presque me remuer; j'étois fort embarrassé : de quoi me suis-je avisé, disois-je en moi-meme, de proférer la parole imprudente, qui lui déplaît ? me voilà perdu : cet homme-là ne me lâchera point qu'il n'ait cru m'avoir démontré que sa capacité est prodigieuse : non, voilà qui est fini, je ne sortirai point d'ici qu'il ne soit mis en repos sur l'opinion que j'aurai de ses lumieres : il faudra qu'il pense que je l'admire, il va travailler à m'y forcer, & nous ne nous séparerons que quand il présumera que je me dirai à moi-méme : cet homme-là est le meilleur esprit que je connoisse.

Tout ce que je dis me vint sur le champ dans la tête; il étoit une heure sonnée, c'est l'heure à-peu-près ou l'on dîne : j'étois à jeûn, lui de même peut-étre; mais il ne sentoit plus cela : il s'agissoit de venger son esprit; cet intérêt-là étoit plus pressé que celui de son estomac, & je n'avois pas lieu d'espérer qu'il pût s'appercevoir qu'il avoit appétit.

D'un autre côté, je n'avois point de poitrine à commettre avec la sienne; mais comment quitter cet homme? quoi! lui dire que le cœur me manquoit d'inanition, que le dîner m'attendoit! & lui dire cela, dans quelle conjoncture? au milieu d'un raisonnement qu'il alloit faire, qu'il se-

ſoit déjà, & où il n'y alloit pas moins pour lui que de ſe purger auprès de moi du reproche de n'être pas le plus judicieux de tous les hommes ; d'un raiſonnement en vertu duquel il attendoit réparation, d'un raiſonnement dont la juſteſſe & la force devoient faire taîre tous mes beſoins : non, je ne voyois point de moyens honnêtes de m'eſquiver. J'avois bleſſé mon homme dans ſon amour propre ; & le laiſſer-là, ſans lui donner ſecours, c'étoit l'aſſaſſiner, lui ôter ſon honneur ; c'étoit être barbare. D'ailleurs une autre réflexion m'embarraſſoit encore : s'il alloit m'agacer, me diſois-je en moi-même ; s'il alloit m'induire auſſi à prendre le parti de mon eſprit, que ſçait-on ce qui peut arriver ? il y a quarante ans que je fais le métier de Philoſophe, & que je perſécute mes foibleſſes : mais je n'en ſuis pas plus ſûr de moi ; l'état où je ſuis, c'eſt comme une ſanté de convaleſcent ; il ne faut preſque rien pour cauſer une rechûte.

J'étois donc ſur les épines ; enfin je pris mon parti ; je filai doux avec cet honnête-homme ; je lui montrai un viſage ami ; je fis avec lui ce qu'on fait avec ces gros dogues, qui vous préſentent d'abord les dents, mais qu'on apprivoiſe inſenſiblement en les careſſant. Mon cher, lui dis-je

donc d'un ton qui demandoit grâce, quand j'ai dit que vous ne sçaviez plus quelle étoit la question dont il s'agissoit dans la dispute, je n'ai jamais prétendu parler que d'un pur oubli de votre part ; ce n'est point que vous ne l'ayez pas bien comprise : au contraire, j'ai remarqué que c'est vous qui l'avez le plus maintenue dans ce qu'elle étoit, qui l'avez le mieux renfermée dans ses bornes ; & je vous avouerai même que vous êtes le seul de tous ces Messieurs-là qui ayez parlé sensément.

A ce discours emmiellé, son âme se calma, ses yeux redevinrent sereins ; je n'y vis plus cette ardeur sauvage dont ils s'étoient allumés : il y resta pourtant un peu de feu ; mais ce feu n'étoit plus qu'une vanité contente qui brilloit, & qui m'annonçoit la paix.

Monsieur, me répondit-il, vous êtes bien obligeant ; il est vrai que j'ai cru tantôt mon sentiment raisonnable ; cependant chacun a le sien. Ces Messieurs ont plus d'esprit que moi ; mais ils crient trop, ils veulent trop avoir raison : d'ailleurs, dans la dispute il faut une certaine justesse, une finesse de vue qu'on trouve dans peu de gens : ce n'est pas assez que des idées, que de l'imagination, cela ne signifie rien, je n'en fais pas de cas ; j'ai voulu ramener les esprits, comme vous avez vu : mais

on ne me ſuivoit pas, & je ne ſçaurois faire tant de bruit. Vous en avez pourtant fait, lui répartis-je; & je n'aime point qu'un homme auſſi judicieux que vous ſe pique du fade honneur de briller dans des conteſtations, où le tintamarre étouffe tout ce que vous dites de bon; cela n'eſt ni ſage, ni modeſte. Voulez-vous que je vous diſe? je ne ſçaurois ajuſter tant de foibleſſe avec tant d'eſprit.

J'ai tort, me répondit-il d'un ton de bienveillance: (ce n'eſt pas que ce que je lui diſois fût extrêmement flatteur d'un certain côté;) mais la pauvre dupe n'y voyoit goute, & de faux éloges l'étourdiſſoient ſur de vraies injures: de ſorte que ſe levant d'un air riant, quelle heure eſt-il? me dit-il. A propos de l'heure, répartis je, il eſt très-tard; on ne s'ennuie point avec vous, & je devrois avoir dîné. Là-deſſus nous ſortîmes, par la grâce de Dieu; & il me quitta en me ſerrant la main avec une reconnoiſſance que je ne méritois guère.

De mon côté, je me rendis chez un de mes amis, qui m'avoit invité. Après le repas, il me pria de l'accompagner chez un marchand qu'il me nomma, & chez qui ſeul ſe trouvoit un drap de certaine couleur dont il vouloit un habit. Venez m'aider à n'être point trompé, me dit-il; car ce

Marchand-là paſſe pour un homme un peu trop ardent à l'intérêt, & je ne me connois à rien. Ma foi! lui dis-je, ſi vous n'avez que moi pour guide dans cette aventure, vous ſerez mal mené; je vous avertis que je ſuis aveugle-né ſur ces matières-là: mais il me vient une idée; ſuppléons à notre ignorance par quelque tour ingénieux. Allons, venez; je médite un coup qui va rendre votre Marchand le plus accommodant & le plus conſciencieux de tous les hommes. Donnez-moi votre bourſe, & ſuivez-moi: j'ai fait un cours de magie qui m'a appris bien des ſecrets.

Nous partîmes, & nous voilà arrivés chez le Marchand. Nous demandons ce qu'il nous faut; deux ou trois garçons nous étalent pluſieurs pièces du drap en queſtion: à les en croire, il n'y avoit de préférence à donner à aucune; je m'étois attendu à ce verbiage. Meſſieurs, leur dis-je, où eſt le maître? je ne ſçais point choiſir, il choiſira pour moi. Là-deſſus on va l'avertir; il vient. Tenez, Monſieur, lui dis-je, en l'abordant d'un air franc & tranquille; voilà ma bourſe que je vous mets dans les mains. J'ai beſoin, pour un habit, du plus beau drap d'une telle couleur; vous êtes meilleur connoiſſeur que moi; donnez-moi ce qu'il me faut; faites couper le drap; payez-

vous vous-même : je reprends ensuite ma bourse, & sans autre cérémonie, je fais emporter la marchandise, bien certain que vous en aurez agi en homme d'honneur avec moi. Asseyez-vous, Monsieur, me dit le marchand d'un ton froid. Allons, vîte, ajouta-t-il, apportez-moi le paquet que vous voyez là-haut; il fut obéi. Moi, pendant ce temps-là je regardois de côté & d'autre, & m'amusois à parler avec mon ami. On déplia le drap. Coupez ce qu'il en faut, dit-il à ses garçons. Cela fait, il prit une plume, calcula, ouvrit ma bourse, prit de l'argent ce qu'il en voulut, la referma, fit plier & emporter mon drap, & me rendit ma bourse aussi froidement qu'il l'avoit reçue.

Je ne lui demandai point ce qu'il avoit pris : on a tout vu quand on a de la confiance, & je jouois mon rôle d'après nature. Lui de son côté ne me rendit point compte. L'honneur est cavalier dans ses façons, & ne s'avise pas de formalités. Nous nous en allâmes; il nous reconduisit jusqu'à sa porte; me remercia laconiquement, presque d'un air distrait: je lui répondis dans le même goût, & nous courûmes au logis pour vérifier avec le Tailleur la probité du Mar-

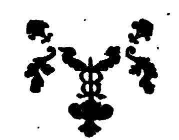
chand, qui se trouva, non-seulement sans reproche, mais même généreuse ; le Tailleur en fut étonné.

Quand il fut parti, mon ami se mit à rire. Sçavez-vous bien que vous m'avez fait peur chez ce Marchand, me dit-il ? lui mettre une bourse entre les mains, lui dire de se payer lui-même, prendre ce qu'il vous donne, ne s'informer de rien, ne regarder à rien ; ma foi, la maniere d'acheter est originale, mais je ne voudrois pas en tirer copie. Que pensiez-vous donc dans ce temps-là ?

Ne m'avez-vous pas dit, répartis-je, que ce Marchand vendoit extrêmement cher, & qu'il n'étoit pas scrupuleux ? eh bien, que vouliez-vous que nous fissions avec un homme de ce caractere-là ? ce n'étoit pas ce qu'il nous falloit. Voilà pourtant l'homme à qui nous avons eu affaire, me dit mon ami. Non pas, s'il vous plaît, répondis-je, ce n'est plus du tout le même homme ; j'ai changé tout cela : le Marchand qui nous a vendu n'est pas celui qui vend ordinairement : ce dernier est un homme avare, & peu scrupuleux ; & moi d'un coup de baguette j'ai endormi cet homme-là, ou plutôt ses vices, & lui ai glissé dans l'âme les

vertus contraires: ainſi l'homme qui reſte eſt tout un autre homme.

Qu'appellez-vous un coup de baguette? reprit mon ami en éclatant de rire. Oui, repris-je, je veux dire que je l'ai tout d'un coup tellement pénétré des honneurs que lui prodiguoit ma confiance, je l'ai rendu ſi vain du portrait flatteur qu'elle lui feſoit de lui-même, que la tête lui en a tourné d'orgueil & de reconnoiſſance; & dans la chaleur de ces mouvements-là, paſſionné comme il étoit du plaiſir d'être pris pour un ſi galant-homme, hélas! il s'eſt laiſſé mener comme j'ai voulu, voilà tout ce que c'eſt: mais comme le charme que j'avois jetté ſur lui ne devoit pas durer beaucoup, vous avez vu que j'ai été vîte en beſogne, de crainte que l'homme avare que j'avois aſſoupi ne ſe reveillât, & ne criât au voleur. On fait de l'homme tout ce qu'on veut par le moyen de ſon orgueil; il n'y a que maniere de s'en ſervir.



VINGT-QUATRIÈME FEUILLE.

JE reprends enfin le Spectateur, interrompu depuis quelques mois, & le reprends pour le continuer avec exactitude. Je l'avois quitté par une paresse assez naturelle aux personnes d'un âge aussi avancé que je le suis; & d'ailleurs, me disois je, quand même ce que j'écrirois seroit excellent (ce qui n'est pas) qu'en arriveroit-il? on diroit, celui qui nous donne le Spectateur écrit bien; & à mon âge, quand on a passé sa vie à examiner les hommes, à réfléchir sur eux & sur soi-même, & sur la valeur de nos talents, en vérité l'estime qu'on peut s'acquérir en une infinité de choses devient indifférente : on se dégoûte de tout; louange & blâme, tout est regardé du même œil : on ne méprise rien, si vous voulez; mais on ne se soucie de rien non plus, & l'on n'en est pas plus philosophe pour cela : car cette indifférence où vous tombez ne vient pas de ce que vous l'avez cherchée, elle vient de la nature des choses que vous avez examinées : elle vous donne pour elles une tiédeur que vous n'attendiez pas;

vous

vous leur ſentez un vuide que vous n'aviez point deſſein d'y trouver; & ce vuide que vous leur ſentez, vous ne prenez pas même la peine de voir s'il y eſt réellement, & ſi vous avez raiſon de le ſentir ou non : ce ſeroit autant de fatigue inutile. Vous reſtez comme vous êtes, ſans plus de curioſité, ſans blâmer ceux qui ne ſont pas comme vous; & voilà préciſément l'état où je me trouve aujourd'hui.

Pourquoi donc eſt-ce que je reprends le Spectateur? Par une raiſon fort ſimple; c'eſt qu'il y a mille moments dans la journée où je m'ennuie de ne rien faire; & l'autre jour, en reliſant les aventures de l'Inconnu, que j'ai interrompues dans mes dernieres Feuilles, je pris du plaiſir à donner en moi-même plus d'étendue qu'il n'a fait aux réflexions que je vis dans ſon hiſtoire, & là-deſſus je réſolus de pourſuivre cette hiſtoire telle qu'elle eſt, & de paſſer mon temps à augmenter ſes réflexions des miennes, ſans rien changer aux faits de ſon récit.

Je l'ai déjà dit ailleurs : ces aventures pourroient être utiles aux Lecteurs, & les inſtruire. Je n'en attends pourtant pas un ſi grand bien; car je ſçais que preſque tous les hommes ne liſent que pour s'amuſer; & moi, le plaiſir de les

amuſer ne me tente plus : ainſi j'en reviens toujours à dire que je ne cherche ici qu'à m'occuper moi-même.

Dans ma pénultieme Feuille, j'en ſuis demeuré à l'entretien que l'Inconnu & ſon pere eurent enſemble, ſur le Courtiſan qu'ils rencontrerent en ſe promenant à la campagne : voici ce qui ſuit ; c'eſt toujours cet Inconnu qui parle.

La nuit qui s'approchoit, pendant que nous nous entretenions mon pere & moi, nous fit reprendre le chemin de la maiſon.

En nous retirant, nous rencontrâmes un Laboureur qui revenoit de ſon travail, & qui chantoit de toute ſa force. Voici un homme qui a le cœur bien gai, dis-je à mon pere. Il y a de bonnes raiſons pour cela, me répondit-il ; c'eſt que la terre avoit beſoin de pluie, & qu'il a plû.

Je ne pus m'empêcher de rire du ton ſérieux dont mon pere me tint ce diſcours. Le Courtiſan diſgracié, qui ſe promenoit tout à-l'heure, a vu pleuvoir auſſi, repris-je : mais ſon eſprit n'en a point reçu de ſoulagement. Tu me fais-là une belle comparaiſon, me dit il, d'un Laboureur à un Courtiſan. Le temps qu'il fait eſt excellent pour la terre : eh bien ! le Courtiſan, quel avantage en peut-il eſpérer ? que ſes greniers en ſeront plus

pleins de biens; qu'il en aura plus abondamment de quoi vivre : cela eſt vrai; mais ſa vanité de quoi vivra-t-elle? ſes beſoins ſont pour le moins auſſi preſſants que s'ils étoient raiſonnables, & la pluie, ni le ſoleil ne peuvent rien pour eux; au lieu qu'ils peuvent tout pour les beſoins de ce Laboureur, qui ne veut que vivre, & qui voit que ſon champ, dont il vit, en profitera davantage. Ainſi tu comprends bien qu'il a raiſon d'être gai, puiſqu'il eſt sûr d'avoir ce qu'il ſouhaite. Ne le trouves-tu pas heureux, d'être ſi borné dans ſes deſirs? qu'en dis-tu? que les hommes ſoient bons ou méchants, qu'ils ſe trahiſſent à la Cour ou à la Ville, qu'un Miniſtre ſuperbe les rebute ou les favoriſe, qu'ils courent après de grands emplois, qu'ils les manquent, ou qu'ils les perdent avec déſeſpoir, tous leurs ſoucis, leurs différentes ſortes d'intérêts, tout ce que l'orgueil & l'ambition peuvent leur donner de malins plaiſirs, ou leur cauſer de honteuſes peines, tout ce fracas d'inquiétudes & de beſoins ſurnuméraires, dont ils ſont tourmentés, qui naiſſent de leur corruption irritée, qui leur gâtent le cœur, qui égarent leur eſprit, & les plongent, pour des bagatelles, dans un abîme de fourberies & de ſcélérateſſes les uns contre les autres: tout cela n'eſt point de la

connoiſſance du Laboureur ; c'eſt un état de trouble & de miſere que ſa condition lui épargne : il pleut à propos ; cela lui ſuffit, le voilà gai, mais gai comme un homme qui n'a eu que des deſirs innocents, & qui les voit ſatisfaits : ſa gaïeté ne ſuſpend aucune autre inquiétude ; il n'a d'autre affaire que d'en jouir : elle ne fait trêve à aucun intérêt, qu'il faille ménager le lendemain ; ſon âme ſe repoſe toute entiere, & le bon-homme ſe couche content, ſe leve de même, reprend ſon travail avec plaiſir, & meurt enfin auſſi tranquillement qu'il a vécu ; car une vie paſſée dans le repos a cela d'heureux, qu'elle eſt douce pendant qu'on en jouit, & qu'on ne s'y trouve point attaché, quand on la quitte.

Les adieux d'un Payſan ſont bientôt faits, lorſqu'il meurt ; ſon âme n'a pas contracté de grandes liaiſons, n'a pas ſouffert de ces ſecouſſes violentes qui laiſſent tant d'ardeur pour la vie. La mort ne la rappelle pas de bien loin, quand il faut qu'elle parte ; elle ne tient preſque à rien.

Nous arrivâmes à la maiſon en nous entretenant ainſi ; nous trouvâmes ma mere un peu indiſpoſée. Le lendemain ſon indiſpoſition augmenta, la fièvre la prit, & quelques jours après elle mourut.

Je paſſe la douleur que je reſſentis à ſa mort, &

l'affliction où tomba mon pere, qui ne put se consoler; elle mourut en lui serrant la main, pendant que nous fondions en larmes aux pieds de son lit, ma sœur & moi.

Ce ne furent que pleurs & que gémissements dans notre maison pendant un mois; aussi fîmes-nous une perte irréparable. Quelle union entre elle & mon pere! que de tendresse elle avoit pour ses enfants! je ne me souviens pas de l'avoir jamais regardée comme une personne qui avoit de l'autorité sur moi : je ne lui ai jamais obéi, parce qu'elle étoit la maitresse, & que je dépendois d'elle; c'étoit l'amour que j'avois pour elle qui me soumettoit toujours au sien. Quand elle me disoit quelque chose, je connoissois sensiblement que c'étoit pour mon bien; je voyois que c'étoit son cœur qui me parloit; elle sçavoit pénétrer le mien de cette vérité-là, & elle s'y prenoit pour cela d'une maniere qui étoit proportionnée à mon intelligence, & que son amour pour moi lui enseignoit sans doute : car je la comprenois parfaitement tout jeune que j'étois, & je recevois la leçon avec le trait de tendresse qui me la donnoit, de sorte que mon cœur étoit reconnoissant aussi-tôt qu'instruit, & que le plaisir que j'avois en lui obéissant m'affectionnoit bientôt à ses leçons mêmes.

Si quelquefois je n'obfervois pas exactement ce qu'elle fouhaitoit de moi, je ne la voyois point irritée ; je n'effuyois aucun emportement, aucun reproche dur & menaçant, point de ces impatiences, de ces vivacités de tempérament, qui entrent de moitié dans les corrections ordinaires, & qui les rendent pernicieufes, par le mauvais exemple qu'elles y mêlent. Non, ma mere ne tomboit pas dans ces défauts-là, & ne me donnoit point de nouveaux défauts, en me reprenant de ceux que j'avois ; je ne lui voyois pas même un air févere ; je ne la retrouvois pas moins accueillante : elle me difoit doucement que je l'affligeois, & me careffoit même en me montrant fon affliction : c'étoit-là mon châtiment ; auffi je n'y tenois pas. Un jeune homme né avec un cœur un peu fenfible ne fçauroit réfifter à de pareilles manieres : non qu'il ne fût peut-être dangereux de s'en fervir avec de certains caracteres ; il y a des enfants qui ne fentent rien, qui n'ont point d'âme : pour moi, je pleurois de tout mon cœur alors, & je lui promettois en l'embraffant de ne lui plus donner le moindre fujet de chagrin, & je tenois parole ; je me ferois même fait un fcrupule de la tromper, quand je l'aurois pu : ce mélange touchant de bonté & de plaintes,

cette douleur attendrissante qu'elle me témoignoit, quand je fesois mal, me suivoient par-tout : c'étoit une scene que je ne pouvois me résoudre à voir recommencer ; son cœur, que je ne perdois jamais de vue, tenoit le mien en respect, & je n'aurois pas goûté le plaisir de la voir contente de moi, si je m'étois dit intérieurement qu'elle ne devoit pas l'être ; je me serois reproché son erreur. Ces sortes de choses paroîtront peut-être des délicatesses qui demandent de l'esprit : non, avec tout l'esprit possible, souvent on ne les a point; je le repete, il ne faut pour cela qu'un peu de sentiment, & qu'est-ce que ce sentiment? c'est un instinct qui nous conduit & qui nous fait agir sans réflexion, en nous présentant quelque chose qui nous touche, qui n'est pas développé dans de certaines gens, & qui l'est dans d'autres : ceux en qui cela se développe sont de bons cœurs qui disent bien ce qu'ils sentent; ceux en qui cela ne se developpe pas, le disent mal, & n'en sont pas moins. Cependant c'est toujours esprit de part & d'autre que cet instinct là, seulement plus ou moins confus dans celui-ci que dans celui-là ; mais c'est une sorte d'esprit dont on ne peut manquer, quoiqu'on en ait beaucoup d'ailleurs ; & qu'on peut avoir aussi sans être spi-

rituel en d'autres matieres ; & c'eſt-là toute l'explication que j'en puis donner.

Quoi qu'il en ſoit, je rends compte de la maniere dont je vivois avec ma mere ; la mort me la ravit dans le temps où j'avois le plus beſoin d'elle. J'entrois dans un âge ſujet à des égarements que je ne connoiſſois pas encore, & où ce tendre égard que j'avois pour elle m'auroit été plus profitable que jamais.

Mon pere, à qui le Ciel l'avoit unie, (que j'aimois autant qu'elle, & dont le caractere reſſembloit au ſien,) ne put ſurvivre long temps à ſa perte; ſa ſanté,qui étoit déjà très-mauvaiſe, s'altéra encore davantage ; pluſieurs infirmités l'attaquerent à la fois ; il n'agiſſoit plus, & bientôt il fut réduit à garder le lit ; il ne vécut qu'un an dans ce triſte état, & il mourut entre mes bras, pendant que ma ſœur étoit abſente pour une affaire domeſtique.

Mon fils, me dit-il, un moment avant que d'expirer, vous avez perdu votre mere, vous allez me perdre, & je vous vois au déſeſpoir ; mais vous n'y ſerez pas toujours, le temps conſole de tout. Je vais répondre de mes actions à celui qui m'a donné la vie ; vous lui répondrez un jour des vôtres, ſongez-y : au défaut des biens que je ne puis vous laiſſer, mon amour vous laiſſe cette

penſée-là ; ne la perdez point, vous y trouverez tous les conſeils que je pourrois vous donner, & c'eſt elle qui doit déſormais vous tenir lieu de pere & de mere.

A peine eut-il achevé ce peu de mots, qu'il tomba dans une foibleſſe qui lui ôta la parole ; il prononça encore quelque choſe de mal articulé, & où je compris qu'il demandoit ſa fille : après quoi, ſes yeux ſe fixerent ſur moi, & ne ceſſerent de me regarder que lorſqu'il expira.

Je ne ſçaurois peindre l'état où je me trouvai alors ; en le voyant mourir, je crus voir encore une fois mourir ma mere ; il me ſembloit que je venois de les perdre tous deux dans le même moment.

Je ne ſçavois plus où j'étois ; je reſtai dans un accablement qui me rendoit ſtupide, & ma ſœur étoit déjà de retour, m'avoit parlé, avoit pouſſé des cris, que je n'étois pas encore revenu à moi-même.

Que nous étions à plaindre ! nous n'avions point de parents dans la Province : des amis, nous n'en connoiſſions point : qui eſt-ce qui s'attache à d'honnêtes-gens qui ſont dans l'infortune ? il n'y a point d'objet plus diſgracié parmi les hommes, plus abandonné d'eux que l'homme pauvre & vertueux tout enſemble : tous les cœurs ſont glacés pour

lui ; il eſt comme un étranger dans la nature. Un fripon indigent eſt peut-être plus mépriſé, mais mieux ſervi, moins rebuté ; du moins le mépris qu'on a pour lui eſt-il plus ſans conſéquence & de meilleure compoſition : que dire à cela ? c'eſt que la qualité de fripon tranche moins que la vertu avec le caractere des hommes en général ; il leur reſſemble par-là davantage : peut-être qu'il y gagne à n'être ni eſtimé, ni eſtimable ; les hommes, qui ſont vains, en traitent plus commodément avec lui : il eſt rampant avec eux ; cela les flatte ; ils ont le plaiſir de primer ſur lui, quand ils le ſervent : au-lieu que l'homme vertueux eſt honteux & reſpectable ; & cela les dégoûte, parce qu'ils n'oſeroient l'humilier, en le ſecourant : il faudroit l'honorer malgré ſon indigence, & ils rougiroient de la comparaiſon qu'ils ſeroient obligés de faire avec lui. Voilà pourquoi mon pere avoit été ſi délaiſſé ; ainſi il n'y avoit perſonne qui s'intéreſſât à nous, quand nous reſtâmes ſeuls, ma ſœur & moi.

Dans un ſi grand abandon, ma ſœur parut montrer plus de courage que moi : au milieu de ſa douleur, elle ſongea à prendre un parti, & à m'en faire prendre un à moi-même.

Il n'eſt pas queſtion, me dit-elle un jour, que nous reſtions comme enſevelis dans notre afflic-

tion ; il s'agit de voir ce que nous deviendrons : nous n'appartenons ici à perſonne ; nous n'avons point de bien, & le peu qui nous en reſte, mille accidents peuvent nous l'ôter ; prévenons-les, mon frere : vous entrez dans un âge où vous pouvez faire quelque choſe, & ce ne ſera pas ici que vous trouverez les occaſions de vous avancer: ainſi il faut abſolument nous ſéparer, votre intérêt le demande ; je dois de mon côté m'aſſurer un état fixe.

Eh bien! lui dis-je, à quoi vous déterminez-vous donc, & que me conſeillez-vous de faire? Vendons ce que nous avons ici, me répondit-elle : de l'argent que nous en tirerons, je n'en veux que ce qu'il en faudra pour me mettre dans un couvent : voilà quel eſt mon parti, à moi : je n'en ſçache point de meilleur, ni de plus ſûr ; &, grâce au Ciel, il ne m'en coûte rien pour le prendre ; je ne ſacrifie rien en quittant le monde : heureuſement j'ai reçu une éducation qui m'a miſe dans l'habitude de penſer, & de penſer raiſonnablement. Une fille à mon âge, & ſans bien dans le monde, que peut-elle devenir? de quel côté ſe tourner? où eſt ſon aſyle? A votre égard ce n'eſt pas de même ; il y a tant d'honnêtes reſſources pour vous ; vous avez mille moyens de vous avancer, mon frere : rendez-vous à Paris avec

l'argent qui vous reſtera : vous ſçavez que nos parents y ſont ; nous y en avons un, dont mon pere nous a ſouvent parlé, & qui y occupe un poſte conſidérable : il eſt vrai que juſqu'ici nous n'en avons pas tiré un grand ſecours ; mais auſſi mon pere ne l'a-t il pas mis à de fortes épreuves. Aujourd'hui le cas où vous êtes exige de droit qu'il vous aide : il vous connoît ; il vous a vu ici dans un voyage qu'il fit avant la chûte de mon pere : vous lui parûtes aimable ; il vous careſſa beaucoup, & fut charmé du progrès que vous faiſiez dans vos études ; enfin il vous recevra ſans doute avec quelque attendriſſement ; votre ſituation le touchera ; votre éducation ne le fera pas rougir, & il ne pourra s'empêcher de donner quelques ſoins à votre fortune, & j'eſpere qu'elle deviendra meilleure que vous ne penſez.

J'écoutai ma ſœur ſans prendre beaucoup de goût à ce qu'elle me diſoit ; j'inſiſtai long-temps ſur la peine que j'aurois à me ſéparer d'elle, car je l'aimois tendrement : cependant je me laiſſai conduire comme elle voulut, & nous cherchâmes dès-lors à vendre notre petit bien de campagne.

Pluſieurs perſonnes vinrent le voir, & nous en offrirent bien moins qu'il ne valoit. Parmi ceux qui voulurent l'acheter, vint un jeune homme

qui avoit une terre considérable assez près de notre maison : je n'étois point au logis alors ; je m'en étois écarté en lisant, & il ne trouva que ma sœur ; elle n'étoit pas belle : mais il n'y avoit peut-être point de beau visage qui n'eût gagné à ressembler au sien. Le jeune Financier ne la vit pas impunément, il prit de l'amour, & ne put s'empêcher de le faire paroître. Ma sœur, qui étoit la modestie même, feignit de ne rien entendre à tout ce qu'il mêloit de galant dans la conversation, & traita froidement avec lui : ils ne convinrent cependant de rien au sujet de la maison ; ses offres étoient trop médiocres : peut-être voulut-il se ménager de nouveaux prétextes de revenir ; ce qu'il fit effectivement, mais comme en passant & au retour de la chasse. Nous ne décidâmes encore rien avec lui, & ses visites continuerent pendant trois semaines, sans qu'il parlât davantage de l'achat de notre bien ; il nous envoya même du gibier, voulut sçavoir notre situation, & parut s'y intéresser avec amitié pour moi, & avec beaucoup de tendresse pour ma sœur, qui de son côté ne trouvoit pas ses visites importunes, à ce que je remarquai, & qui ne s'impatientoit plus de voir que nous ne finissions notre affaire avec personne.

Un jour qu'ils s'étoient promenés assez long-

se trouve bien petit devant eux, qu'il se sent bien lâche, & que leur indigence & leur vertu le rendent bien honteux de ses vices & de son opulence : car enfin il n'a rien à répliquer; tout ce qu'il pourroit faire, ce seroit d'être effronté : mais j'ai toujours remarqué que les gens qui n'ont point une certaine pudeur dans les mœurs, une sorte de générosité dans leurs sentiments, ne sçauroient s'empêcher d'avoir honte devant les personnes vertueuses qui les méprisent.

Cela viendroit-il seulement de ce qu'on rougit toujours d'être méprisé, sans qu'il s'en-suive pour cela qu'on soit méprisable ? Je n'en sçais rien; mais je pencherois à croire que le vice brutal a en lui-même quelque chose de laid, qui demande qu'on lui fasse grâce; quelque chose de contraire à la fierté de l'âme, fierté qui a fait que les hommes quelconques ont mis en honneur certains sentiments naturels, & qu'ils en ont proscrit d'autres comme humiliants pour eux, malgré le plaisir qu'ils en pouvoient tirer.

Ce que je dis-là de la laideur du vice, bien des gens le combattront sans doute, & il me semble voir à-peu-près ce qu'ils pourroient dire : mais il seroit trop long de donner à mon raisonnement toute son étendue : &, en cas que je me trompe, j'aime

j'aime mon erreur; la morale y gagne plus que la métaphysique n'y perd, & il siéra bien à tous les honnêtes-gens de se tromper comme moi.

Quoi qu'il en soit, nous nous éloignâmes de ce jeune homme, dont je ne parlai plus à ma sœur, qui, assurément, avoit quelque penchant pour lui; & trois jours après, la vente de notre maison faite, nous nous en retournâmes au Couvent qu'elle avoit choisi, & où je la laissai pour m'en aller en même temps à Paris: car la Dame à qui nous avions vendu notre maison, devoit y entrer le même jour; & j'avois pris toutes mes mesures pour partir à l'instant que j'aurois quitté ma sœur.

Je la quittai donc; nous nous embrassâmes à la porte du Couvent: de-là elle se rendit au parloir, où je la revis encore, & où je lui parlai bien moins que je ne pleurai.

Elle n'oublia rien pour me consoler de notre séparation, pour me la faire juger moins douloureuse, moins durable que je ne pensois; elle-même s'efforçoit de n'en paroître pas si touchée que moi: elle espéroit bien me revoir, disoit-elle; elle en étoit sûre; elle ne pleuroit pas comme moi, mais elle retenoit ses larmes; elle en répan-

doit malgré elle, & je voyois que ma ſituation la pénétroit de triſteſſe; elle me regarda ſouvent ſans avoir la force de me rien dire.

Car enfin que devenois-je après l'avoir quittée? quel étoit mon ſort ? moi qui ſortois d'entre les mains d'un pere qui m'avoit conduit, ſous les yeux de qui j'étois doucement accoutumé à vivre, ſur qui je me repoſois de ma ſûreté, du ſoin de ma perſonne, & qui, en tout ce qui me regardoit, avoit penſé, déliberé pour moi; qui, dans toutes les peines que je lui avois données, ne m'avoit demandé, pour ma part, que d'être docile aux conſeils que ſa tendreſſe lui inſpiroit pour moi: ce pere n'étoit plus, & ma ſœur qui depuis ſa mort me ſembloit l'unique perſonne à qui je fuſſe encore quelque choſe, qui empêchoit que je ne fuſſe abſolument ſeul dans le monde, enfin dont la compagnie avoit ſoulagé mon imagination étonnée de tous les malheurs qui nous étoient arrivés, j'allois auſſi la perdre, cette chere ſœur; & dans une heure il n'alloit plus me reſter que moi pour moi-même, & qu'eſt-ce que c'étoit que moi?

Je ſuccombois ſous toutes ces idées-là; je me croyois perdu; je craignois tout, ſans ſçavoir pourquoi, ſans avoir d'objet fixe; je me regar-

dois comme un homme entouré de périls, & mon esprit étoit dans un étourdissement qui me fesoit des monstres de tout ce que je voyois.

J'avois plus de cent lieues à traverser pour arriver à Paris; ce n'est rien que cela pour un homme qui a quelque usage de la vie: mais quel voyage pour un homme de mon âge, qui n'avoit jamais vu plus de six lieues d'étendue! que de mouvements à se donner! & quel objet d'épouvante que tous ces mouvements pour qui ne connoît rien, & qui sort d'une éducation aussi paisible que l'avoit été la mienne!

Mais il n'y avoit plus moyen de reculer; il falloit partir: je répetai vingt fois les derniers adieux; je finis enfin, & je me retirai. Comme ma sœur avoit contraint sa douleur pendant notre entretien, quand je l'eus quittée, j'entendis en sortant du parloir qu'elle s'étoit évanouie; je me retournai, & je la vis entre les bras d'une Religieuse qui avoit été présente, & qui appelloit du secours: je fus tenté de rentrer, sans autre dessein que celui de la voir encore, & de m'arrêter-là aussi long-temps que je le pourrois; mais la crainte de n'avoir plus la force de partir après me retint: je me hâtai donc de me retirer, ou plutôt je m'arrachai de ce lieu, & je montai vîte à cheval

avec un ſerrement de cœur, qui, dans les circonſtances où je me trouvois, eſt un des plus pénibles états que l'on puiſſe imaginer.

Me voilà donc en chemin, âgé de dix-huit ans, n'ayant pour tout bien qu'une ſomme d'argent aſſez médiocre, quittant un pays où j'étois né, d'où je n'étois jamais ſorti, & où je ne laiſſois perſonne qui pût ſe reſſouvenir de moi, qu'une ſœur, qui étoit morte pour le monde, & que ſuivant toute apparence je ne reverrois jamais.

D'un côté, je voyois le Couvent qui l'enfermoit pour toujours; de l'autre, dans la campagne, je voyois l'endroit où mon pere & ma mere venoient d'être ſi récemment, & preſque coup-ſur-coup, enterrés tous deux.

Leur fils, autrefois l'objet de leurs ſoins & de leur complaiſance, ſans ſecours, maintenant ſans expérience, & comme un enfant ſans aveu, traverſoit en fugitif cette campagne, qui ne lui offroit plus de retraite, & s'en alloit ſervir de jouet à la fortune.

Je paſſois par des lieux où je m'étois promené avec mon pere; & comme on ſe parle quelquefois: nous nous arrêtions ſouvent ici, me diſois-je; nous nous ſommes aſſis dans cet endroit: je m'y reſſouvenois même des diſcours qu'il m'avoit

tenus; je croyois encore entendre sa voix: mon fils, ce nom si tendre qu'il avoit coutume de me donner, frappoit encore mes oreilles. Hélas! c'en étoit fait, personne ne devoit plus m'appeller ainsi; je n'étois plus sur la terre qu'un malheureux inconnu; je n'avois plus que des ennemis dans le monde: car n'y tenir à qui que ce soit, c'est avoir à combattre tous les hommes, c'est être de trop par-tout.

Cependant j'avançois: ma douleur & ma tristesse s'augmentoient à mesure que je m'éloignois davantage; je craignois d'avancer; je ne pouvois renoncer à des objets qui me tuoient, & je mourois de penser que bientôt je ne les verrois plus.

Enfin, je m'éloignai tant que je les perdis de vue; il se fit alors un changement en moi: je n'avois été jusques-là que triste & attendri sur moi-même; je n'avois songé à rien qu'à nourrir ma tristesse de tout ce qui pouvoit me la rendre plus sensible: mais quand je me vis hors de la portée de ces objets qui m'étoient si chers, & que l'éloignement où je me trouvois eut rompu, pour ainsi dire, le commerce que mes yeux & mon cœur aimoient à avoir avec eux, je fus à l'instant saisi de je ne sçais quel esprit de défiance & de courage, qui me rappella tout entier pour moi-

même, & me rendit l'objet unique de toutes mes attentions : je regardai les périls que je croyois courir, moins pour les craindre, comme j'avois fait auparavant, que pour prendre garde à moi; ma timidité me donna des forces, & je marchai armé d'une précaution soupçonneuse qui veilloit à tout, & qui me tenoit toujours en défense.

Comme je ne sçavois pas le chemin, je le demandois assez souvent aux personnes que je rencontrois, mais seulement à ceux qui n'avoient pas la mine d'abuser de mon ignorance; & quand je voyois de certaines figures équivoques, j'aimois mieux m'égarer que de leur exposer mon embarras: j'avois peur que cela ne les mît au fait de ma situation, & qu'ils ne devinassent que j'étois un jeune homme abandonné, qui voyageoit sur la bonne-foi du passant; ce qui auroit pu les tenter de faire un mauvais coup. Je poursuivois donc sans rien dire, & fournis ainsi ma premiere journée, sans d'autre inconvénient que celui d'avoir fait quelques lieues de plus qu'il ne falloit.

J'en devins un peu plus hardi le jour d'après, & j'arrivai dans un village qui n'avoit qu'une hôtellerie où j'entrai.

Je n'y rencontrai de voyageur qu'un homme vétu simplement, dont la physionomie me parut

bonné; il se chauffoit dans la cuisine de l'auberge, en attendant qu'on lui eût préparé de quoi souper.

Il me fit honnêteté, & s'entretint avec moi. Nous sommes seuls, me dit-il, voulez-vous, Monsieur, que nous soupions ensemble? j'y consentis, & comme il y avoit deux lits dans la chambre qu'on lui avoit donnée, l'hôtesse nous pria de vouloir bien y coucher tous deux, parce que ce jour-là, disoit-elle, il lui venoit pour l'ordinaire des équipages qu'il falloit loger. Là-dessus nous nous regardâmes un instant l'inconnu & moi, & comme nous vîmes que nous hésitions un peu tous deux, cela nous rassura; car hésiter alors, c'étoit mutuellement nous faire sentir que nous étions d'honnêtes-gens: ainsi nous répondîmes que nous le voulions bien.

On porta donc ma valise dans cette chambre; & nous allions y monter pour y souper, quand il entra dans la cour une chaise de poste escortée de quelques domestiques à cheval. De la chaise sortit un gros Bénéficier qui revenoit, à ce qu'on nous dit, d'une Abbaye considérable qu'il avoit à dix lieues de ce Village.

Toute l'auberge se mit en mouvement à son arrivée: hôtesse, servantes, valets d'écurie, tout

alla rendre hommage au train profane, & environner la chaise, comme pour remercier le maître de son nombreux équipage, & des apprêts qu'exigeoit sa friandise. Pour lui, il descendit de sa chaise d'un air sûr, en homme qui ne tromperoit pas les gens dans leur calcul, & qui satisferoit aux respects intéressés qu'on lui rendoit.

Nous montâmes ensuite à notre chambre pour souper. Nous fûmes très-mal servis : on nous avoit comme oubliés; nous n'eûmes rien qu'à force de cris; & chaque chose dont nous avions besoin ne nous fut apportée que l'une après l'autre.

Voilà comme cela va dans le monde : tous les hommes, les uns après les autres, ressemblent à notre hôtesse; ils prodiguent tout à celui qui a beaucoup, négligent celui qui a peu, & refusent tout à qui n'a rien. Caractere de cœur maudit, qui ne laisse aucune ressource honnête aux misérables, & qui déshérite les deux tiers des hommes des biens que la nature a faits pour eux.

Cependant ces hommes, tels que vous les voyez, ont fait des loix contre leur iniquité, des loix justes & saintes en elles-mêmes ; celui qui les viole est méchant; il ne s'est point contenté d'avoir ou de trouver un nécessaire, qui, malgré la mauvaise disposition des choses, ne

manque presque jamais; il avoit un libertinage & des vices qu'il vouloit satisfaire: l'homme est né pour le travail, il vouloit être un fainéant; en un mot, c'est un mauvais sujet, qui mérite d'être puni. Mais d'un autre côté, on seroit tenté de dire que les hommes ne sont pas dignes de le voir punir, qu'ils ne méritent pas les loix justes qui les protegent; ce méchant que l'on punit, ce sont eux le plus souvent qui lui ont appris à le devenir; il se seroit contenté de son nécessaire, de sa cabane, du revenu de son travail & de la médiocrité de ses plaisirs, s'il n'avoit pas vu des hommes dont le luxe, les richesses, la mollesse & la fainéantise ont allumé son orgueil, son avarice & ses vices.

Mais passons; ces réflexions-là demandent de la modération: il y a des âmes gâtées qui abusent de tout, & je finirai par une réflexion que je crois raisonnable: j'interromps souvent mon histoire; mais je l'écris, moins pour la donner que pour réfléchir.

Celui à qui son état & son opulence peuvent fournir tout à souhait; qui, pour jouir de tout, n'a qu'à le vouloir, que sont les loix à son égard? dans quelle occasion peut-il en sentir le frein? fût-il né sans vertu, en les violant, que gagne-

roit-il qu'il n'ait pas déjà? Aime-t-il à faire bonne chere ? il la fait. Eſt-il glorieux? on le reſpecte. Eſt-il ambitieux? il a du rang & de grands emplois. Eſt-il vain & faſtueux ? il a de grands équipages, & une foule de valets. Eſt-il avare? il a de grands revenus, qu'il les ménage. Eſt-il libertin? il a de l'argent en quantité, qu'il ſe pourvoie.

Mais il n'eſt pas Prince, il n'eſt pas le premier homme de l'Etat: il eſt le maître ici; il voudroit auſſi l'être-là, & cela ne ſe peut pas: il n'a que dix lieues de terrein à lui, & il faut qu'il ſe paſſe à cela, les loix lui défendent d'en uſurper dix autres ſur ſon voiſin: il peut goûter de tous les plaiſirs, cela eſt vrai; mais malheureuſement il en a ſatiété. Une ſeule choſe le ragoûteroit, & dont la privation le chagrine, c'eſt la fille ou la femme d'un homme à qui il n'y a pas moyen de les ôter; les loix le défendent encore. Quelle rigueur! n'eſt-ce pas cela qu'il veut dire? je le plains beaucoup; pourquoi n'eſt-il pas Roi d'un état? c'eſt encore trop peu; que n'eſt-il Souverain de toute la terre? on lui donneroit tout ce qu'il ſouhaite. Mais auſſi, où a-t-il pris de pareilles envies? elles reſſemblent à ces fantaiſies qui viennent dans la débauche; elles ſont ſi bizarres, qu'on auroit peine à les deviner: c'eſt une

démence de cœur & d'esprit que ces desirs-là; & s'il fait un crime pour tâcher de les satisfaire; qu'on ne le punisse point comme coupable; il ne mérite pas cet honneur-là. Qu'on le lie comme un insensé, comme un homme qui a le transport au cerveau. Aussi n'est-ce pas de lui que je parle: mais d'un homme opulent, qui jouit de tous les avantages de son opulence, & qui les sent. Et je demande encore une fois: que font les loix à son égard? Rien; que le mettre à couvert des entreprises criminelles de celui qui n'a rien, & à qui son sort fait envie; le voilà sans difficulté dans une situation bien commode, & qui lui épargne bien des tentations qu'il auroit peut-être, s'il n'étoit pas si fort à son aise; & je l'en félicite. Il n'est pas défendu d'être mieux que les autres: la raison même dans beaucoup d'occasions veut que ceux qui sont utiles, qui ont de certaines lumieres, de certains talents, jouissent d'une fortune un peu distinguée; & quand l'homme heureux n'auroit rien qui méritât ce privilége, il est un Être supérieur qui préside sur nous, & dont la sagesse permet sans doute cette inégale distribution que l'on voit dans les choses de la vie; c'est même à cause qu'elle est inégale, que les hommes ne se rebutent pas les uns des autres;

qu'ils se rapprochent, se vont chercher; & s'entr'aident. Ainsi, que les heureux de ce monde jouissent en paix de leur abondance, & du bénéfice des loix; mais que leur pitié pour l'homme indigent, pour le misérable aille au-devant de la peine qu'il pourroit sentir à observer ces loix. Tout l'embarras est de son côté : que leur humanité le console du sort qui lui est échu en partage; qu'elle lui aide à parer les mouvements de sa cupidité toujours affamée, de sa corruption toujours pressante : ce qu'on leur dit-là n'est-il pas raisonnable ? cette inégale distribution des biens, dont nous parlions tout-à-l'heure, lie nécessairement les hommes les uns aux autres, il est vrai : mais le commerce qu'elle forme entr'eux n'est-il pas trop dur pour les uns, & trop doux pour les autres? & cette différence énorme qui se trouve aujourd'hui entre le sort du riche, & celui du pauvre, Dieu, qui est juste autant que sage, n'en seroit-il pas comptable à sa justice, s'il n'y avoit pas quelque chose qui tînt la balance égale, si le bonheur du riche ne le chargeoit pas aussi de plus d'obligations?

Ainsi vous, dont ce riche ne soulage pas la misere, prenez patience: c'est-là votre unique tâche à cet égard-là. Vivez comme vous faites

à la ſueur de votre corps; continuez, c'eſt Dieu qui vous éprouve. Mais vous, homme riche, vous paierez cette fatigue & ces langueurs où vous l'abandonnez : il y réſiſte; vous paierez la peine qu'il lui en coûte; c'eſt à vos dépens qu'il prend patience; c'eſt à vos dépens qu'il la perd : vous répondez de ſes murmures, & de l'iniquité où il ſe livre, & en périſſant il vous condamne.

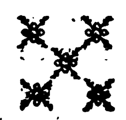
Revenons à mon hiſtoire : j'ai dit que nous fûmes très-mal ſervis, parce qu'on ne ſongea qu'au bénéficier & à ſes gens : mais ce ne fut pas là notre pire aventure. Il n'y avoit qu'un inſtant que nous avions ſoupé, quand nous vîmes entrer deux domeſtiques du bénéficier avec une ſervante. Celui avec qui j'étois, ſurpris de cela, demanda à la ſervante ce qu'elle venoit faire. Mettre les valiſes de ces Meſſieurs ici, dit-elle : il faut que vous ayez la bonté de leur céder la chambre, parce qu'ils y couchent toujours, quand ils viennent; on tâchera de vous accommoder ailleurs, quoique nous ayons bien du monde. Voilà mon lit, dit alors brutalement un de ces domeſtiques; & voilà le mien, dit ſon camarade.

Mon Inconnu rougit là-deſſus : je le vis indigné; mais reprenant preſque ſur le champ un viſage tranquille : mes enfants, leur dit-il, tout ce que vous

faites-là est inutile, nous ne sortirons point ; car je ne pense pas que vous poussiez la hardiesse jusqu'à nous faire violence.

Ils répondirent impertinemment à cela, & parlerent haut. L'hôtesse monta au bruit, & leur maître vint demander ce que c'étoit. Ils dirent que nous ne voulions pas sortir de leur chambre. Mes gens couchent toujours ici, dit leur maître à mon Inconnu ; c'est un endroit à eux, l'hôtesse le sçait, & il n'y a pas à contester là-dessus. Les chambres d'une hôtellerie n'appartiennent jamais qu'aux premiers venus, répondit froidement l'Inconnu ; ainsi vos gens n'ont que faire ici, Monsieur : faites-les retirer, qu'on ne les voie point ; vous en serez plus respectable, ou du moins ordonnez-leur d'être paisibles, afin qu'on vous les pardonne.

Fin de la vingt-cinquieme & derniere Feuille du Spectateur.





PIECES DÉTACHÉES ÉCRITES DANS LE GOÛT DU SPECTATEUR FRANÇOIS.

*Lettre de M. de M*** contenant une Aventure.*

J'AI reçu votre lettre, mon cher ami. L'aventure dont vous m'y faites le récit, est particuliere, & vous avez, dites-vous, de l'admiration pour une femme qui meurt de douleur, après avoir appris l'irréparable infidélité de son amant; un si prodigieux excès d'amour vous pénètre de respect pour elle, & je n'en suis point surpris: car vous aimez. Cette tragique histoire fait un exemple du caractere d'amour, que vous souhaiteriez pour vous à votre maitresse; mais cruel! en le

lui ſouhaitant, ſongez-vous aux conſéquences? je la garantis morte, ſi vous êtes exaucé, & morte peut-être dans huit jours : peut être le haſard va-t-il vous préſenter un viſage aimable, dont la propriétaire armera toute la coquetterie contre vous. Vous aurez des yeux, un cœur & de l'amour-propre ; vous vous amuſerez à regarder avec plaiſir ; vous aimerez à plaire ; voilà votre maitreſſe à ſon dernier ſoupir : vous acheverez de vous gâter la nuit par de flatteuſes & de reconnoiſſantes réflexions ; la voilà morte. Où eſt-il le cœur de tout ſexe, dont la loyauté ne périſſe dans les dangers dont je parle? & que deviendroient les amants, ſi l'inconſtance de l'un étoit un arrêt de mort contre l'autre ? Les hommes & les femmes tomberoient autour de nous par pelotons ; on ne pourroit compter ſur la vie de perſonne, & je conçois qu'il ne reſteroit plus ſur terre que quelques gens, qui, par cas fortuit, ſe feroient mutuellement porté un coup fourré d'inconſtance. Juſte Ciel! que de trépas indiſcrets & ſcandaleux ne verroit-on pas! que de dévots reconnus pour hypocrites après leur mort! eux, dont la bonne odeur ne ſubſiſte qu'à la faveur du ſecret qui dérobe leurs foibleſſes. Que de meres détrompées de l'innocence de leurs filles! que de maris crédules, & qui ne pourroient plus l'être!

l'être! que de vieilles femmes ridiculisées, en cessant de vivre! mais, grâce à Dieu, nous n'avons rien à craindre de tout cela. La nature, plus sage que vous, mon ami, ne donne pas à l'amour un si grand crédit sur les cœurs; le pouvoir qu'elle lui laisse va tout à l'avantage du genre humain; &, loin d'être homicide, il n'est dangereux que par le contraire. On pleure l'inconstance de son amant ou de sa maitresse; on la soupire: voilà le plus grand inconvénient d'un amour trahi. Encore ne voit-on passer par ces peines que ceux dont la nature a manqué le cœur; je veux dire, que c'est un vice dans son ouvrage, que cet excès de sensibilité qu'elle y laisse. Sa regle générale est plus douce; & les amants abandonnés en sont quittes pour quelque chagrin que le moindre amusement écarte, & qui ne s'apperçoit que dans ceux qui ne veulent pas se gêner. Je ne sçais même si le plus grand nombre n'en est pas quitte à moins. Quoi qu'il en soit, pour payer votre petite histoire par une autre, je vais vous rapporter un exemple sur lequel vous pouvez, presque à coup sûr, tirer l'horoscope de votre maitresse, en cas que vous deveniez infidele.

J'étois, il y a quelques jours, à la campagne, chez un de mes amis. Nombre de Dames, & de

Cavaliers s'y étoient rassemblés. Il me prit fantaisie, un matin, d'aller me promener seul dans le bois de la maison: je m'enfonçois déjà dans les routes les plus obscures, quand la pluie me surprit; pour l'éviter, je courus vers un cabinet que je vis assez près de moi. J'allois y entrer, quand j'entendis parler: je prêtai l'oreille; c'étoient deux Dames de notre compagnie, qui s'y étoient apparemment réfugiées avant moi. L'une d'elles, un moment après, poussa quelques soupirs qui me donnerent la curiosité d'en apprendre la cause. Je suis jeune: ces soupirs me présageoient de l'amour; je crus qu'il seroit bon de voir comment ces deux femmes en traiteroient à cœur ouvert: j'en pouvois tirer des conséquences générales, & m'instruire moi-même, en cas d'accident, du plus ou moins de sûreté qui se trouvoit dans les petites façons extérieures du sexe. Hélas! ma chere, *dit la Dame* qui me sembloit avoir soupiré, ne me reproche point ma mélancolie; ne sçais-tu pas que Pyrame est absent, & que je ne le verrai de six mois? Ah! *répondit l'autre*, en éclatant de rire, gageons que ton cœur a pillé ce ton-là dans Cléopâtre. Que tu es folle à contre-temps, dit l'affligée: si tu étois à ma place, tu n'aurois pas le mot pour rire. Ne te fâche pas, ma bonne, ré-

pliqua l'autre; je t'avoue que j'ai ri d'étonnement: tu ne dois voir ton amant de ſix mois; tu te prépares, ce me ſemble, à gémir autant de temps; il n'eſt pas juſqu'au ſon de ta voix que tu n'aies mis en deuil: cela m'a paru ſingulier. Je connoîs bien cette eſpece d'amour languiſſant & tous ſes devoirs: mais franchement je n'ai pas cru que ce fût celui dont le cœur ſe ſervît dans l'occaſion. Je l'ai pris pour cet amour qu'on imprime, dont on remplit de gros volumes de Romans; & tu te joues à mourir de fatigue, ſi tu veux imiter ces amantes que ce fou de la Calprenede a faites avec une plume & de l'encre. Il faut s'imaginer, ma chere, qu'un cœur romaneſque fournit plus d'amour lui ſeul, que n'en fourniroit tout Paris enſemble. Ne prends pas ce que je te dis pour un manque d'expérience; nous ſommes ſeules. Au moment où je te parle, j'aime: mon amant eſt abſent, non pas abſent comme le tien, qui n'eſt allé que chez ſon pere; il eſt à l'Armée: le voilà bien en riſque; il pleuroit en me quittant; je pleurai de même, & les larmes m'en viennent encore aux yeux: tout cela eſt à ſa place. Mais, ajouta-t-elle, en riant, je veux dire, en mariant une folie plaiſante avec ſes pleurs, je verſe des larmes, & n'en ſuis pas plus triſte: bien au con-

traire, ma chere, je ne pleure que parce que je m'attendris; mais mon attendrissement me fait plaisir, & les larmes qu'il amene sont, en vérité, des larmes que je répands avec goût. Je ne sçais pas si tu comprends comme cela s'ajuste; je suis tendre autant qu'on peut l'être. Je tremble pour mon amant sans inquiétude, je le desire ardemment sans impatience; je gémis même sans être affligée, & tous ces mouvements ne me sont point à charge: souvent je les réveille, de peur d'être oisive; ils me suivent où je vais; ils se mêlent à mes plaisirs, ils ne les rendent que plus touchants: c'est comme une provision toute faite de réflexions douces, qui ne m'en tiennent que plus disposée à la joie, quand j'en trouve. Je me dis à moi-même: je fais la passion d'un homme aimable; cette idée me flatte, c'est une preuve de mérite, je m'en estime avec plus de sûreté de conscience, & je ne suis pas fâchée de trouver alors sur mon chemin un hommage de petits soins: je m'en amuse sans scrupule; ils me répetent ce que je vaux; je les encourage quelquefois par un coup-d'œil, un geste, un souris, & je te jure enfin que mon Amant ne m'est jamais plus cher, que quand je me suis prouvé qu'il ne tient qu'à moi de lui donner des rivaux. A leur égard, je

ne les aime point, ce me semble: cependant ils me plaisent; mon amour-propre a de l'inclination pour eux; mais je sens bien confusément qu'eux & mon cœur n'ont rien à démêler ensemble. Voilà tout ce que j'en puis dire, & voilà comme on aime, ma chere: crois-moi, regle-toi là-dessus. Et que deviendrois-tu donc, si ton Amant venoit à changer? Ah! de quoi parles-tu-là, s'écria l'autre? ah! mon Dieu, tout me frémit. Lui, changer! Toi qui aimes si fort à ton aise, comment te sauverois-tu de la douleur la plus vive, & peut-être du désespoir, s'il t'arrivoit ce que tu me fais craindre? Eh! que me dis-tu, répondit l'autre, avec ta douleur la plus vive, & ton désespoir? Du dépit encore passe. Du dépit, juste Ciel! du dépit pour un perfide, dit l'autre Dame. Oh! je n'en sçais pas davantage, reprit son amie; & je n'ai jamais connu d'autre accident en pareil cas: je te parle bien naturellement, comme tu vois; mais je t'aime, & tu as besoin d'instructions.

Et je vais, pour te la donner plus ample, te faire un abrégé succint de mes petites aventures.

A neuf ans on me mit dans un Couvent, avec intention de m'engager à des vœux: j'avois une sœur aînée à qui mes parents destinoient leur héritage: ils crurent devoir commencer de bonne-

heure à me soustraire du monde, afin que l'ignorance de ses plaisirs, m'empêchât de les regretter, & que la victime, dans un âge plus avancé, ignorât du moins tout ce que lui déroboit son sacrifice ; j'y restai trois ans avec tranquillité, & j'y reçus une éducation dévote, qui porta plus sur mes manieres, que sur mon cœur ; je veux dire, qui ne m'inspira point de vocation, mais qui me donna l'air d'en avoir une. Je promis tout autant qu'on voulut que je serois Religieuse : mais je le promis sans envie de la devenir, & sans dessein de ne pas l'être. Je vivois sans réflexion ; je m'occupois de mon propre feu ; j'étois étourdie & badine ; je jouissois de ma premiere jeunesse, & je m'amusois de tout cela, sans en desirer davantage.

Il est vrai que ce cœur vuide de goût pour la clôture, & qu'on n'avoit pu tourner à l'amour de la regle, quoiqu'il ne souhaitât rien encore, sembloit deviner par son agitation folâtre, qu'il étoit d'agréables mouvements qui lui convenoient, & qu'il attendoit que ces mouvements lui vinssent ; & l'accident que je te vais dire me débrouilla tout cela.

Une de nos petites Pensionnaires tomba malade ; sa mere, qui l'aimoit beaucoup, ne vou-

lut point la confier aux ſoins du Monaſtere ; elle vint la chercher, & demanda à me voir, parce que mes parents l'en avoient priée. Je fus donc au parloir ; & j'y perdis ſur le champ mon ignorance.

J'y vis un Cavalier ; c'étoit le fils de la Dame en queſtion : nos yeux ſe rencontrerent ; je ſentis ce qu'ils ſe dirent, ſans être étonnée de la nouveauté du goût que j'avois à voir ce jeune homme ; & la converſation que mes yeux eurent avec les ſiens, n'eut de ma part aucun air d'apprentiſſage. Si je péchai, ce fut par un excès d'éloquence, dont à préſent je retranche un peu dans l'occaſion ; je n'ai point appris à mieux dire que j'aime ; j'ai ſeulement appris à le dire un peu moins.

La Dame, qui emmenoit ſa fille, me parla conformément aux inſtructions que mes parents lui avoient données ; me vanta les charmes du Cloître, & mit ſa main dans ſa poche, pour chercher des lettres qu'elle devoit me rendre de la part de ma mere. Heureuſement elle les avoit oubliées ; ſon fils s'offrit ſur le champ de me les apporter ; & avant qu'il eût parlé, j'avois déjà compris & ſouhaité ce qu'il devoit dire. Je l'en remerciai par un regard, dont je vis bien qu'à

son tour il avoit senti la nécessité, puisque je lui trouvai déjà les yeux sur moi.

Enfin, ma chere, après quelques discours fatigans, sa mere sortit, avec promesse de renvoyer son fils me porter mes lettres; & de mon côté, je m'en allai dans ma chambre donner du progrès à mes sentiments, les goûter à l'aise, & contempler l'image de mon vainqueur. Au retour de ma méditation, on ne me vit plus, ni si badine, ni si vive; mais en revanche, j'étois négligente & distraite; non que j'eusse perdu ma gaieté, mais elle se répandoit moins au-dehors. Je jouissois d'un plaisir secret qui m'occupoit tant, qu'il arrêtoit ma dissipation; & pour vaquer à mes petites réflexions, j'oubliois tout le reste.

Cependant, le jeune homme revint, il me demande; une Religieuse me suit au parloir. Que je la haïssois-là! mais le hasard m'a toujours servi assez fidèlement: une Sœur Converse vint pour parler à ma Religieuse, cela nous fit un moment de liberté, dont le Cavalier & moi profitâmes, parce que nous en étions tous deux également avides; il me glissa adroitement avec mes lettres un billet, qu'un serrement de main m'avertit être mystérieux; ma main lui redit aussi-tôt que j'en-

tendois la ſienne. Je rougis pourtant de ce geſte mis en replique ; il le vit, & pour m'enhardir, le petit fripon me baiſa la main. Ce qui eſt de plaiſant, c'eſt qu'effectivement j'en devins moins honteuſe : mais mon importune compagne, la Religieuſe, retourna la tête à l'inſtant le plus intéreſſant de notre action ; elle en ſurprit toute l'ardeur ſur le viſage du jeune homme, & tout le conſentement ſur le mien ; & la Nonne commença à rougir, où j'achevois de le faire.

Monſieur, *dit-elle au jeune homme*, en me retirant de la grille, Madame votre mere ne vous a point donné cette commiſſion. Il eſt vrai, Madame, *répondit-il*; mais une ſi belle main, & mon âge me l'ont donnée ; & je n'ai pas cru que ce fût un mal que de les en croire. Pour moi, ma mere, *répondis-je*, je n'ai pas eu le temps d'arrêter Monſieur. Allez-vous-en, Mademoiſelle, me répartit-elle : Vêpres ſonnent, vous ferez mieux de vous y rendre.

Je fis alors une révérence, ou, à travers beaucoup de modeſtie, j'enveloppai je ne ſçais quel air content de mon Amant, qu'il dut comprendre, & je me retirai plus curieuſe qu'inquiette des ſuites de l'aventure, & dans une impatience extrême de lire mon billet ; il me parut charmant,

peut-être l'étoit-il, je le gardai comme un trésor, où je puisois dans mille moments du jour une agréable vanité : je me regardois comme une personne importante, je n'avois besoin que de le toucher pour m'estimer, & pour tressaillir de joie. On veilla dès-lors mes actions de plus près; mais au bout de quelque temps je me vis libre par la mort de ma sœur. On me vint reprendre au Couvent : mon Amant eut la liberté de me voir; ma nouvelle situation me ravit au point que j'en étois comme étourdie : les moindres visites étoient pour moi des plaisirs sérieux; un rien m'étoit beaucoup ou quelque chose, mon amour même augmenta à proportion; la journée ne suffisoit pas à sentir ma satisfaction.

Voilà quelle j'étois, quand les empressements de mon Amant baisserent, & quand enfin j'appris qu'il les portoit ailleurs. Je te l'avoue, ma chere, le jour où l'on m'en confirma la nouvelle, je fus bien une bonne heure où il me sembla que tout étoit désert dans le monde, & que tout m'avoit abandonnée. Dans cette détresse, il me vint compagnie; le monde à mes yeux se repeupla; mon chagrin s'affoiblit; je me crus moins délaissée : deux jeunes gens me firent des mines que je trouvai sinceres; je me sentis réconfortée.

& je pris tant de courage dans cette ſoirée, que lorſque la compagnie ſortit, je me félicitai de mes nouvelles conquêtes, ſans me reſſouvenir que trois heures avant, je regrettois la perte d'une... Cette Dame en étoit-là de ſon diſcours, quand je fis par mégarde un petit bruit qui la fit taire. Remettons le reſte, dit-elle, à une autre fois, il te divertira. Je me ſauvai là-deſſus, avec deſſein de guetter l'occaſion de ſçavoir la ſuite de l'hiſtoire; je l'ai ſçue; & comme cette lettre eſt déjà très-longue, ce que j'ai appris ſera le ſujet d'une autre. Bon jour.

*Suite de la Lettre de M. M***.*

NON, mon cher, je ne vous manquerai point de parole; je vous ai promis la ſuite de l'hiſtoire en queſtion; vous ſouhaitez que j'entre d'abord en matiere, & je commence.

Je vous ai dit qu'un petit bruit que je fis, avoit interrompu la Dame qui parloit, & qu'elle étoit ſortie du cabinet avec ſa tendre compagne, dans le deſſein de continuer une autre fois ſon diſcours. Le lendemain je les épiai ſi bien toutes deux,

que je les vis sur le soir se prendre sous le bras, & se retirer dans le cabinet, d'où j'avois tout entendu la veille; je me glissai donc à ma place, & je crois être obligé de vous conter la nouvelle conversation qu'elles eurent ensemble, avant que la Dame, qui avoit commencé son histoire, la pursuivît.

Hé bien! ma chere, dit la Dame folâtre à son amie, comment as-tu passé la nuit? mon Dieu! répondit l'autre, j'ai honte de te le dire. Ah! j'entends, reprit l'amie; je sçais ta nuit par cœur; je la lus hier en me couchant. Tu l'as lue? tu rêves, dit l'autre. Non, je te dis vrai, reprit-elle; je lisois hier *Cassandre*; l'Auteur suppose son Amant absent, & j'en étois aux agitations qui tourmentoient son cœur pendant la nuit; ainsi tu vois bien que je dois sçavoir l'histoire du tien; car apparemment il n'a pas dérogé, & l'exercice de toutes ces nuits-là est uniforme. Tiens, je te dirois de la tienne le commencement, le milieu & la fin, par ordre alphabétique: gageons que c'est d'abord une réflexion cruelle qui produit un soupir douloureux, ou bien, si tu le veux, c'est le soupir qui précede la réflexion; car les cœurs de ton espece soupirent souvent d'avance, en attendant de sçavoir pourquoi.

Il en eſt d'eux là-deſſus, comme de ces Poëtes, qui font la rime avant que d'avoir trouvé la raiſon; mais d'ordinaire, c'eſt la réflexion qui produit le ſoupir, le ſoupir à ſon tour eſt le pere d'une apoſtrophe à l'Amant abſent : cher Pyrame ! quand le Ciel permettra-t-il que je te revoie ? En voilà l'exorde : après, on ſe parle à ſoi-même; ô fille, ou femme infortunée ! *&c.* enſuite, il y a des poſes, je veux dire qu'on ſe taît, qu'on parle, qu'on s'agite; une famille de nouveaux ſoupirs naît encore de tout cela; ils ont auſſi pour enfants de nouvelles apoſttrophes à la nuit, au lit où l'on repoſe, à la chambre où l'on eſt, car dans cet état le cœur fait inventaire de tout : dis-moi la vérité; voilà la généalogie des actions de ta nuit: voilà du moins comment l'original en eſt dans *Caſſandre.* A la pointe du jour tu t'es endormie d'abattement, & je gage encore que ton ſommeil étoit orageux, nuiſible à l'eſtomac, par la quantité des ſoupirs qui l'ont gonflé.

Après tant de railleries, répondit l'autre Dame en ſouriant, (car ſans la voir, je devinois par ſon ton qu'elle ſourioit,) tu ne mérites pas que je te confie ce que j'ai ſenti cette nuit. Ah! ma toute bonne, répartit l'autre, rends-moi compte, je t'en prie: ſi tu n'as pas été ſi tourmentée qu'à

l'ordinaire, c'eſt une fortune que tu me dois : je t'ai donné des remedes qui t'ont ſoulagée ; parle.

As-tu obſervé, dit l'autre Dame, l'empreſſement qu'*Alidor* marquoit hier au ſoir pour moi? Oui, ſans doute, dit ſa compagne, & ma vanité commençoit à ſouffrir un peu de voir tes appas préférés aux miens ; (car tu ſçais que voilà la régle entre nous autres femmes.) Quand deux Cavaliers ontparu ſe diſputer l'honneur de me plaire, leur hommage m'a raccommodée avec toi : je t'ai pardonné *Alidor* en leur faveur ; je t'avoue qu'alors je t'ai perdue de vue, & que mon acquiſition m'a fait oublier la tienne. Hé bien! qu'eſt-il arrivé de cet empreſſement? Mais, dit l'autre, il eſt arrivé.... j'ai de la peine à te l'avouer. Que ſignifie cela? répondit ſon amie ; Pyrame eſt-il ſorti de ton eſprit? n'aimes-tu plus qu'*Alidor?* je te louerois de ce double impromptu, ſi tu n'avois que quatorze ans : je t'ai déjà dit qu'à cet âge mon cœur avoit joué le méme tour à ſa premiere inclination ; mais à vingt-cinq ans, ma chere, ce n'eſt plus là pour nous qu'un tour d'enfant : change, ſois volage, quand le cœur t'en dira, à la bonne-heure : mais tu n'as pas tant beſoin de ſçavoir changer de penchant, que tu as beſoin de ſçavoir changer ta façon d'en prendre.

Tu aimois *Pyrame*; il étoit absent; tu t'étois ensevelie dans la douleur ; voilà ce qu'on appelle l'amour pris de travers. *Alidor* le chasse subitement de ton cœur, c'est quelque chose; & cela marque qu'on peut te conduire à mieux : mais si tu recommences avec ce dernier un cours de tendresse pareil à celui que tu quittes; si tu vas avec lui doubler encore *Cassandre* ou *Cléopâtre*, plus de commerce entre nous, je me retire ; aussi-bien je m'imagine que tu as des devoirs solitaires à remplir, des réflexions à faire sur la honte de ton amour naissant : tu n'as qu'à dire, & je te laisse, sur le champ, la liberté d'être honteuse à ton aise : mais si tu veux être raisonnable, faire le profit de ton amour-propre & de ton cœur, aimer *Alidor*, parce qu'il te plaît, en te conservant *Pyrame*, parce qu'il t'aime oh! tu seras de ce monde : je suis toute à toi, & je te continue mes conseils pour ta conversion.

En vérité, tu n'es qu'une étourdie, répondit alors l'autre Dame: tu ne m'as pas donné le temps de m'expliquer, & depuis que tu causes, tu n'as combattu que tes chimeres, & point du tout mes idées. Et qu'importe? reprit l'autre : j'y ai toujours gagné, puisque je suis femme, & que j'ai parlé longtemps; mais quelle est donc ta pensée? La voilà,

répartit ſon amie : c'eſt que, Dieu me pardonne ! il me ſembloit, cette nuit, que j'aimois *Pyrame* ſans douleur, tout abſent qu'il eſt ; & qu'*Alidor* me plaiſoit encore, ſans que je l'aimaſſe. D'abord cela m'a fait peur, à cauſe de ce pauvre garçon qui eſt éloigné de moi : je craignois de lui faire tort ; mais, autant qu'il m'en ſouvient, cela feſoit dans mon cœur un mélange d'amour & de vanité, qui reſſembloit aſſez à ce que tu m'en enſeignes. J'ai perdu quelque temps à m'examiner, par ſcrupule pour l'abſent ; mais j'ai vu qu'il n'entroit rien là-dedans contre ſes intérêts : en effet, le chagrin que j'avois en l'aimant ne lui rapportoit rien. Oh ! ſi fait, ſi fait ; il lui rapportoit, reprit ſon amie, en ſouriant ; ce chagrin-là n'étoit qu'un dévouement de ton âme à une fidélité éternelle, & cela ne vaut rien : laiſſe-la hardiment mourir, cette fidélité ; il n'y a que les dupes qui en font leur objet. Je ſuis très-contente de toi ; à tes ſcrupules près, tu marches à pas de géant dans la bonne voie : avance, & ferme les yeux.

Tu as beau dire, reprit l'autre ; je me reproche encore quelque choſe : mais, ſi *Alidor* continue à m'en vouloir, j'eſpere que cela ſe paſſera. Bon, dit ſon amie ; puiſque tu vas juſqu'à l'eſpérer, cela vaut fait : jamais ces eſpérances-là ne trompent. As-

tu

tu vu ce matin *Alidor*? Je le quitte, il n'y a qu'un moment, dit-elle; il eſt venu ſçavoir tantôt ſi j'étois levée. Tu l'étois ſans doute, reprit ſa compagne. Point du tout, répartit-elle; comme je n'ai point fermé l'œil de toute la nuit, j'ai tâché de m'aſſoupir ce matin; car tu ſçais qu'on eſt à faire peur, quand on n'a point dormi. Comment, s'écria l'autre, tu crains déjà de faire peur. Oh! mon enfant, ton cœur a fait un coup de maître; le mien ne ſçait rien de plus fin. N'importe, reprit la Convertie; tu feras bien de m'achever ta vie, cela me fortifiera. J'y conſens, dit ſon amie; auſſi-bien l'habitude d'aimer languiſſamment t'a laiſſé je ne ſçais quelle bigoterie de langage, dont je veux te défaire. Cela me fortifiera, dis-tu. A t'entendre, on diroit d'une dévote, qui fait une action libertine. Tu ris; mais je veux mourir, ſi cela ne reſſemble... A propos, de ma vie, où en étois-je? Aux conquêtes que tu fis un ſoir, lui dit l'autre Dame, & qui te firent oublier ſubitement l'inconſtance de ton premier Amant. Nous y voilà, reprit l'autre.

Je fus le reſte de la ſoirée dans une ſituation de cœur, qui, par intervalles, me fourniſſoit des ſecouſſes de joie incroyables. Les deux jeunes gens, qui s'étoient déclarés pour moi, me revenoient

dans l'eſprit avec leurs petites façons: à cela ſe joignit une apparition ſubite des plaiſirs de coquetterie que me vaudroit leur amour. Quelle vue, ma chere, pour une fille, & pour une fille de mon âge! auſſi je n'y pouvois tenir, & je treſſaillois entre cuir & chair tout autant de fois que cela me paſſoit dans l'eſprit. Cela ne m'y paſſoit cependant que d'une façon très-confuſe, parce que la préſence de mon pere & de ma mere me gênoit; j'en réſervai donc l'examen, & j'en fis ma tâche pour la nuit.

Quand il fut l'heure de ſe coucher, je vôlai dans ma chambre pour me déshabiller & pour me voir; oui, pour me voir; car j'étois preſſée d'une nouvelle eſtime pour mon viſage, & je brûlois d'envie de me prouver que j'avois raiſon. Tu penſes bien que mon miroir ne me mit pas dans mon tort: je n'y fis point de mine, qui ne me parût meurtriere: & la contenance la moins façonnée de mes charmes pouvoit, à mon goût, achever mes deux Amants.

Te ferai-je le détail de mes petites grimaces? nous ſommes toutes deux du même ſexe, & je ne t'apprendrai rien de nouveau: tantôt c'eſt un mixte de langueur & d'indolence, dont on attendrit négligemment une phyſionomie; c'eſt un air

de vivacité dont on l'anime, d'usage & d'éducation dont on la distingue; enfin ce sont des yeux qui jouent toutes sortes de mouvements; qui se fâchent, qui se radoucissent, qui feignent de ne pas entendre ce qu'on voit bien qu'ils comprennent; des yeux hypocrites, qui ajustent habilement une réponse tendre, à qui cette réponse échappe, & qui la confirment par la confusion qu'ils ont de l'avoir faite.

Voilà en gros les aspects sous lesquels je m'admirai pendant un quart-d'heure; je me retouchai cependant sous quelques-uns : non que je ne fusse bien; mais pour être mieux : après quoi, je me couchai remplie de sécurité sur l'avenir; mais je me couchai sans envie de dormir : j'avois trop bonne compagnie d'idées; les deux jeunes gens, leurs tendres dispositions, ma gloire présente & future, la bonne opinion de moi-même, tout cela me suivit au lit.

Je me mis donc à rêver, & à faire mille projets de conduite : j'arrangeois les discours de mes Amants & les miens; j'imaginois des incidents; je troublois leur repos, je les calmois; j'inventois des caprices, dont je me divertissois de les voir dépendre; & toute jeune que j'étois, je commençois à comprendre la valeur de nos iné-

galités d'humeur avec les hommes: je jugeois qu'elles nous varioient à leurs yeux, & nous exposoient sous différentes formes dont l'inconstance les obstinoit à nous fixer dans la bonne; mais qu'il ne falloit pas qu'ils pussent s'en assurer; & qu'ainsi leur temps se passoit, à nous chercher, & à ne nous trouver comme ils souhaitoient, qu'à la traverse.

Voilà, ma chere, jusqu'où portoient alors mes lumieres naturelles: enfin, mon enfant, le sommeil me prit au milieu de toutes ces idées, & je m'endormis sans m'en appercevoir.

Le jour vint; je ne m'étois pas trompée, nos deux jeunes gens étoient blessés. A mon égard, j'étois saine & sauve, & je n'avois encore que ma vanité d'intriguée.

Mais l'amour est comme un mauvais air que nous portent les Amants qui nous approchent. Un des miens fut deux jours sans venir au logis; mon cœur s'avisa naïvement de s'en appercevoir; je ne m'amusai point à me le vouloir cacher; ç'eût été trop de peine, & je haïs l'embarras qui ne mene à rien. Je pris la chose tout comme mon cœur me la donnoit; je vis qu'il avoit de l'amour, j'y acquiesçai.

Tu ne le croiras peut-être pas: mais rien ne nuit

tant à l'Amour que de s'y rendre sans façon. Bien souvent il vit de la résistance qu'on lui fait, & ne devient plus qu'une bagatelle, quand on le laisse en repos. Telle que tu me vois, je suis un peu philosophe, moi. Tiens, j'ai trouvé que la raison rend nos plaisirs plus chers en les condamnant. Si l'on s'y arrache, on en souffre, & en souffrant, on croit se refuser à des délices ; le plus court pour en perdre le goût, c'est de se les permettre, je dis, quand ils ne choquent pas absolument les mœurs que doit avoir une honnête-femme du monde, car je ne suis pas une libertine au moins; mais se pardonner quelque amour dans le cœur, n'est pas un si grand crime; & je t'avoue d'ailleurs que je n'espérerois rien de bon de la conduite à venir d'une femme qui combattroit un grand penchant dont elle se voit prévenue : si le penchant l'entraîne, garre qu'il n'en fasse ce qu'il veut; car elle est bien fatiguée, & ne peut guères ménager de conditions avec son vainqueur. Il n'est point de gens plus extrêmes dans leurs excès, que ceux qui l'étoient dans leurs scrupules; ils vont toujours plus loin que la tentation ne leur proposoit: elle n'a du moins qu'à se présenter pour être obéie.

Voilà un échantillon de ma Philosophie, & je

te le donne pour excuſer ma façon d'agir avec cet amour naiſſant dont je m'apperçus.

Celui de qui je le tenois vint le lendemain; il entra dans le moment que je m'occupois à le ſouhaiter. Comme il me ſurprit, je n'eus pas le temps de m'empêcher d'être ingénue; je deſirois de le voir, je le reçus en conformité; en un mot, il connut qu'il me feſoit plaiſir, il en devint plus aimable; car en amour, pareille découverte donnera toujours de nouvelles grâces à l'homme d'eſprit qui la fait.

Le nouvel agrément qu'il prit ne m'échappa pas; mon cœur n'en perdit rien, il lui en tint compte, & je ne vis qu'avec plus de complaiſance une paſſion qui s'augmentoit des faveurs qu'on lui feſoit.

Quelques viſites qui vinrent alors, abrégerent le bon accueil qu'il recevoit de moi; non que je lui euſſe dit que je l'aimois; j'avois été plus modeſte, ſans être pourtant moins claire, & j'en avois gliſſé l'aveu ſous des plaintes aſſez empreſſées de ſon abſence.

On nous interrompit donc; j'allai recevoir la compagnie qui venoit, avec laquelle il ſortit trois heures après.

J'oubliois à te dire que son rival en étoit, de cette compagnie; sa présence écarta, sans les renvoyer, les sentiments de préférence que j'avois pour le premier de ces deux adorateurs. Risquer d'en perdre un, par trop de naïveté pour l'autre, c'étoit jouer un trop gros jeu, & je n'étois pas d'humeur à ruiner les plaisirs de ma vanité, en faveur de ceux de mon amour.

D'ailleurs, j'étois un peu fâchée que ce jeune homme préféré m'eût fait un larcin de mon secret, quand il m'avoit surpris; & comme il n'entroit pas dans mes petites maximes, que sa certitude lui durât long-temps, je me déterminai, tout-d'un-coup, à la dérouter, en fêtant son rival.

Trois ou quatre minauderies, tant en gestes qu'en paroles, corrigerent le premier de sa sécurité, & firent germer l'espoir dans le cœur du second : de-là, je vis naître des nuages sur le visage de l'un, & la sérénité sur le visage de l'autre.

La paix en souffrit; le favorisé railloit le malheureux, il abusoit insolemment de sa fortune; & le malheureux répandoit un esprit d'envie sur tout ce qu'il répondoit : mais d'une envie douloureuse, plus humiliée que brusque.

Cela me toucha ; l'Amour dans mon cœur plaida sa cause, & la gagna ; mais si adroitement que j'avois déjà soulagé la douleur de ce pauvre garçon, quand je croyois en être encore à décider du parti que je devois prendre.

Voilà les surprises de l'Amour : mais t'avouerai-je toutes mes folies ? ce soir-là, je fis & défis plusieurs fois la même chose, tombant tour-à-tour d'un acte de pur amour, dans un acte de vanité ; je ne crois pas qu'il y ait rien de si divertissant.

Cependant l'heure de nous retirer vint, & mes deux Amants sortirent plus piqués, & plus incertains que jamais de leur destinée. Quand je les vis partir, j'étois bien tentée de finir la scène à la satisfaction de mon amour : il n'étoit question que d'un petit tour de gibeciere, du moindre petit clin-d'œil, fait en cachette & reçu de même. Je ne sçais pas comment je m'en abstins, en voyant l'air mortifié de celui que j'aimois : mais je regardai ailleurs, par un esprit de ménage sur mes plaisirs. Je me d.s qu'il falloit en réserver pour le lendemain ; & que, si mon Amant partoit consolé, je m'ôtois la douceur de jouir plus au long de son inquiétude, & de l'effet de mes bontés.

Je paſſai la nuit à merveille ; il y avoit long-temps que je ne m'occupois plus à rêver éveillée : j'avois pris de cet amuſement-là juſqu'à ſatiété, & je n'y trouvois plus rien de piquant : en effet il n'eſt bon qu'à des filles novices. Devine qui me rendit viſite le lendemain. L'Amant de Couvent, mon infidele. Devine encore ce qui m'arriva, quand on me l'annonça : t'y attendois-tu ? le cœur me battit.

Mais, mon enfant, je ſonge qu'il ſe fait tard, dit-elle, en s'interrompant ; on peut nous attendre pour dîner ; remettons le reſte à tantôt.

Et vous, mon cher, vous voulez bien que je m'interrompe auſſi, avec promeſſe de vous dire la ſuite, à condition que je l'apprendrai.

*Suite de la Lettre de M. M***.*

JE vais enfin vous rapporter le dernier entretien des deux Dames en queſtion. Je ſors actuellement de ma niche, & elles du cabinet d'où je les ai entendues : vous vous ſouvenez ſans doute de la différence de leur caractere.

L'une eſt une coquette badine, qui, quand un

Amant lui plaît, n'y ſçait d'autre façon que de l'aimer, que de l'oublier ſans y tâcher, quand il l'oublie; & quand il eſt abſent, que de ſe divertir, en l'attendant, des cœurs étrangers qui lui viennent; & d'employer, dans cet agréable exercice de coquetterie, le temps qu'une autre donneroit au deſir impatient de revoir ce qu'elle aimeroit.

C'eſt une femme dont le cœur en amour, eſt fermé à toute impreſſion fâcheuſe, acceſſible à toute impreſſion agréable autant de fois que le haſard le veut: un cœur enfin qui tire parti de tout; qui devenu tendre pour un objet, ne renonce pas pour cela aux autres; mais qui retient pour ſa vanité ceux dont ſon penchant ne s'accommode pas, & qui ſouvent même dans le même jour ſe trouve ſenſible autant de fois qu'il eſt coquet.

La compagne de la Dame que je viens de peindre, eſt d'un caractere tout oppoſé: c'eſt une femme dont le cœur eſt plus ſage & plus neuf, & qui paroît avoir toujours régardé l'Amour comme un péril, dont elle avoit honte de s'approcher: mais le péril apparemment l'a pourſuivie; & comme on fuit avec pareſſe ce que l'on fuit à contre-cœur, le péril l'a ſurpriſe; elle aime.

Oh ! vous sçavez que plus une femme à craint l'Amour, plus scrupuleusement le sert-elle, quand les forces lui ont manqué, & qu'elle ne peut plus s'en défendre; c'est en aimant de tout son cœur qu'elle se délasse de la fatigue qu'elle a soufferte en combattant; mais elle aime comme une autre remplit un devoir, je veux dire avec une exactitude de sentiments, qui n'est jamais un défaut, & dont elle se fait comme une obligation religieuse.

L'Amant est il absent pour un demi-jour: il faut y rêver solitairement, fuir ou défier toute occasion qui oseroit réjouir.

Revoit-on cet Amant: il faut un épanchement modeste de tendresse; mais cependant plus tendre que ne pourroit être une joie libertine: il faut soupçonner cet Amant de n'avoir eu ni l'air, ni le cœur assez mortifié pendant sa courte absence, & perdre ses soupçons, après avoir eu le plaisir de sa justification; lui jurer après, cent fois, qu'on l'aimera toujours: car cette répétition de serments n'est que dans les paroles; mais le sentiment en est toujours nouveau.

Enfin il entre dans la tendresse d'une femme de ce caractere une infinité d'autres petites formalités, qui sont toutes de l'invention des cœurs

qui étoient ſages & timides, avant que d'être tendres.

Telle eſt donc la Dame à qui ſa compagne a déjà raconté une partie de ſes aventures ; elles prirent enſemble le chemin du cabinet, & moi celui de mon boſquet.

Quel livre as-tu dans ta poche, dit la coquette, en ouvrant la converſation ? c'eſt *Pharamond*, répondit-elle. *Pharamond*, s'écria l'autre ! quoi ! pendant que je travaille à ta converſion, & qu'elle eſt plus d'à-moitié achevée, tu lis encore des livres hérétiques ! Donne-moi ce livre : je te défends d'en lire de pareils, ſous peine de ma colere : donne, te dis-je ; tu n'as pas encore la tête aſſez forte pour ſoutenir l'air dangereux qu'on y reſpire.

Il me ſemble que ſi, répondit l'autre ; & je t'aſſûre que ce matin mon cœur a déjà critiqué dans les Amants de *Pharamond*, des lenteurs, des timidités, des fiertés qui, autrefois, étoient tout-à-fait de mon goût. J'ai trouvé que ces gens-là s'amuſoient trop à ſe reſpecter, à ſe fâcher ou à ſe plaindre ; & que les meilleures occaſions périſſoient entre leurs mains : tu vois bien que de pareilles remarques ne me menacent pas de rechûte.

Ta critique eſt judicieuſe, reprit l'autre ; effectivement, ſi toutes ces folies étoient d'uſage, & ſi les amants d'aujourd'hui ſe balottoient comme ceux-là, le mariage ſeroit aſſez inutile ; car on ne ſeroit d'accord qu'après quatre-vingts ans de martyre.

Abrège tes réflexions, dit ſa compagne, pour m'achever ta vie ; je ne ſuis venue ici que pour l'entendre : tes coquetteries m'ont d'abord fait peur ; mais à préſent la comédie m'en plaît.

Je te la donne aujourd'hui, reprit l'autre ; mais j'eſpere que tu la joueras bientôt toi-même : achevons mes aventures, puiſque tu le veux : il ne m'en reſte pas beaucoup ; mais je travaille tous les jours à les augmenter.

J'en étois, je penſe, à mon Amant de Couvent, qui s'aviſa de me rendre viſite, quand je ne ſongeois plus à lui.

Le petit infidéle avoit entendu parler de mes conquêtes. Le don de mon cœur autrefois lui avoit paru plus agréable qu'important : il en avoit oublié la tendreſſe ; mais il avoit oublié de l'eſtimer ; & franchement, quelque aimé que ſoit un Amant, quelque amour qu'il ait lui-même, s'il n'eſt glorieux d'avoir acquis le nôtre, c'eſt un Amant manqué.

Ce n'eſt pas aſſez qu'il ſoit glorieux de nous paroître aimable; il faut qu'il le ſoit de nous l'avoir paru plus que d'autres qui aſpirent à le paroître auſſi bien que lui. Ses rivaux, en lui exagérant ce qu'il vaut, quand il en triomphe, l'avertiſſent de ce que nous valons nous-mêmes; cette derniere leçon tient ſon amour en reſpect, & ſon orgueil en haleine : il a eu l'honneur de la préférence, cela ne lui ſuffit pas; il reſte que cette préférence lui ſoit continuée.

Il ne s'étoit rien paſſé de ſemblable avec mon inconſtant, quand nous nous étions aimés; mais on ne lui eut pas plutôt dit que j'avois deux eſclaves à ma ſuite, & que mes appas étoient en haute réputation, qu'il jugea que c'étoit un beau coup à faire, s'il pouvoit ratrapper les droits qu'il avoit eus ſur mon cœur; mais il avoit eu ces droits ſur un cœur brute, ſur un cœur enfant

Dans le Couvent, j'avois regardé ſon amour comme un effet étonnant de mon mérite; & le retour que j'avois eu pour lui, n'étoit qu'une admiration de moi-même, qui m'échauffoit; à quoi s'étoit jointe une curioſité puérile d'eſſayer mes yeux ſur un homme, & de voir ce qu'il en arriveroit: de ſorte que je n'aurois jamais eu d'amour pour lui, ſans l'envie que j'avois eue d'en avoir pour qui

que ce fût, pour sçavoir ce que c'étoit; mais mes deux dernieres conquêtes, & je ne sçais combien de petits Amours momentanés, qui naissoient autour de moi, par-tout où j'étois, m'avoient guérie de ces enfances; je n'étois plus surprise d'être aimée, & je l'aurois été de ne l'être pas.

Ainsi mon infidéle étoit bien loin de son compte; &, comme tu vois, de pareilles dispositions ne lui fesoient pas beau jeu.

Cependant je t'ai dit que le cœur me battit, quand on me l'annonça; mais ce n'étoit qu'émotion d'orgueil: mais encore cet orgueil ne le regardoit-il pas. Il revient, me dis-je aussi-tôt; sans doute c'est le bruit que je fais qui le ramene; je ne me flatte pas, quand je crois valoir mieux qu'une autre; il court dans le monde une estime publique en ma faveur; le repentir de mon infidèle en est la preuve.

Qu'en dis-tu? pareille idée ne méritoit-elle pas bien une émotion? Le fripon entra donc; peut-être crut-il que j'allois traiter froidement avec lui, & que, trop fière pour lui rappeller son crime, je serois du moins assez mal-habile pour être sérieuse.

Mais qu'il s'abusoit le pauvre garçon! Ah! vous voilà, mon cher enfant, lui criai-je au mi-

lieu de sa révérence; vous avez la conscience en peine, je gage, & vous craignez de mourir sans mon absolution. Allez, je suis bonne, & je vous la donne; ma générosité va plus loin, je vous permets l'honneur de rentrer dans mes fers; vous ne vous y ennuierez pas comme autrefois, & vous aurez bonne compagnie dans vôtre esclavage.

Ma saillie le déconcerta; il se prisoit assez pour ne s'y pas attendre; & rien n'est plus sot, en pareil cas, qu'un homme vain qui se trouve innocent où il se flattoit d'être coupable.

Je vis son embarras: une autre en auroit eu pitié; mais pour moi je ne vaux rien dans ces occasions. Eh, quoi! mon brave, lui dis-je, vous voilà bien étourdi de ne me pas trouver fâchée! rendez-moi compte de vos petits sentiments de présomption.

A cette demande, il me répondit par un bégaiement; je me mis à rire de toute ma force. A la fin, je ne sçais s'il ne seroit pas mort de honte, ou plutôt de pure vanité confondue, s'il n'étoit entré du monde: il se sauva pendant les compliments.



Suite de la Lettre de M. M***.

QUELQU'UN, qui l'autre jour entra dans ma chambre, quand je vous écrivois, m'empêcha de continuer notre histoire : en voici la suite.

La Dame qui raconte ses aventures, dit que l'Amant que lui avoit ramené la réputation de ses charmes, s'étoit sauvé de ses plaisanteries, à la faveur d'une visite qui survint.

Il s'éclipsa si adroitement, continua-t-elle, que je ne m'en apperçus pas : sa retraite me fit rire, & je n'y songeai plus. Une Dame de la compagnie proposa une partie de Comédie ; on me demanda à ma mere, & nous y allâmes ; j'y retrouvai mon fugitif ; il étoit dans une loge voisine de la mienne, avec deux Dames, dont l'une me parut une brune fort aimable, sans être belle ; c'étoit un de ces visages de goût, dont les traits ont je ne sçais quelle heureuse irrégularité, & qui n'en valent que mieux de n'être pas beaux. J'ai toujours appellé ces physionomies-là, d'agréables fantaisies de la nature, qui n'amusent jamais les yeux qu'aux

dépens du cœur. Oui, ce ſont de ces phyſionomies à part, qui ne reſſemblent à rien; on aime à les voir, ſans s'aviſer de les craindre; on les regarde avec un plaiſir de bonne-foi, qui n'avertit pas de ce qu'il eſt. Il y a des viſages d'oſtentation, déclarés dangereux : quand on vient à les aimer, on n'en a point été la dupe, on avoit préſagé l'aventure: mais les phyſionomies dont je parle, ne font point de fracas; rien n'eſt d'abord plus familier : leur charme agit ſans faſte; il ne prélude pas avec un cœur, & l'on eſt tout ſurpris de ſe trouver un amour, dont on n'avoit pas eu la moindre nouvelle.

Tu ne te douterois pas des petites raiſons que j'ai de caractériſer ces friponnes de phyſionomies-là; c'eſt que je connoîs leurs mauvais tours par expérience.

J'en ai rencontré une de cette eſpece; je croyois, quand elle me plaiſoit, que c'étoit ſans conſéquence; je le diſois par-tout très-innocemment; celui qui la portoit vint un beau matin prendre congé de moi pour un petit voyage, qu'il alloit faire. Juſques-là je ne l'avois cru que mon ami: quand il partit, je le trouvai mon Amant; mais il n'eſt pas temps d'en venir à lui.

L'aimable brune dont je t'ai parlé me parut

prendre quelque intérêt au jeune homme en question; & le jeune homme fit tout ce qu'il put pour me faire remarquer cet intérêt.

L'intelligence de ces petites façons me vint sur le champ: (vous m'avez méprisé; vous voyez cependant que je vaux quelque chose.) Voilà le langage muet qu'elles m'adressoient.

Là-dessus je pris tout d'un coup mon parti; j'aurois été fâchée qu'il eût cru que je le comprenois, encore plus fâchée qu'il eût vu que je refusois de le comprendre; car en pareil cas, c'est être trop au fait, que de n'y vouloir pas être.

J'appellai donc à moi toute mon industrie, pour cacher l'attention que j'avois, & pour dérober que je la cachois.

Je pense que je me tirai d'affaire: tantôt je parlois aux personnes de ma loge; je regardois de tous côtés indifféremment; je me fis enfin de ces postures oisives, de ces regards dissipés, qui ne tombent sur rien & qui tombent sur tout, & dans une curiosité vague où le hasard dispose.

La nature n'est pas plus vraie que mon art dans ces occasions; c'est un talent qui m'a souvent bien réjouie. Le petit bon-homme crut assurément avoir perdu ses peines; j'en jugeai du moins par le ra-

lentiſſement des ſoins qu'il ſe donnoit pour être entendu de moi.

Pendant ce temps-là je méditois de ma part un coup de coquette, dont je goûtois le plaiſir par avance, car il ne me vint pas un moment dans l'eſprit de douter du ſuccès : & voilà ma façon de penſer; écoute donc quel étoit mon deſſein.

J'avois trouvé la brune fort aimable, je m'étois apperçue qu'elle ne haïſſoit pas le jeune homme; il pouvoit l'aimer auſſi lui, & quand il ne l'auroit pas aimée, l'honneur de plaire à la belle valoit bien qu'on ne s'expoſât pas légérement à le perdre.

Oh bien! ma chere, je voulois triompher de l'eſtime qu'apparemment il feſoit de cet honneur, & lui faire abandonner ſa Maitreſſe, ſur la ſimple eſpérance de ratrapper mon cœur. Je trouvois dans ce triomphe un ragoût infini; je ſçavois bien que j'étois aimable; c'étoit une vérité prouvée: mais il me ſembla que je n'en avois que des preuves ordinaires. Je n'avois fait encore ſoupirer que des indifférents, ou de jeunes gens ſans maitreſſes, qui n'étoient ni amoureux, ni aimés, & je ne voyois pas qu'il y eût un ſi grand myſtere à cela. Mon idée me fit penſer que je n'étois encore qu'une enchantereſſe d'un ordre ſubalterne, puiſqu'il me

restoit à faire une épreuve de mes charmes, supérieure à tout ce que j'avois fait jusqu'ici. J'étois comptable à ma vanité d'un Amant qui brisât ses fers pour s'engager dans les miens, ou qui préférât la poursuite de mon cœur, à la gloire d'en conserver un tout acquis.

Je formois-là-dessus des desseins meurtriers pour la brune en question, qu'on me dit être intime amie d'une de mes parentes; mais je n'aurois pas fait grâce à ma sœur, si elle avoit été à la place de la brune: il s'agissoit d'un plaisir de vanité coquette, & quand il se présente un pareil gain à faire parmi nous autres femmes, on en ignore encore le sacrifice, & j'étois femme complette à cet égard; ou, pour mieux dire, j'avois là-dessus, pour ma part, l'avidité de quatre femmes ensemble.

La brune m'en a toujours voulu depuis: elle a tort cependant; passe qu'elle me haïssoit alors: encore ces ressentiments-là ne doivent-ils durer qu'un jour. Pour moi, si jamais semblable aventure m'arrivoit, je proteste aujourd'hui, contre la rancune qui me saisira, & dont la durée excédera le temps que je viens de te dire.



*Suite de la Lettre de M. M***.*

TU te ressouviens bien, ajouta la Dame à sa compagne, en continuant son histoire, que j'avois déjà deux Amants : j'en retenois un, parce que j'étois coquette ; mais le cœur me parloit pour l'autre ; & pour entretenir deux Amants de cette espece, il faut du manége.

Il est difficile de se conserver des plaisirs de vanité, qui nuisent à tout moment à ceux que le cœur veut prendre ; & d'ailleurs une coquette, en pareil cas, oublie souvent de l'être ; ou du moins pour veiller à sa gloire, pour la trouver touchante, il faut qu'elle s'avise d'y penser : mais elle pense à son amour, sans s'en aviser ; elle n'a besoin que de sentiment pour en goûter les douceurs ; & ce sentiment, elle ne le cherche point ; il est toujours tout trouvé.

C'est donc un grand embarras que d'avoir à garder deux conquêtes pareilles aux miennes, & il falloit être bien hardie pour en méditer une troisieme.

Mais, il faut te l'avouer, je ne suis point faite là-

deſſus comme les autres femmes; ce n'eſt pas même à force d'eſprit & de fineſſe que je me démêle de ces intrigues; je ne réfléchis jamais, je badine, & je ſens: voilà tous mes talents; c'eſt avec cela que je me ſuis toujours tirée d'affaire. Les meſures les plus délicates, les tours les plus ſubtils ne me coûtent aucun effort de penſée; j'ai là-deſſus une adreſſe de tempérament, j'agis par inſtinct, toujours à propos, & toujours me divertiſſant de tout, même de la violence que je me fais avec mes Amants, pour ne point donner d'avantage à celui que j'aime, ſur celui que je n'aime point.

Autant que j'en puis juger cependant, je crois que cette ſoupleſſe de cœur & d'eſprit, cette audace à tenter pluſieurs conquêtes, à vouloir me les conſerver, malgré leur nombre, quand elles ſont faites; cet art de ſurmonter alors des difficultés que je ne prévois jamais, & dont j'ai l'habileté de me tirer, ſans tâcher d'être habile; ce talent d'être impunément coquette, de faire ſoupirer mes Amants ſous le joug d'une coquetterie actuelle, dont aucun d'eux ne m'accuſe, qu'ils ne devinent point; je crois, dis-je, ne devoir ces avantages qu'à l'inſatiable envie de ſentir que je ſuis aimable, & qu'à un goût dominant pour tout ce qui m'en fait preuve.

Vois-tu, mon enfant ! si j'ai quatre Amants, j'ai pour moi-même un amour de la valeur de tout celui qu'ils ont pour moi. Oh! il faut que tu sçaches que le plaisir de s'aimer si prodigieusement, produit naturellement l'envie de s'aimer encore davantage ; & quand un nouvel Amant m'acquiert ce droit, quand je me vois les délices de ses yeux, je ne puis t'exprimer ce que je deviens aux miens. Mes conquêtes présentes & passées s'offrent à moi ; je vois que j'ai sçu plaire indistinctement ; & je conclus en tressaillant d'orgueil & de joie, que j'aurois autant d'Amants qu'il y a d'hommes, s'il étoit possible d'exercer mes yeux sur eux tous.

Et même alors, en concluant ce que je dis-là, je vois en idée les regards que sçavent porter mes yeux ; je les admire, j'en deviens amoureuse ; le charme m'en émeut intérieurement ; je brûle de trouver quelqu'un qui les éprouve : & si, chemin fesant, il se présente un objet pour qui mon cœur se déclare, c'est une aventure agréable, un bénéfice dont je jouis par surérogation, qui dure autant qu'il peut, & qui n'interrompt nullement mes desseins de conquête.

Toutes ces parenthèses, que je mêle au récit de ma vie, vont à ton instruction ; voilà pourquoi

je me les permets volontiers. Jusqu'ici ton amour-propre n'étoit qu'un mal-adroit, qui prenoit ses intérêts à gauche : je crois pourtant m'appercevoir qu'il est de bonne trempe, & qu'il ne tient qu'à lui de s'évertuer. Songe bien, ma fille, à méditer sur l'avidité du mien, & sur la préférence que je donne au plaisir d'être aimée, sur celui d'aimer moi-même : échauffe ton orgueil de l'idée de régner sur plusieurs cœurs, & tu sentiras que l'art de conserver ses conquêtes naît du desir bien ardent de les faire : continuons à présent.

La Comédie finit ; le jeune homme dont je t'ai parlé, la belle brune avec laquelle il étoit, & leur compagnie, se leverent pour sortir de leur loge : personne de la mienne ne remuoit encore ; mais je me levai pour inviter les autres à en faire autant. J'avois envie de rencontrer mon fugitif en descendant l'escalier ; j'y réussis : il me salua d'une révérence que j'interprétai encore ; car elle étoit parlante : c'étoit un défi qu'il fesoit au pouvoir de mes charmes. Je fermai les yeux sur l'injure, & je résolus sur le champ de tourner sa vanité même à mon avantage.

Je sentis, je ne sçais comment, qu'en pareil cas le plus sûr moyen de triompher d'un fanfaron, c'étoit de feindre de le regretter. Le plaisir que vous

lui faites, en flattant la bonne opinion qu'il a de lui, l'attire insensiblement à vous, pour l'amour de vous-même. Il se charge, sans y penser, d'une reconnoissance qui le conduit à l'amour; d'abord il s'humanise par curiosité, pour la joie que vous aurez de le voir revenir: mais il paie enfin de tout son cœur le plaisir superbe de voir agir le vôtre.

Monsieur, dis-je au jeune homme, en m'approchant de lui avec un sérieux que la dupe prit pour un dépit, il y a six mois que je vous prêtai les *Lettres Portugaises*: ce livre n'est point à moi; on me le redemande, & je vous prie de me le renvoyer..... J'irai vous le rendre moi-même, au hasard d'être encore raillé, me répondit-il, du ton d'un homme qui veut bien laisser entrevoir qu'il pourroit devenir traitable..... Non, lui dis-je, un laquais suffit: je ne vous raillerois pas: mais je ne vous renverrois pas plus content.

Je prononçai ces derniers mots en le quittant, sans le regarder & avec un dédain qui sans doute lui parut alors tenir la place d'un soupir.

Il ne me répondit point; mais je m'apperçus bien que sa vanité mordoit à l'hameçon. Pour moi, qui l'avois abordé très-froidement, je gardai toujours un maintien uniforme; je remarquai qu'il

jettoit les yeux ſur moi à la dérobée, & qu'il avaloit à longs traits la douleur dangereuſe de me voir ſérieuſe; ce qui dans cette occaſion valoit autant que me voir triſte.

Nous remontâmes en carroſſe, & j'attendis le lendemain, perſuadée que le jeune homme ne pourroit porter plus loin l'envie de jouir, ou de ma douleur, ou de mes timides eſpérances.

Je l'attendis donc comme en embuſcade, je veux dire que je lui fis une nouvelle friponnerie. Il vint effectivement, me trouva dans un négligé, dont l'économie étoit un chef-d'œuvre. J'avois laiſſé dans ma parure les marques d'une diſtraction que je n'avois pas eue; & cela ſans préjudice des grâces que j'y avois ménagées, de façon cependant que ces grâces s'y trouvoient, ſans qu'on pût m'accuſer d'avoir pris la peine de les y mettre; elles n'étoient-là que parce que j'avois une figure, & qu'elles y tenoient; & je vis bien, quand il entra, qu'il m'en croyoit effectivement innocente.

Je le reçus avec un air d'indifférence, qui ſembloit gêner un mouvement de ſurpriſe agréable; tout cela porta coup. Voici, Mademoiſelle, le livre que vous m'avez prêté, me dit-il, & je viens vous demander excuſe de l'avoir gardé ſi long-temps. Cela n'en vaut pas la peine, Monſieur;

heureux caractere qui les porte à vivre avec honneur, ou qu'un goût de sagesse philosophique, qui les maintient dans un esprit de justice & d'union avec les hommes. Ce sont de ces gens, qui, bornés à satisfaire leurs petits plaisirs, tâchent, autant qu'ils peuvent, de ne troubler ceux de personne; de ces gens, en un mot, qui adoptent le frein des Loix, moins, si vous voulez, par respect pour elles, que par ménagement pour le préjugé public.

Cette Secte, Madame, ne laisse pas que d'être un peu Pirrhônienne; car elle n'a de vertus que par convention : mais vivre bien avec les hommes, & penser autrement qu'eux, est une chose qui paroît si belle & si distinguée, que, dans bien des endroits à Paris, vous ne passez pour homme d'esprit, qu'autant qu'on vous croit confirmé dans cette impiété philosophique.

Je m'étendrois là-dessus davantage, si je ne prévoyois que, dans la suite de cette relation, l'occasion se présentera d'en parler encore : venons à d'autres matieres.



CHAPITRE

CHAPITRE I.

Il eſt difficile de définir la Populace de Paris, je vais pourtant tâcher de vous en donner quelque idée.

Imaginez-vous un monſtre remué par un certain inſtinct, & composé de toutes les bonnes & mauvaiſes qualités enſemble: prenez la fureur & l'emportement, la folie, l'ingratitude, l'inſolence, la trahiſon & la lâcheté; ajuſtez tout cela, ſi vous le pouvez, avec la compaſſion tendre, la fidélité, la bonté, l'empreſſement obligeant, la reconnoiſſance & la bonne foi, la prudence même; en un mot, formez votre monſtre de toutes ces contrariétés; voilà le peuple, voilà ſon génie.

Pour en achever le portrait, il faut lui ſuppoſer encore une néceſſité machinale de paſſer en un inſtant du bon mouvement au mauvais: détaillons à préſent ce caractere.

Le Peuple eſt une portion d'hommes, qu'une égalité de baſſeſſe dans la condition réunit; ils ſe querellent, ils ſe battent, ſe tendent la main, ſe rendent ſervice & ſe deſſervent tout-à-la-fois; un moment voit renaître & mourir leur amitié; ils ſe raccommodent & ſe brouillent, ſans s'en-

tendre. Le Peuple a des fougues de ſoumiſſion & de reſpect pour le grand Seigneur, & des ſaillies de mépris & d'inſolence contre lui : un denier donné par-deſſus ſon ſalaire vous en attire un dévouement ſans réſerve ; ce denier retranché vous en attire mille outrages. Quand il eſt bon, vous en auriez ſon ſang ; quand il eſt mauvais, il vous ôteroit tout le vôtre : ſa malice lui fournit des moyens de nuire, que l'homme d'eſprit n'imagineroit jamais. Tel eſt le pathétique de ſes diſcours, qu'il laiſſe parmi les plus honnêtes-gens, & les meilleurs eſprits, une opinion de bien ou de mal, pour ou contre vous, qui ne manque pas de vous ſervir ou de vous nuire.

Le Peuple, à Paris, a tous les vices qu'il ſe reproche dans ſes querelles.

Une choſe m'a toujours ſurpris : deux femmes s'accuſent de mauvaiſe vie, citent les lieux & les circonſtances : les aſſiſtants croient tout ; la querelle finit, & ne leur a fait aucun tort.

Les femmes entr'elles ne rougiſſent pas de l'opprobre dont elles ſe chargent ; leur motif de honte eſt d'avoir été vaincues en coups ou en injures.

Plus une femme a la voix vigoureuſe, & plus celle avec qui elle ſe querelle a de tort.

Plus une querelle à de témoins, plus elle s'é-

chauffe : ce n'est plus tant alors une vraie colere qui anime les combattantes, qu'une émulation d'invectives.

Personne ne caracterise plus éloquemment que le Peuple.

On lui inspire aisément de la confiance ; mais quand il la perd, il déshonore.

Toute belle que vous êtes, Madame, si le hasard vous avoit attiré le courroux d'une femme du Peuple, elle vous feroit rougir de vos propres charmes. L'union des gens mariés parmi le peuple est la chose du monde la plus divertissante ; vous diriez, à les entendre se parler & se répondre, qu'ils ne peuvent se supporter, & qu'ils souffrent de se voir.

Voici la réflexion que je fais là-dessus, Madame. Un mot plus haut que l'autre brouille des époux honnêtes-gens ; pourquoi cela ? c'est que leur commerce est ordinairement honnête ; cette honnêteté cesse-t-elle un moment : l'union s'altere. Les gens mariés d'entre le Peuple se parlent toujours comme s'ils s'alloient battre ; cela les accoutume à une rudesse de manieres, qui ne fait pas grand effet, quand elle est sérieuse & qu'il y entre de la colere : une femme ne s'allarme pas de s'entendre dire un bon gros mot, elle y est faite en temps de paix comme

en temps de guerre : le mari de ſon côté n'eſt point ſurpris d'une réplique brutale, ſes oreilles n'y trouvent rien d'étrange : le coup de poing ſeulement avertit que la querelle eſt ſérieuſe ; & leur façon de parler en eſt toujours ſi voiſine, que ce coup de poing ne fait pas un grand dérangement.

Sçavez-vous bien, Madame, qu'à tout prendre, il y a plus de gain dans cette façon de ſe traiter, que dans celle des honnêtes-gens ?

Je compare l'union de ces derniers à une mer calme ; les deux époux y voguent en paix. Vient-il un ſeul coup de vent : il porte l'allarme dans la barque ; & nos époux, accoutumés à une longue bonace, ne ſe remettent que long-temps après de leur frayeur.

La même comparaiſon me ſervira pour figurer l'union des gens du Peuple.

Cette mer, pour eux, eſt toujours agitée ; les vents & les éclairs y règnent ſans interruption ; la barque va ſon train, ſans s'en appercevoir ; la tempête lui eſt familliere : la foudre tombe quelquefois ; mais elle eſt une ſuite ſi naturelle de l'orage, que la barque tâche de ſe réparer ſans en avoir frémi. Manie de politeſſe à part, la mer agitée me paroît préférable à la mer calme.

Je n'aurois jamais fait, ſi je ne voulois rien

omettre dans le portrait du génie du Peuple inconstant par nature, vertueux ou vicieux par accident; c'est un vrai Caméléon qui reçoit toutes les impressions des objets qui l'environnent.

Là-dessus, vous vous imaginez que le Peuple est méchant; vous avez raison; mais il n'a point une méchanceté de réflexion; c'est une méchanceté de hasard, qui lui vient de ce qu'il voit ou de ce qu'il entend; il devient méchant, comme il devient bon, sans le plus souvent être ni l'un ni l'autre.

Il exprimera, par exemple, des cris de malédiction contre les gens d'affaires: non pas qu'il ait conclu qu'ils le méritent; mais la voix publique les annonce haïssables: voilà le Peuple irrité contre eux.

On alloit un jour faire mourir deux voleurs de grands chemins: je vis une foule de Peuple qui les suivoit; je lui remarquai deux mouvements qui n'appartiennent, je pense, qu'à la Populace de Paris.

Ce Peuple couroit à ce triste spectacle avec une avidité curieuse, qui se joignoit à un sentiment de compassion pour ces malheureux; je vis même une femme qui, la larme à l'œil, couroit tout autant qu'elle pouvoit, pour ne rien perdre d'une

éxécution dont la pensée lui mouilloit les yeux de pleurs.

Que pensez-vous de ces deux mouvements ? Pour moi, je ne les appellerai ni dureté ni pitié. Je regarde en cette occasion l'âme du Peuple comme une espece de machine incapable de sentir & de penser par elle-même, & comme esclave de tous les objets qui la frappent.

Par ce systême, je vois clair comme le jour la raison de ces deux mouvements contraires : on va faire mourir deux hommes ; l'appareil de leur mort est fort triste : voilà la machine frappée d'un mouvement assortissant ; voilà le Peuple qui pleure, ou qui se contriste.

L'éxécution de ces hommes a quelque chose de singulier : voilà la machine devenue curieuse.

Je gagerois que le Peuple pourroit, en même temps, plaindre un homme destiné à la mort, avoir du plaisir en le voyant mourir, & lui donner mille malédictions.

Que dirons-nous encore de lui ? Il est de certains endroits à Paris, Madame, où le Peuple est en possession d'une liberté despotique dans le langage, & souvent dans les actions : il y regne souverainement ; il y parle de tout & n'y craint personne,

Achetez-vous quelque chose aux marchés publics, par exemple; votre honneur, votre taille, votre visage y sont à la discrétion des marchandes: il faut opter, ou d'être dupe, ou d'être mal-traité. Dans ces endroits, qu'on pourroit appeller l'Empire des Amazones, vous avez autant de juges & de parties, qu'il y a de femmes; si la colere d'une d'entr'elles vous déclare coupable, c'en est fait; toutes les autres vous condamnent sans consultation, & vous éxécutent à la même heure: toute la liberté qu'on vous laisse, c'est de vous sauver; & vous ressemblez, en ce cas, à ces soldats qui passent par les baguettes en courant.

Je connoîs un de mes amis, homme d'esprit & de bon sens, qui me disoit un jour, en parlant du génie du peuple: le moyen le plus sûr de connoître ses défauts & ses vices, seroit de familiariser quelque temps avec lui, & de lui chercher querelle après. On a trouvé l'invention de se voir le visage par les miroirs; une querelle avec le Peuple seroit la meilleure invention du monde, pour se voir l'esprit & le corps ensemble. Une aimable fille, entendant parler ainsi mon ami, nous dit, en badinant: tous mes Amants me disent belle; ma glace & mon amour-propre m'en disent autant: mais, pour en avoir le cœur net, quelque jour en cas-

naval j'uſerai de l'invention dont vous parlez.

Qu'ajouterai-je encore ſur le caractere du Peuple?

Les dévots d'entre le Peuple, le ſont infiniment dans la forme : la vraie piété eſt au-deſſus de la portée de leur cœur & de leur eſprit.

Une groſſe voix dans un Prédicateur les perſuade : ils ne comprennent rien à ce qu'il dit; mais il crie beaucoup, & les voilà pénétrés.

Ainſi, je ne conſeillerois à perſonne de compter beaucoup ſur la Religion du plus dévot perſonnage d'entre le peuple : de-là vient auſſi qu'il eſt aiſé d'en corrompre le plus honnête-homme; car, pour l'engager au crime, il ne s'agit pas de gagner ſon eſprit, on a bon marché de cette piece : il faut ſeulement effacer une impreſſion par une autre, celle du cérémonial de la Religion qui les a rendu pieux, par l'impreſſion d'une offre qui les chatouille.

Vous m'avouerez qu'on peut faire tout ce qu'on veut d'un homme qu'il ne s'agit que de toucher ſenſiblement; l'impreſſion la plus fraîche eſt toujours la victorieuſe.

Ne vous attendez pas, Madame, que j'épuiſe la matiere là-deſſus; je n'en dirai plus qu'un mot.

Le Peuple dans les Provinces reconnoît autant de maîtres qu'il eſt de gens au-deſſus de lui.

L'intérêt ſeul ici fait la vraie dépendance du peuple. Le Cordonnier y va de pair avec le Duc & le Marquis : ſi l'on ne veut pas qu'il manque de reſpect pour ces grands noms, il faut acheter ſon hommage : l'argent eſt le ſeul titre de grandeur qu'il révere. Le peuple eſt comme un gros mâtin : le mâtin abboie après tout ce qui paſſe ; jettez-lui un morceau de pain, il vous careſſe.

Ainſi, Madame, ſi vous venez jamais à Paris, en cas que vous ayez affaire au Peuple, prenez avec lui des meſures qui mettent vos charmes à l'abri de la correction.

CHAPITRE II.

LE BOURGEOIS.

Le Bourgeois à Paris, Madame, eſt un animal mixte, qui tient du grand Seigneur & du Peuple. Quand il a de la nobleſſe dans ſes manieres, il eſt preſque toujours Singe : quand il a de la petiteſſe, il eſt naturel ; ainſi il eſt noble par imitation, & Peuple par caractere.

Entre les Bourgeois, la cérémonie eſt ſans fin : je crois en ſçavoir la raiſon, en ſuivant toujours mes principes.

Il regne parmi les gens de qualité une certaine politesse dégagée de toute fade affectation: cette politesse n'est autre chose qu'une façon d'agir naturelle, épurée de la grossiereté que pourroit avoir la nature.

Le Bourgeois voudroit bien imiter cette politesse; mais malheureusement son premier effort pour cela le tire de l'air naturel, & tout ce qu'il fait est cérémonie.

Le Bourgeois dans ses ameublements, ses maisons & sa dépense, est souvent aussi magnifique que le sont les gens de qualité: mais la maniere dont il produit sa magnificence a toujours certain air subalterne, qui le met au-dessous de ce qu'il possede: y paroît-il indifférent; on voit qu'il gêne sa vanité: en jouit-il avec faste; il s'y prend avec petitesse.

Le Bourgeois est quelquefois fier avec les gens au-dessus de lui; mais c'est une fierté qu'il se donne, & non pas qu'il trouve en lui; il fait comme ceux qui se haussent sur leurs talons pour paroître plus grands.

Un Bourgeois qui s'en tient à sa condition, qui en sçait les bornes & l'étendue, qui sauve son caractere de la petitesse de celui du Peuple, qui s'abstient de tout amour de ressemblance avec

l'homme de qualité, dont la conduite en un mot tient le juste milieu; cet homme seroit mon Sage.

Généralement parlant, à Paris, vous trouverez de la franchise & de l'amitié dans le Bourgeois; mais, il ne faut point le tâter sur la bourse: une froideur subite & l'éloignement succéderont aux marques d'affection que vous en aurez reçues. Le Bourgeois alors se fait de vous fuir un principe de sagesse & d'habileté; il se croiroit votre dupe, s'il vous avoit obligé.

Je connoîs un homme qui avoit été long-temps en commerce d'amitié avec un Bourgeois. Il eut un jour un besoin pressant de quelque somme d'argent: il écrivit au Bourgeois & le pria de la lui prêter. Je me trouvois chez lui, quand il reçut la lettre: il lui répondit qu'il lui étoit impossible de lui faire ce plaisir. Lorsque le laquais fut parti: Monsieur...... me demande de l'argent à emprunter, me dit-il: malpeste! qu'il est fin avec ses amitiés! mais j'en sçais autant que lui. Monsieur, répondis-je, il n'y a pas grande finesse à avoir besoin d'argent & à en demander à ses amis. Bon, ses amis! reprit-il: il en a cinquante comme moi; mais il n'aura garde de leur proposer la chose: il sçait bien qu'il n'y auroit rien à faire, & il m'a cru plus sot qu'un autre. Peut-être plus généreux,

répondis-je. Il n'y a plus que les bêtes qui le sont; me dit-il.

Parlons un peu des Dames Bourgeoises; car vous avez sans doute plus d'envie de connoître les personnes de votre sexe que celles du nôtre.

Comme je n'ai d'ordre que le hasard dans cette relation, je ne ferai point difficulté de vous dire ici ce que j'aurois pu vous dire ailleurs.

C'est qu'il y a différentes Bourgeoises: le commerce, par exemple, est un métier qui fait une espece de Bourgeoisie: la Pratique fait une autre espece: & dans ces deux especes-là, il y a encore une différence du plus au moins.

Je suis tenté de vous dire que pour l'ordinaire les Bourgeoises Marchandes sont de grosses personnes bien nourries: vous en trouvez de fort brusques, qui vous querellent presque au premier signe de difficulté que vous faites: vous en trouvez d'affables; mais d'une affabilité vive & bruyante: rien n'est épargné pour vous faire plaisir: on devine ce qui vous plaît: faites un geste de tête, toute la boutique est en mouvement: cet empressement d'actions est entremêlé, comme je vous l'ai dit, d'un torrent de douceurs & d'honnêtetés

Un jour, un Provincial nouvellement débarqué

dans Paris, entra dans la boutique d'une de ces Marchandes, pour acheter quelque chose de considérable. D'abord, salut gracieux, étalage empressé; la marchandise ne lui plaisoit pas, il mâchoit un refus de la prendre & n'osoit le prononcer: la reconnoissance pour tant d'honnêtetés l'arrêtoit: plus il hésitoit, plus la Marchande chargeoit son homme de nouveaux motifs de reconnoissance. De dépit de lui voir prendre tant de peine, & de n'avoir pas la force d'être ingrat, il se lève & tire sa bourse: tenez: Madame, lui dit-il, votre marchandise ne me convient pas & je n'ai nulle envie de la prendre; vous m'avez accablé d'honnêtetés, & j'en enrage; je n'ai pas le front de sortir sans acheter; voilà ma bourse, je vous laisse la liberté de me vendre ou de me renvoyer; le dernier m'obligera d'avantage. Ce discours ne démonta pas la Marchande: il crut, le pauvre homme! avoir trouvé le secret de se tirer d'affaire avec honneur: ce que vous me dites est trop obligeant, lui dit-elle, je n'ai pas le cœur moins bon que vous, Monsieur, & je ne puis répondre mieux à la bonté du vôtre, qu'en vous vendant ma marchandise: j'en sçais la valeur, & vous seriez assurément trompé ailleurs; je veux vous faire du bien malgré que vous en ayez;

Là-dessus, elle ouvrit la bourse, en prit ce qu'il lui falloit, fit couper la marchandise & la livra à notre Provincial, de qui cette action avoit dissipé la honte; mais il n'étoit plus temps d'être courageux.

Vous me direz là-dessus que toute autre Marchande n'auroit point été capable de profiter de la bétise de l'autre avec autant d'esprit; mais vous serez bien surprise, quand je vous dirai qu'elle en avoit fort peu, quoiqu'il y eût bien de la finesse dans sa réplique.

Il y a à Paris un certain esprit de pratique parmi les Marchands : rien n'est plus adroit, plus souple, plus spirituel, que leur façon d'offrir à qui vient acheter. Vous croyez que cette souplesse veut réellement de l'esprit, & qu'elle est mieux ou moins bien pratiquée par ceux ou celles qui ont plus ou moins d'esprit : point du tout; cette souplesse, cet art de captiver la bienveillance, d'embarrasser la reconnoissance, n'est qu'un métier qui s'apprend, comme celui de Tailleur ou de Cordonnier : les plus spirituels n'y sont pas les plus parfaits : dans cet art, un Garçon de Boutique, épais & pesant d'intellect, y sera le plus habile.

Il me vient une pensée assez plaisante sur le

babil obligeant des Marchands dont j'ai parlé. Je les compare aux Chirurgiens, qui, avant que de vous percer la veine, paſſent long-temps la main ſur votre bras pour l'endormir. Les Marchandes, pour tirer l'argent de votre bourſe, endorment auſſi votre intérêt à force d'empreſſements & de diſcours; & quand le bras eſt en état, je veux dire, quand elles ont tourné votre eſprit à leur profit, le coup de lancette vient enſuite; elles diſpoſent de votre volonté, elles coupent, elles tranchent, elles vous arrachent votre argent, & vous ne vous ſentez bleſſé que quand la ſaignée eſt faite.

La boutique de ces Marchandes eſt un vrai coupe-gorge pour les bonnes-gens qui n'ont pas la force de dire non. Êtes-vous belle & jeune: elles vous cajolent ſur vos appas en déployant leurs marchandiſes: ces compliments ne ſont point étrangers à la vente; on diroit qu'ils ſont partie de la marchandiſe même. Vous êtes cajolée, vous écoutez, vous leur en ſçavez gré, vous vous prévenez pour elles; tout cela, ſans que vous vous en apperceviez. Êtes-vous vieux ou vieille: elles ont des recettes de ſurpriſes pour tout âge. Êtes-vous jeune homme: elles font en ſorte qu'un peu de galanterie vous amuſe; pendant lequel

temps la bourse se délie, & l'argent est jetté sur la table, tout en badinant. Vous me demanderez peut-être, Madame, si la bonne-foi regne dans la boutique des Marchands.

Si vous entendez par cette bonne-foi une certaine exactitude de conscience sans détour; en un mot, cette bonne-foi prescrite à la rigueur par la Loi, je vous répondrai franchement que je n'en sçais rien: en revanche, je vous dirai qu'il peut s'y trouver une bonne-foi mitigée, qui, dégagée de la sévérité du Précepte, s'accommode à l'avidité que les Marchands ont de gagner sans violer absolument la Religion. Le Marchand partage le différend en deux: la Religion veut une régularité absolue, l'avidité veut un gain hors de tout scrupule. On est Chrétien; mais on est Marchand: ce sont deux contraires, c'est le froid & le chaud; il faut vivre & se sauver. Que fait-on? on cherche un tempérament: comme Chrétien, je m'abstiendrai d'un gain exorbitant; comme Marchand, je le ferai raisonnable: le malheur est que ce n'est presque jamais le Chrétien, mais bien le Marchand, qui fixe ce raisonnable.

Ce discours sur le commerce commence à m'ennuyer; changeons de sujet, sans changer d'objet. Tous les plaisirs, toutes les délices de la vie sont,

ſont, à Paris, tellement à portée de celui qui les peut prendre, qu'il faut être d'un tempérament bien ſenſible, pour ne point abuſer de la poſſibilité de les goûter. Les riches Marchands ici ne s'en refuſent guères. Il eſt ſur-tout un agrément fort goûté du Bourgeois opulent, c'eſt, ne vous déplaiſe, Madame, l'agrément d'aimer une perſonne, qui n'eſt point ſa femme; mais qui le traite avec autant de bonté que ſon épouſe même.

A propos de ces femmes ſi bonnes, puiſque j'en ſuis à elles, détaillons un peu les différents degrés de bonté que comprend le métier de femme obligeante.

Paris, Madame, eſt aujourd'hui rempli de femmes exceſſivement bonnes, dont la charité ne fait acception de perſonne : cette ſorte de femmes poſſède le degré de bonté le plus éminent. Il y en a d'autres d'une charité un peu inférieure, & que j'appellerai, pour quitter le langage figuré, des coquettes parfaites.

Ce ſont de ces femmes qui n'affichent point, pour ainſi dire, l'excès de leur coquetterie; qui ne la promenent pas dans les rues; mais qui, ſans beaucoup de façons, la montrent toute entiere à ceux que le hazard la fait deviner.

Il y en a d'une autre eſpece encore, qui ſont

conſéquence pour un mari, quand ſa femme eſt belle, & qu'elle l'occupe ; les regards des curieux qui la contemplent, donnent aux ſiens une hardieſſe, qui des yeux paſſe dans le diſcours, & du diſcours dans les actions.

Une femme qui s'accoutume à regarder ceux qui la regardent, répond aiſément à ceux qui lui parlent.

Les Marchandes à Paris peuvent au comptoir avoir impunément auprès d'elles un ſoupirant ; mais je doute qu'elles l'aient impunément pour leur innocence.

S'il étoit poſſible que la coquetterie ſe perdît parmi les femmes, on la retrouveroit chez les filles des Marchands ; je ne crois pas qu'on ſoit obligé de l'y aller chercher ; les Bourgeoiſes de toute eſpece en ont bonne proviſion.

La paſſion dominante des Bourgeoiſes, c'eſt la vanité : elle eſt la tige de tous les autres menus défauts qu'elles contractent. Sans la vanité, elles n'aimeroient pas la bonne chere ; ſans la vanité, elles ne ſeroient point avides de plaiſirs.

La vue d'une Bourgeoiſe magnifique, quoique galante, va triompher de la vertu de cinquante de ſes ſemblables qui la verront, & qui n'auront pas autant de parure qu'elle. La preuve

la plus certaine qu'elles voudroient être à sa place, c'est le mépris qu'elles témoigneront pour elle.

Parmi les Bourgeoises, la médisance n'est qu'une expression de l'envie qu'elles auroient de la mériter.

Ce qui gâte l'esprit des Bourgeoises, c'est le faste continuel qui s'offre à leurs yeux: chaque équipage que rencontre en chemin une femme à pied, porte en son cerveau une impression de douleur & de plaisir; de douleur, en se voyant à pied; de plaisir en se figurant celui qu'elle auroit, si elle possédoit une pareille voiture : le moyen que le cerveau d'une femme tienne à cela !

Varions les matieres; laissons-là les Bourgeois & leurs femmes, pour les reprendre en chemin fesant, & parlons un peu des Dames de qualité.

C'est-là votre ordre, Madame; heureux ceux qui, comme vous, sçavent en rendre la chimere respectable, & qui, par leur affabilité restituent à l'ignoble comme un équivalent de l'égalité naturelle qui est entre les hommes.

J'ai dit, chimere; & ce mot est sans conséquence : c'est le langage des Philosophes, & leurs idées ne gâtent personne sur le train établi des choses.

Pouvoir être impunément ſuperbe, parce qu'on eſt d'une grande naiſſance; ſentir pourtant qu'il n'y a point-là matiere à orgueil, & ſe rendre modeſte, non pour l'honneur de l'être; mais par ſageſſe: cela eſt beau.

Etre né ſans nobleſſe, acquieſcer de bonne grâce aux droits qu'on a donnés au noble, ſans envier ſon état, ni rougir du ſien propre; cela eſt plus beau que d'être noble: c'eſt une raiſon au-deſſus de la nobleſſe.

Ces deux caracteres d'eſprit que je viens de peindre ſont peut-être ſans exemple: mais en revanche nous avons des fourbes qu'on appelle Sages ou Philoſophes; ils n'ont point les vertus que je viens de dire; mais ils ont de l'eſprit, & beaucoup d'orgueil; ils font avec ces deux pieces-là même figure que s'ils étoient en effet ce qu'ils feignent d'être: ils trompent les ſots; & les clairvoyants ſont en ſi petit nombre, qu'ils ne valent pas une exception.

Vous ſeriez ſurpriſe de voir ici, Madame, de quel air certains hommes du plus haut rang abordent leurs inférieurs; j'ai ſouvent regardé leurs façons de près.

Celui-ci vous careſſe, vous tend la main, vous ſourit, familiariſe, pourvu qu'il ait des témoins;

car c'eſt un rôle de ſimplicité trop brillant pour le perdre dans l'obſcurité. Notre homme n'eſt point ſimple : c'eſt un Acteur qui veut être applaudi : il lui faut du ſpectacle : tous les inſtants ne ſont pas favorables ; il en vient un : l'Acteur vous trouve ; vous devenez l'inſtrument & la victime de ſa gloire : vous reſtez careſſé, marqué de honte, confirmé petit, inſulté par l'eſtime que s'acquiert le perfide qui vous ſacrifie, qui a joué le public, & qui s'eſt joué lui-même ; car il jouit de l'applaudiſſement ſans ſe douter que c'eſt un bien mal acquis.

Sur cela, je fais une réflexion. De tous les hommes les plus ſots, peut-être les plus miſérables, ce ſont les hommes orgueilleux ; mais l'homme qui vous pouſſe l'orgueil juſqu'à vouloir contrefaire le modeſte, pour mériter l'eſtime qu'on donne à la modeſtie, cet homme-là eſt un petit monſtre.

Un jour je me trouvai dans un endroit, où vint un de ces hauts Seigneurs dont nous avons parlé ; il ſe fit un écart dans la compagnie ; on lui prodigua les honnêtes déférences. Meſſieurs, dit-il, avec un geſte de main, qui mélangeoit artiſtement la hauteur & la ſimplicité ; ou qui, pour mieux dire, étoit équivoque de l'une & de l'autre,

auſſi flatteur pour lui, qu'il le croyoit flatteur pour nous ; Meſſieurs, point de cérémonie, je vis ſans façons, & par-tout où je vais, c'eſt m'obliger que de n'en point faire.

Cela bien interprété, ſignifioit : on doit des reſpects à mon rang, je le ſçais ; je ſuis charmé que vous ne l'ignoriez pas ; mais je vous en fais grâce ; vous vous étes mis en état, & cela me ſuffit.

A votre avis, Madame, ai-je mal fondu ce compliment ? n'eſt-ce pas là le ſens qu'il peut rendre ? & l'inférieur n'eſt-il pas bien flatté d'une familiarité dont on ne l'honore, qu'en ſe montrant ſatisfait des ſentiments qu'il a de ſa petiteſſe ?

Avec cela cependant, & d'autres vertus de la même force, l'homme de haute qualité gagne le titre de Philoſophe ; celui dont je vous parle nous fit un récit qui tendoit à nous prouver ſa modeſtie ; mais qui charrioit en même temps une hiſtoriette de ſes avantages. Ce récit eſt de trois lignes ; le voici.

Les Provinciaux ſont fatiguans, nous dit-il ; je ne pus l'autre jour me diſpenſer d'aller à une petite Ville dont je ſuis Seigneur ; j'appris que les habitants viendroient en corps me complimenter à mon arrivée. Le Gentilhomme de France le plus

ennemi de ces fadaiſes-là, c'eſt moi : la vanité de mes confreres là-deſſus m'eſt inſupportable. Pour me ſauver, je dis à mes gens d'arrêter à deux lieues de la Ville, dans le deſſein de n'y entrer qu'à dix heures du ſoir, & d'envoyer dire que je n'arriverois que le lendemain ſur le ſoir. Mais je m'aſſoupis pour mes péchés, dans le lieu où je m'étois arrêté; mes gens n'oſerent me réveiller; j'y paſſai la nuit, & par-là, le lendemain je fus contraint d'eſſuyer une kyrielle de reſpects ridicules : quelle corvée! je baiſſai mes glaces, & je fis le malade.

Tout ce que j'ai dit juſqu'ici, ne regarde que l'homme du haut rang; le petit Noble ne peut gueres ſe donner ces airs mitigés de hauteur & de modeſtie; la diſtance d'un Bourgeois à lui n'eſt pas aſſez grande, pour qu'ils ſoient à leur place. Dénué de ces équipages magnifiques, de cet appareil de domeſtiques, qui ſubjugue la vanité des inférieurs, à la faveur d'un ſentiment de vanité même, il n'a pour toute reſſource d'orgueil que le maigre titre de Noble; & ſa Philoſophie, quand il ſe mêle d'en avoir, n'eſt guères au large avec cela.

S'il contrefait le modeſte, ce ne peut être qu'avec le Bourgeois, & ſa modeſtie avec lui ne ſeroit

pas fortune : le Bourgeois, à la vérité, l'en croira sur sa mine ; mais il ne l'en louera pas ; il le trouvera seulement dans l'ordre ; & si le Bourgeois est plus riche, il croira pouvoir en conscience faire deux membres égaux en valeur de sa roture & de ses richesses, avec la naissance & la médiocrité des biens du Noble ; tant pour tant, & le compte fait, sa fierté se tient en garde.

Il y a de l'erreur, dit intérieurement le Noble, qui se doute bien du calcul ; mais, comment faire, pour la prouver au Bourgeois ? le voici, Madame.

Parmi les hommes, le préjugé de la Noblesse est violent ; le riche Bourgeois a beau s'étourdir là-dessus, il n'y a que façon de le prendre, pour le rendre au joug.

Le Gentilhomme pour cela emploie une familiarité franche, raille la Noblesse, vante le bon Citoyen, lui fait honneur de sa roture, & le confirme dans le mépris qu'il a pour les avantages de la naissance. C'est-là l'hameçon qui rattrappe le Bourgeois, qui avoit rompu ses filets.

Comme il s'étoit attendu à quelque résistance de la part du Noble, quand il avoit arrêté son compte, il est charmé de sa docilité, il en a de la reconnoissance, il estime, il admire enfin

celui qui a bien voulu ne pas ſentir qu'il étoit Gentilhomme : voilà le grand œuvre du petit Noble Philoſophe, dont l'amour-propre, long-temps contraint, trouve enfin la récompenſe de la contrainte qu'il a ſoufferte.

Il me ſemble, Madame, que vous me demandez comment il en uſe avec l'homme de qualité ; c'eſt une autre allure ; jeune, il brigue ſa compagnie, ſon amitié, ſa confidence ; quelquefois par un autre tour d'imagination, il travaille d'eſprit, de geſte & de dépenſe, pour arriver à prendre un ton d'égal à égal ; il s'enfle, fait comme la grenouille qui veut être auſſi groſſe que le bœuf.

Si ſon bien & ſa ſituation lui interdiſent le commerce des gens de qualité, & que par haſard il ait à leur parler, il affiche ſur ſon viſage qu'il eſt Gentilhomme, & paroît à-peu-près dans le goût de ces aventuriers de Roman, caſque en tête & lance au poing, & qui ſe vantent par la poſture.

Tous ces caracteres ſe peuvent trouver en Province, à l'air près de ſociété moins aiſé. Parlons de choſes plus nouvelles pour vous, Madame : par exemple, diſons un mot des Femmes de qualité, cela vous réjouira.

Otez à la Campagnarde de qualité le masque qu'elle porte, quand, montée sur sa haquenée, elle traverse d'un Château à l'autre; ôtez-lui sa vanité crûe sur les antiquités de famille, son ton bruyant, son estomac redressé par intervalles de réflexions, l'embarras total de sa contenance, & sa marche à mouvement uniforme : car tout cela compose l'économie de sa figure; ôtez-lui ses fils le Marquis & le Chevalier, petits enfants qu'elle dresse devant vous à la révérence villageoise, & qui par fatalité sont toujours morveux quand ils arrivent, afin d'être mouchés du mouchoir de la mere : (passez-moi le portrait;) ôtez lui, dis-je, toutes ces choses, il ne vous reste plus rien de curieux chez elle, si ce n'est la langueur ou le ton emphatique des compliments qu'elle fait, quand elle est en ville.

Tout cela vu & entendu, le sujet est épuisé; les Femmes de qualité dans ce pays sont un spectacle bien plus varié: les définirai-je en général? le projet est hardi; n'importe.

La Femme de qualité a tous les défauts de la Bourgeoise; mais, pour ainsi dire, tirés au clair par l'éducation & l'usage. Elle possede un goût de hardiesse si heureux, qu'elle jouit du bénéfice de l'effronterie, sans être effrontée. Peut-être ne

doit-elle cet avantage qu'à la nature de l'esprit des hommes, faciles à donner des droits plus amples à qui les étonne par de plus fortes impressions.

L'air de mépris le mieux entendu de la Femme de qualité pour la Bourgeoise, ce sont ses caresses & ses honnêtetés; & là-dessus, rien n'est plus joli que la Femme de qualité, dit la Bourgeoise. L'innocente! qui ne voit pas que, par cette politesse, la voilà marquée au coin de subordination.

Dans la Femme de qualité, l'habillement, la marche, le geste & le ton, tout est formé par les grâces, la nature ne les a point faites: ce ne sont point de ces grâces qui font partie nécessaire de la figure, que l'on a sans y penser, qui nous suivent par-tout, qui sont en nous, qui sont nous-mêmes: ce sont des grâces de hasard, d'après coup, que la vanité des parents a commencées, que l'exemple & le commerce aisé des autres Femmes ont avancées, & qu'une étude de vanité personnelle a finies.

Grâces ridicules aux gens raisonnables, attirantes pour les jeunes gens, imposantes pour le Peuple, inimitables aux Bourgeoises, quoique toujours copiées par elles; voisines du mal dont

elles applaniſſent les voies, & peut-être le chef-d'œuvre de l'orgueil.

Et voilà, Madame, ce que l'on appelle airs du monde.

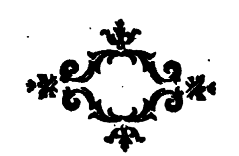
On ne peut aiſément exprimer ce que c'eſt que le commerce mutuelle des Femmes de qualité. Sans aller même juſqu'au crime, tout eſt jeu pour elles, juſqu'à leur réputation; & cette réputation eſt un jeu pour ceux dont elles dépendent.

Parmi elles, attrape qui peut, tout paſſe, un bon mot tire tout le monde d'affaire; elles ſont les confidentes les unes des autres, ſe prêtent réciproquement ſecours dans l'occaſion, ſe promettent le ſecret, que réciproquement elles violent auſſi; la médiſance court, on la croiſe par une autre, & pendant que la demande & la répartie amuſent le public, elles reſtent, en bonnes amies, ſpectatrices des effets plaiſants de leur perfidie.

Il y a des Femmes tendres: ce ſont celles dont le cœur embraſſe la profeſſion du bel amour; leur eſprit fourmille d'idées délicates; elles aiment en un mot plus par métier que par paſſion: un Amant infidele met leur talent au jour; ſans lui on ne ſçauroit pas qu'elles ont mille grâces atten-

driſſantes dans une affliction de tendreſſe.

Il y a l'eſpece des femmes coquettes: celles-là font l'amour indiſtinctement; ce ſont des femmes à promenades, à rendez-vous imprudents; ce ſont des furieuſes d'éclat; elles ne languiſſent point, elles aiment hardiment, ſe plaignent de même; c'eſt pour elles faveur du haſard, quand on trouve un de leurs billets d'intrigue: tout cela va au profit de leur gloire. Il y a les femmes prudes: ce ſont celles qui s'entêtent, non de l'amour de l'ordre; mais de l'eſtime qu'on fait de ceux qui ſont dans l'ordre: elles ſont ordinairement âgées; cabale d'autant plus dangereuſe, qu'elle eſt, du côté des plaiſirs, dans une oiſiveté dont elles enragent. Je vous les peindrai une autrefois, Madame, en achevant l'article des Femmes de qualité qui ne fait que commencer, & où je n'ai rien dit encore des exceptions avantageuſes.



*Suite des Caracteres de M. M***.*

DANS mes dernieres réflexions, Madame, je vous en promis de nouvelles ſur les Femmes de qualité : j'en vis l'autre jour deux ou trois qui m'en fournirent quelques-unes; elles étoient ce qu'on appelle en négligé.

J'ai toujours regardé cet habit comme un honnête équivalent de la nudité même. Vous verrez dans un moment pourquoi je l'appelle équivalent : les Femmes ont un ſentiment de coquetterie, qui ne déſempare jamais leur âme; il eſt violent dans les occaſions d'éclat, quelquefois tranquille dans les indifférentes : mais toujours préſent, toujours ſur le qui-vive : c'eſt en un mot le mouvement perpétuel de leur âme; c'eſt le feu ſacré qui ne s'éteint jamais : de ſorte qu'une Femme veut toujours plaire, ſans le vouloir par une réflexion expreſſe. La nature a mis ce ſentiment chez elle à l'abri de la réflexion & de l'oubli : une Femme qui n'eſt plus coquette, c'eſt une Femme qui a ceſſé d'être.

Mais revenons à ma thèſe. J'ai nommé le négligé,

gligé, l'équivalent de la nudité même. Pourquoi, Madame ? le voici.

Je vous ai dit que les Femmes étoient coquettes ſans relâche. Or elles ne le ſont jamais plus, que quand elles veulent inſinuer qu'elles ne le ſont pas.

Le négligé, par exemple, eſt une abjuration ſimulée de coquetterie ; mais en même temps le chef-d'œuvre de l'envie de plaire.

L'habit magnifique donne de l'éclat à l'aimable Femme : elle en devient plus curieuſe à voir, mais non pas ſi touchante ; elle en eſt plus belle, & moins dangereuſe ; & cet éclat étranger, qui ſaute aux yeux, étouffe l'impreſſion des grâces naturelles, & divertit le ſpectateur de l'attention riſquable qu'il donneroit au reſte.

Cette façon de ſe montrer eſt plus ſuperbe que délicate : uſer d'ornements pour plaire, c'eſt s'appuyer de ſeconds, c'eſt combattre avec ruſe : & comme cela, la victoire n'eſt pas nette. Ai-je plû comme Femme ornée, ou comme Femme aimable ? Voilà la ſourde queſtion qu'en pareil cas ſe fait une Dame ; argument dicté par l'amour-propre qui ſe connoît en vrais avantages, & qui ſe juge à la rigueur, quand il prévoit n'y rien riſquer.

Pour vuider la question, on a recours au négligé ; c'est par lui qu'on fait une épreuve de ses charmes, qui finit les chicanes de son amour-propre ; c'est par lui qu'on expose la vérité toute nue, qu'on semble dire : me voilà telle que la Nature m'a faite ; voilà du moins une copie modeste de l'original. Mais, à vous dire vrai, ce modeste est si superficiel, qu'il n'est presque de nulle fatigue pour l'imagination des hommes. Mais, me direz-vous, les Femmes sçavent-elles ce libertinage d'imagination ? Je ne vous dirai pas si elles le sçavent ; mais, pour le peu qu'elles s'en doutent, le négligé durera long-temps.

Concluez sur-tout ce que nous venons de dire, Madame, que cet habit a la simplicité, la propreté, le peu d'affectation des habits vraiment modestes ; mais qu'il n'en a pas la pudeur, qu'il porte, pour ainsi dire, le caractere de la peu chaste vanité qui l'inventa sans doute : quand je dis peu chaste, je n'entends pas des desseins formellement mauvais ; mais de vifs sentimens de complaisance pour ses charmes ; sentimens de qui vient l'art de se vêtir, sans y rien perdre, & de mettre, sans blâme, ses appas dans leur plus dangereuse posture.

Revenons aux Dames que je vis. Une d'elles

ſe retira, je m'en allois auſſi : un Cavalier s'avança pour lui parler. Je m'attendis ſur le champ à quelque phrâſe de manége, & je ne me trompai point. Laiſſez-moi, lui dit-elle, je me ſauve, je ſuis faite comme une folle. Sçavez-vous, Madame, ce qu'une femme de qualité penſe confuſément toutes les fois qu'elle prononce ce peu de mots ? regardez-moi, je ne ſuis point parée comme les femmes doivent l'être ; mon bon air & les grâces de ma taille ne ſont point équivoques ; tout naît de moi ; c'eſt moi qui donne ſa forme à mon habit, & non, mon habit qui me la donne ; je ſçais combien je ſuis aimable & touchante en cet état ; mais je dois paroître ne le pas ſçavoir. C'eſt une grâce de plus, que d'en avoir tant, & de les ignorer. On les voit, on les ſent ; on croit qu'elles m'échappent, croyez-le de même ; je me ſauve, je ſuis faite comme une folle.

Voilà, Madame, ce que ſignifie le langage hypocrite dont nous parlons ; & le plaiſant de cela, c'eſt que les hommes n'en expliquent que le ſens favorable, & que leur jugement étourdi fait grâce du reſte à la Comédienne, & gliſſe ſur le ridicule qu'il contient. Il y a là-deſſus bien des réflexions à faire, convenables au feu de mon âge ; mais d'un vrai trop voiſin de la licence : quelque agréable

que ſoit ce champ d'idées qu'elles ouvriroient à mon eſprit, je vous les ſacrifie, Madame.

Que vous dirai-je encore ? les femmes de qualité élevées dans les uſages de Cour, qui ſçavent leurs droits & l'étendue de leur liberté, ne rougiſſent pas d'avoir un Amant avoué ; ce ſeroit rougir à la Bourgeoiſe. De quoi rougiſſent-elles donc ? c'eſt de n'avoir point d'Amant, ou de le perdre. J'aurois pû dire des Amants ; ce pluriel, ailleurs déshonorant, fait ici cortége glorieux. Chaque pays a ſa guiſe : on ſçait à la Cour le prix de la vie, & l'on n'y admet nulle maxime qui ne tende à le faire ſentir.

Nous avons dit qu'elles y rougiſſoient de n'avoir point d'Amant : cela n'eſt pas difficile à comprendre, en les ſuppoſant coquettes. Une femme qui vit ſans être aimée, vit dans l'opprobre & dans la derniere des réputations ; la plus galante des femmes de Cour a le pas ſur elle dans l'eſprit des hommes. Je ne ſçais même, à bien examiner l'eſprit de Cour, ſi cette plus galante n'eſt pas, dans mille moments, la plus eſtimée. Ces moments ſont ceux où les Courtiſans ne font point de réflexions raiſonnables : il ſeroit hardi de parier qu'ils en fiſſent quelquefois.

Il faut donc des Amants, il faut même ſe les

conſerver. Ah ! c'en eſt trop, me répondrez-vous, ceci devient ſérieux ; j'en conviens, Madame, & très-ſérieux, ſur-tout avec des Amants de Cour, qui veulent bien eſſuyer des délais de bienſéance, qui s'attendent bien à combattre des imitations de vertu : mais non pas la vertu même ; & qui ſçavent, à un jour près, aſſigner la durée raiſonnable de ces imitations ; qui ſoupirent enfin, non, pour tâcher de vaincre : car, tâcher, ſuppoſe des efforts pour un ſuccès douteux ; mais parce que les ſoupirs ſont un cérémonial qui doit précéder la récompenſe ; & qu'il eſt de l'ordre qu'une femme paroiſſe récompenſer, & non donner d'avance.

Comment donc conſerver des Amants de cette eſpece ? Comment ? comme on peut, par des eſpérances. Ah ! grands dieux ! eſt-il permis d'en ſouffrir l'idée dans un Homme ? une Femme a-t-elle beſoin d'un plus grand oubli de vertu pour les remplir, que pour les donner ? c'eſt conteſter ſur le temps, & non ſur le crime.

Oh ! Madame, attendez : ces eſpérances qui vous choquent, ne ſont pas ſi criminelles que vous le penſez : ſi nous parlions d'une Femme ordinaire, j'entends, Femme de Ville ou de Province, vos conſéquences ſeroient juſtes. Une édu-

cation roturiere, purgée de licences, & qui lui a appris à observer les vertus à la lettre, lui défend de souffrir un Amant : le souffre-t-elle ; elle a fait un premier pas dans la voie du crime : lui permet-elle d'espérer ; elle en a fait mille, ou bien les fera.

En effet, avant que d'en venir-là, que de diminutions journalieres dans sa sagesse ! que d'inutiles travaux de pudeur ! quelle succession de mouvements libertins n'a-t-il pas fallu pour aguerrir son âme ; pour la familiariser avec l'idée du crime ! elle donne des espérances, le crime est résolu ; elle l'envisage, elle s'y promet. Que ne s'y livre-t-elle ? ce n'est pas la pudeur qui l'en empêche ; c'est le souvenir d'en avoir eu, qui la retarde.

Voilà, Madame, l'histoire du cœur ordinaire, qui donne des espérances : vous vous imaginez qu'il en est de même du cœur d'une Femme de Cour ; mais il n'y a rien du tout de tout cela. 1°. Quoiqu'elle soit mariée, elle peut avoir un soupirant ; il fait comme partie de son équipage ; quant aux espérances qu'elle lui donne, c'est un discours en l'air, un proverbe, un Vaudeville de Cour ; en fait de galanterie, elle ne sçait pas ce qu'elle donne alors.

Mais l'Amant qui en attend l'échéance, comme

d'un bon billet, presse, s'impatiente, fait ses diligences, menace d'infidélité; & si quelqu'un alors se présente pour tenir sa place, en cas de désertion, je crois franchement qu'une Femme est en péril manifeste.

L'on voit encore une autre sorte de Femmes de Cour. Il est, par exemple, des coquettes honoraires; ce sont celles qui font leurs preuves d'agrémens & de charmes, en laissant seulement aborder les Amants; & qui, résolues d'être sages, prennent de publiques attestations de la facilité qu'elles auroient de se mettre au rang des aimables folles.

Ce n'est pas la vertu parfaite; mais que voulez-vous, Madame? la corruption est tellement symphatique avec le cœur humain, qu'on ne peut l'en purger si bien qu'il n'y reste souvent ou la honte de n'oser paroître sage; ou du penchant à ne pas l'être. Là-dessus, ne pourroit-on pas dire que le vice est comme l'Amant chéri de l'âme; elle le regrette en y renonçant, & ne le hait jamais.

Il y a des Femmes de qualité plus courageuses encore que ces dernieres, & qui ne souffrent point d'adorateurs. On voudroit bien qu'elles fussent

coquettes : elles ſçavent qu'on le voudroit bien, & le ſçavent avec plaiſir ; voilà leur coquetterie : il leur eſt doux d'être comptées comme des beautés inaceſſibles ; il leur eſt doux, toutes ſéqueſtrées qu'elles ſont de la foule, d'inquiéter les ſens des ſpectateurs.

Je vous parlerois ici, Madame, des Femmes de qualité dévotes ; mais c'eſt une eſpece trop marquée : il vous ſuffit de ſçavoir en général, que la dévotion dont il s'agit les éloigne du monde, ſans, le plus ſouvent, les approcher de Dieu.

Quand je vois ces ſaintes âmes, je ne puis m'empêcher de les comparer à ces ſoldats que leurs bleſſures envoient aux invalides. Les bleſſures de nos Femmes, c'eſt l'âge & le déchet de leurs charmes : adieu le monde ; belle vocation ! Les habits, le maintien, le diſcours, les démarches, tout eſt pieux, le cœur même prend du goût pour la façon des actions pieuſes ; il aime ſon métier ; le formulaire ambulant ou contemplatif lui en plaît ; on gémira ſans douleur au pied des Autels ; on verſera des pleurs, dont la ſource ſera, non l'amour de Dieu, mais la vive & jalouſe imitation de cet amour ; je veux dire

que l'âme entrera dans son sujet, ainsi qu'un Acteur tragique entre dans la passion qu'il représente.

Mais, sans m'en appercevoir, je traite une matiere que je m'étois d'abord interdite. Peu s'en est fallu, que je ne parlasse de ceux à qui ces Dames confient leur conscience, gens au profit de qui tourne la piété de nos dévotes, pendant que Dieu n'en a que les honneurs.

Je ne sçais ; mais l'inquiétude, ce scrupule toujours renaissant, & ces visites fréquentes chez l'homme de Dieu, sont une image bien ressemblante des mouvements d'un cœur tendre : ce pourroit-être de l'amour qui n'a fait que changer de nom ; peut-être que l'âme s'y méprend elle-même, & qu'elle n'est jamais plus profane, que quand elle paroît scrupuleuse.



Difons un mot en paffant des efprits du plus bas rang : ce font des Auteurs au-deffous du médiocre ; gens fi miférables, que c'eft fortune à eux que de fixer même une idée commune dans fon degré de force & de jufteffe.

Un fi petit talent d'efprit ne vaut pas la peine d'une plus grande analyfe ; qu'il vous fuffife de fçavoir, Madame, que ces Meffieurs n'ont point de nom : qu'on ne connoît chacun d'eux ni par la chûte, ni par le fuccès particulier de leurs ouvrages ; fût-ce par la chûte, ce feroit toujours être connu par quelque chofe. Un médiocre compofe-t-il : s'il tombe ; du moins dit-on, un tel eft tombé ; comme on dit, un tel Officier a été tué : mais à l'égard de ces derniers, on fçait en gros que mille de leurs productions paroiffent & ne valent rien ; c'eft comme un bataillon qui fe préfente, & que le Moufquet fait tomber : qui eft-ce qui s'avifera de demander le nom des foldats morts ?

Il y a d'autres Auteurs encore, que nous mettrons, fi vous voulez, au rang des Beaux-efprits : ce font les Traducteurs ; ils fçavent les langues fçavantes, ils reffufcitent l'efprit des anciens, qui, difent-ils, vaut cent fois mieux que l'efprit des modernes ; du moins faut-il avouer qu'ils le croient

de bonne-foi, puiſque nous ne voyons pas qu'ils s'eſtiment aſſez pour penſer par eux-mêmes. C'eſt agir conſéquemment à leur principe.

Je vous aurois parlé plutôt d'une autre ſorte d'Auteurs, ſi je n'avois jugé qu'ils tiendroient à injure de ſe voir au rang de ceux qu'on appelle Beaux-eſprits : ce ſont les Philoſophes & les Géomètres. J'ai quelquefois penſé au peu de cas que ces Meſſieurs-là ſemblent faire des productions de ſentiment & de goût, auſſi bien qu'à la diſtinction avantageuſe que le public fait d'eux.

Le Bel-eſprit, il eſt vrai, ne s'eſt pas fait de la Géométrie une ſcience particuliere ; il n'eſt point Géometre-ouvrier ; c'eſt un Architecte né, qui, méditant un édifice, le voit s'élever à ſes yeux dans toutes ſes parties différentes ; il en imagine & en voit l'effet total par un raiſonnement imperceptible & comme ſans progrès, lequel raiſonnement, pour le Géometre, contiendroit la valeur de mille raiſonnements qui ſe ſuccéderoient avec lenteur. Le Bel-eſprit, en un mot, eſt doué d'une heureuſe confirmation d'organes, à qui il doit un ſentiment fin & exact de toutes les choſes qu'il voit ou qu'il imagine ; il eſt entre ſes organes & ſon eſprit d'heureux accords, qui lui forment une maniere de penſer, dont l'étendue, l'évidence & la chaleur ne

ſont qu'un corps : je ne dis pas qu'il ait chacune de ces qualités dans toute leur force ; un ſi grand bien eſt au-deſſus de l'homme ; mais il en a ce qu'il en faut pour vôler à une ſphere d'idées, dont non-ſeulement les rapports, mais la ſimple vue paſſe le Géometre.

A l'égard des Philoſophes, la Nature & ſes principaux effets ne ſont-ils pas le nœud-gordien pour eux ? nous ſommes-nous à nous-mêmes moins énigmes, qu'il y a quatre mille ans ? qu'a pu penſer ſur l'Homme un Philoſophe, qu'un Bel-eſprit excellent ne nous puiſſe dire, & plus ingénieuſement, & par des préceptes plus accommodés à nos façons non réfléchies de connoître & de ſentir ? A entendre faſtueuſement prononcer le nom de Philoſophe, qui ne croiroit que ſon eſprit eſt d'un autre genre que celui du Bel-eſprit ? L'Homme, pour l'ordinaire, eſt cependant leur ſujet commun : en quoi different-ils donc ? C'eſt que l'un traite ce ſujet dans un Poëme, dans une Ode ; l'autre le traite dans un corps de raiſonnements qu'on appelle ſyſtême. L'un gliſſe l'inſtruction à la faveur du ſentiment ; c'eſt un maître careſſant qui vous fait des leçons utiles, mais intéreſſantes : l'autre eſt un pédagogue qui vous régente durement, & dans un triſte ſilence.

Pourquoi donc penſe-t-on plus reſpectueuſe-

ment du Philosophe que du Bel-esprit? Ne seroit-ce pas que le Philosophe, ou bien l'Homme à systême, nous proposant une connoissance expresse de nous-mêmes, nous fait penser que nous sommes difficiles à comprendre, & par-là importants; au-lieu que le Philosophe qui fait un Poëme ou une Ode, semble ne nous exposer à nos propres yeux, que pour nous divertir? ce dessein-là ne nous fait pas tant d'honneur.

Pardon, Madame, si ceci m'a conduit un peu loin: ce que j'ai dit est une idée que j'avois depuis long-temps dans l'esprit, & qui a trouvé jour. Revenons à nos Auteurs. Je sçais que vous aimez à raisonner; je vais tâcher de vous servir à votre goût.

L'amour-propre est à-peu-près à l'esprit, ce qu'est la forme à la matiere. L'un suppose l'autre. Tout esprit a donc de l'amour-propre, comme toute portion de matiere a sa forme; de même aussi que toute portion de matiere est pliable à une forme plus ou moins fine & variée, suivant qu'elle est plus ou moins fine & délicate elle-même; de même encore notre amour-propre est-il plus ou moins subtil, suivant que notre esprit a lui-même plus ou moins de finesse.

Ces principes établis, concluons que l'Auteur

excellent eſt, de tous les Auteurs, celui dont l'amour-propre eſt le plus ſubtil.

Tâchons d'en développer le jeu: tout homme vraiment ſupérieur a ſentiment de ſa ſupériorité; il a les yeux bons; il voit inconteſtablement ce qu'il eſt: or, il ſe complaît à ſe voir, il s'eſtime; voilà le début de ſon amour-propre: il veut des témoins de ſes avantages; en voilà les progrès: il veut des témoins ſans faveur, naïfs, irreprochables, portant témoignage avec un étonnement qui les décele inférieurs: il veut mettre leur propre orgueil en défaut: il eſt bon juge des moindres expreſſions de confuſion qui échappent à cet orgueil: il apprécie un geſte, le ſilence même; voilà la fineſſe de l'amour-propre excellent. Mais obſervez, Madame, que cet amour-propre eſt à ſon dernier période, quand, avec l'art de ces appréciations dont j'ai parlé, il joint encore l'art de dérober ſes inquiétudes ſuperbes, & de jouir de ſes découvertes, ſans paroître y avoir tâché. Inſinuer qu'il eſt bonnement, innocemment ſupérieur: eſcamoter à ceux qu'il ſurpaſſe juſqu'à la triſte conſolation de l'appeller vain; voilà le *nec plus ultrà* de l'orgueil de l'Auteur.

Nous pourſuivrons le reſte une autre fois, Madame; il vous divertira.

Suite

Suite des Caracteres de M. M***

Nous parlions l'autre jour de l'amour-propre de l'Auteur excellent ou supérieur; & je vous dis là-dessus, Madame, que cet Auteur sçavoit ses avantages, qu'il se disoit : je connois ma supériorité; cela est doux : mais il me revient encore un plaisir bien flatteur à prendre; c'est de voir les autres la connoître avec moi.

Ces autres, Madame, ce sont des hommes orgueilleux, comme lui, qui composent ou qui ne composent pas; mais en un mot qui ont de l'esprit, qui sont marqués dans le monde comme gens qui en ont beaucoup, qui s'en croient encore davantage parce qu'ils supposent que le monde jaloux loue modiquement, & que, quand il va pour nous jusqu'à l'estime, c'est signe qu'il devoit aller plus loin; gens enfin qui font sentinelle sur tout ce qui paroît de beau, qui vont & viennent pour en arrêter les impressions, dans la crainte que ce beau ne leur nuise, & qu'en pensant indirectement à eux, on ne présumât pas qu'ils pussent en faire, ou dire autant, & même plus.

Voilà, Madame, quels ſont ceux de qui l'Auteur ſupérieur veut un hommage.

Cet hommage, je vous ai dit ce que c'étoit : ce n'eſt le plus ſouvent, qu'un geſte, un mot; c'eſt le ſilence même de certaine eſpece.

Il faut être bien fin pour expliquer de pareils ſignes, que la jalouſie de ceux-mêmes à qui ils échappent rend obſcurs : ce ſont comme des énigmes dont l'homme ſupérieur a le talent de trouver le mot; mais il ſe garde bien de laiſſer appercevoir qu'il l'a trouvé.

Non pas qu'il paroiſſe indifférent aux louanges formelles qu'on veut bien lui donner : l'air d'indifférence feroit trop groſſier ; & qui veut trop prouver, ne prouve rien.

Ce n'eſt pas-là le parti qu'il prend; ce ne feroit digne que d'un mal-adroit qui ne ſçauroit pas qu'il eſt des occaſions, où, pour faire myſtere de toute ſa vanité, il faut en montrer un peu, parce qu'il ne feroit pas naturel de n'en point avoir alors, & de ne pas reſſembler à tous les autres hommes.

Bien loin donc d'être indifférent aux éloges, il les reçoit d'un air ingénu, & qui ſemble dire : tenez, Meſſieurs, je n'y entends point de fineſſe ; franchement, votre approbation me flatte; j'ai du

plaiſir à voir eſtimer ce que j'ai fait; vous récompenſez mon travail.

Et voilà, Madame, ce qui s'appelle agir en habile homme; voulez-vous ſçavoir ce qui arrive de cela?

Il a forcé les autres à l'admirer; ils ont rougi de ſe trouver inférieurs : imaginez-vous une jolie femme qui n'a pu s'empêcher de convenir avec elle-même que ſes appas le cèdent à ceux de ſa compagne; quelle mortification!

Eh bien! nos gens ont ſenti un chagrin de la même nature : mais de la façon dont s'y prend l'homme ſupérieur, ils ſe trouvent ſoulagés.

Ils ont pu comprendre qu'il n'a pas apperçu l'excès humiliant de leur admiration; c'eſt autant de diminué ſur la honte de l'avoir ſenti : ils n'en ont eu de témoins qu'eux-mêmes; ce témoin-là n'eſt point incorruptible; on peut ſe ſauver avec lui : à la fin, il ſe trouvera qu'il s'eſt trompé.

D'ailleurs, cet homme ſupérieur auroit pu ſurprendre leur ſecret; il l'ignore, il ne leur a pas fait tout le mal qu'il pouvoit leur faire, ils l'en haïſſent moins, ils le ſupportent volontiers; à la fin même ils lui voudront du bien, parce que l'ignorance où il eſt de ce qu'il vaut les met plus à

leur aiſe en louant, & rend la louange ſans conſéquence, & de pair à pair : voici un homme, diſent-ils, qui n'abuſera point de l'eſtime que nous lui montrerons ; il l'a ſimplement eſpérée, & cela nous fait honneur : car eſpérer un bien, c'eſt l'eſtimer ſoi-même, & n'en regardant pas l'acquiſition comme infaillible, c'eſt nous dire, je ſouhaite de l'obtenir ; jugez ſi je le mérite. Nous voici donc juges & diſpenſateurs de ce bien qu'il attend ; c'eſt jouer un rôle avantageux, & plus noble que le ſien même.

Après ces courtes réflexions, qui dans l'eſprit de nos admirateurs s'arrangent en un inſtant, & non par repriſes, comme ici, (le croiriez-vous, Madame ?) l'affront s'oublie, leur dépit paſſe. L'art de l'homme ſupérieur a mis, pour ainſi dire, un appareil à tout ; il s'eſt juſtifié, parce qu'il a ſçu raccommoder les autres avec eux-mêmes, en amuſant leur vanité par de petits profits, qui lui font regarder ſon déſavantage paſſé comme une fauſſe allarme.

Que conclure de la confiance de nos dupes, qui croient s'être effarouchés mal-à-propos ?

Que l'homme vraiment ſupérieur eſt celui qui ſçait plier les autres à lui ſouffrir, à lui pardonner ſa ſupériorité : tout homme ſupérieur qui

révolte les autres, n'eſt pas ſi ſupérieur que l'on penſe; je dis, quand même on lui paſſe en ſecret qu'il l'eſt : il lui manque au moins de voir qu'il intéreſſe la malice des autres à lui refuſer nettement, pour le punir, ce qu'il veut emporter à force ouverte, & ce qu'il pourroit obtenir ſans violence.

Car quoique l'Auteur ſupérieur dont je vous ai parlé, Madame, ait fait penſer aux autres qu'ils traitent avec lui de pair à pair, cependant le dépit de ſe ſentir inférieurs, les petites illuſions dont ils ont eu beſoin pour perdre ce ſentiment d'infériorité; tant de mouvements enfin, ont laiſſé chez eux des traces de ce ſentiment même; & l'Auteur revient ſi ſouvent à la charge, les réveille ſi ſouvent, ces traces, qu'elles ſe fortifient au point, que petit-à-petit les illuſions n'ont plus de priſe.

Voilà ce qui arrive en faveur de l'homme ſupérieur, quand il ſçait ſe ménager.

Ses ouvrages peuvent impunément mortifier l'orgueil des autres, pourvu que, par ſa conduite perſonnelle, il répare l'effet de ſes ouvrages : il les gâte, en les appuyant de ſa voix. Qu'il ſe réjouiſſe de ce que les autres les trouvent bons, il doit alors des démonſtrations de joie à ceux

qui l'environnent, & qu'il irriteroit, s'il paroiſſoit peu touché de leur approbation. Il les abbaiſſe par l'excès de ſes talents; qu'il les guériſſe, en ne s'en prévalant que de leur aveu : ce ſera tenir d'eux ſes plaiſirs. Par-là, il calmera leur orgueil par cet orgueil même : s'ils ont été fâchés de le ſentir au-deſſus d'eux, ils ſeront flattés de penſer qu'il ne ſe croit louable que ſur leur parole; il gouvernera leur amour-propre, tandis qu'ils s'imagineront qu'ils gouvernent le ſien.

Diſons encore un mot de l'homme ſupérieur ; ſi par hazard il ſe trouve dans le monde avec de grands médiocres, & qu'on vienne à parler d'ouvrages, quel parti croyez-vous que lui fera prendre ſa vanité ? de mettre les ſiens ſur le tapis ? Non, Madame : mais bien ceux de grands médiocres.

Dans le monde on eſt fort perſuadé que ces Meſſieurs ont de l'eſprit; mais comme cet eſprit eſt entre deux feux, ni excellent, ni médiocre, la réputation qu'il leur produit, eſt comme indéciſe; on ne ſçait pas bien juſqu'à quel degré d'eſtime il faut les honorer : parler d'eux alors, leur donner occaſion de briller, c'eſt donner ſujet aux autres de les eſtimer plus hardiment, & de ſe déterminer du moins ſur leur compte le plus

favorablement qu'il ſera poſſible ; c'eſt leur procurer une bonne fortune de paſſage.

Vous me demanderez pourquoi leur prêter ce ſecours, & ſe taire ſur ſon chapitre?

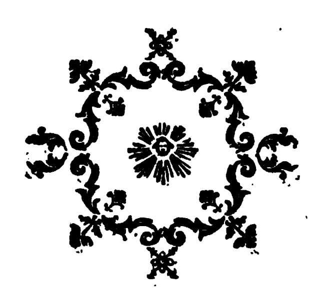
Tout doucement, Madame ; car voici un des plus fins & des plus ſuperbes procédés de l'amour-propre, dans notre Auteur ; voyons ce qu'il penſe.

Il s'agit d'ouvrages : ſi je parle des miéns, mes inférieurs parleront des leurs ; on me louera, on les louera de même, & me voilà compromis : car ils feront comparaiſon avec moi. Non, non, feſons garder le reſpect qui m'eſt dû ; je ſuis déshonoré ſi l'on me loue, & l'éloge ici le plus digne de moi, c'eſt de n'en point recevoir. Qu'ils brillent au contraire ces inférieurs, & qu'ils brillent par moi-même. Le Géant a bonne grâce à louer la taille des hommes : c'eſt montrer à l'œil ſa grandeur & leur petiteſſe. A leur égard, ils ne remarqueront pas l'affront que leur fera mon ſuffrage ; la remarque eſt au-deſſus d'eux.

Voilà, Madame, ce que ſignifie le ſecours dont vous vous étonniez, & que notre Auteur prête aux grands médiocres.

Une autre fois, Madame, nous verrons le reſte.

je vous parlerai des médiocres, ensuite des traducteurs, ou des amateurs des Anciens : vous verrez les combats qu'ils ont livrés aux modernes, & leurs malheurs : préparez-vous, en attendant, à les regarder comme une famille ruinée, où tout le monde, jusqu'aux domestiques, se plaint de la partie adverse, & même des indifférents au procès.





LETTRE
A UNE DAME,
Sur la perte d'un Perroquet.

*Par M. de M****

A PARIS, le jour qu'un filou
Me prit mon argent dans ma poche,
Dans un bateau qu'on nomme un coche,
Qui me menoit je ne sçais où :

Car je ne me ressouviens plus où nous allions mes amis & moi, qui nous étions mis-là par curiosité : mais,

Que ce soit bien ou mal daté,
J'ai pourtant dit la vérité.

Venons au fait.

Vous m'écrivez que votre chatte,
De sa griffe incluse en sa patte,

A tué votre Perroquet,
Comme d'un coup de piſtolet.
Oh ! la déplaiſante aventure !
Et que ſa petite figure
Naquit pour un étrange ſort !
Oh ! quelle eſpiegle que la mort !
Quelle diable de fantaiſie
(Car j'en jure de tout mon cœur)
L'a donc en ce moment ſaiſie !
Quel eſt ſon gain dans ce malheur ?
Paſſe encor, lorſqu'à leurs Provinces
Elle ravit d'aimables Princes ;
D'un Peuple entier le déſeſpoir
Eſt pour elle un objet à voir ;
Que d'un Magiſtrat équitable,
Au pauvre, au malheureux affable,
Elle médite le trépas ;
Cela ne me ſurprendra pas.
Si quelque éleve de Turenne
Nous fait vaincre dans les combats,
Paſſe auſſi qu'elle nous le prenne ;
Nous avions beſoin de ſon bras.
Que, de crainte enfin d'être oiſive,
Sa malice toujours active
Porte en détail de menus coups,
Et nous enleve, parmi nous,
Là, quelque ami ; là, quelque Pere ;
Ici, le Fils ; ici, la Mere ;
Ce qu'il en naît d'affliction
Vaut encor ſon attention.

Qu'un Amant perde sa Maitresse,
Ou qu'elle perde son Amant:
Passe ; il en résulte un tourment
Digne d'amuser la traîtresse.
Mais vous ôter un Perroquet,
Parce qu'il avoit du caquet;
Se détourner de son ouvrage,
Pour tuer l'Hôte d'une cage;
Car c'étoit-là qu'on le tenoit,
Qu'il buvoit, mangeoit, raisonnoit;

En vérité, Madame, j'en suis dans un étonnement qui me fait perdre la rime : attendez, cependant je la retrouve, & tout subitement là-dessus

Il m'apparoît une pensée,
Qui, peu s'en faut, sera sensée.
Quoi ! peu s'en faut ! Je vous dis net
Qu'elle le sera tout-à-fait.
De tout temps la mort fut perfide,
Et s'occupa de l'homicide,
Et toujours s'en occupera,
Tant qu'au monde un humain vivra :
Mais on dit qu'autrefois, Madame,
Quand elle frappoit Homme ou Femme,
Amis ou Parents qui restoient,
Amerement les regrettoient.

Remarquez cela, s'il vous plaît; & je quitte exprès le Vers, pour vous le dire : alors donc,

Point de procès dans les familles;
La Mere y voyoit, sans chagrin,
Embellir & croître ses Filles:
On n'envioit point son voisin:
L'Amant aimoit avec tendresse;
Et, jaloux d'un tendre retour,
C'étoit le cœur de sa Maitresse
Qu'estimoit son fidèle amour.
Si jusqu'à l'extrême vieillesse
Le Ciel ne prolongeoit vos ans,
Vos Héritiers ou vos Enfants,
En mourroient presque de détresse;
Et finir à cent ans passés,
Ce n'étoit pas durer assez.

Fesons là-dessus nos petites réflexions en Prose.

Amants tendres, Meres non coquettes, Héritiers désintéressés, Voisins bons amis, Familles en paix; quelle conséquence tirer de cela? que la mort de tout défunt affligeoit quelqu'un, & qu'il étoit plaint de tout le monde.

Et qu'ainsi la Mort, dont l'office
Est de mettre au tombeau les gens,

En prenant ce bel exercice,
Jouissoit encor du supplice
De ceux qu'elle laissoit vivants.
On eût alors vu des spectacles
Incroyables, de vrais miracles;
L'Épouse versant sur l'Époux,
Ou bien l'Époux versant sur elle,
Des pleurs vrais, inconnus à nous:
Que de plaisir pour la cruelle!
Que son métier lui sembloit doux!
Dites, Madame : alors eût-elle
Entrepris une bagatelle;
Sur un Oiseau porté ses coups?
Non, sans doute : la meurtriere
Trouvoit dans la bonté des cœurs
Une inépuisable matiere
A de plus flatteuses douceurs.
Mais ce n'est plus la même chose;
Et le temps a fait dans les mœurs
Une étrange métamorphose.
En vain toujours sa cruauté
Les uns des autres nous sépare:
Ces plaisirs de malignité,
Que goûtoit jadis la barbare,
Sont, grâce à notre iniquité,
D'une si grande rareté,
Que maintenant je lui pardonne,
Ne trouvant presque plus personne
Qui puisse être bien regretté,
De descendre à la minutie,

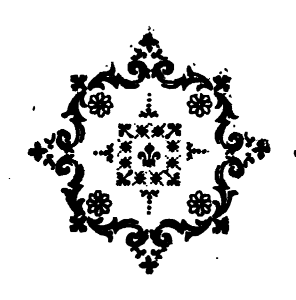
De nous harceler par des riens,
Des oiſeaux ou de petits chiens,
Dont elle ignoreroit la vie ;
Si nos cœurs lui marquoient encor
De plus doux objets à détruire ;
Et ne la réduiſoient à nuire
Par un ſimple Perroquet mort.

Peut-être auſſi que j'exagere ;
Et qu'il peut vivre ſur la terre
Certain nombre de bonnes-gens ;
De Parents, d'Amis ou d'Amants ;
Dont les cœurs, de bonne fabrique,
S'uniſſent, s'aiment à l'antique ;
Et qu'aujourd'hui la mort encor
Fait ſon profit de leur accord :
Mais ce profit d'une journée,
Ne faut-il pas, quand il eſt fait,
Qu'elle en revienne au Perroquet,
Pour en avoir pendant l'année ?

Quand à ce profit, qui dure ſi peu, vous ajouteriez même encore celui qu'elle peut faire, en nous enlevant certaines perſonnes abſolument néceſſaires ici-bas, & qui le feront toujours, vous lui donneriez de quoi la divertir, tout au plus une ſemaine ; ainſi, comme elle eſt avide, il lui faudra toujours le Perroquet.

Vous ne vous attendiez pas à cette morale : mais lisez-la sérieusement. Vous n'avez ni pere, ni mere, & vous les avez perdus si jeune, que vous étiez dispensée de les regretter : vous êtes veuve ; mais vous avez un cœur. De quoi l'occupez-vous, pour ne point ressembler aux gens de ce siecle pervers ? d'amitié ? Jeune & belle, comme vous l'êtes, il vous est bien difficile d'avoir des amis de notre sexe : jugez donc s'il vous sera facile d'avoir des amis du vôtre. Qu'aimerez-vous donc ? quelque nouvel oiseau ? Oh ! le digne objet ! pendant qu'une infinité d'Amants frappent à la porte de votre cœur, & que nul d'eux n'y peut entrer. Il me semble vous entendre dire : si j'aimois quelqu'un, la mort me l'enleveroit comme mon Perroquet, & ce seroit bien pis. D'ailleurs, où trouver un homme tendre, qui n'estime, comme vous l'avez dit, que le cœur ? Eh ! Madame, c'est bien à vos pareilles à chercher des hommes qui soient nés tendres ! Ne les font-elles pas ce qu'ils doivent être ? Mais la mort vous ôtera celui que vous choisirez... Le Ciel ne le permettra point ; & si ce malheur arrive, du moins alors votre affliction sera-t-elle l'éloge de votre cœur ; du moins, je franchis le mot, sera-t-elle raisonnable ; du moins le défunt vous laissera-t-il la satisfaction de

penser, qu'en l'aimant, vous aviez fait un digne usage de votre capacité d'aimer. Héſitez-vous ſur votre choix? Me voilà tout prêt à courir les riſques de l'aventure : je ne crains rien. Si tous les dangers reſſembloient à celui dont il s'agit, où ſeroient les poltrons? Conſultez-vous; j'ai tout dit, & je ſuis avec reſpect, Madame, votre, &c.



L'INDIGENT



L'INDIGENT PHILOSOPHE.

PREMIERE FEUILLE.

JE m'appelle l'*Indigent Philosophe*, & je vais vous donner une preuve que je suis bien nommé ; c'est qu'au moment où j'écris ce que vous lisez (si pourtant vous me lisez ; car je ne suis pas sûr que ces especes de mémoires aillent jusqu'à vous, ni soient jamais en état d'avoir des Lecteurs :)

Donc je dis qu'au moment que je les écris, je suis à plus de cent lieues de ma Patrie, qui est la France, & réduit en une extrême pauvreté. Bref, je demande ma vie, & le soir je me gîte où l'on veut bien me recevoir.

Voilà, je pense, une misere assez complette. Vous n'êtes peut être pas fait pour être mieux, me direz-vous, mon cher & benin Lecteur. C'est

ce qui vous trompe. Je suis d'assez bonne famille ; mon pere étoit dans les affaires, issu lui-même d'un pere Avocat, qui avoit des ayeux Officiers militaires. Cela n'est pas si mauvais ; je suis même né riche : mais j'ai hérité de mes parents un peu de trop bonne heure.

Je n'avois que vingt ans, quand ils sont morts ; à vingt ans aimant la joie comme je l'aimois, vif & sémillant comme je l'étois, se trouver maître de cinquante-mille écus de bien (je n'augmente pas d'un sol,) seroit-il naturel, à votre avis, que j'eusse de quoi vivre à présent que j'ai près de cinquante ans ? non, la vie que je mene aujourd'hui n'est pas bâtarde, elle vient bien en droite ligne de celle que j'ai menée, & que je devois mener, de l'humeur dont j'étois.

Je n'ai que ce que je mérite, & je ne m'en soucie guères. Quand j'avois du bien, je le mangeois ; maintenant je n'en ai plus, je m'en tiens à ce qu'on me donne : il est vrai que, si l'on m'en donnoit autant que je voudrois, j'en mangerois encore plus que je n'en ai mangé, je ne serois pas plus corrigible là-dessus : il n'y avoit que la pauvreté qui pût me mettre à la raison ; &, grâces au Ciel, me voilà bien en sûreté contre ma foiblesse : je suis pauvre au souverain degré, & même

un pauvre à peindre ; car mon habit est en loques, & le reste de mon équipage est à l'avenant. Dieu soit loué, cela ne m'empêche pas de rire, & je ris de si bon cœur qu'il m'a pris envie de faire rire les autres.

Pour cela, je viens d'acheter quelques feuilles de papier pour me mettre par écrit; autrement dit, pour montrer ce que je suis, & comment je pense, & j'espere qu'on ne sera pas fâché de me connoître.

Au reste, dans le temps que j'étois en France, j'entendois qu'on disoit souvent, à l'occasion d'un livre : ah ! que cet homme-là écrit bien ! qu'il écrit mal ! pour moi je ne sçais pas comment j'écrirai : ce qui me viendra, nous l'aurons sans autre cérémonie : car je n'en sçais pas d'autre que d'écrire tout couramment mes pensées ; & si mon livre ne vaut rien, je ne perdrai pas tout : car je ris d'avance de la mine que vous ferez en le rebutant. Ma foi ! cela me divertit ici ; mon livre bien imprimé, bien relié, vous aura pris pour dupe ; &, par-dessus le marché, peut-être ne vous y connoîtrez-vous pas : ce qui sera encore très-comique.

Enfin, arrive ce qui pourra, je me suis fait un plaisir d'écrire, & je n'irai pas m'en abstenir ;

dans la crainte que ce que j'écrirai ne vaille rien; c'est une pensée trop sérieuse pour moi, ou, si vous voulez, trop au-dessous d'un homme joyeux: oui, trop au-dessous; & je vous dirai que, parmi les hommes, je n'ai encore trouvé que la joie de raisonnable, parce que les gens qui aiment la joie n'ont point de vanité: tout va bien, pourvu qu'ils se réjouissent; & c'est penser à merveille: ce n'est pas avoir de l'esprit que d'être autrement. Vous moquez-vous de moi? grand bien vous fasse: je ne m'en mets pas en peine: quand j'étois un enfant, j'étois vain; cela étoit à sa place: à présent que je suis un homme, je ne m'amuse plus à cela, j'ai mis toute ma vanité à ne faire de mal à personne, & toute ma sagesse à me divertir du reste. Car ce n'est pas le tout que d'être pauvre, ce n'est pas assez de porter des haillons; il faut sçavoir en faire son profit: & tel que vous me voyez, je ne prise l'estime des hommes que ce qu'elle vaut. Dites-moi, ne serai-je pas bien avancé, quand vous direz que j'ai de l'esprit? Sera-ce un grand malheur, quand vous direz que je n'en ai point? J'en ai peut-être: mais pour le montrer comme vous voudriez qu'il fût, il faudroit que je me donnasse de la peine; & cela ne me divertiroit plus: ainsi je me contente de celui

que j'ai à l'ordinaire, je ne me fatiguerai point à le trouver; je le tiens, & je n'ai rien à lui reprocher: car il m'a toujours réjoui.

Mais voilà assez de préambule: je suis naturellement babillard, il faut que cela se passe. Parlons de ma vie à cette heure: je vais vous en donner des lambeaux sans ordre; car je n'ai pas chargé ma mémoire de dates: mais il faut remettre la partie à une autrefois; car le jour me manque, & je n'use pas d'autre lumiere: je vais manger un morceau, on avale fort bien sans chandelle, & on digere de même: si votre souper ressembloit au mien, vous ne vous coucheriez pas de si bon cœur que je le ferai: mais pour moi, ma friandise & ma philosophie sont les meilleures amies du monde; ce que la derniere offre à l'autre, celle-ci le trouve toujours bon: l'appétit vient là-dessus, qui s'entend encore avec elles; & moyennant ce trio-là, je m'accommode, on ne peut pas mieux.

Bon-soir, j'ai soupé, je me suis levé un peu matin, je me couche de bonne heure, je ne veux rien perdre.

Dieu aide les gens gaillards: hier en me couchant je n'avois pas un sol pour le lendemain, aujourd'hui je me retire avec plus d'argent qu'il

ne m'en faut pour vivre dix jours ; & je ne donnerois pas ces dix jours-là pour une année de la vie d'un Ministre d'État : personne ne viendra m'escroquer les moments que je prétends passer à ne rien faire ; vive les plaisirs de ceux qui n'en ont gueres ! il n'y a rien qui les rende si piquants que d'en avoir rarement, sans compter qu'il ne faut pas bien de l'apprêt pour être aise, quand on ne l'est pas souvent ; on se réjouit, où les autres ne sentent rien ; il faut des machines aux gens du monde pour les divertir. A gens comme moi il ne faut presque rien : par exemple, me voilà charmé, parce que je vais être huit ou dix jours sans travailler. Allez vous-en proposer l'oisiveté comme un plaisir à un ambitieux, à un homme de Cour ; c'est lui proposer un martyre ; il faut qu'il aille, qu'il parle, qu'il agisse, qu'il s'inquiète, qu'il n'ait ni le temps de dormir, ni celui de manger : il ne vit plus, dès qu'on lui laisse le temps de vivre : & cependant, le misérable qu'il est ! de combien de choses qui me manquent son repos seroit-il assaisonné ! Il est riche, il pourroit faire bonne chere ; il a des maisons de campagne, il peut s'y aller promener ; il a des amis qui valent mieux que lui, & qu'il pourroit avoir chez lui quand il voudroit ; il est logé comme

un Roi dans son Louvre; il a du vin de Champagne & de Bourgogne dans ses caves: & tout cela ne lui sert de rien; son âme jeûne de tout au milieu de cette abondance de douceurs, dont elle peut jouir: sçavez-vous bien pourquoi? c'est que la folle fait pénitence des excès de cupidité où elle s'est jettée. Oh, parbleu! je n'ai jamais laissé prendre un si mauvais pli à la mienne, je l'ai stylée à tout; c'est une vraie aventuriere. Aujourd'hui que mon lit est dur, je n'en souhaite pas un plus mollet, je mets seulement mon ragoût à pouvoir y dormir la grasse matinée. Je n'ai point d'amis qui me viennent voir; mais en revanche je vais voir tout le monde dans les rues: je m'amuse des hommes qui passent, & quand je vois passer un coquin que je connois, je le méprise, sans avoir la peine maudite de lui faire encore des compliments, & de le traiter comme un homme estimable, comme je ferois, si j'étois dans le monde. Je ne fais pas bonne chere: mais j'ai bon appétit; je ne bois pas de bon vin; mais comme je n'en bois gueres en tout temps, le mauvais me paroît du nectar; & quand je n'ai que de l'eau, je ne la bois qu'à ma soif, cela la rend délicieuse; & sans cela croiroit-on que les malheureux, les gens pauvres pussent résister

à leur état ? non : mais la Nature est une bonne mere ; quand la Fortune abandonne ses enfants, elle ne les abandonne pas elle. Un homme étoit riche, il devient pauvre : laissez-le faire, la Nature en lui a pourvu à tout ; c'est un soldat qui a armes & bagages : quand il étoit riche, il étoit délicat ; à présent qu'il n'a plus rien, la friandise le quitte, l'amour des commodités le laisse-là, son goût baisse & devient ce qu'il faut pour s'ajuster à son état ; il aimera le pain comme il aimoit la perdrix, l'eau fraîche comme il aimoit le bon vin, & le vin comme il aimoit la plus exquise des liqueurs ; en un mot ses besoins s'humanisent ; ils demandent peu, parce qu'ils ne peuvent avoir beaucoup ; & le peu qu'ils ont les satisfait mieux cent fois que le beaucoup, quand ils l'avoient.

Que dites-vous de ma morale ? elle n'est pas fort réfléchie : c'est qu'elle est naturelle. Il y a des gens qui moralisent d'une maniere si sublime, que ce qu'ils disent n'est fait que pour être admiré : mais ce que je dis-là moi, est fait pour être suivi, & voilà la bonne morale : le reste n'est que vanité, que folie ; les gens d'esprit gâtent tout, ils vont chercher tout ce qu'ils disent dans un pays de chimeres ; ils font de la vertu une précieuse qui est toujours en peine de sçavoir comme

elle fera pour ſe guinder bien haut, pour ſe diſtinguer. Ils croient donc que c'eſt-là la vertu: je leur apprends moi de deſſus mon eſcabeau qu'il n'y a rien de ſi ſimple que ce qu'on appelle vertu, bonne morale, ou raiſon: nous n'avons pas beſoin d'un grand effort d'eſprit pour agir raiſonnablement: la raiſon nous coule de ſource, quand nous voulons la ſuivre: je dis la véritable raiſon; car celle qu'il faut chercher, cette raiſon qui eſt ſi fine, ſi ſpirituelle & ſi ſublime, ce n'eſt pas la bonne, c'eſt nous qui la feſons celle-là, c'eſt notre orgueil qui la forge: auſſi la fait-il giganteſque, afin qu'elle nous étonne. Il me vient une comparaiſon qu'il faut que je vous diſe: imaginez-vous un habit tout uni; quelque bien fait qu'il ſoit à votre taille, on ne dira gueres, en vous voyant paſſer; voilà un homme qui eſt bien habillé: mais portez-vous un habit chamarré, brodé d'or ou d'argent; oh! tous les paſſans s'arrêteront pour vous regarder: oh! le bel habit! dira-t-on. Eh bien! cette vertu ſimple & telle que Nature nous la donne, elle ne fait pas plus de bruit, n'eſt pas plus remarquable qu'un habit uni: perſonne n'y prend garde; au-lieu que le faſte que vous voyez dans de certaines actions qui vous paroiſſent des prodiges de raiſon ou de

vertu, ce faste-là qui frappe tant, ressemble à la broderie de l'habit chamarré; & il en faut mettre par-tout de la broderie; il faut de l'étalage dans tout, sans quoi rien ne paroît dans le monde.

Je me souviens d'avoir vu autrefois un Seigneur qui, presque en même jour, perdit son fils unique; & la moitié de son bien: on s'attendoit à des marques de douleur & d'affliction; mais malheureusement pour lui, c'étoit un homme qui passoit pour un modele de raison, pour un héros en fermeté d'âme; pour un sage, c'est tout dire: il avoit pris son goût à figurer comme cela dans le monde; il fallut donc soutenir la gageure dans le double malheur qui lui arriva: je le plaignis de tout mon cœur, j'eus pitié de lui à cause des peines que lui donneroit cette fermeté qu'il alloit jouer; & en effet le pauvre martyr de l'orgueil ne versa pas une larme, il se montra inébranlable: il jetta un soupir ou deux, dit-on, pour rendre son courage plus vraisemblable, pour montrer aux gens que ce n'étoit pas faute de sensibilité qu'il n'étoit pas au désespoir, comme y auroit été un autre. Il fit voir qu'il ne tenoit qu'à lui d'être sujet comme le reste des hommes aux foiblesses de la nature; mais qu'il avoit la force de les repousser. Je le vis le lendemain de ses infortunes, je regardai son visage:

mais je ne vis qu'un masque ; car la sérénité même n'a pas l'air plus paisible que l'avoit ce visage-là : oh ! je me dis à moi-même, la raison toute unie ne fait pas cet effet-là, il y a ici de la broderie ; & je devinois juste : car je sçus, à n'en pouvoir douter, que seul dans son cabinet mon homme pleuroit & se désoloit comme une femme, & qu'il s'en donnoit à cœur joie, si l'on peut parler ainsi. Vraiment ! je le trouvois bien plus foible & plus femme, quand il reprenoit son masque devant le monde ; il me paroissoit bien plus pusillanime : car se donner le tourment de ressentir sa douleur, pour avoir la gloire de passer pour un homme admirable en fermeté, je pardonnerois cette vanité-là à une femme, parce qu'elle est d'un sexe plus foible que nous ; & à mon gré, il n'y a point de plus grande foiblesse que l'orgueil de feindre des vertus qu'on n'a pas : cette petitesse-là est digne d'une créature artificieuse & superbe comme la femme, n'est-il pas vrai ?

Cependant on admira le Comédien, à qui ses singeries coûterent cher ; car, autant qu'il m'en ressouvient, je crois qu'il mourut de la violence qu'il se fit pour les soutenir : sa Comédie le tua ; cela n'est pas sain ; & , mourir pour mourir, j'aimerois encore mieux mourir en homme foible,

qu'en hiſtrion qui fait le fort & qui ne l'eſt pas ; j'aurois du moins l'avantage de n'avoir voulu tromper perſonne, & je remporterois l'honneur d'avoir été de bonne-foi. Quand on meurt franchement de douleur, la mort n'eſt que la punition de notre foibleſſe, & cela n'eſt pas ſi laid qu'une mort qui eſt la punition d'une fourberie. Oh ! l'impertinente mort à mon gré ! je ſerois immortel, ſi je n'avois à finir que par-là.

Mais c'eſt aſſez moraliſer, laiſſons-là les folies des hommes ; & ſi nous en faiſons, comme abſolument il en faut faire, du moins n'en faiſons que de celles qui divertiſſent. Par exemple, j'ai mangé tout mon bien, moi : eh bien ! c'eſt une grande folie, je ne conſeille à perſonne de la faire ; car pour avoir du plaiſir, il n'eſt pas néceſſaire de ſe ruiner ni de devenir pauvre. La pauvreté eſt une cérémonie qu'on peut retrancher : ce n'eſt pas elle qui m'a rendu joyeux & content comme je le ſuis ; je l'étois avant que d'avoir tout mangé : mais ſi j'avois à recommencer, ſi on me remettoit dans mon premier état, j'aimerois mieux faire des folies ruineuſes, qui ſeroient du moins gaies, pendant qu'elles dureroient, que de faire de ces folies triſtes, dures & meurtrieres ; j'aimerois mieux avoir le plaiſir d'être fou, que d'avoir la douleur

de faire le sage, avec tout l'honneur qui m'en reviendroit.

A propos de folies, l'autre jour je me trouvai dans une salle où un homme charitable de la Ville assemble quelquefois des pauvres pour leur distribuer de l'argent & d'autres charités. Il y avoit un grand miroir dans cette salle, je m'en approchai pour voir un peu ma figure, qu'il y avoit longtemps que je n'avois vue : j'étois si barbouillé que cela me fit rire ; car il faut tirer parti de tout. Je me regardois comme on regarde un tableau, & je voyois bien à ma physionomie que j'avois dû me ruiner, & il n'y avoit pas l'ombre de prudence dans ce visage-là, pas un trait qui fît espérer qu'il y en auroit un jour ; c'étoit le portrait de l'Homme sans souci, & qui dit, n'ai-je rien, je m'en moque. Voilà donc celui qui a mangé tout mon bien, dis-je en m'approchant de ma figure ; voilà le libertin qui me fait porter des guenilles, & qui ne s'en soucie guères : voyez-vous le fripon ? tout ce qu'il a fait, il le feroit encore.

Quelqu'un de mes camarades entra comme je finissois la conversation par un saut. Ami, vous êtes bien gaillard ? me dit-il. Vraiment oui, répondis-je, je viens de voir un homme qui ne doit rien, & qui n'a rien à perdre. Pardi ! je vaux bien cet

à l'occasion de quoi il m'avoit vu sauter : quand il sçut ce que c'étoit; je vous aime de cette humeur, me dit-il: allons boire chopine pour entrenir notre joie ; je vous dirai qui je suis, à charge de revanche ; & je paierai l'écot par-dessus le marché : car je trouvai hier une honnête Dame qui ma donné de quoi faire un bon repas. Tope, lui répondis-je; & puis nous entrâmes au cabaret : il ne m'avoit promis que chopine ; mais chopine au cabaret tient bien deux pintes.

Après avoir choqué le verre cinq ou six fois; ce vin-là est bon, me dit-il : autrefois je l'aurois trouvé bien mauvais; mais ce temps-là n'est plus, j'ai appris à savourer le médiocre, & il n'y a plus aujourd'hui de vignoble que je n'estime, ils sont tous en Champagne pour moi : vive la pauvreté, mon camarade; les gueux sont les enfants gâtés de la Nature ! elle n'est que la marâtre des riches, elle ne produit presque rien qui les accommode ; les deux tiers de ses vignes ne leur conviennent pas : quelle perte pour eux ; mon cher confrere ! & quel plaisir pour nous! nous buvons tout son vin de quelque côté qu'il vienne, quelle bénédiction! chantons là-dessus : je commençai, & il chanta : de la joie, de la joie ! notre bien n'est nulle part, & il est par-tout ; quand un pays est

grêlé

grêlé, nous n'y avons rien, n'eſt-il pas vrai? buvez, camarade, & tout plein; cela déſaltere. A propos; je vous ai promis ma petite hiſtoire: écoutez, je vous dirai tout, & cela ſera bientôt fait: mais j'ai ſoif, verſez du vin, je tiendrai mon verre. Ah! qu'il eſt beau, quand il eſt plein!

Là-deſſus il but, & puis il me fit le récit que je vais vous faire auſſi; après quoi je parlerai de ma vie. Quand j'ai mis la plume à la main, je ne voulois vous entretenir que de moi; je vous l'avois dit: mais ne vous en fiez pas à mon eſprit, il ſe moque de l'ordre, & ne veut que ſe divertir. Voulez-vous gager que mes rapſodies trouvent des Imprimeurs, & que vous les lirez? ſi ce n'eſt vous, ce ſera un autre; & c'eſt à cet autre que je parle: continuons, & ne nous fâchons pas: je ne dis plus mot; c'eſt mon camarade qui parle.

Je ſuis le fils d'un Muſicien fort habile dans ſon métier, fort grand ivrogne; mais il avoit ſes raiſons pour l'être, ne le condamnez point ſans l'entendre: il diſoit qu'il n'y auroit jamais eu de Muſique, s'il n'y avoit point eu de vin; & il n'en buvoit beaucoup de ce vin, que pour puiſer la Muſique dans ſa ſource. Vous voyez bien qu'il n'étoit ivrogne que pour exceller dans ſon

l'Art, & son intention étoit louable : bien des gens prétendoient qu'il buvoit encore mieux qu'il ne composoit; mais c'est qu'à vous dire le vrai, il avoit un petit défaut : il chantoit trop, quand il étoit au cabaret; ses chansons usoient toute sa verve Musicale: & puis, lorsqu'il alloit travailler chez lui, il avoit presque perdu tout son feu; & de-là venoit que le vin ne lui profitoit pas autant qu'il auroit fait, sans sa mauvaise habitude de chanter : mais que voulez-vous ? chaque homme fait des fautes; cela n'empèchoit pas qu'il ne composât de très-belles choses. J'ai hérité de lui d'un Opéra qui étoit admirable : il le fit exécuter à Paris; mais mon pere n'étoit pas heureux: il avoit travaillé sur de mauvaises paroles, & la Musique, à cause de cela, en parut pitoyable; pareil accident arrive tous les jours. Mon pere s'excusa sur le Poëte; mais le Poëte étoit un glorieux qui rejetta tout sur le Musicien : ces feseurs de Vers n'ont point de conscience : cela dégoûta mon pere, qui serra bien proprement son Opéra dans son porte-feuille & s'en alla dans les Provinces, en faire chanter des lambeaux. A Lyon, où il se trouva, il tomba malade d'un Motet dont il avoit été prendre les beautés au cabaret, suivant sa coutume; mais l'excès nuit en tout : le transf-

port qu'il prit dans le vin, le tua; il fut enterré ſans façon, & ſon Motet auſſi. Depuis ce temps-là je n'aime pas les Motets; voilà la mort de mon pere, voyons ma vie à préſent.

Quand il mourut, j'étois ſoldat : la Muſique n'étoit point mon talent, & je n'avois jamais pu apprendre que la gamme; de façon que j'aurois déſerté de bonne heure la maiſon paternelle : car qu'eſt-ce que j'aurois fait avec ma gamme? j'aimois pourtant beaucoup le vin; & comme mon pere l'appelloit la ſource de la Muſique, je m'obſtinois à aller à cette ſource, pour y puiſer la ſcience : mais je n'y rencontrois jamais que de la joie, & je n'en revenois que plus joyeux, ſans être plus ſçavant : il eſt vrai que cette joie vaut ſon prix; & depuis ce temps-là je vais toujours la chercher où je l'ai priſe : prenons-en un petit doigt. A vous, confrere. Parbleu, il y a eu bien du malheur à mon fait : j'ai toutes les inclinations d'un Muſicien, j'aime le vin autant que l'aime un Violon; (remarquez la bizarrerie de mon tempérament) & je ne connois que le noir & le blanc dans les notes; je n'ai jamais pu chanter ma partie qu'en empêchant les autres de chanter la leur; je n'ai jamais pu exceller que dans les airs de Pont-neuf : encore faut-il que je les chante tout ſeul;

car ma voix ne peut tenir compagnie à celle de personne : aussi fait-elle autant de bruit qu'un Orgue de Paroisse, vous en avez la preuve. Mais revenons à mon métier de soldat : j'étois le premier homme du monde pour porter un mousquet, & il n'y a qu'à le tirer que j'ai trouvé de la peine : c'est ce qui a fait que je n'ai pas demeuré fantassin long-temps ; d'ailleurs il faut obéir à un Capitaine, il a ses volontés, vous avez les vôtres ; &, volontés pour volontés, il vaut encore mieux faire les siennes que celles d'un autre.

Je m'ennuyois donc beaucoup de la vie de soldat ; & comme j'étois d'une taille avantageuse, fort & nerveux, mon Capitaine ne vouloit point que je le quittasse. J'écrivis à mon pere, & le priai de payer si bien mon congé qu'on me laissât aller : mais le bon-homme ne sçavoit payer que les cabaretiers, & je n'eus point de réponse. Que fis-je ? puisque je n'ai point d'argent pour me racheter, me dis-je en moi-même, il faut trouver un équivalent, & c'étoit la fuite : je désertai ; cela fesoit le même effet pour moi que si je m'étois racheté.

Me voilà donc parti, j'allois bon train : je vendis mon mousquet à un paysan, & de l'argent que j'en fis, je m'en aidai à poursuivre mon chemin ;

cependant j'eus peur qu'on ne me rattrapât ; &, pour éviter ce danger, je prenois toutes les routes détournées. Un soir que j'allois entrer dans un Village, je vis un Eccléſiaſtique que ſon cheval avoit jetté dans un foſſé ; il y étoit juſqu'au cou, je m'approchai, il me demanda du ſecours, & je lui en donnai : ce ne fut pas ſans peine que je le tirai de là ; mais enfin je l'en tirai, je le remontai ſur ſon cheval, & je le ſuivis au Village dont il étoit Curé. C'étoit dans le temps de la vendange ; il n'avoit qu'une vieille Gouvernante qui le ſervoit, & deux arpents de vigne à vendanger : je m'offris d'en être le vendangeur : le Curé, qui m'avoit obligation, le voulut bien ; il me retint, & le lendemain je me mis dans la vigne. L'autre lendemain c'étoit fête ; le Curé dit ſa Meſſe, je la ſervis : à midi il dîna, & je lui verſai à boire, pendant que la Gouvernante eſſuyoit quelques meubles de bois vermoulu. Le Curé, en feſant digeſtion, s'aviſa de me demander qui j'étois ; je lui fis là-deſſus une hiſtoire dont je ne me reſſouviens plus ; mais il en fut ſi content qu'il me propoſa de le ſervir. Dans l'embarras où j'étois, cela me venoit à merveille, & j'y conſentis de bon cœur ; mais nous ne fûmes que deux mois enſemble : j'étois gourmand, le Curé étoit

avare, & la Gouvernante acariâtre : on me reprochoit mon pain; cela m'affamoit : je pillois le garde-manger, je trouvois les œufs des poules, je les dénichois, je vuidois le reste des bouteilles, & je ruinois le Bénéfice, disoient-ils; de sorte qu'un matin on me dit : va-t-en, & je m'en allai avec trente sols de monnoie qu'on fut une heure à me compter sur un banc.

Pendant qu'on fesoit ma somme, je passai un moment dans la cour, & je vis deux poules au nid; je pris les œufs par habitude : &, pour ne pas séparer les meres d'avec les enfants, je logeai le tout dans mon havre-sac : on ne s'apperçut de rien, je vins recevoir mes trente sols, & un bâton blanc à la main, je saluai la maison curiale, & je partis avec ma volaille & coq en plumes, & mes trente sols. Je crois qu'on courut après moi; car j'entendis de loin qu'on m'appelloit en venant fort vîte; mais le mot de petit fripon, de petit coquin qui frappa mes oreilles, ne me parut pas mériter de réponse, & je galopai un peu pour m'éloigner de ce bruit-là. Mais parlez donc, camarade, il me semble que j'ai passé deux mois chez le Curé sans que nous ayons trinqué : vertubleu ! le sot métier ! allons, frere, arrosons; le temps est sec : bon, me voilà en chemin. A quelques jours de-là je trouvai

une troupe de comédiens de campagne : oh ! ma foi, c'étoient de bonnes gens, ceux-là ; dès que je vis ſeulement leur mine, je devinai qu'ils m'accommoderoient. Je les trouvai en chemin comme ils rechargeoient leur bagage dans leur charriot qui avoit verſé ; je leur offris mon ſecours, ils l'accepterent, & je travaillai de ſi bonne grâce que je leur plus : la Troupe, par haſard, avoit beſoin d'un domeſtique, ils me retinrent pour l'être. Jamais on ne prit maître de ſi bon courage que je le fis : une heure après avoir été avec eux, j'y étois comme ſi je les avois connus depuis dix ans ; ils chantoient en chemin, ils buvoient, ils mangeoient, ils ſefoient l'amour. Ah ! la bonne vie ! les Rois ne la menent pas, cette vie-là : elle eſt trop heureuſe pour eux, & ils ſont trop grands Seigneurs pour elle. Teſtubleu ! mon camarade, j'étois comme l'enfant qui tette, j'ouvrois les yeux ſur eux, mon cœur s'épanouïſſoit : je vivois ; car je n'avois pas encore vécu. Vous jugez bien que mon plaiſir me rendoit gaillard, & comme ils n'étoient pas glorieux avec moi, nous familiariſions enſemble, & je diſois le bon-mot avec eux. Je n'étois pas laid au moins, je ſuis bien-aiſe que vous le ſçachiez ; j'étois gros & gras, j'avois l'air eſpiegle : de l'eſprit je n'en

manquois pas, de l'effronterie encore moins. J'aimois la vie dérangée, tantôt bonne, tantôt mauvaise ; se chauffer aujourd'hui, avoir froid demain ; boire tout à la fois, manger de même ; travailler, ne rien faire ; aller par les Villes & par les champs ; se fatiguer, avoir du bon temps, du plaisir & de la peine : voilà ce qu'il me falloit, & j'eus contentement avec eux.

Nous arrivâmes dans une petite Ville, où, dès le soir même de leur arrivée, on leur demanda la Comédie : ainsi dès ce jour-là j'entrai en exercice de ma charge de domestique de Théâtre : j'avois la science infuse pour ce service-là ; ils admiroient mon habileté ; ils jouerent, je ne me souviens plus quelle Pièce ; ils enchanterent l'assemblée provinciale. C'est la Cour du Roi Pétaut, qu'un Spectacle comme celui-là ; & il y a un agrément, c'est que des Comédiens n'ont pas peur d'y être sifflés : plus ils sont mauvais, plus ils réussissent : le bon jeu glisseroit sur le parterre, & le mauvais ressemble au vin dur & épais qui gratte le palais ; il faut crier, s'égosiller, faire des contorsions, s'agiter comme des possédés, & puis vous entendez rire ou pleurer, suivant ce qu'on joue. Nos Messieurs firent de l'argent ce soir-là, & quelques-uns même, des con-

quêtes, qui leur valurent bien autant que leur part dans les Pièces. D'ailleurs notre Troupe mit toute la Ville en rumeur, éveilla les esprits, rendit les filles & les femmes coquettes; elles se coiffoient & s'ajustoient pour venir voir la Comédie; on leur en contoit, le feu s'y mettoit, & puis c'étoient des amours, des mariages prématurés: nous ne vîmes pas tous ces effets de notre passage; mais nous les apprîmes quelque temps après.

Je me divertis, ma foi! bien dans cette Ville-là; car en qualité de serviteur de la Comédie, il réjaillissoit sur moi un peu de ces grâces que le métier de Comédien donnoit à mes Maîtres. D'abord je ne fus couru que des servantes, & je jettois le mouchoir aux plus jolies: les femmes-de-chambre ensuite vinrent sur le marché, & je choisissois; & j'ai vu pleurer pour mes beaux yeux, j'étois bien fier, je mettois le chapeau sur l'oreille; la Troupe me donnoit de vieux bas rouges, & des nippes théâtrales dont je m'ajustois: cela renversoit la cervelle à toutes les chambrières du premier & du second étage; ma braverie tenta jusqu'à des grisettes que la tentation emporta, & je soupçonnai quelques Bourgeoises du premier rang de n'oser me dire ce qu'elles pen-

ſoient de moi. Je ne ſuis pas ſi timide qu'elles, camarade : je vous dirai ce que je penſe de la bouteille ; c'eſt qu'il la faut boire, avalons.

Nos Comédiens ne s'oublioient pas, & il y en avoit d'aſſez bien faits dans la Troupe : les Bourgeoiſes les aimoient beaucoup, & ils n'en étoient pas ingrats ; il reſte encore dans pluſieurs familles des marques de leur reconnoiſſance. A l'égard des femmes de la Troupe, on en comptoit deux de jolies, qui avoient l'air vif, un œil coquet, une figure qui agaçoit, & une façon galante qui donnoit aux gens beaucoup plus d'amour que de tendreſſe. Auſſi ne convient-il pas d'inſpirer de la tendreſſe, quand on ne peut faire un long ſéjour dans les lieux ; les ſentiments tendres ſont trop lambins, il faut tant de cérémonie avec eux : l'Amour eſt bien moins formaliſte.

La veille de notre départ nous avions promis une jolie Comédie ; je dis nous, car j'avois mon rôle, je mouchois les chandelles, & je vous avertis que ſans un Moucheur de chandelles on ne pourroit pas jouer la Comédie ; c'eſt lui qui répand la lumiere ſur l'action. Or la fievre prit à un de nos Acteurs qui avoit un rôle d'Amant volage dans notre Pièce ; voilà l'eſpérance d'une bonne recette confondue : toute la ville devoit ſe trou-

ver à nos adieux, & nous avions mis au double; je vis le moment où l'on alloit quereller l'Acteur de ce qu'il s'avisoit d'avoir la fievre si mal-à-propos, & encore une fievre qui menaçoit d'être continue : comment faire ? on se désespéroit : parbleu ! je proposai de prendre le rôle du malade : dans un besoin on se sert de tout; ils me dirent : apprends-le, si tu peux. Je me mis donc à étudier jusqu'au lendemain; je m'enfermai avec du vin pour encourager ma mémoire. Et à propos de mémoire, si j'encourageois votre attention d'une petite rasade, cela feroit-il si mal ? je suis homme à vous tenir compagnie. Allons, voilà qui est bien; revenons dans ma chambre, où j'étudie fort & ferme.

Ma mémoire fit un coup d'essai immortel: le lendemain je sçus mon rôle sur le bout du doigt, j'appellai mes camarades; car désormais mouche les chandelles qui voudra; je ne m'en mêlerai plus, j'ai fait fortune, & me voilà Comédien moi-même. J'appellai donc mes camarades & les avertis du prodige qui s'étoit fait en moi; répétons, leur dis-je, & que le malade ne se presse pas de guérir : je vous assûre qu'il aura du temps de reste pour avoir la fievre : allons, Messieurs, voyons si le brodequin me siéra bien. Mon audace les fit rire,

les mit de bonne humeur : c'étoit de l'argent qui leur venoit, si on pouvoit me produire. Allons, mon ami, c'est toi qui commences, me dirent-ils ; héros, partez pour la gloire ; aussi fis-je. A peine eus-je déclamé quatre vers qu'ils me promirent le laurier du premier jambon qu'ils mangeroient. Comment donc ! sçavez-vous qu'ils furent étonnés de m'entendre ? ils disoient que ce n'étoit plus moi, que j'avois une autre physionomie ; ce n'étoient que battements de mains. Attendez, leur dis-je, ménagez vos admirations, il m'en faudra bien d'autres, ne me donnez pas tout à la fois, poursuivons, & nous poursuivîmes ; & toujours gloire nouvelle ; enfin nous achevâmes, & je fus trouvé si prodigieux qu'ils allerent tous embrasser le malade dans son lit pour lui rendre grâce de sa fievre. Un d'eux opina pour m'afficher à la porte du logis, le sentiment en fut approuvé, & sur une grande feuille de papier on me promit au public en gros & grands caracteres ; là-dessus je rêvai à part-moi sur l'honneur & le profit que j'allois leur faire ; nous n'étions convenus de rien pour mes petits intérêts, l'affiche étoit faite, j'allois gagner de l'argent, & je conclus que je devois en avoir ma part ; je leur dis mes petits raisonnements, & à leur air je compris bien qu'ils n'auroient pas pensé

comme moi. Messieurs, leur dis-je en riant, vous êtes les Maîtres; mais je ne donnerai ma marchandise qu'au prix où vous donnez la vôtre; vous partagez le gain ensemble, n'est-ce pas? est-ce que j'ai la peste, moi, pour n'être pas admis au partage? ne me fâchez point, vous êtes bien-heureux de ce que vous ne m'achetez pas plus cher. Ne le voulez-vous pas? voyez ailleurs; je reprendrai mes mouchettes comme à l'ordinaire; mais je ne sçaurois à moins. Il a raison, dit alors un gros garçon d'entr'eux, je lui donne ma voix; & nous la nôtre, dirent-ils ensemble, & là-dessus ils m'embrasserent. Il n'y eut que nos femmes qui me refuserent la joue, & qui eurent de la peine à se faire à une égalité si subite avec moi; mais la représentation de notre Pièce emporta ce reste de fierté qui me disputoit l'honneur de leur bienveillance.



TROISIEME FEUILLE.

JE fis ce jour-là les délices de l'aſſemblée, on me trouva fait au tour : il eſt charmant ce garçon-là, diſoit-on; ce ſera le premier Comédien de l'Europe. Bien plus, c'eſt que, pendant le cours de la Pièce, mes camarades, étourdis des applaudiſſements qu'on me donnoit, me regardoient preſque avec reſpect; je les voyois devenir petits devant moi, & je les laiſſois faire; je maccommodois fort bien de leur paroître important, leur reſpect étoit le bien venu; je ne leur diſois pas: arrêtez-vous : au contraire, la vanité me gagnoit; je ſentis que mon viſage devenoit hardi & cavalier, je parlois ferme & je marchois de même derriere les couliſſes; je leur tendois la main de l'air d'un Capitaine qui careſſe ſes ſoldats, & mes ſoldats le prenoient de même.

Enfin la Comédie finit : je reçus tant de compliments que j'en étois ivre. Les compliments de Province ſont toujours longs de la part des hommes, & précieux de la part des femmes; mais la vanité d'être loué n'eſt pas délicate, & ils me firent

tous plaisir: mes camarades étoient muets; ils auroient été jaloux, s'ils avoient osé, ou plutôt s'ils avoient pu : mais il n'y avoit pas moyen de me regarder comme un rival; je confondois tout espoir de concurrence, & l'excès de mon mérite ne leur permettoit qu'une admiration qui les rendoit stupides. Aussi je n'en fis pas à deux fois; je pris dès ce jour-là la contenance d'un homme qu'on est trop heureux d'avoir, & qui a les bonnes recettes dans sa manche : nous fûmes priés de donner encore le lendemain la même Pièce, tout le monde ne m'avoit pas vu, & tout le monde vouloit me voir; & toujours au double : je dînai chez le premier de la ville, j'y montrai beaucoup d'esprit, ma gloire m'en donnoit plus qu'à l'ordinaire, ou bien elle défricha tout celui que j'avois : on ne pouvoit se rassasier de m'entendre. Ajoutez que j'étois frais & potelé, ce qui est considérable auprès des femmes : cela fait grand bien à l'esprit qu'on a avec elles. Aussi me regardoient-elles comme un objet fort intéressant; j'avois deux de mes camarades avec moi, qu'on laissoit boire & manger en paix sans leur dire mot : ils ne me servoient que de freres lais.

Bref, nous donnâmes notre seconde représentation, qui fit autant de plaisir que la premiere;

& puis nous partîmes, parce qu'on nous attendoit dans une autre Ville. Buvons à la santé de celle que nous quittons. C'est une Cité de bonnes gens; j'y laissai bien des cœurs qui auroient voulu faire connoissance avec le mien, ou bien avec moi, je ne sçais lequel des deux: mais je crois que dans les sentiments que j'inspirois, il y entroit aussi un peu d'appétit pour ma figure; je connoissois cela à la maniere dont on me lorgnoit: il y avoit de tout dans les œillades qu'on jettoit sur moi; mais il fallut m'arracher à toutes mes conquêtes ébauchées; j'en regrettai quelques-unes: il y avoit sur-tout deux grands yeux noirs que j'eus bien de la peine à quitter : c'étoit une Dame avec qui j'avois mangé. Par la corbleu ! mon camarade, il y fesoit chaud: ah! les beaux yeux! si vous sçaviez comme ils tomboient sur moi, ma foi, je ne les soutenois pas : ils ne me fesoient point de quartier, & je ne demandois pas mieux que de me rendre; mais il y avoit un jaloux qui ne le voulut point, qui ne quitta jamais ma Déesse, attendu que c'étoit sa femme, & qu'il avoit surpris ses regards & les miens, & qu'il avoit entendu à merveille les demandes & les réponses: je lui pardonnai à cause de cela d'être inflexible ; car je n'ai jamais été injuste ; il avoit raison, & j'a-

vois

vois tort; mais s'il ne m'avoit pas lié les mains, qu'en pensez-vous? j'aurois eu encore plus de tort avec lui; le pauvre homme! malpeste, la jolie femme que sa femme! si vous l'aviez vue, vous feriez *chorus* : il me semble que je la vois encore, ses deux yeux me sont restés dans l'esprit, & le jaloux aussi; & pour lui, il n'y a que quand je bois, que je lui pardonne : mais quand on a du vin, tout passe; il rend les gens bons & humains : c'est ce qui fait que je m'y attache, je vous exhorte à en faire autant, mon garçon. La bonté est une belle chose! on ne doit rien négliger pour en avoir. Ces vilains buveurs d'eau sont si rancuniers, si sérieux! & quand on est sérieux, on est de si mauvaise humeur! on a une dent contre tout le monde : au-lieu que le vin réjouit la bile, & de la bile nous en avons tous; *ergò* il faut boire. Il n'y a point de Docteur de Sorbonne qui puisse disputer quelque chose à cet argument-là, il se moque du *distinguo*, & moi aussi. Allons, songeons à notre bile, la mienne a besoin d'une rasade. Compere, vous êtes bilieux, songez à vous, & ne m'oubliez pas. Poursuivons.

Nous quittâmes la Ville : il y avoit bien de la différence entre moi qui en sortois, & moi qui

y étois venu; j'en ſortois en héros, & j'y étois entré en moucheur de chandelles : & voilà le monde, aujourd'hui petit, demain grand. Il y auroit de belles choſes à dire là-deſſus, mon ami : parmi les héros, on trouveroit bien des gens, qui, à leur maniere, n'étoient que des moucheurs de chandelles auſſi-bien que moi; & puis un hazard eſt venu qui les a fait Acteurs : & puis qui eſt-ce? ce ſont des hommes admirables. Ce que je vous dis-là eſt preſque ſublime, c'eſt du beau; mais il m'ennuie : tant y a que me voilà le Héros de ma Troupe; marchons: je ſuis à la tête du charriot ; je chante, je ſuis gai, j'en conte aux Actrices qui n'en ſont pas fâchées, je ſuis l'eſpoir des recettes : il ne me reſte plus qu'à étudier des rôles, & il eſt réſolu qu'à la Ville où nous allons je m'enfermerai huit jours, pour en apprendre deux ou trois; car de ma mémoire j'en ferai ce que je voudrai; & pendant que je jouerai ceux que je ſçaurai, j'en apprendrai d'autres; &, d'autres en autres, j'en aurai bientôt un magaſin.

Nous voilà arrivés : je n'avois pris que huit jours pour étudier; & j'en eus douze, parce que mes camarades furent trois ou quatre jours à préparer leur Théâtre ; de ſorte que je ſçavois près de quatre rôles, quand je commençai à jouer.

Je n'aime pas à me vanter, moi; je suis naturellement modeste, comme vous avez pu voir: cela n'empêchera pas que je ne vous dise que je parus comme un astre. Il y eut quelqu'un qui me compara à une comète: mais la comparaison d'un astre vaut mieux: car la comète, compere, on dit qu'elle pronostique malheur: & moi je ne procurois que du bonheur à mes camarades & du plaisir aux autres.

Remarquez bien que je ne cessois d'étudier pour être en état de jouer toujours: voilà qui est une fois dit; car je n'aime pas les répétitions, si ce n'est celle du plaisir, comme de boire, par exemple: ainsi je ne ferai point de difficulté de répéter encore un verre de vin avec vous, pour le peu que cela vous plaise; hem? qu'en dites-vous, mine d'hypocrite? vous en avez bien envie: vous êtes un ivrogne, mon camarade; quand vous voyez une bouteille, vous l'avalez avant que de la boire; je vous le pardonne parce que cela me ressemble, trinquons. Ce qui me charme dans ma maniere de conter une histoire, c'est le talent naturel que j'ai d'y glisser toujours qu'il faut boire; ce qui est une riche parenthèse au cabaret: ne la laissons pas passer sans y faire honneur. Point de vuide; je suis comme la nature, je l'abhorre. Bon, me

voilà bien ; reprenons le fil de ma vie à cette heure qu'il eſt arroſé.

Or, vous ſçaurez que je fus admiré, & vous vous reſſouviendrez que je le ſerai toujours ; car ma modeſtie ne me permettra pas d'en parler davantage, & il ne faut pas que je perde rien à cauſe que je ſuis modeſte.

Dans la Ville où nous étions il y avoit une Dame toute fraîche arrivée de Paris ; ce qui la rendoit très-reſpectable à toutes les femmes du pays : elle étoit ridicule on ne ſçauroit dire combien : auſſi on l'admiroit, il falloit voir ; car il faut qu'une Provinciale ſe ſoit fait moquer d'elle à Paris pendant trois ou quatre mois, pour avoir l'honneur d'être admirée dans ſa Province, c'eſt la règle : or, cette Dame ſi admirable, à cauſe qu'elle étoit ſi ridicule, n'avoit pas voulu venir me voir la premiere fois que je parus : elle ſoutenoit que je devois être déteſtable, & peut-être avoit-elle raiſon ; car moi-même, voyez le bon eſprit ! j'étois très-vain de ce qu'on me trouvoit tant de mérite : mais je n'étois pas certain de l'avoir, je n'y croyois pas tant que les autres, & je jouiſſois, à tout hazard, de l'opinion qu'on en avoit. S'ils ſe trompent, c'eſt leur affaire, me diſois-je quelquefois ; prévenons toujours, je ſuis

le premier homme du monde ici : eh bien ! Monsieur le premier homme du monde, allez votre train ; si vous êtes le dernier, ailleurs, vous marcherez après les autres, & les autres seront les premiers : voilà qui est tout arrangé, point de bruit ; allons, vive la joie ! Où en suis-je, camarade ? à cette Dame qui soutenoit que je devois être détestable : n'est-ce pas une Troupe de campagne disoit-elle ? ah l'horreur ! je ne sçaurois voir cela, je suis persuadée que cela souleve le cœur.

Cependant les autres femmes vinrent : eh bien ! leur dit-elle, vous êtes-vous bien diverties ? cet Acteur si étonnant vous a-t-il remué l'âme ? car c'étoit dans une Tragédie que j'avois joué : eh ! mais, répondirent-elles, vous devriez le voir, il y en a de pires que lui ; & remarquez, camarade, que, pendant la représentation, cet homme qui n'étoit pas le pire de tous, leur avoit fendu l'âme, au-lieu de la remuer ; on n'osoit pas le dire à Madame de peur de passer pour des ignorantes, s'il lui prenoit fantaisie de me voir ; au reste, on lui rapporta que j'étois pourtant beau garçon, & que j'avois une figure assez revenante. Oui-dà ? dit-elle ; eh bien ! c'est quelque chose dans un Acteur, qu'une jolie figure ; mais se tient-il bien ? n'est-il pas embarrassé de sa contenance ? a-t-il

des grâces? car il en faut; c'eſt ce qui pare : je m'imagine qu'en diſant que les grâces paroient, elle feſoit tout ce qu'elle pouvoit pour ſervir d'exemple.

Elle réſolut qu'elle me verroit : au reſte, à cauſe de ma jolie figure; & enfin elle arrive : je jouois la même Tragédie; dès que je parus, voilà tous les yeux ſur elle pour ſçavoir ce qu'elle en penſeroit; elle écoute, mais négligemment, & comme une perſonne qui ne s'attend à rien de digne de ſon attention; cependant un petit ſigne de tête, pareil à celui de Jupiter quand il branle la ſienne & qu'il dit, je conſens, annonça d'abord que je n'étois pas ſi mauvais qu'elle l'avoit cru : connoiſſez-vous de ces geſtes qui, lorſqu'on regarde quelque choſe, ſignifient, *pas mal*, *pas mal*? eh bien! ce fut de ce *pas mal* dont elle me gratifia. Mais à propos de Jupiter, avec quelle élégance ne l'ai-je pas mis-là? ſans moi, camarade, vous n'y preniez pas garde; ah! qu'on trouve de belles choſes à table! mon ami, Jupiter, dit-on, du temps qu'il régnoit, n'avoit qu'à branler la tête, pour émouvoir & la terre & les cieux : ſuivez-moi; & la Dame, en branlant la ſienne, inſpira du reſpect pour moi à toute l'aſſemblée : corbleu! du reſpect! j'en mérite, au moins, pour avoir ſi

bien dit ; je ne ſçais pas ce que vous en penſez : mais un peu de vénération me conviendroit aſſez. Vous riez ! ma mine gâte tout ; ah ! la peſte de mine ! pour être un grand-homme, il ne m'en a jamais manqué que l'air ; c'eſt ce qui m'a dégoûté du grand, & ce qui m'a fait embraſſer le genre bouffon : tenez, mon fils, on a beau faire & beau dire, c'eſt la mine des gens qui gouverne ordinairement les choſes du monde ; vous me voyez aujourd'hui grenouiller ſans façon avec vous au cabaret, n'eſt-il pas vrai ? je paſſe une partie de ma vie dans cette bachique obſcurité-là, & à cauſe de cela vous croyez que ce n'eſt rien qu'un homme comme moi. Si je n'avois point de vin, j'en pleurerois de la penſée que vous avez ; mais je ne ſuis pas ſi ſot que de pleurer, quand j'ai de quoi boire : tant y a que vous en croirez ce qu'il vous plaira ; car je ne ſçais plus ce que je voulois dire : les réflexions me brouillent, ou bien elles me viennent toutes brouillées, lequel des deux ? il ne m'importe, je les donne comme je les ſçais, les bribes en ſont bonnes ; & au ſurplus, comme dit le Proverbe, les fous réfléchiſſent, & les ſages ſont ; & moi je bois : dans quelle claſſe ſuis-je ? le Proverbe n'en dit mot, cela m'embarraſſe : ne ſerois-je pas par haſard entre le ziſte & le zeſte ? hem ? qu'en penſez-

vous ? tenez, je l'ai toujours dit, je le dis encore, & je le dirai tant qu'il y aura du vin, ſans quoi je ne dis plus mot; c'eſt ma bouffonne de face qui me fait tort dans le monde, elle m'a coupé la gorge; tous les hommes s'y ſont trompés, on ne m'a jamais pris que pour un convive: regardez-la cette face. Si mes ſouliers n'ont point de ſemelles, c'eſt elle qui en eſt cauſe; & remarquez que mes ſouliers n'en ont point, & que les vôtres ont tout l'air d'en avoir eu; mais baſte, conſolons-nous, la ſemelle qui nous ſert aujourd'hui ſe moque du Savetier, jamais le vilain ne la raccommodera, c'eſt autant de cuir d'épargné: attendez, j'oubliois de vous expliquer comme quoi ma face m'a réduit à la ſemelle qu'on ne raccommode point; c'eſt que, quand je vis qu'on diſoit de moi: c'eſt un étourdi qui n'aime que la joie, & qu'on me croyoit une tête de linote; oui-dà ! repris-je en moi-même, vous le prenez par-là, Meſſieurs les hommes; je ſuis donc une linote! eh bien ! les linotes chantent, & la linote chantera, & depuis ce temps-là j'ai mis tout mon eſprit en chanſons, en chanſons à boire au moins, attendu que c'étoit le cabaret qui me ſervoit de cage, & qu'on n'y apprend que des airs à boire. Auſſi j'en appris: ah, ah ! allez, qu'on me cherche une linote qui en ſçache autant, & qui

les entonne aussi bien que moi; or, par toutes les choses mises en ordre que je viens de vous expliquer, vous concevez, mon garçon, vous concevez que c'est une face joyeuse qui est l'origine du dépit qui m'a conduit à la taverne, où je me suis brouillé avec la vanité de la belle chaussure, & où j'ai bu, de même que j'y boirai toutes les semelles qu'un autre auroit fait mettre à ses souliers; qu'avez-vous à dire à cela? il n'y manque pas un ïota; voilà qui est clair & net: si je suis mal chaussé & mal peigné, ce n'est pas à moi qu'il faut s'en prendre; c'est à ces hommes qui vous font perdre ou gagner votre procès sur la mine que vous portez; s'ils étoient aveugles, ils n'auroient fait que m'entendre, ils m'auroient admiré, car je parlois d'or: mais ils ont des yeux, ils m'ont vu, & ma mine a tout perdu; *ergò* si leurs yeux n'y voyoient goute, leur jugement y verroit clair. Race de dupes, je vous le pardonne, & à ma face aussi. Je lui en veux si peu de mal que vous voyez tous les rubis dont je l'ai ornée; & j'espere qu'elle n'en manquera jamais: sçavez-vous qu'elle me vaut une piece de crédit au cabaret? tous les jours on me prête hardiment dessus, parce qu'on voit bien que celui à qui elle appartient ne manquera jamais de revenir, dès qu'il aura de l'ar-

qu'elle avoit deſſein par galanterie d'en prendre elle-même, non pas à cauſe de mes beaux yeux, mais à cauſe du bel air : elle s'étoit mis dans l'eſprit que c'étoit la maniere du grand monde ; voilà ce qu'elle avoit rapporté de ſon voyage de Paris.

Mais, la pauvre Dame ! il ne lui appartenoit pas de ſe donner de pareils airs avec ſon cœur de Province ; ces cœurs-là n'entendent pas raillerie, ils ne ſont pas aſſez dégourdis pour cela, & cette femme du grand monde fit bientôt avec moi la franche Provinciale ; elle m'aima tout de bon, mais d'un amour de Roman, de cet amour qui fait qu'on ſoupire, qui a des délicateſſes qui ne finiſſent point, des langueurs de ſentiments à perte de vue. Elle alloit au grand deſſein, car elle en vouloit à mon cœur directement ; nous ne traitions que de cela enſemble, & que de la beauté ſublime qu'il y avoit à aimer bien tendrement ; & effectivement, je crois que cela eſt beau, quand on veut s'en entêter : mais moi, je ne trouvois point de priſe à ce beau-là, ſa tendre ſpiritualité me feſoit bâiller, il me ſembloit qu'elle paſſoit tout ſon temps à admirer la fineſſe des choſes qu'elle ſentoit, je crois que mon ingratitude l'amuſoit ; car c'eſt ainſi qu'elle appelloit mon défaut d'attention & de délicateſſe : jamais elle n'é-

toit si fort en goût de tendresse que quand elle n'étoit pas contente de moi, son cœur se délectoit dans les reproches qu'elle me fesoit; cela m'auroit pénétré l'âme, si j'avois pu y entendre quelque chose: ah! les admirables sentiments! mais je n'en eus que cela, il ne tint qu'à mon cœur de faire bonne chere, & voilà tout. Si j'avois passé un an dans cette Ville, peut-être cette âme si délicate se seroit-elle humanisée; car, comme on dit, il n'y a point de chemin qui ne mene à Rome: ces personnes qui, en fait d'amour, ne veulent qu'un commerce de purs sentiments, qui ont mis toute leur complaisance à soupirer tendrement, & qui ne cherchent qu'à lutter de délicatesse avec vous, laissez-les faire les pauvres gens! tenez, toute cette tendresse les apprivoise pour l'amour: c'est un circuit que le diable leur fait faire, & qui les mene, sans qu'ils le sçachent, où vous les attendez; ils y viendront, ne vous embarrassez pas; c'est seulement qu'ils prennent le plus long: mais on vous les étourdit pendant la marche, & ils arriveront comme vous les voulez.

Pour moi je n'eus pas le loisir d'attendre la Dame en question, & je la quittai dans le fort de ses délicatesses: je ne m'en souciois guères; car, outre que je n'y trouvois pas grand ragoût, c'est

qu'elle y mettoit un ridicule qui les rendoit encore plus fades.

Mais j'ai mal arrangé mon récit ; voilà cette Dame que je quitte, & je ne vous ai pas encore conté comme quoi nous fîmes connoissance ensemble : ma foi ! arrangez cela vous-même, ou bien prenez que je n'aie encore rien dit de nos amours ; allons, retournons où j'en étois : je sçais bien que je voulois boire, & jamais je ne me trompe, quand je me reprends-là ; c'est toujours où j'en suis. Versez de rechef : à vous, que le ciel vous le rende ; ah ! je me retrouve. Je jouois une Tragédie, & la Dame louoit mon jeu, n'est-ce pas ? voilà ce que c'est que le vin, je lui découvre tous les jours de nouvelles qualités ; il me donne de la mémoire, il me l'ôte, il fait comme je veux ; aussi je l'aime, aussi j'en bois : & plus j'en bois, plus je l'aime ; caractere du véritable amour.

Or donc (car si je me laissois faire, je ne finirois jamais, quand je parle du vin : c'est un grand présent que le ciel nous a fait ; *primò* la vie, ensuite du vin ; car si on ne vivoit pas, comment boire ? mais quelquefois boire, console de vivre ;) or donc cette Dame en question trouva que je

jouois à son goût, & les éloges qu'elle me donna me firent tant de bien qu'on ne parloit plus de moi dans la Ville que comme d'un petit prodige: Madame une telle le trouve bon, disoit-on, elle qui revient de Paris; & là-dessus, quand je passois, on me montroit du doigt: le voilà, & puis on me contemploit; mais passons cela, car je ne sçaurois le raconter sans rougir.

Quand la Tragédie fut finie, tout le monde vint me féliciter; je ne sçavois à qui répondre. Vous m'avez enchanté, me disoit l'un, du ton d'un homme à qui il étoit bien glorieux d'avoir plû, & puis s'en tenoit-là mystérieusement; l'autre se brouilloit dans un compliment qu'il vouloit me faire: celui-ci cherchoit des termes scientifiques qui ne s'attendoient pas de servir jamais à mon éloge. J'étois au milieu de tous ces admirateurs, quand la Dame cria: qu'il vienne, je veux lui parler. J'obéis, & j'allai saluer cette grande connoisseuse. Elle étoit encore jeune, passablement jolie, d'un embonpoint entre le gras & le maigre, veuve par-dessus le marché: elle étoit assise, & la compagnie fesoit un cercle autour d'elle, comme font des Écoliers autour de leur *Magister*. Vous irez loin, me dit-elle d'un air prophétique & sans appel, vous irez loin; & tout

la compagnie, fesant *chorus*, répétoit : il ira loin. Quel âge avez-vous, me dit-elle ? Vingt ans, Madame ; &, par ma foi, je lui répondois par hasard, car je n'en sçavois rien moi-même : mais je le sçaurai toujours bien, quand il me plaira, je n'en suis pas en peine ; toujours vit qui n'est pas mort, & je pense que je suis au monde du jour que je naquis... Avez-vous été à Paris ?... Oui, Madame... Oh ! je ne m'étonne plus de la finesse de son jeu, il a vu les Comédiens de Sa Majesté ; mais à vingt ans jouer de cette force-là ! en vérité il effacera tout... Madame, vous avez bien de la bonté ; je suis charmé d'avoir pu vous divertir... Oui, vous m'avez fait beaucoup de plaisir.

Tout le monde écoutoit notre conversation en silence & la bouche ouverte ; on croyoit, en me voyant, voir tous les Comédiens de Sa Majesté. Lieutenante, dit-elle alors, nous soupons ce soir chez vous, emmenons-le avec nous. Lieutenante aussi-tôt de répondre qu'elle ne demandoit pas mieux. Lieutenant son mari, qui étoit dans la foule, de crier brusquement : oui-dà, c'est bien dit, nous rirons ; car il a de l'esprit. Allons, notre cher, c'est fort bien imaginé. Avez-vous de l'appétit ? il est en âge de cela ; mais il se fait tard :

donnez-moi

donnez-moi la main ; (c'eſt notre connoiſſeuſe qui finit ainſi,) & qui, en s'appuyant ſur moi ſans façon, humilioit par-là les Bourgeoiſes qui l'entouroient, & qui n'auroient pas oſé être ſi dégagées qu'elle ; c'étoit comme ſi elle leur avoit dit : vous êtes trop ſottes pour être auſſi hardies que moi ; & il ſembloit, à la mine ſtupéfaite de ces Bourgeoiſes, qu'elles répondoient que cela étoit vrai.

Or je tenois donc cette Dame ſur le poing : Lieutenant marchoit derriere nous avec ſa femme qu'il tenoit de même, & ce n'étoit qu'une ſingerie que ſa femme lui feſoit faire ; car en retournant la tête pour voir cet Ecuyer, je vis qu'il étoit tout étonné de l'être, & qu'il étoit pris de reſpect pour cette cérémonie ; il marchoit comme s'il avoit eu des entraves, & ſa femme à ſon tour étoit toute émue de plaiſir de ſe trouver menée par ſon mari ; cela ne feſoit plus un ménage de Province, & elle en rougiſſoit de vanité.

Pour moi, la Dame que je menois m'entretenoit agréablement de mes talents pour le Théâtre ; il y avoit même de la cajolerie dans ce qu'elle me diſoit, mais des cajoleries qui ne craignoient point d'être entendues, & qui ſe moquoient de la retenue Provinciale : elle me trouvoit hardiment

de bonne mine & d'une physionomie avantageuse; & moi je m'extasiois à mon tour sur la gloire de ne pas déplaire à de si beaux yeux : c'étoit-là ce qu'elle demandoit; car en Province mettre de beaux yeux en avant, c'est dire qu'on aime, c'est donner son cœur, & demander celui des gens : je sentis tout cela à ses réponses, & nous n'étions pas encore arrivés chez le Lieutenant, que je lui en contois dans les formes; il y eut un endroit de notre conversation où je lui baisai la main; il n'y eut point d'inconvénient à cela, je ne vis jamais de main si souple; cette main-là sçavoit fort bien son grand monde, c'est ce qui fit que je répétai. Badin, je crois que ce n'est qu'une Scene que vous jouez. Ah! Madame, c'est une vérité que je sens. Je n'en crois rien. Ah! ma belle Dame, repartois-je. Oh! pour belle, non; tout au plus jolie, à ce qu'on dit.

Nous en étions-là, quand nous entrâmes dans la maison: on se mit à table; il y avoit assez bonne chere, nous mangeâmes en gens qui ne se régalent pas tous les jours, & je m'appercevois que ma Dame fesoit tout ce qu'elle pouvoit pour m'escamoter une partie de son appétit bourgeois, & qu'elle vouloit me paroître familiarisée avec les bons morceaux; mais, ma foi, l'appétit prenoit

le dessus sur la vanité; elle avoit beau faire l'hypocrite sur sa gourmandise, les mêts la gagnoient malgré elle, & je voyois clairement qu'elle profitoit de la fête aussi-bien que moi, & de même que nos hôtes qui avaloient de grand cœur. Au reste on boit en mangeant, c'est la coutume : il faut la suivre; allons, camarade, point de singularité, vivons comme tout le monde vit. Y a-t-il encore de ce jus dans le pot? achevons, s'il n'y en a guères; s'il y en a beaucoup, ne l'épargnons pas.

Ecoutez bien, je vais vous conter maintenant ce qui advint des galanteries que nous nous dîmes cette Dame & moi, entre la poire & le fromage. La Lieutenante, qui se piquoit d'être belle, m'avoit sourdement lorgné pendant le repas, non pas qu'elle sentît rien pour moi, mais c'est qu'il lui fâchoit d'être-là, sans tirer de moi à son tour une attestation qu'elle étoit aimable aussi-bien que son amie, & peut-être plus; son amie s'étoit apperçue de la diversion que la Lieutenante tâchoit de faire, & je vis bien qu'elle trouvoit cela ridicule; elle en sourioit en me parlant; l'autre s'en apperçut aussi : le Lieutenant, qui aimoit le vin, s'amusoit à le boire sans remarquer ce qui se passoit, & moi je ne sçavois plus comment regarder

pour ne point faire de jaloufe ; je ne me mettois à mon aife qu'en buvant, car alors je n'étois obligé qu'à regarder mon verre ; hors de-là j'étois épié pour voir ce que je ferois de mes yeux ; l'une à droite fembloit me dire, ne regardez donc que moi ; l'autre me difoit à gauche, pourquoi regardez-vous à droite ? & pour ne fâcher perfonne, je ne regardois fouvent que devant moi.

L'amie de la Lieutenante ne pouvoit pas comprendre comment mon goût héfitoit, je connoiffois cela à fon air ; & la Lieutenante, oubliant le refpect qu'elle devoit à une femme qui avoit été à Paris, étoit fort fcandalifée de la hauteur avec laquelle fon amie prétendoit l'emporter fur elle. Paris tant qu'il vous plaira, on n'a que faire de l'avoir vu pour avoir un beau vifage : & moi, malgré mon embarras, j'étois pourtant bien-aife de me trouver comme cela entre deux vanités que j'avois fait naître, qui fe difputoient ma faveur, & qui toutes deux attendoient leur fort de la fantaifie qui me prendroit ; je crus à la fin devoir partager mes faveurs, & honorer ces deux femmes de mes attentions à tour de rôle ; mais cela ne décidoit rien : la Lieutenante fe feroit bien contentée de mon indécifion, car elle n'afpiroit qu'à mettre les chofes en litige ; c'étoit affez pour fes

charmes que d'être auſſi avancés que des appas qui avoient pris le bon tour à Paris ; mais les appas façonnés à Paris ſe croyoient inſultés de ne lutter qu'à force égale contre de ſi ruſtiques rivaux ; le combat n'étoit pas ſupportable, & la Dame de Paris étoit outrée d'impatience ; enfin n'y pouvant plus tenir : écoutez-moi, me dit-elle, en me tirant par le bras avec véhémence & bruſquerie, je veux vous voir jouer dans le comique, & mes avis ne vous feront pas inutiles ; car je m'y connois, & perſonne ici ne ſçauroit ce que vous valez ſans moi. Ah ! Madame, dit alors la Lieutenante, d'un ſouris moqueur, tout le monde n'a pas comme vous trois mois de ſéjour à Paris. Trois mois, Madame! (c'eſt l'autre qui repart) dites cinq, s'il vous plaît, & quinze jours avec, entendez-vous ? & ces cinq mois-là, ſans vanité m'en ont plus appris que vous n'en ſçaurez peut-être de votre vie. Ah ! Madame, je ne ſuis pas curieuſe de ſçavoir mépriſer les autres, & il me paroît que vous n'avez que cet avantage-là. Vous ne vous y connoiſſez pas, Madame ; je n'ai appris là-deſſus qu'à avoir pitié de leur ignorance. Et ici, Madame, on a compaſſion de ces pitiés-là, dit l'autre. Et ici, Madame, on devroit prendre garde à qui l'on parle, reprit-on. Hélas ! Madame,

ne sçait-on pas qui vous êtes? faut-il des lunettes pour vous reconnoître? en ce cas là prêtez-moi les vôtres. Qu'appellez-vous, mes lunettes? mais vous êtes bien hardie, femme d'Elu. Eh bien! qu'est-ce? que vous a-t-il fait cet Elu, reprit le mari de l'Elue? quel mal y a-t-il à porter lunettes? je m'en servois à vingt-cinq ans, moi; vous pouvez bien en user à quarante, & vous n'en êtes pas plus vieille. Ah! Monsieur, me dit-elle alors en se levant; j'étouffe, voilà des grossieretés qui me tuent; je me meurs, reconduisez-moi, je vous prie. Jasmin, éclairez, partons; moi, quarante ans, à une femme comme moi! Et palsambleu! reprit l'Elu, est-ce que c'est offenser Dieu que d'avoir sa quarantaine? à qui en avez-vous donc, notre bonne amie? Taisez-vous, idiot, avec vos quarante sottises, s'écria-t-elle, en me prenant sous le bras, plus rouge que le feu; vous ne méritez pas l'honneur que je vous ai fait de venir chez vous. Eh bien! femme, il n'y a qu'à le reprendre, dit le bon-homme. Oh! la reprise sera petite, ajouta l'Elue; mais l'autre étoit déjà en marche à ce dernier coup de langue, & se contenta de jetter un regard qui auroit voulu être un coup de foudre; & puis nous partîmes.

Mon camarade en étoit-là de son histoire, quand

nous entendîmes du bruit dans la rue; c'étoit un Ambassadeur qui alloit passer; nous n'avions plus de vin, mon camarade paya, & nous descendîmes : après quoi nous nous perdîmes dans la foule, & je ne le vis plus du reste de la journée; il me promit en me quittant de continuer son histoire, quand nous nous reverrions. L'occasion ne s'en est pas encore trouvée, & cela viendra : c'est un gaillard qui me fera rire; mais je le lui rendrai bien, ma vie vaut bien la sienne.

Par ma foi! plus j'examine mon état, & plus je m'en loue; si j'étois dans le monde, apparemment que j'aurois quelque charge, je serois marié, j'aurois des enfants : sa charge, il faut la faire; sa femme, il faut la supporter; ses enfants, il faut les élever, & puis les marier après : c'est-à-dire, ne garder que la moitié de sa vie, & se défaire de l'autre en leur faveur; c'est la régle : n'est-ce pas-là quelque chose de bien touchant que ce tracas? Je connois des gens qui ont tout ce que je dis-là, femme, charge, & enfants, & qui sont riches; je les vois pensants, ils rêvent creux, ils ont des physionomies sérieuses, qui servent de remede à l'envie de rire : parlez-leur, ils se plaignent toujours; c'est de leur femme qui joue; c'est de l'Etat qui va mal; c'est du Ciel; il ne pleut

pas à leur fantaisie; c'est du chaud, c'est du froid, d'un fils libertin, d'une fille coquette, d'une troupe de valets qui les servent mal, & les pillent bien. Après cela, c'est des amis qu'il faut régaler, & qui ne seront peut-être pas contents; qui ont plus d'envie de compter vos plats que de les manger; c'est leur vanité qui vient voir si la vôtre soutient sa noblesse. Leur faites-vous trop bonne chere; ils vous trouvent superbes & fastueux, vous les irrritez, parce que vous leur rendez la revanche onéreuse : les régalez-vous de bon cœur, mais frugalement, faute de pouvoir faire mieux; votre bon cœur est un sot qui ne leur apprête qu'à turlupiner de vos moyens: serez-vous assez bien meublé pour eux, avez-vous assez de valets; ils prendront garde à tout cela : vous le sçavez, vous craignez ce qu'ils en penseront, vous avez peur de rougir devant eux, il s'agit de leur considération ou de leur mépris, le coup de chapeau désormais sera plus honnête ou plus cavalier, selon l'état où ils vous trouveront; car enfin, tâtez-vous vous-même : voyez si, suivant le hasard de ces choses-là, un homme ne vous est pas plus ou moins important dans le monde. Allez-vous manger volontiers chez des gens d'un étalage médiocre, qui donnent de tout leur

cœur, mais qui ne peuvent que donner peu? leur amitié vous pique-t-elle? vous honorez-vous fort de les connoître? parlez-vous d'eux ſouvent? Non; ce ſont de bonnes-gens que vous aimez bien, mais pour les laiſſer-là; leur commerce ne vous pare point, votre orgueil n'y gagne rien; ce ne ſont point-là les connoiſſances qui vous donnent du nom, qui vous vantent dans l'eſprit des autres. Vous-même vous ne vous ſouciez guères de ceux qui n'ont que de pareils amis: vous voulez que les vôtres faſſent du fracas, & vous voulez en faire auſſi pour être recommandé à leur amour-propre, pour être ſur la liſte de ceux qu'on peut voir en toute sûreté d'orgueil. Avec qui eſt-il? dira-t-on, en vous montrant. Avec Monſieur un tel, avec Madame une telle. Oh! voilà qui va bien: on parlera de vous, on vous citera, vous en ſerez digne; & qui eſt ce Monſieur un tel dont le commerce vous eſt ſi honorable? Hélas! le plus ſouvent il n'eſt rien lui, quant à ſon eſprit, ſon cœur & ſes vertus; mais il a bon équipage, un bon cuiſinier, il fait de la dépenſe, il ſe donne de bons airs, on le voit aux Spectacles, les Dames le ſaluent, les hommes l'accueillent; c'eſt un homme enfin. Non; je dis mal: ce n'eſt pas un homme, c'eſt un riche, un

possesseur de grandes places, un Seigneur; & on voit par-tout des gens qui sont tout cela, sans mériter le grand nom d'homme ; car qu'est-ce que c'est qu'un homme? est-ce la naissance qui le fait? non; appellez-le comme vous le voudrez, elle ne le fait que le fils de son pere, &c.

CINQUIEME FEUILLE.

J'ALLOIS l'autre jour dire de belles choses sur l'homme, si la nuit n'étoit pas venue m'en empêcher : mais quand la nuit vient, mon luminaire finit; & puis bon soir à tout le monde.

Or sus, continuons mes rapsodies, j'y prends goût; elles ne sont peut-être pas si mauvaises : mais je les ai gâtées en disant que j'étois François, & si jamais mes compatriotes les voient, je les connois, ils ne manqueront pas de les trouver pitoyables. Car c'est une plaisante Nation que la nôtre: sa vanité n'est pas faite comme celle des autres Peuples; ceux-ci sont vains tout naturellement, ils n'y cherchent point de subtilité, ils estiment tout ce qui se fait chez eux, cent fois plus que tout ce qui se fait par-tout ailleurs; ils n'ont point

de bagatelles qui ne ſoient au-deſſus de tout ce que nous avons de plus beau; ils en parlent avec un reſpect qu'ils n'ôſent exprimer, de peur de le gâter ; & ils croient avoir raiſon : ou ſi quelquefois ils ne le croient point, ils n'ont garde de le dire; car où ſeroit l'honneur de la Patrie? & voilà ce qu'on appelle une vanité franche; voilà comme la nature nous la donne de la premiere main, & même comme le *bon-ſens ſeroit vain*, ſi jamais le bon-ſens pouvoit l'être.

Mais nous autres François, il faut que nous touchions à tout, & nous avons changé tout cela; vraiment ! nous y entendons bien plus de fineſſe, nous ſommes bien autrement déliés ſur l'amour-propre. Eſtimer ce qui ſe fait chez nous ! eh! où en ſeroit-on, s'il falloit louer ſes compatriotes? ils ſeroient trop glorieux, & nous trop humiliés; non, non, il ne faut pas donner cet avantage-là à ceux avec qui nous vivons tous les jours, & qu'on peut rencontrer par-tout. Louons les Etrangers, à la bonne-heure: ils ne ſont pas-là pour en devenir vains; & au ſurplus nous ne les eſtimons pas plus pour cela ; nous ſçaurons bien les mépriſer, quand nous ſerons chez eux : mais pour ceux de notre pays, myrmidons que tout cela.

Voilà votre portrait, Messieurs les François. On ne sçauroit croire le plaisir qu'un François sent à dédaigner nos meilleurs ouvrages, & à leur préférer des fariboles venues de loin. Ces gens-là pensent plus que nous, dit-il, en parlant des étrangers : & dans le fond, il ne le croit pas, & s'il s'imagine qu'il le croit, je l'assûre qu'il se trompe. Eh! que croit-il donc? Rien; mais c'est qu'il faut que l'amour-propre de tout le monde vive. *Primò*, il parle des habiles gens de son pays, & tout habiles qu'ils sont, il les juge; cela lui fait passer un petit moment assez flatteur : il les humilie; autre irrévérence qui lui tourne en profondeur de jugement : qu'ils viennent alors, qu'ils paroissent, ils ne l'étonneront point, il les verra comme d'autres hommes, ils ne déferreront point Monsieur : ce sera puissance contre puissance; & quand il met les Etrangers au-dessus de son pays, Monsieur n'est plus du pays au moins : c'est l'homme de toute Nation, de tout caractere d'esprit; &, somme totale, il en sçait plus que les Etrangers mêmes.

Ce n'étoit peut-être pas la peine de vous dire cela, Lecteur François; car je m'imagine que vous ne vous souciez guères de quelle humeur vous êtes; ni moi non plus: je n'y prends nul in-

térêt; & si vous lisez mes paperasses, souvenez-vous que c'est l'homme sans souci qui les a faites.

Je gagerois pourtant bien que vous croyez que je suis à Paris, quoique je vous aie dit que j'en étois à plus de quatre-cents lieues. Eh bien! si j'y suis, tant-mieux pour moi, car j'aime à rire; & Paris est de tous les Théâtres du monde celui où il y a la meilleure Comédie, ou bien la meilleure farce, si vous le voulez: farce en haut, farce en bas, & plut-à-Dieu que ce fût toujours farce, & que ce ne fût que cela; plût-à-Dieu qu'on en fût quitte pour rire de ce qu'on voit faire aux hommes: je les trouverois bien aimables, s'ils n'étoient que ridicules; mais quand ils sont méchants, il n'y a plus moyen de les voir, & l'on voudroit pouvoir oublier qu'on les a vus: ah! l'horreur.

Je demandois l'autre jour ce que c'étoit qu'un homme, j'en cherchois un; mais je ne mettois pas le méchant au nombre de ces créatures appellées hommes, & parmi lesquelles on peut trouver ce que je cherche. Je ne sçais où le mettre le méchant; il ne seroit bon qu'au néant; mais il ne mérite pas d'y être: oui, le néant seroit une faveur pour ce monstre, qui est d'une espece si singuliere, qui sçait le mal qu'il fait, qui goûte

avec réflexion le plaisir de le faire, & qui, sentant les peines qui l'affligeroient le plus, apprend par-là à vous frapper des coups qui vous seront les plus sensibles; enfin qui ne voit le mal qu'il peut vous faire, que parce qu'il voit le bien qu'il vous faut : lumiere affreuse! si elle ne doit lui servir qu'à cela, ou bien l'emploi qu'il en fait est bien criminel; c'est à lui à vuider la question, cela le regarde de plus près qu'un autre.

Il n'y a que le méchant dans le monde qui ait à prendre garde à son systême; il n'y a que lui qui soit obligé d'être si sûr de son fait, qu'il ne se trompe point; & remarquez que la plupart du temps les méchants sont les plus ignorants de tous les hommes; & si par hasard il y en a qu'elqu'un qui raisonne, qu'il examine un peu si ce ne seroit pas pour se mettre en pleine liberté d'être méchant, qu'il s'est imaginé qu'il n'y avoit point de mal à l'être: cela se pourroit fort bien; car qu'il regarde les honnêtes-gens, les gens de bien, qui sont en petit nombre à la vérité, mais qui, malgré cela, soutiennent la société ici-bas, & la sauvent du désordre affreux que lui méchant & ses semblables y mettroient: car que deviendroit la terre, si le peu qui y reste de vertu ne servoit de contrepoids à l'énorme corruption qui s'y trouve? Bien nous

en prend que cela soit ainsi, que toujours un peu de bon conservé sur cette terre y maintienne un ordre que l'extrême quantité du mauvais emporteroit sans une Providence; mais c'est que Dieu est plus fort que l'homme; il faut que l'homme puisse toujours voir clair, & que le bien soit toujours-là pour juger le mal; & le mal le respecte.

Revenons à notre méchant, qui croit pouvoir l'être impunément; je disois qu'il regardât les gens de bien, & assurément il y en a parmi eux qui ont autant ou plus d'esprit que lui; être homme de bien n'est pas être un sot; & de toutes les bétises, la plus grande seroit de le penser. L'homme d'esprit vertueux peut voir tout ce que voit le méchant, peut se dire tout ce que celui-ci se dit, & peut-être plus; car le vertueux a plus de dignité dans l'âme; il porte plus haut le sentiment de son excellence, que nous avons tous: car c'est même l'abus de ce sentiment qui fait que nous sommes tous orgueilleux; en un mot, ce sentiment nous est naturel; & celui qui le consulte le plus peut en apprendre bien des choses inconnues à celui qui le néglige; il peut en tirer bien des pressentiments d'une haute destinée; ces pressentiments, il est vrai, c'est toute âme; cela n'a point d'expression; & l'esprit alors apperçoit ce qu'il ne sçauroit

dire, il n'apperçoit que pour lui: mais auſſi ne ſerions-nous pas plus divins dans ce que nous voyons comme cela, que dans ce que nous pouvons exprimer & que nous feſons nous-mêmes?

Quoi qu'il en ſoit, pourquoi l'homme vertueux, avec tout l'eſprit qu'il a, trouve-t-il les raiſonnements du méchant abſurdes? pourquoi cette différence dans leurs ſentiments? car enfin l'homme vertueux, ſeroit quelquefois tenté d'être méchant: pourquoi y réſiſte-t-il, puiſqu'il en ſçait autant que ce méchant qui n'y réſiſte pas, & qui croit que cela eſt ſans conſéquence? Oh! mais, dira ce dernier, c'eſt qu'il eſt retenu par une crainte que je n'ai point: eh bien! penſez-vous qu'il y ait moins de bon-ſens dans ſa crainte ſublime, que dans votre deſir avide & brutal de vous prouver qu'il n'y a point de riſque à être ce que vous êtes? eſt-on moins aveugle dans votre cas que dans le ſien? Et moi je vous dis que c'eſt tout le contraire.

Un homme qui ſouhaite un bien avec ardeur, & qui brûle de l'envie de voir qu'il n'y a point de danger à y courir, a bientôt fait ſon affaire; cette extrême envie de jouir expédie bien vîte les diſcuſſions: on n'eſt pas délicat ſur les raiſons légitimes de faire une choſe, quand on veut abſolument

solument la faire; mais l'homme qui, malgré le penchant qu'il auroit à la faire, craint en même temps le péril qu'il peut y avoir à s'y livrer; oh! c'est lui qui y regarde de près: & assurément s'il faut de la finesse dans l'examen, ce sera lui qui l'aura; &, dans toutes les affaires de la vie, vous vous fierez toujours bien plus à lui qu'à l'autre. Tenez, ôtez la peine qu'il y a à être bon & vertueux, nous le serons tous; il n'y a que cette peine qui a fait de si sottes Philosophies: les systêmes hardis, les erreurs les plus raisonnées, tout vient de-là. On ne sçauroit croire ce que cette peine-là fait devenir notre pauvre esprit, ni jusqu'où elle le dupe; & malheureusement pour nous encore, la nature prête, quand nous voulons nous égarer dans nos considérations: elle a de quoi tromper celui qui la veut voir mal, comme elle a de quoi éclairer celui qui la veut voir bien.

Mais à propos de considérations, je m'avise de voir que je ne m'en suis pas mal donné: je ne sçais point comment cela s'est fait; mais si elles ne sont pas bonnes pour vous, elles ont tout ce qui leur faut pour moi; c'est qu'elles me rendent meilleur: &, au surplus, si le Japon me venoit en pensée, je parlerois du Japon: eh! pourquoi non? me suivra qui voudra. Au reste, quand on a mangé

son bien, qu'on n'a plus de commerce avec la vanité de ce monde, & qu'on est vétu de guenilles; enfin quand on ne jouit plus de rien, on raisonne de tout.

Les choses vont, & je les regarde aller: autrefois j'allois avec elles, & je n'en valois pas mieux; parlez-moi, pour bien juger de tout, de n'avoir plus d'intérêt à rien. Autrefois, par exemple, je n'aurois pas pensé si juste sur une chose qui me frappe actuellement.

C'est que je vois de ma feuêtre un homme qui passe dans la rue, & dont l'habit, si on le vendoit, pourroit marier une demi-douzaine d'orphelines; voilà un vrai gibier pour un chasseur de mon espece. Ah! que j'aurois de plaisir à tirer dessus, du grenier où je suis. Voyons: voici un pauvre homme comme moi qui lui tend la main pour avoir quelque chose, & il ne lui donne rien: apparemment qu'il lui dit, Dieu vous bénisse; & c'est toujours quelque chose que de renvoyer à Dieu une charité qu'on ne veut point faire: parlons à notre homme. Ah! Monsieur, que vous avez bonne mine! que vous êtes brillant! Je cherche un homme, c'est-à-dire, quelqu'un qui mérite ce nom; par hasard ne seriez-vous pas mon fait? car vous avez grande

apparence. Attendez un moment que ma raiſon vous regarde; c'eſt une excellente lunette pour connoître la valeur des choſes. Ah! il me ſemble que votre habit n'a plus tant d'éclat; votre or ſe ternit, je le trouve ridicule : qu'eſt-ce que vous faites de cela ſur un vêtement? on vous prendroit pour une mine du Pérou. Eh! morbleu, n'êtes-vous pas honteux de mettre ſur vous tant de lingots en pure perte, pendant que vous pourriez les diſtribuer en monnoie à tant de malheureux que voici, & qui meurent de faim? Ne leur donnez rien, ſi vous voulez; gardez tout pour vous : mais ne leur prouvez pas qu'il ne tient qu'à vous de leur racheter la vie : n'en voient-ils pas la preuve ſur votre habit? Eh! du moins, cachez-leur votre cœur; ôtez cet habit qui le découvre, & qui en montre la dureté; ôtez cet habit qui inſulte à leur miſere, & qui n'a ni faim ni ſoif. Ne ſçavez-vous pas bien qu'il ſeroit barbare de jetter votre argent dans la riviere, pendant que vous pourriez en ſecourir des affamés qui n'auroient pas de quoi vivre? Eh bien! n'eſt-ce pas le jetter dans la riviere, que de le jetter ſur un vêtement qui n'en a que faire, qui n'en devient ni plus chaud pour l'hiver, ni plus frais pour l'été? Eh!

pour qui le galonnez-vous, ou le brodez-vous tant ? Eſt-ce pour moi ? Eſt-ce afin de m'inſpirer plus de conſidération pour vous ? Je ne donne plus dans ce piége-là ; j'ai vécu plus d'un jour; le Marchand ni le Tailleur ne rendent point un homme reſpectable : & d'ailleurs, je ne ſçaurois vous regarder dans cet état-là, ſans que les larmes m'en viennent aux yeux. Retirez-vous ; je ne ſuis point un barbare : je vois des gens qui ſouffrent, je vois le bien que vous pourriez leur faire, & votre vue m'afflige. Allez, vous dis-je, vous n'êtes point un homme, & j'en cherche un. Si je voulois un Tigre, je vous donnerois la préférence ſur tous les Tigres à quatre pattes; car ils ne ſont pas ſi Tigres que vous, puiſqu'ils ne ſçavent point qu'ils le ſont, & qu'il ne tient qu'à vous de connoître que vous l'êtes.

Voyons ailleurs. Je vois là-bas bien des hommes, n'y en aura-t-il pas un tel qu'il me le faut? Attendez, j'en vois un devant qui tout le monde ſe courbe. Qui eſt-il ? C'eſt un homme titré, les conventions l'ont fait un Grand; c'eſt-à-dire, qu'elles lui ont donné le privilége d'être encore plus petit que les autres. S'en ſert-il? je n'en ſçais rien: mais c'eſt une terrible choſe que de n'avoir pas beſoin de mérite pour être reſpecté ; & ceux qui le ſaluent

voudroient bien n'en avoir pas plus besoin que lui: ce n'est pas lui qu'ils saluent, c'est son privilége. Quand ces gens-là se plaignent d'un Grand, quand ils disent qu'il est dur, qu'il est ingrat, qu'il les méprise, laissons les dire: en vérité, ils ne le méritent pas meilleur; car ils haïssent moins ses mauvaises qualités, qu'ils ne lui envient la liberté qu'il a de les produire.

J'ai connu dans ma vie un homme qui ne pouvoit souffrir l'orgueil des grands Seigneurs: il n'y avoit rien de plus beau que la morale qu'il débibitoit là-dessus: s'il fesoit jamais fortune, ce seroit le plus raisonnable de tous les hommes, disoit-on. Cette fortune lui vint, il fut mis en place: je n'ai jamais rien vu de si sot & de si superbe que lui alors; & d'où vient qu'il avoit paru si différent? c'est que, quand un homme est dans une condition médiocre, il n'ôse pas donner l'essor à son orgueil: il faut que notre homme file doux, en bon François; car, s'il s'émancipe, on l'humilie, & cela est mortifiant: de sorte que par un orgueil prudent il s'humilie lui-même, afin que personne ne s'en mêle. Après cela, vous le voyez bon, simple, accommodant, ne pouvant comprendre les grands airs de certaines gens, n'imaginant point comment on peut être orgueilleux, levant les

épaules ſur tous ceux qui le ſont. Ah! le bon Apôtre! tenez, voici ce qu'il penſe : puiſque je ne ſçaurois montrer mon orgueil, il faut que je m'en venge ſur ceux qui ont la liberté de montrer le leur, & qui le montrent. Il faut que je diſe qu'ils me font pitié, cela les rendra plus petits aux yeux des autres, & empêchera qu'on ne les voie ſi fort au-deſſus de moi; car ces gens-là, je ne ſçaurois les ſouffrir, on ne paroît rien auprès d'eux, & je me ſoulage en les abaiſſant. Outre cela, c'eſt qu'en faiſant profeſſion de regarder l'orgueil comme une ſottiſe, on croira que je n'en ai point, & que ce ſeroit peine perdue d'en avoir avec moi, parce je le mépriſerois ſans en être piqué, ou bien que je n'y prendrois pas garde.

Hem? l'entend-il bien notre hypocrite? ſoyez bien ſûr qu'il penſe tout ce que je lui fais dire; & par-tout où vous trouverez de ces eſprits raiſonnables, qui ont tant de pitié de l'orgueil des autres, ayez en toute ſûreté pitié du leur: c'eſt un priſonnier qui voudroit être libre, & qui cherche querelle à tout orgueil qui a ſes coudées franches; comptez là-deſſus.

Mais je m'admire moi, de tout ce que j'ai dit depuis une heure; je n'en voulois pas dire un mot, j'ai toujours été entraîné, je ne ſçais comment.

Quand j'ai mis la plume à la main ; j'ai cru que j'allois continuer la ſuite de mon diſcours de l'autre jour, où il s'agiſſoit de ſçavoir ce que c'étoit qu'un homme, & de le définir. Point du tout, je l'ai oublié. Oh bien ! que cela vienne à propos ou non, je veux pourtant dire ce que c'eſt que cet homme. Ce n'eſt ni la naiſſance, ni les richeſſes qui le font ; ce n'eſt pas non plus celui qui a de l'eſprit, ce n'eſt pas la créature qui penſe ; car la penſée & le ſentiment, & tout ce que vous avez enfin, appartient bien à l'homme ; mais cela ne fait pas l'homme ; je n'appellerois cela que les outils avec leſquels on doit le devenir. Or qu'eſt-ce donc encore une fois qu'un homme ? Hélas ! je ne le dirai, j'en ſuis ſûr, que d'après vous-même, & d'après tout le monde, qui en iroit bien mieux, ſi nous en avions quantité, d'hommes.

Un homme, c'eſt cette créature avec qui vous voudriez toujours avoir affaire, que vous voudriez trouver par-tout, quoique vous ne vouliez jamais lui reſſembler. Voilà ce que c'eſt ; vous n'avez qu'à entendre ce que je dis-là : tous les hommes la cherchent cette créature, & par-là tous les hommes ſe font leur procès, s'ils ne ſont pas comme elle. Adieu, l'homme ſans ſouci n'y voit plus goute.

SIXIEME FEUILLE.

JE viens de relire ce que j'ai écrit la derniere fois, & je ne l'ai pas trouvé mauvais; ma foi, je l'ai trouvé bon. C'est de l'excellente morale, en profite qui pourra, il ne la faut pas meilleure pour les honnêtes-gens: à l'égard de ceux qui ne se soucient pas de l'être, je ne les compte point; car ou ils n'ont point d'esprit, ou ils n'ont que de cela; & si c'est le dernier, c'est encore pis; ils ne liront ma morale que pour voir si elle est bien pensée: voilà toute la tâche de ces Messieurs-là: ils ressemblent à ceux à qui on donne de l'or, & qui ne s'en serviroient point; mais qui se contenteroient de le peser pour sçavoir à quel karat il seroit. Ne seroit-ce pas-là un beau gain? eh bien! je les avertis qu'avec tout leur bel-esprit, je ne les reconnoîs point pour Juges en fait de morale: l'esprit ne sçait ce que c'est, quand il en juge tout seul, & que le cœur n'est pas de la partie: il faut que ces deux pièces-là marchent ensemble, sans quoi on ne tient rien.

Mais à propos de morales je m'avise de penser que celle que j'ai mise la derniere fois sera

une plaisante bigarrure avec celle qui la précède.

D'abord on voit un homme gaillard qui se plaît aux discours d'un camarade ivrogne, & puis tout d'un coup ce gaillard, sans dire garre, tombe dans les réflexions les plus sérieuses; cela n'est pas dans les regles, n'est-il pas vrai? cela fait un ouvrage bien extraordinaire, bien bisarre: eh! tant mieux, cela le fait naturel, cela nous ressemble.

Regardez la nature, elle a des plaines, & puis des vallons, des montagnes, des arbres ici, des rochers-là, point de symmétrie, point d'ordre, je dis, de cet ordre que nous connoissons, & qui, à mon gré, fait une si sotte figure auprès de ce beau désordre de la nature: mais il n'y a qu'elle qui en a le secret de ce désordre-là; & mon esprit aussi, car il fait comme elle, & je le laisse aller.

Je vous l'ai déjà dit, je me moque des regles, & il n'y a pas grand mal; notre esprit ne vaut pas trop la peine de toute la façon que nous fesons souvent après lui; nous avons trop d'orgueil pour la capacité qu'il a, & nous le chargeons presque toujours de plus qu'il ne peut porter.

Pour moi, ma plume obéit aux fantaisies du mien; & je serois bien fâché que cela fût autrement; car je veux qu'on trouve de tout dans mon

Livre ; je veux que les gens férieux, les gais, les triftes, quelquefois les fous, enfin que tout le monde me cite, & vous verrez qu'on me citera : bref, je veux être un homme & non pas un Auteur, & ainfi donner ce que mon efprit fait, non pas ce que je lui ferois faire. Auffi je ne vous promets rien, je ne jure de rien ; & fi je vous ennuie, je ne vous ai pas dit que cela n'arriveroit pas ; fi je vous amufe, je n'y fuis pas obligé ; je ne vous dois rien : ainfi le plaifir que je vous donne eft un préfent que je vous fais ; & fi par hafard je vous inftruis, je fuis un homme magnifique, & vous voilà comblé de mes grâces.

Vous riez, peut-être levez-vous les épaules ; mais dites-moi, qu'eft-ce qu'un Auteur méthodique ? comment pour l'ordinaire s'y prend-il pour compofer ? Il a un fujet fixe fur lequel il va travailler ; fort bien : il s'engage à le traiter, l'y voilà cloué ; allons, courage : il a une demi-douzaine de penfées dans la tête fur lefquelles il fonde tout l'ouvrage ; elles naiffent les unes des autres, elles font conféquentes, à ce qu'il croit du moins ; comme fi le plus fouvent il ne les devoit pas à la feule envie de les avoir, envie qui en trouve, n'en fût-il point ; qui en forge ; qui les lie enfuite, & leur donne des rapports de

ſa façon, ſans que le pauvre Auteur ſente cela, ni s'en doute: car il s'imagine que le bon-ſens a tout fait, ce bon-ſens ſi difficile à avoir, ce bon-ſens qui rendroit les Livres ſi courts, qui en feroit ſi peu, s'il les compoſoit tous; à moins qu'il n'en fît d'auſſi peu gênans que l'eſt le mien: ce bon-ſens ſi ſimple, parce qu'il eſt raiſonnable; qui ſçait mieux critiquer les ſciences humaines, & quelquefois s'en moquer, que les inventer; qui n'a point de part à une infinité de doctrines qui ſont les délices de la curioſité des hommes: enfin ce bon-ſens qui ne ſçauroit durer avec aucune folie, comme avec la vanité d'avoir de l'eſprit par exemple; & qui, lorſque nous écrivons, & qu'il nous éclaire, nous a bientôt dit ſur notre ſujet ce qu'il en faut dire: car il ne ſe prête point à nos allongements; & c'eſt avec eux que nous feſons des volumes.

Auſſi voit-on des ouvrages ſi languiſſants! J'admire comment l'Auteur peut les finir; car, à la vingtième page, ſon eſprit, à demi-mort, ne va plus; il ſe traîne; & vous qui liſez ſon Livre, vous le trouvez ſolide à cauſe qu'il eſt peſant: vous autres Lecteurs, vous êtes pleins de ces mépriſes-là.

Je vous dis vos vérités ſans façon; car je ſuis l'homme ſans ſouci, & je ne vous crains point:

vous ne verrez point de Préface à la tête de mon Livre, je ne vous ai point prié de me faire grâce ; ni de pardonner à la foiblesse de mon esprit : cherchez ce verbiage-là dans les Auteurs, il leur est ordinaire; & il est étonnant qu'ils ne s'en corrigent point : mais c'est qu'ils sont si enfants qu'avec cette finesse-là ils s'imaginent que vous ne pourrez pas vous empêcher de leur vouloir du bien, & qu'ils vont vous remplir d'une bonté, d'une charité, à la faveur desquelles ils feront glisser l'admiration qu'ils méritent : vous serez le lion qui n'aura plus de griffes, tant vous serez bien amadoué. La plaisante idée ! elle me divertit.

Quand un Auteur regarde son Livre, il se sent tout gonflé de la vanité de l'avoir fait ; il en perd la respiration, il plie sous le faix de sa gloire ; & ce Livre, il va le faire imprimer : les hommes en connoîtront-ils la beauté ? crieront-ils au miracle ? il voudroit bien leur dire que ç'en est un ; mais ils n'aiment pas qu'on leur dise cela : ils veulent, au contraire, qu'on soit humble avec eux : c'est leur fantaisie. Allons, soit, dit notre Auteur, fesons comme il leur plaît.

Là-dessus il dresse une Préface dans l'intention d'être humble, & vous croyez qu'il va l'être, il le croit aussi lui ; mais comment s'y prendra-

t-il? Oh! voici le beau: imaginez-vous un géant qui se baisse pour paroître petit: il a beau se baisser, le Pantalon qu'il est; on lui voit toujours ses grandes jambes qui se haussent de temps en temps, parce que la posture le fatigue. Eh bien! ce Géant-là, c'est la vanité de notre Auteur: tenez, regardez bien; le voilà qui va se baisser. (*Lecteur, la matiere dont j'entreprends de parler*, dit-elle, *est si grande, & surpasse tellement mes forces, que je n'aurois osé la traiter, si je n'avois compté sur ton indulgence.*) fort bien: c'est ici où le Géant se fait petit.

Chut! poursuivons. (*Ce n'est pas que quelques amis dont je respecte les lumieres n'aient tâché de me persuader que mon travail ne déplairoit pas; & il est vrai que l'étude profonde que j'ai fait sur ma matiere, a dû, si je ne me flatte, m'en donner une assez grande connoissance.*) Voilà les jambes qui se redressent. Quelle singerie! je n'ai point d'esprit, j'en ai plus qu'un autre; on auroit pu mieux faire que moi, personne ne l'entend mieux; soyez indulgent, admirez-moi; mon sujet me surpasse, il ne me surpasse point: tout cela s'agence dans la Préface d'un Auteur sans qu'il s'en apperçoive.

Foibles créatures que nous sommes! nous ne

fesons que du galimathias, quand nous voulons parler de nous avec modestie.

Et à propos de modestie, l'autre jour un honnête domestique (si j'étois dans le monde, je dirois un valet ou un laquais, parce que ma vanité seroit en haleine, & que le langage des honnêtes-gens du monde me seroit apparemment familier : mais aujourd'hui, je vois les choses tout simplement : dans un domestique je vois un homme; dans son maître je ne vois que cela non plus ; chacun à son métier : l'un sert à table, l'autre au barreau, l'autre ailleurs : tous les hommes servent, & peut-être que celui qu'on appelle valet, est le moins valet de la bande : c'est-là tout ce que le bon-sens peut voir là-dedans, le reste n'est pas de sa connoissance; & dans l'état où je suis, on n'a que du bon-sens, on perd de vue les arrangements de la vanité humaine.)

Or donc, cet honnête domestique, à l'occasion de qui ma parenthèse me paroît fort raisonnable, me prêta l'autre jour un Livre qui traitoit de la modestie, & qui disoit qu'il n'y en avoit nulle part de la véritable : auroit-il raison? je n'en sçais rien; mais effectivement, il me semble à moi, que la modestie de tout le monde a l'air gauche.

Nous ne manquons pas de gens qui croient

être modestes, & qui le croient de bonne-foi; ils le paroissent même, à ne regarder que la superficie de cela : mais examinez-les d'un peu près. Celui-ci ne se loue point, par exemple; n'ayez pas peur qu'il se vante d'avoir la moindre qualité; il n'oseroit presque dire qu'il est un honnête-homme; il ne se sert là-dessus que de phrâses mitigées, encore les bégaye-t-il; il est bon, il est généreux, serviable, franc, simple, il est tout cela, sans en avoir jamais dit un mot. Oh! c'est qu'il vous trompe : il l'a dit, & le dit toujours; car toujours il vous fait remarquer qu'il ne le dit point.

En voici un qui rougit, quand vous le louez; vous l'embarrassez tant, qu'il ne sçait que vous répondre, il perd contenance. Oh! celui-là est modeste. Non; c'est qu'il a tant d'amour-propre, qu'il en est timide & inquiet; vous le louez en compagnie; tout le monde le regarde, & il n'aime pas à voir l'attention de tout le monde fixée sur lui; il est en peine pendant que vous le louez, de ce que les autres en pensent; il a peur qu'on ne l'épluche en ce moment-là, & qu'il n'y perde; il a peur qu'on ne croie qu'il prend plaisir à ce que vous dites, & que cela n'indispose la vanité des autres contre lui. Trouvez le moyen

de lui persuader que tout le monde est aussi charmé de l'entendre louer qu'il le seroit lui-même : & vous verrez s'il sera embarrassé : il vous aidera à dire, il se livrera à vous comme un enfant, il vous dira : mettez encore cela, & puis encore cela. Ainsi ce n'est pas votre éloge qu'il craint, il le savoureroit mieux qu'un autre ; mais c'est l'esprit injuste & dédaigneux de ceux qui écoutent ; appellez-vous cela modestie ?

Je connois un homme qui, bien loin de se louer, se ravale presque toujours ; il combat tant qu'il peut la bonne opinion que vous avez de lui ; eût-il fait l'action la plus louable, il ne tiendra pas à lui que vous ne la regardiez comme une bagatelle ; il n'y songeoit pas quand il l'a faite, il ne sçavoit pas qu'il fesoit si bien ; & si vous insistez, il la critique, il lui trouve des défauts, il vous les prouve de tout son cœur, & c'est parce que vous êtes prévenu en sa faveur que vous ne les voyez pas. Que voulez-vous de plus beau ? Ah, le fripon ! il sait bien qu'il ne vous persuadera pas, il ne prend pas le chemin d'y réussir ; vous l'avez cru vrai dans tout ce qu'il disoit ; eh bien ! son coup est fait, vous voilà pris. De quel mérite ne vous paroîtra pas un homme qui, tout estimable qu'il est, ne sçait pas qu'il l'est, & ne

croit

croit pas l'être? peut-on se défendre d'admirer cela? non, à ce qu'il a cru: aussi vous attendoit-il-là, & vous y êtes.

Je m'ennuierois de compter les faux modestes de cette espece, ils sont sans nombre, il n'y a que de cela dans la vie; &, comme dit mon Livre, la modestie réelle & vraie n'est peut-être qu'un masque parmi les hommes: il est vrai qu'il y a tel masque qu'il est difficile de ne pas prendre pour un visage; il y en a aussi quantité de si grossiers qu'on les devine tout-d'un-coup; & ceux-là je les pardonne volontiers, à cause qu'ils me font rire, ou qu'ils me font pitié.

Je connois de bonnes gens très-plaisants, par exemple; c'est que sçachant le cas qu'on fait de ceux qui ne se louent point, ils ont là-dessus fait leur plan; ils ont dit: je serai modeste; allons, cela est arrêté: & ils le sont. Ce n'est pas-là tout; c'est que, si après cela vous ne leur disiez point qu'ils le sont, ils vous le diroient eux-mêmes; & si vous le dites le premier, ils en conviennent de tout leur cœur: ils vous rapportent des exemples de leur modestie; ils vous marquent les temps, les lieux, les actions avec une satisfaction, une naïveté pleine d'innocence: après cela ils concluent, ils disent: cela est vrai, mon défaut n'est

pas d'être vain : & pour preuve de cela, c'est qu'ils en font vanité, de n'être pas vains; aussi ces gens-là, je ne dis pas qu'ils sont masqués, car ils ne portent point leur masque; ils ne l'ont qu'à la main, & vous disent : tenez, le voilà; & cela est charmant. J'aime tout-à-fait cette maniere-là d'être ridicule; car enfin, il faut l'être, & de toutes les manieres de l'être, celle qui mérite le moins à mon gré, c'est celle qui ne trompe point les autres, qui ne les induit pas à erreur sur notre compte: il n'y a que les vanités fines & souples qui me révoltent.

Les ridicules bien francs, qui ne se cachent point comme je dis, qui se livrent à toute ma critique, à toute la moquerie que j'en puis faire, je ne leur dis mot, je les laisse-là, ce séroit battre à terre; mais ces fourberies d'une âme vaine, ces singeries adroites & déliées, ces impostures si bien concertées qu'on ne sçait presque par où les prendre pour les couvrir de l'opprobre qu'elles méritent, & qui mettent presque tout le monde de leur parti : oh! que je les haïs, que je les déteste!

Cependant il faut faire semblant de n'en rien voir; car il faut vivre avec tout le monde : il ne s'agit pas de marquer ses dégoûts, & les gens qui se piquent de ne pouvoir souffrir ces sortes

de défauts-là, qui les persécutent dans les personnes qui les ont, je ne les aime pas trop non plus ces gens-là ; ils ne sont point aimables. Et qu'ils n'aillent point dire qu'ils n'en agissent comme cela, que parce qu'ils sont amis de la vérité ; ce discours-là ne vaut rien ; ces grands amis de la vérité ne la disent point, quand ils parlent ainsi. Ce n'est pas le parti de la vérité qu'ils prennent là-dedans, c'est qu'ils sont extrêmement vains eux-mêmes, & que leur vanité ne sçauroit endurer le succès des fausses vertus des autres : cela fatigue leur amour-propre, & non pas leur raison. Entendez-vous, Messieurs les véridiques, ne nous vantez point tant votre caractere ; je n'en voudrois pas, moi. Vous n'êtes que des hypocrites aussi, avec cette haîne vigoureuse dont vous faites profession contre certains défauts, & des hypocrites peut-être plus haïssables que les autres ; car sous ce beau prétexte d'antipathie vertueuse sur ce chapitre, vous ne trouvez personne à votre gré, vous satyrisez tout le monde, aussi-bien l'imposteur qui joue des vertus qu'il n'a pas, que l'honnête-homme qui les a ; vous êtes ennemis déclarés de tous les honneurs d'autrui, vous n'en voudriez que pour vous ; tout ce qui est loué & estimé vous déplaît ; & je ne suis point votre dupe.

laissez les gens en paix; souffrez la vertu; pardonnez aux autres hommes leur vanité : elle est plus supportable que la vôtre, elle vit du moins avec celle de tout le monde; les autres hommes ne sont pas ridicules, & vous par-dessus le marché vous êtes méchants; ils font rire, & vous, vous offensez; ils ne cherchent que notre estime, & vous, vous ne cherchez que nos affronts : est-il de personnage plus ennemi de la société que le vôtre?

Cependant on a la bonté de vous craindre; c'est à qui sera de vos amis, afin de n'être pas mordu. J'ai remarqué même que votre protection, (car votre amitié en est une) gâte ceux à qui vous l'accordez; ils ne s'inquiètent plus d'eux; il leur semble, parce que vous les aimez, que leur fortune est faite; ils ne se gênent plus, ils parlent haut, ils raisonnent sur les autres, ils les jugent; & en effet on les écoute, on les entoure; & pendant que tout le monde n'ouvre la bouche sur votre chapitre qu'avec crainte & respect, eux ils jouïssent superbement de l'avantage de parler de vous d'une maniere aisée & familiere, & on voudroit bien être à leur place; ils racontent vos reparties, vos jugements, vos audaces; ils ajoûtent qu'ils vous querellent tous les jours, qu'ils vous retiennent, mais que vous n'entendez pas raison sur certaines

choſes. C'eſt un étrange homme, diſent-ils : il faut marcher droit avec lui : les caracteres faux ne l'accommodent pas ; du reſte le meilleur garçon du monde, & le plus ſimple : je lui dis ce que je veux moi, quelquefois il ſe fâche, & il me divertit : mais on ne le changera point.

Tout ce que je dis-là au reſte, je l'ai vu arriver comme je le raconte, & je le rends trait pour trait.

SEPTIEME FEUILLE.

Ecoutez, mon Lecteur futur, je vous mépriſerois bien, ſi vous reſſembliez à certaines gens qu'il y a dans le monde. Oh ! que l'eſprit de l'homme eſt ſot, & que les bons Auteurs ſont de grandes dupes, quands ils ſe donnent la peine de faire de bons ouvrages ! encore s'ils n'écrivoient que pour ſe divertir, comme je fais à préſent moi, paſſe. Un Lecteur, quelque oſtrogoth qu'il ſoit, par exemple, ne ſçauroit mordre ſur le plaiſir que j'y prends ; je l'en défie. Qu'il diſe, s'il veut, que mon Livre ne vaut rien, que m'importe ? il n'eſt pas fait pour valoir mieux. Je ne

ſonge pas à le rendre bon ; ce n'eſt pas-là ma penſée : je ſuis bien plus raiſonnable que cela, vraiment ! je ne ſonge qu'à me le rendre amuſant.

Eſt-ce qu'il y a des Lecteurs dans le monde ? je veux dire des gens qui méritent de l'être. Hélas ! ſi peu que rien ; je dis même à Paris, qui eſt une Ville où il y a tant de beaux-eſprits, tant de jeunes-gens qui font de ſi jolis petits vers, de la petite proſe ſi délicate ; où il y a tant de femmes qui ſont ſi aimables, & qui à cauſe de cela ſont ſi ſpirituelles ; tant d'hommes qui ont du jugement parce qu'ils ſont graves & flegmatiques : tant de pédants qui ont l'air de penſer ſi mûrement ; enfin à Paris où il y a tant de gens qui font mine d'avoir du goût, & qui ont appris par cœur je ne ſçais combien de formules d'approbation ou de critique, de petites façons de parler avec leſquelles il ſemble qu'on y entend fineſſe.

Mais laiſſons cela ; je n'en parle qu'à l'occaſion de deux perſonnes que je viens, en paſſant, d'entendre raiſonner ſur un excellent Livre, & qui en raiſonnoient pitoyablement ; & dans le fond il n'y a pas grand inconvénient à tout cela : car qu'eſt-ce que c'eſt que l'eſprit, pour qu'on ſe ſcandaliſe tant des injures qu'on lui fait ? Je jetterois à croix ou à pile de dire que j'en ai beaucoup ou que je n'en

ai point du tout ; je n'y croirois ni gagner ni perdre. Quelques idées de plus qui n'aboutissent à rien qu'à faire souvent du mal, qui ne donnent que du babil & de l'orgueil à celui qui les a, n'est-ce pas-là l'esprit ? Je ne vois presque que le Papetier qui ait intérêt qu'on ne le méprise point : croyez-moi, celui qui n'en a guères est tout aussi avancé que celui qui en a beaucoup, & celui qui n'en a point s'en passe avec un peu de sens-commun ; car il ne faut que de cela dans la vie, il n'y a que de cela non plus, & je crois que les hommes ne vont pas plus loin : des passions & du sens-commun ; voilà leur lot, cela est en eux comme le sang est dans leurs veines ; voilà ce qu'ils reçoivent de la Nature : de l'esprit & des Livres ; voilà ce qu'ils y ajoûtent, & on se passeroit bien de leurs présents. Quand je parle de sens-commun, les feseurs de Livres diront qu'ils ne cherchent que lui quand ils écrivent : mais celui qui est cherché ne vaut rien, il n'y a que celui qui nous vient dans le besoin, qui est bon ; c'est le véritable, & il arrive assez sans qu'on le cherche : il est simple, il ne sçait point se redresser, se mettre sur ses ergots pour faire le Prédicateur à propos de rien, il laisse faire cela à l'esprit qui est le singe ; c'est

ce ſinge-là qui eſt Philoſophe, & qui nous donne ſouvent des viſions au lieu de ſciences.

Je me ſouviens qu'un jour à la campagne nous diſputions deux de mes amis & moi ſur l'âme. Un bon Payſan qui travailloit auprès de nous entendit notre diſpute, & me dit après : Monſieur, vous avez tant parlé de nos âmes, eſt-ce que vous en avez vu quelqu'une ? & il avoit raiſon de me demander cela, & je le demanderois à tous ceux qui en diſputent.

Et à propos de ſcience, il me revient encore dans l'eſprit un fait qu'il faut que je diſe. J'ai eu autrefois une Maitreſſe qui étoit ſçavante; ſa folie étoit de philoſopher ſur les paſſions, pendant que je lui parlois de la mienne. Cela m'impatienta, & je me mis à mon tour à philoſopher dans mon petit particulier contr'elle. J'avois remarqué qu'elle étoit glorieuſe de ſçavoir ſi bien jaſer; je pris donc le parti de la louer beaucoup, & de faire le ſurpris de ſa pénétration; elle m'en croyoit enchanté : ſçavez-vous bien ce qui arriva ? c'eſt que, pendant qu'elle définiſſoit les paſſions, je lui en donnai en tapinois une pour moi que ſa vanité lui fit prendre par reconnoiſſance, & qui m'ennuya à la fin, parce que j'en mépriſai l'origine ;

elle fut fâchée de la retraite que je fis : mais elle ne perdit pas tout; car comme elle amoit à philosopher, je lui laissois de la besogne pour cela en me retirant. Elle ne parloit des passions que par théorie, comme de l'amour, de la jalousie, & de ses foiblesses : il n'y avoit que son esprit qui les connoissoit, & je les lui mis dans le cœur, afin de les approcher de plus près d'elle ; de sorte qu'il ne tint qu'à elle de les connoître encore mieux : mais je crois qu'elle s'occupa plus à les sentir qu'à les examiner. On ne songe guères à ce qu'elles sont quand on les a ; & depuis ce temps-là j'ai conçu qu'on ne les connoît bien, que lorsqu'on ne les a plus.

Si les femmes lisent cet article-ci, elles m'en voudront du mal : mais qu'elles me le pardonnent, c'est la seule fois de ma vie que j'ai été inconstant ; encore ne l'ai-je été que parce que je ne m'étois fait aimer que par espièglerie, & que je ne pouvois pas songer à l'amour de ma Maitresse sans le trouver comique, & sans la trouver elle-même ridicule de l'avoir pris : & je crois que j'avois raison, mon inconstance étoit de bon-sens.

Un homme de ma connoissance fit un jour à-peu-près comme moi : c'étoit un fort honnête-homme ; mais il n'étoit pas riche : il plaidoit ; sa

fortune dépendoit du gain de ſon procès, & tout ce qu'il avoit d'argent paſſoit à la nourriture de ce procès, & au profit des défenſeurs de ſon bon droit; cela rendoit ſa garderobe modeſte, il étoit fort ſimplement vétu.

Dans cet état il prit de l'amour pour une très-jolie Demoiſelle : notez qu'il étoit garçon de bonne mine: mais ſes habits étoient trop bruns; la Demoiſelle ne fit que jetter les yeux ſur ſa figure ſi peu décorée, & voilà qui fut fait, elle ne le regarda plus. Il avoit de l'eſprit, & ſentit fort bien la cauſe de ſa diſgrâce; de crainte pourtant de ſe tromper, il ne ſe rebute point, il revient & ſoupire plus fort: hélas! loin qu'on l'entendît, on ne ſçavoit pas ſeulement qu'il fût-là; ſon miſérable habit étoit une nuée qui le couvroit; mais attendez, il gagna ſon procès, & courut vîte chez le Marchand acheter de quoi ſe défaire de ſa nuée; & deux jours après retourne chez la Demoiſelle, brillant comme un ſoleil. Oh! le ſoleil éblouit, échauffa pour le coup. Ce n'étoit plus le même homme, on n'avoit plus d'yeux que pour lui, on lui répondoit avant qu'il eût parlé; tout ce qu'on lui diſoit étoit un compliment. Que vous êtes bien habillé! que cet habit eſt galant! qu'il eſt de bon goût! & puis : laiſſez-moi, car je vous crains : ne revenez plus :

& puis: quand vous reverra-t-on? Jamais, ma belle Demoiselle, répondit à la fin notre homme; jamais: mais je vous enverrai la belle décoration où je me suis mis, puisque vous en êtes si touchée: quant à moi, ce n'est que par méprise que vous me dites de revenir? car il y a deux mois que vous me voyez, & que vous ne le sçavez pas: ainsi ce n'est pas moi à qui vous en voulez, car je n'ai point changé: j'ai pris d'autres habits, voilà tout; & ce sont eux qui sont aimables, & non pas moi: je vous le dis en conscience. Adieu, Mademoiselle; & cela dit, il sortit, & ne la revit jamais.

Qu'il y a de femmes dans le monde comme cette fille-là! Êtes-vous laid, mal fait? allez chez le Marchand, sa boutique est un magasin de belles tailles & de jolis visages; les pierreries rendent encore un homme bien redoutable; on ne sçauroit croire le bon air qu'elles donnent.

Par ma foi! la Nature a besoin qu'il y ait des femmes dans le monde, & nous aussi: mais si on les regardoit bien fixement d'un certain côté, (je dis en général, car il y a des exceptions par-tout) elles paroîtroient trop risibles pour avoir rien à démêler avec notre cœur, elles cesseroient d'être aimables, & ne seroient plus que nécessaires.

En voilà pourtant assez contr'elles, & je m'é-

tonne moi-même d'en avoir parlé ſur ce ton-là ; car perſonne n'a plus été leur humble ſerviteur que moi; mais tout ce que j'en dis-là ne leur fera jamais de tort : ceux qui diſent du mal d'elles, & qui prêchent leurs défauts, ſont aux Invalides, répondoit un jour un de mes amis à un vieillard qui vouloit lui inſpirer de l'indifférence pour elles; & j'y ſuis auſſi moi aux Invalides, auſſi-bien que ce vieillard-là : car ma pauvreté vaut bien de la vieilleſſe avec elles, ſur-tout avec les femmes du monde. Et je ne dis pas aſſez ; l'état d'un vieillard n'eſt pas ſi déſeſpéré que le mien : encore quand il eſt riche, lui paſſent-elles qu'il eſt jeune ; mais quand on eſt pauvre, il n'y a plus de reſſource, on eſt mort, ou bien autant vaut. Le mal eſt qu'on n'eſt mort qu'à leur compte, & qu'on ne l'eſt pas pour ſoi ; au contraire, jamais on ne ſent tant que l'on vit, que lorſqu'elles vous retranchent du nombre des vivants : c'eſt que le diable ne veut rien perdre. Quand il voit qu'elles ne veulent plus de vous, il vous fait faire les deux mains, comme on dit au jeu ; c'eſt-à-dire, qu'avec tout le goût que vous avez pour elles, il vous donne encore le goût qu'elles ont perdu pour vous : des deux parts il n'en fait qu'une, & à vous la maſſe ; n'êtes-vous pas bien à votre aiſe après cela ?

Une de mes parentes fut mariée à un homme extrêmement âgé; elle étoit jeune & aimable, cela ne lui convenoit point: mais elle étoit née si sage & si raisonnable, qu'on crut que l'inégalité des âges seroit sans conséquence; elle-même n'y sentit pas grand inconvénient quand elle se maria; elle épousa son vieillard sans chagrin, & pleine de confiance en ses forces, d'autant plus qu'il étoit extrêmement riche, & qu'il lui faisoit un bon parti: mais, comme on dit proverbialement, c'étoit compter sans son hôte que de croire qu'elle s'en accommoderoit; & cet hôte c'est le diable, ou nous.

A peine y avoit-il deux mois que la pauvre fille étoit mariée, que je lui vis les yeux plus éveillés, plus languissants & plus inquiets que de coutume; car tout cela y étoit. Rien de plus serein, de plus paisible & de plus tranquille que ces yeux-là auparavant. Comme nous étions elle & moi très-familiers ensemble, je lui demandai à qui elle en avoit: je vous trouve différente de ce que vous étiez, lui dis-je; vous n'êtes pas contente. Taîs-toi, mon cousin, me dit-elle; ne parlons point de cela. J'insistai; contez-moi ce qui en est, lui dis-je: y a-t-il quelque chose qui vous chagrine? Je n'ai, me dit-elle, qu'un mot à te répondre; mon mari est si vieux! Eh! ne sça-

viez-vous pas bien qu'il l'étoit, quand vous l'avez épousé, lui dis-je? Non, reprit-elle, je ne songeois pas à cela, & je ne sçavois pas que j'y songerois. Elle ne m'en dit pas davantage, & je devinai le reste. C'est que nous sommes des esprits de contradiction: pendant qu'on peut choisir ce qu'on veut, on n'a envie de rien; quand on fait son choix, on a envie de tout: fût-il bon, on s'en lasse; comment donc faire? Est-on mal; on veut être bien, cela est naturel: mais est-on bien; on veut être mieux; & quand on a ce mieux, est-on content? oh que non! quel remede à cela? sauve qui peut.

Voyez; voilà deux jeunes gens qui s'aiment, on ne veut pas les marier ensemble, ils sechent sur pied, ils se meurent; mariez-les, vous leur rachetez la vie, ils ne veulent que cela: ils ne se soucient pas d'avoir de quoi vivre, ils vivront assez du plaisir d'être ensemble. Enfin les voilà unis, & par-dessus le marché ils sont riches: que de joie! que de transports! qu'ils vont être heureux! Point du tout; regardez-les deux mois après, Monsieur sort déjà de son côté, & Madame du sien; ils se voient parce qu'ils se rencontrent; qu'est donc devenu leur amour? il s'est perdu quand il a eu ses coudées franches: on ne

le gênoit plus, il n'étoit plus contrarié, on l'a laissé libre; il est mort de sa liberté: à présent que nos jeunes gens sont mariés, s'il venoit une défense de s'aimer & de se voir, qu'il leur fût interdit de se trouver bien ensemble, vous verriez tout-d'un-coup renaître leur tendresse, ou plutôt leur esprit de contradiction, comme je l'ai déjà dit: oui, je crois que, pour faire cesser tous les mauvais ménages, il n'y auroit qu'à défendre les bons.

Il y a des peuples dans l'Europe qui aiment la liberté, juqu'à sacrifier tout pour elle; ils sont devenus furieux, quand on a voulu la leur ôter. Veut-on les assujettir: ce n'est pas par la violence qu'il faut s'y prendre; rendez-les si libres, laissez-les jouir d'une liberté si outrée, qu'ils s'en ennuient, & qu'elle les choque eux-mêmes: ne prenez pas garde à eux, laissez-les faire, ne vous mêlez de rien, oubliez-les: ils viendront vous dire de les mettre aux fers, ils vous reprocheront votre patience; ils vous donneront en un jour plus de pouvoir contr'eux, que la violence ne vous en donneroit en cent ans: ils voudront un Maître, parce qu'ils n'en auront point; & vous pouvez-vous reposer sur eux de l'étendue des droits qu'ils vous donneront alors.

J'ai une fois en ma vie aimé une femme avec passion, parce qu'à l'occasion de quelque chose, elle avoit dit qu'elle ne pouvoit me souffrir, & qu'elle ne me verroit jamais: je m'irritai de ce qu'elle avoit des volontés si mutines; & quand je crus l'avoir un peu adoucie, je lâchai prise: voilà l'homme. De qui dans la vie veut-on se faire aimer? de ceux qui ne se soucient pas de nous. Il y a des gens qui donneroient deux de leurs meilleurs amis, pour avoir l'amitié d'un homme qui les fuit. Dire du mal de quelqu'un, n'est le plus souvent qu'une maniere de se plaindre de son indifférence pour nous. Dans le temps que j'étois dans le monde, on me disoit qu'il y avoit un homme qui marquoit toujours de l'aigreur dans ses discours, quand il parloit de moi: je m'avisai tout-d'un-coup de songer que je le saluois froidement, quand je le rencontrois. Je le tiens, dis-je alors en moi-même: cet homme-là veut que je l'aime; il l'a mis dans sa tête, parce qu'il s'est imaginé que je ne l'aimois pas: & j'avois raison de penser cela; car dès que je l'eus salué d'un air riant, il me marqua tant d'amitié, que je ne sçavois que faire: mais malheureusement j'en pris pour lui aussi, & cela fit qu'il m'aima toujours; mais qu'il ne me fêtoit plus. Puisque je

je rapporte de temps en temps de petits traits de ma vie, ne vaut-il pas mieux que je vous la donne toute entiere? cela ne m'empêchera pas de m'écarter, quand il me plaira: vous voyez bien que j'écris comme si je vous parlois, je n'y en cherche pas plus de façon, & je n'y en mettrai jamais davantage.

Au reste, je ne vous entretiendrai pas ce soir bien long-temps; car je suis prié d'un repas avec mes camarades: vous entendez bien que je veux dire un repas de gueux, & je vous en promets le récit, quand j'en serai revenu; ce sera pour vous une leçon de joie. Ces repas-là ne sont pas les plus mauvais, je vous assure; la politesse n'y gêne personne. Aussi n'a-t-on que faire d'elle, quand on veut se divertir: ce n'est pas le plaisir qui l'a inventée; au contraire, je ne doute pas qu'il ne la chasse quelque jour. Je parle de cette politesse, ou si vous voulez de cette bienséance, de ce bel air que les gens du monde ont dans leurs festins; où il faut s'observer & avoir une façon de boire & de manger qui est de convention. Diantre! cela est sérieux; prenez garde à vous. Si vous haussez trop le coude en buvant, on dira que vous n'êtes qu'un Provincial, qu'un petit Bourgeois qui n'a pas coutume d'être en bonne compagnie.

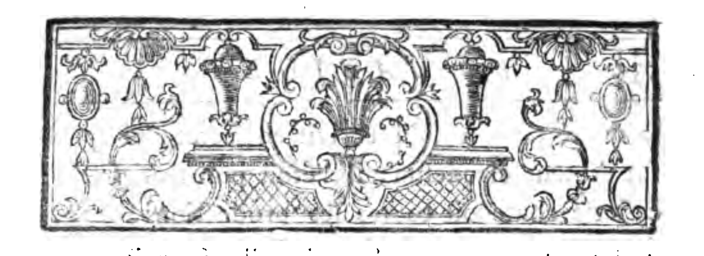
voyez ce que c'eſt ! ô gens du monde, que vous êtes de pauvres gens !

Je diſois un jour à un Gentilhomme qui étoit tout frais débarqué de ſa Province, & que des perſonnes de conſidération avoient prié à ſouper: eh ! Monſieur, où allez-vous vous fourrer ? vous êtes bien hardi de vouloir vous préſenter tout de gô à pareil fête, vous qui ne ſçavez tout ſimplement manger & couper vos morceaux qu'à la maniere de votre pays; croyez-vous qu'il ſuffiſe d'avoir bon appétit ? vraiment ! vous n'y êtes pas : c'eſt même le pere des incongruités que l'appétit dans un homme qui ne ſçait pas le conduire, en ce pays-ci. Comment remercierez-vous ceux qui boiront à votre ſanté ? Je vous vois d'ici, vous pencherez civilement la tête, & vous ferez un joli garçon avec cette contorſion-là. Dites-moi, aurez-vous en mangeant cet air libre & aiſé qu'il convient d'avoir avec ſa fourchette, ſon aſſiette, ſon verre, & ſon couteau ? Sçavez-vous le nom des plats qu'on vous ſervira ? Avez-vous étudié votre Dictionnaire de friandiſe & de gourmandiſe ? Il faut qu'un galant-homme le ſçache, ſous peine de ne paroître qu'un manant. Comment ſerez-vous aſſis ? vous tiendrez-vous bien droit à ta-

ble ? vous ne ferez qu'un échalas. Y serez-vous sans façon ? ah ! le paysan. Le Gentilhomme, épouvanté de ce que je lui disois, prit la chose très-sérieusement, & aima mieux être malade, que d'aller à son repas : il m'avoua même, six mois après, que j'avois raison, & qu'il voyoit bien qu'il m'avoit eu obligation.

Les hommes, avec toutes leurs façons, ressemblent aux enfants : ces derniers s'imaginent être à cheval, quand ils courent avec un bâton entre les jambes ; de mêmes les hommes : ils s'imaginent, à cause de certaines belles manieres qu'ils ont introduites entr'eux, pour flatter leur orgueil, ils s'imaginent en être plus considérables, & quelque chose de grand : les voilà à cheval. Il y a tel homme dans le monde qui est si fort sur son droit, sur son quant-à-soi, qu'il aimeroit mieux essuyer une fourberie, qu'une impolitesse. A combien de sots coupe-t-on la bourse en cajolant leur vanité ! tout le monde est Bourgeois - Gentilhomme, jusqu'aux Gentilshommes mêmes. Les hommes sont plus vains que méchants : mais je dis mal ; ils sont tous méchants, parce qu'ils sont tous vains. Y a-t-il rien de si malin, de si peu charitable que la va-

pité offensée ? Je suis bon, disoit un ancien dont le nom ne me revient pas, je suis généreux ; mon bien, ma vie, tout ce que je possede est à mes amis ; aux indifférents même : me trahit-on ; je l'oublie : me nuit-on, me fait-on du mal ; je le pardonne : mais ne m'humiliez pas.



LE CABINET DU PHILOSOPHE.

PREMIERE FEUILLE.

Voici, ami Lecteur, ce que c'eſt que l'Ouvrage qu'on vous donne.

Un homme d'eſprit, très-connu dans le monde, mourut il y a quelque temps.

Parmi pluſieurs choſes qu'il laiſſa en mourant à un de ſes amis, s'eſt trouvée une caſſette pleine de papiers.

Le défunt, pendant ſa vie, n'avoit jamais rien fait imprimer; & quoiqu'on eſtimât ſes lumieres, qu'on le ſçût capable de bien penſer, qu'on ſouhaitât même qu'il mît ſes penſées au jour, on ne

se doutoit point qu'il écrivît en secret, ni qu'il fût Auteur clandestin; il l'étoit pourtant. Cette cassette contenoit toutes ses productions, & ce sont elles qu'on vous donne. Il n'y en a pas une de longue haleine. Il ne s'agit point ici d'ouvrage suivi: ce sont la plupart des morceaux détachés, des fragments de pensées sur une infinité de sujets, & dans toutes sortes de tournures: réflexions gaies, sérieuses, morales, chrétiennes, beaucoup de ces deux dernieres; quelquefois des Aventures, des Dialogues, des Lettres, des Mémoires, des Jugements sur différents Auteurs, & partout un esprit de Philosophe; mais d'un Philosophe dont les réflexions se sentent des différents âges où il a passé.

Voilà ce que vous allez voir ici dans le style d'un homme qui écrivoit ses pensées comme elles se présentoient, & qui n'y cherchoit point d'autre façon que de les bien voir, afin de les exprimer nettement; mais sans rien altérer de leur simplicité brusque & naïve.

Attendez-vous à ce que je vous dis-là; tâchez même de vous en faire un spectacle qui n'est pas commun.

Jusqu'ici vous ne connoissez presque que des Auteurs qui songent à vous quand ils écrivent,

& qui, à cause de vous, tâchent d'avoir un certain style.

Je ne dis pas que ce soit mal fait; mais vous ne voyez pas-là l'homme comme il est. La coquetterie des attentions qu'il a là-dessus, vous le déguise; & il me semble qu'il peut être curieux de voir un homme à cet égard-là.

En voici un, & ce n'est point un homme neuf. L'éducation, le commerce du monde, & l'habitude de réfléchir, l'ont mis en état de parler & d'être entendu; il s'est façonné à l'école des hommes, & n'a rien pris des leçons de l'amour-propre, c'est-à-dire, de cette envie secrette que les autres Ecrivains ont de briller & de plaire.

Mais, dites-vous, pourquoi distribuer ces ouvrages-là par feuilles, & ne les pas faire imprimer tout-à la fois?

C'est qu'ils sont en trop grande quantité, qu'il y en auroit pour plusieurs gros volumes, & que l'impression, telle que vous la dites, seroit d'une dépense trop forte.

Au-lieu que, de la maniere dont on s'y prend, la vente de chaque feuille, (si cette vente est heureuse, sans quoi tout cesse) facilitera l'impression de chaque feuille; & ainsi de feuilles en

feuilles, on donnera sans se fatiguer tout ce qui est dans la cassettte.

Il est vrai qu'en France un ouvrage distribué par feuilles ne paroît pas à son avantage ; c'est tenter le jugement des Lecteurs, que de le produire sous cette forme-là ; c'est risquer qu'on ne le méprise.

La feuille semble ne promettre qu'une bagatelle, & n'est souvent que le coup d'essai d'un jeune Auteur, ou de quelque aventurier de Belles-Lettres, de quelque petit esprit suffisant, qui se met à rêver dans son cabinet quelques platitudes, & qui en compose une brochure, dont l'impression ne régale que lui seul.

Mais un volume est respectable, & quoiqu'il puisse ne valoir rien dans ce qu'il contient, du moins porte-t-il une figure qui mérite qu'on l'examine, & qui empêche qu'on ne le condamne sans le voir.

Car enfin c'est le prendre sur un ton très-sérieux avec le public que de lui présenter un volume ; c'est lui dire : prenez garde à ce que vous allez lire ; & voilà ce qu'on ne lui dit point, quand on ne lui présente qu'une feuille : il semble même qu'on lui dise le contraire, & qu'on le prie de

ne la lire que par diſtraction, qu'en paſſant & ne ſçachant que faire.

Ce n'eſt pourtant point ce qu'on vous demande ici, ami Lecteur; ce n'eſt point en paſſant que nous vous propoſons de lire ces feuilles; nous ne vous diſons point non plus qu'elles méritent toute votre attention; nous ne les vantons ni peu, ni beaucoup; nous vous les donnons ſeulement; prenez la peine de voir ce qu'elles ſont; ne les jugez point ſous la forme où elles ſe préſentent; n'en attendez d'avance ni plaiſir, ni dégoût; ne les liſez que dans la ſimple curioſité de ſçavoir ce qu'elles valent, & ſuivant ce que vous en penſerez, eſtimez-les, ou les laiſſez-là.

Commençons. Voici ce que contiennent les premiers papiers que nous trouvons à l'ouverture de la caſſette; car nous les tirons au haſard, & ce ſera toujours de même.

¶ Allez dire à une femme que vous trouvez aimable & pour qui vous ſentez de l'amour: *Madame, je vous deſire beaucoup, vous me feriez grand plaiſir de m'accorder vos faveurs.* Vous l'inſulterez: elle vous appellera brutal.

Mais dites-lui tendrement: *je vous aime, Madame: vous avez mille charmes à mes yeux.* Elle

vous écoute, vous la réjouiſſez, vous tenez le diſcours d'un homme galant.

C'eſt pourtant lui dire la même choſe; c'eſt préciſément lui faire le même compliment: il n'y a que le tour de changé; & elle le ſçait bien, qui pis eſt.

Non, me répondrez-vous, elle ne le ſçait pas; elle ne l'entend pas ainſi.

Et moi je vous dis qu'elle ne ſçauroit l'entendre autrement, & que je défie de s'y tromper.

Rien de ce qu'il y a de groſſier dans ce *je vous aime*, ne lui échappe. Vous dirai-je plus? c'eſt ce groſſier même qui fait le mérite de la choſe, qui rend la déclaration ſi piquante & ſi flatteuſe; elle n'eſt de conſéquence qu'à cauſe de cela.

Cette prude n'en baiſſe les yeux, ou n'en paroît effarouchée, que parce qu'elle eſt au fait. Cette dévote ne rougit, ne s'enfuit, ou ne ſe fâche, que parce qu'elle y eſt auſſi.

Celle-ci s'y méprend-elle, qui en redouble de minauderies, pour en avoir plus de charmes? N'eſt ce pas en l'honneur de la choſe qu'elle ſe rend les yeux tantôt ſi doux, tantôt ſi vifs.

Que veut dire celle là, quand elle ôte ſon gant, pour vous montrer une belle main qu'elle a? Si

elle ne vous entend pas, que vient faire-là sa main?

Je le répete encore : toute femme entend qu'on la desire, quand on lui dit, *je vous aime* ; & ne vous sçait bon gré du *je vous aime*, qu'à cause qu'il signifie, *je vous desire.*

Il le signifie poliment, j'en conviens. Le vrai sens de ce discours-là est impur; mais les expressions en sont honnêtes, & la pudeur vous passe le sens en faveur des paroles.

Quand le vice parle, il est d'une grossiereté qui révolte; mais qu'il paroît aimable, quand la galanterie traduit ce qu'il veut dire!

Toutes ces traductions-là n'épargnent que les oreilles d'une femme; car son âme n'en est pas la dupe.

Je brûle d'amour pour vous, par exemple: c'est ce qu'on dit tous les jours, c'est ce qu'on chante, c'est ce qu'on écrit. Comment feroit-on pour exprimer cela, sans le Dictionnaire de la galanterie? Aussi ne puis-je m'empêcher de rire en moi-même, quand je vois une femme se scandaliser de quelques mots hardis qu'on lui dit, parce que ce n'est qu'une traduction qui l'offense. J'avoue pourtant qu'il faut être bien libertin pour ne pas prendre la peine de traduire, quand on n'y perd rien, & que la vertu s'en contente.

¶ De toutes les façons de faire cesser l'amour, la plus sûre, c'est de le satisfaire.

¶ De toutes les indifférences que peut essuyer une femme, la plus humiliante pour elle, c'est l'indifférence d'un homme qui l'aimoit, & dont elle a fait cesser l'amour.

¶ Un jour, à la campagne, on s'étoit long-temps entretenu de contes de Fées dans une nombreuse compagnie. On avoit parlé de toutes les qualités dont elles douoient un enfant qui venoit de naître, quand elles en aimoient la mere.

Une jeune Dame près d'accoucher, & qui étoit un peu bel-esprit, se frappa l'imagination de ce qu'on avoit dit là-dessus; & voici en conséquence le rêve qu'elle fit la nuit suivante. C'est elle-même qui me l'a raconté.

Je rêvai, dit-elle, que j'allois accoucher, & que, par je ne sçais quelle puissance invisible, je me sentis légerement transportée dans l'appartement du monde le plus brillant. Un côté de cet appartement pourtant n'étoit garni que de petits tiroirs, mais si jolis, si bien travaillés, qu'il n'y avoit point d'ornement pareil à cela. Je regardois cette singularité, quand je vis entrer une femme d'un air majestueux, qui s'approcha de moi, & qui me dit en souriant : je suis Fée; j'ai lu dans

le fond de ton cœur hier pendant qu'on t'entretenoit des dons que nous pouvions faire aux enfants dont nous chérissons les meres. Tu souhaitas que les Fées ne fussent pas des contes en l'air, & qu'il y en eût quelqu'une qui voulût douer l'enfant que tu vas mettre au jour : je pénétrai ta pensée, je te sus bon gré d'avoir souhaité que nous existassions. Nous existons en effet, & je viens te récompenser de l'attention avec laquelle tu écoutois ce qu'on te disoit de nous. C'est moi qui t'ai fait transporter ici. Tu fais cas de l'esprit, tu en as toi-même, & j'ai démêlé aussi que tu voudrois que ton fils fût doué de cette qualité. C'est moi qui la donne : je parle de la qualité d'esprit la plus estimable ; car il y a des sortes d'esprit que je ne donne pas, & toutes les sortes en sont dans les tiroirs que tu vois.

Chaque tiroir a sa Fée qui en dispose : je préside au premier, qui, aussi-bien que les autres, contient une poudre que nous faisons respirer à l'enfant qui vient de naître.

La poudre de mon tiroir est celle du bon esprit, de l'esprit sage, & en même temps de l'esprit sublime ; car il n'y a de sublimité que dans les bons esprits. Veux-tu de cette poudre-là pour ton fils ? car c'est un homme que tu vas

mettre au monde. Dès que tu ſeras déterminée, tu accouches, & dans l'inſtant j'emploie ma poudre.

Au reſte, je t'avertis d'une choſe; c'eſt que, tout ſage, tout eſtimable, tout grand & ſublime que ſoit l'eſprit dont j'offre de douer ton fils, ce ne ſera pas l'eſprit ni le plus brillant, ni le plus eſtimé, ni celui qui fera le plus de fracas parmi les hommes : il eſt trop raiſonnable pour cela, & ce n'eſt pas la raiſon qui fait le plus de fortune chez eux ; elle ne les amuſe pas aſſez, elle ſe refuſe à tout ce qui nuit, elle ne fait de mal à perſonne. Eh ! qui eſt-ce qui en feroit mieux qu'elle, ſi elle vouloit? Mais elle eſt paiſible, généreuſe; en un mot, elle n'a ni malice, ni étourderie; & il n'y a que ces deux choſes-là qui divertiſſent les hommes. C'eſt toujours à leurs dépens qu'il faut avoir de l'eſprit, quand on veut rendre ſon eſprit extrêmement célèbre. En revanche, le plus célèbre par-là, n'eſt jamais dans le fond qu'un aſſez petit eſprit, qui ne ſe connoît point en gloire, qui eſt pourtant preſſé d'en avoir, mais qui ne ſçauroit y être délicat, & qui court à la fauſſe; c'eſt-à-dire, à la premiere venue, qu'il ne diſtingue pas de la véritable.

Vois donc à préſent ſi tu t'en tiens aux faveurs que je deſtine à ton fils. Veux-tu qu'il ſoit

un grand esprit, au hazard de briller ou moins, ou plus tard, & toujours plus difficilement que le petit esprit ? Prononce.

A ces mots, me dit cette Dame qui me contoit son rêve, j'hésitai à prendre mon parti : ce fracas, qu'on ne promettoit point à l'esprit de mon fils, me paroissoit pourtant bien considérable & bien séduisant ; enfin je ne me déterminois point.

Qu'en arriva-t il ? que ma Fée, sans doute indignée de me voir hésiter, disparut ; & qu'à sa place je me trouvai entourée de cinq ou six autres Fées, qui tenoient à la main un de ces petits tiroirs dont je vous ai parlé.

Les Fées s'approchent & ne me disent mot : elles me montroient seulement leurs tiroirs, sur chacun desquels étoit un petit écrit, en guise d'étiquette, qui apprenoit ce qu'ils contenoient.

Sur le premier tiroir que je lus étoient ces mots :

Poudre de l'esprit de Bagatelle, autrement dit, de l'esprit frivole.

Esprit de bagatelle ! m'écriai-je, est-ce-là un présent ?

Comment, si c'en est un ! me dit la Fée qui tenoit le tiroir, si c'en est un ! Le don d'homme à bonne fortune, le mérite de bon convive, le

don des petits vers, des chanſonnettes & une infinité d'autres menus avantages de cette force-là y tiennent, & rien ne met un homme dans une ſi aimable poſture, que l'Eſprit que je te préſente.

Je ne répondis rien, & jettai mes yeux ſur un autre tiroir, dont je remarquai qu'on avoit effacé la moitié de l'étiquette. Voici tout ce qu'on y liſoit, & qui n'apprenoit rien.

Poudre alchymique de l'Eſprit.....

On ne pouvoit lire le reſte.

D'où vient, Madame, qu'on a rayé la définition de cet eſprit-ci, dis-je à la Fée ?

Que cela ne t'arrête pas, me répondit-elle ; je vais te dire la vérité.

C'eſt la Raiſon qui a fait les étiquettes de toutes les ſortes d'eſprit qui ſont renfermées dans nos tiroirs, & la définition qu'elle avoit donnée à cet eſprit-ci m'a paru de ſi méchante humeur, que j'ai trouvé à propos de l'effacer. Si je l'avois laiſſée, il n'y auroit point eu de mere qui eût voulu de ma poudre pour ſon fils ; & c'eût pourtant été grand dommage aſſurément : car, malgré tout ce que la Raiſon en penſe, c'eſt par le moyen de cette poudre qu'on acquiert l'eſprit de la réputation la plus rapide & la plus bruyante.

Eh ! pourquoi donc, dis-je alors, la Raiſon en

fait-elle

fait-elle si peu de cas, & l'a-t-elle tant maltraité dans l'étiquette ?

C'est, me répondit-elle, que la raison est trop difficile, & qu'elle n'estime que ce qui lui plaît: mais encore une fois, que cela ne te rebute pas; prends ma poudre, si tu veux assurer de la gloire à ton fils pendant sa vie.

Qu'appellez-vous, pendant sa vie, répartis-je ? Est-ce que cette gloire ne lui survivra pas ? Oh! me dit-elle, tu m'impatientes; cherche ailleurs des gloires qui survivent; tu n'en sçais pas le défaut de ces gloires-là. Apprends qu'on n'en jouit souvent qu'à la fin de ses jours, comme qui diroit à l'article de la mort. C'est un trésor d'avare, il n'y a que les héritiers qui en profitent: si tu veux l'immortalité pour ton fils, je n'ai pas ce qu'il te faut.

L'Esprit que vous distribuez, lui dis-je alors, est sans doute celui dont m'a parlé la premiere Fée que j'ai vue. Je m'en accommoderois volontiers, Madame; mais ces licences qu'il prend, qui divertissent les uns & qui chagrinent les autres; ce goût qu'il a pour une célébrité facile à obtenir, je n'en vousdrois point; aussi-bien n'y a-t-il pas grand mérite à briller de cette façon-là. Mais si vous pouvez lui ôter les mauvaises qua-

DEUXIEME FEUILLE.

JE me ſuis toujours défié en amour des paſſions qui commencent par être extrêmes; c'eſt mauvais ſigne pour leur durée. Les gens faits pour être conſtants, deſtinés à cela par leur caractere, ſont difficiles à émouvoir.

Vient-il un objet qu'ils aimeront: ils le diſtinguent long-temps avant que de l'aimer : il ne fait d'abord ſur eux qu'une impreſſion imperceptible ; ils ſe plaiſent froidement à le voir, ne le ſentent preſque pas abſent, & peut-être point du tout, quand il l'eſt; ils ſe paſſeroient de le retrouver, le retrouvent pourtant avec plaiſir, mais avec un plaiſir tranquille; s'en ſépareront encore ſans aucune peine, mais plus contents de lui : enſuite ils pourront le chercher ; mais ſans ſçavoir qu'ils le cherchent : le deſir qu'ils ont de le revoir eſt ſi caché, ſi loin d'eux, ſi reculé de leur propre connoiſſance, qu'il les mene ſans ſe montrer à eux, ſans qu'ils s'en doutent.

A la fin pourtant ce deſir ſe montre ; il parle en eux, ils le ſentent, & n'en vont encore guères plus

vîte : mais ils vont, & sçavent qu'ils vont ; & c'est beaucoup. La lenteur ne fait rien à l'affaire : le tout dans ces gens-là, c'est d'aller, de chercher l'objet & de se dire : je le cherche.

Après cela cependant ne le croyez pas encore entièrement pris.

Cette paresse, ou cette lenteur de sentiment qu'ils ont, pourra fort bien faire qu'ils en restent là, si quelque difficulté les arrête en chemin, s'il faut de la peine pour retrouver ce qu'ils cherchent, si le hasard ne les sert pas ; car ils n'aideront à rien.

Ils seront pourtant fâchés en ce cas-là : ils voudroient bien ne pas perdre leurs pas ; mais ils s'accommodent de les avoir perdus, & se tiennent en repos aussi froidement qu'ils se sont mis en haleine.

N'y a-t-il point de difficulté à vaincre : ils vont, comme je l'ai dit : ils cherchent avec ce paisible desir d'avoir, qu'ils satisfont tout doucement & à leur aise ; qui, petit-à-petit, prend des forces ; qui demande ensuite à être satisfait par préférence à d'autres envies ; qui obtient cette préférence ; ensuite qui la veut sur tout, & qui l'emporte : mais sans déranger le sang-froid de ces âmes-là, l'amour s'y introduit sans bruit, s'y établit, & s'en rend le maître de même.

Voilà comment cela se passe dans les gens dont je parle.

Jamais vous ne les voyez hors d'eux-mêmes : il n'y a point de transports chez eux, point de ces mouvements violents, de ces fougues impétueuses d'amour qui prennent à d'autres personnes, & qui, à vrai dire, ne sont que des débauches de tendresse, dont le cœur, pour l'ordinaire, ne sort que vuide & épuisé de sentiment, parce qu'il dissipe en un jour ce qui devroit lui durer des mois entiers.

Rien de tout cela dans ceux-ci : ce sont des cœurs bons ; ménagers, pour ainsi dire ; qui ne dépensent leur amour qu'avec économie, qui en amassent de jour en jour, & qui en ont beaucoup au-delà de ce qu'ils en montrent.

Aussi, ni l'habitude, ni le temps ne les ruinent pas aisément ces cœurs-là, & il faudra que vous ayez grand tort avec eux, s'ils vous quittent.

Les cœurs ardents & sensibles, au contraire, ne cessent bientôt d'aimer que parce qu'ils se hâtent trop & d'aimer & de sentir qu'ils aiment. Ils ne se donnent pas le temps de faire un fond ; ils dissipent presque tout leur amour à mesure qu'il vient ; & comme il ne leur en vient pas toujours, non plus qu'à personne, il s'ensuit que bientôt ils ne s'en trouvent plus.

Prévenez-vous un homme inconſtant; votre amour ceſſe-t-il avant le ſien: il éclate, il crie, il s'agite, il ſe déſeſpere; & le voilà guéri, le voilà ſans rancune: ſon cœur, & peut-être même ſa vanité vous pardonne.

En fait d'amour, ce ſont des âmes d'enfants que les âmes inconſtantes. Auſſi n'y a-t-il rien de plus amuſant, de plus aimable, de plus agréablement vif & étourdi que leur tendreſſe.

Quittez-vous un homme conſtant; ceſſez-vous de l'aimer: vous le bleſſez mortellement; mais il ſera affligé, à-peu-près, comme il eſt amoureux; c'eſt-à-dire, ſans bruit, ſans faire d'éclats. Sa douleur ne ſort preſque point; il pourroit mourir de ſang-froid. Il n'y a que le temps qui le ſecoure.

Auſſi ſont-ce des âmes trop ſérieuſes à cet égard-là, que les âmes conſtantes: elles n'entendent pas aſſez raillerie là-deſſus. J'aimerois mieux l'enfance des autres; elle ſied encore mieux à l'Amour.

A peindre l'Amour, comme les cœurs conſtants le traitent, on en feroit un homme.

A le peindre ſuivant l'idée qu'en donnent les cœurs volages, on en feroit un enfant; & voilà juſtement comme on l'a compris de tout temps.

Et il faut convenir qu'il eſt mieux rendu, & plus joli en enfant, qu'il ne le feroit en homme.

C'eſt une qualité dans un Amant bien traité, que d'être d'un caractere exactement conſtant ; mais ce n'eſt pas une grâce, c'eſt même le contraire : on diroit d'un mari qui fait bon ménage.

Tout ce qui ſent la règle, tout ce qui n'eſt que conduite meſurée, enfin tout ce qui n'eſt qu'eſtimable, eſt trop froid aux yeux de l'Amour. Il veut plus de grâces que de vertus.

Auſſi les Amants conſtants ne ſont-ils pas les plus aimés. La conſtance leur donne quelque choſe de grave & d'arrangé, qui glace l'Amour, qui n'eſt plus dans ſon eſprit, & qui ne s'ajuſte point à ſon humeur folâtre.

On commence pourtant par louer beaucoup de pareils amants ; mais on finit par perdre le goût qu'on a pour eux.

En amour, querelle vaut encore mieux qu'éloge.

Tenez toujours les gens inquiets, & jamais tranquilles. Paroiſſez plutôt coupable que trop innocent. Du moins ſoyez conſtant avec art ; je veux dire, qu'il ne ſoit jamais bien décidé ſi vous le ſerez, ni même ſi vous l'êtes.

On ſe plaindra quelquefois de vous avec cette méthode-là ; & tant mieux : raſſurez les gens alors ; mais répondez à leurs reproches par plus d'amour

que de bonnes raisons : soyez plus tendre que bien justifié.

Voilà en quoi consiste toute l'industrie des Amants de part & d'autre. Est-elle pratiquable? peut-être que non : la raison la recommande bien; mais le cœur n'en sçauroit faire usage.

Si l'amour se menoit bien, on n'auroit qu'un Amant, ou qu'une Maitresse en dix ans; & il est de l'intérêt de la Nature qu'on en ait vingt, & davantage.

Et voilà sans doute pourquoi la Nature n'a eu garde de rendre les Amants susceptibles de prudence; ils s'aimeroient trop long-temps, & cela ne feroit pas son compte.

Pour sçavoir de quelle maniere il faudroit gouverner l'amour, voyez combien un Amant est aimé, quand il est ingrat; ou combien lui est chere une ingrate dont il se plaint.

Je ne voudrois pourtant paroître absolument ni ingrat, ni ingrate; & je consentirois à n'être point aimé, plutôt qu'à ne devoir la tendresse d'un cœur qu'à la douleur où je le plongerois : & ma maxime est que, pour entretenir l'amour qu'on a pour nous, il est bon quelquefois d'allarmer la certitude qu'on a du nôtre.

Pourquoi les gens qui paient pour être aimés,

(& il y a en tant de ces gens-là) aiment-ils plus long-temps que ceux qu'on aime *gratis* ?

C'eſt qu'ils ne ſont jamais bien ſûrs qu'on les aime ; c'eſt qu'ils ſe méfient toujours un peu d'un cœur qu'ils achetent ; ils ne ſçavent pas s'il s'eſt livré : ils ſe flattent pourtant qu'ils l'ont ; mais ils ſe doutent en même temps qu'ils pourroient bien ſe tromper ; & ce doute, qui ne les quitte pas, fait durer le goût qu'ils ont pour la perſonne qu'ils aiment ; ils ſouhaitent toujours d'être aimés, & on ne ſçauroit ſouhaiter cela, qu'on n'aime toujours à bon compte ſoi-même.

Au-lieu que la certitude d'être aimé nous diſtrait du deſir de l'être ; on dit : je ſuis aimé, & tout eſt fait ; on en reſte-là.

Comment peut-on ſe flatter d'être aimé d'une femme dont on achete les faveurs ? Dès que ſon avarice vous a vendu ce que ſon cœur pouvoit vous donner, de quoi ce cœur ſe mêleroit-il encore ? il n'a plus de préſents à vous faire.

¶ Il y a un certain degré d'eſprit & de lumiere au-delà duquel vous n'êtes plus ſenti. Celui qui le paſſe ſçait qu'il le paſſe : mais il le ſçait preſque tout ſeul ; ou du moins ſi peu de gens le ſçavent avec lui, que ce n'eſt pas la peine de le paſſer.

Bien plus; c'eſt que c'eſt même un déſavantage qu'une ſi grande fineſſe de vue : car ce que vous en avez de plus que les autres ſe répand toujours ſur tout ce que vous faites, embarraſſe leur intelligence; vous ajoutez à ce que vous dites de ſenſible des choſes qui ne le ſont pas aſſez; de ſorte que ce qu'on entend bien dans vos penſées dégoûte de ce qu'on y entend mal: on vous croit obſcur, & non pas fin; on vous accuſe de vouloir briller, quand vous n'avez point d'autre tort que celui d'exprimer tout ce qui vous vient.

Peignez la Nature à un certain point; mais abſtenez-vous de la ſaiſir dans ce qu'elle a de trop caché, ſinon vous paroîtrez aller plus loin qu'elle, ou la manquer.

En fait d'eſprit, dans le monde, on confond deux ſortes d'hommes: l'homme qui tâche d'être fin, & l'homme qui l'eſt naturellement.

Le langage de ces deux hommes-là, a je ne ſçais quel air de reſſemblance, qui fait qu'on ne les diſtingue point. Il faut avoir de bons yeux pour diſtinguer la fineſſe du rafinement.

Je n'ai gueres vu de gens qui ne prennent l'un pour l'autre; & malheureuſement ceux qui en ſçavent aſſez pour ne s'y pas tromper, ſe joignent aſſez volontiers à ceux qui s'y trompent;

ils appuient leur méprise. Ce défaut de sincérité en eux est une marque que, tout bons esprits qu'ils sont, il leur manque encore quelque chose. Quand on est éclairé soi-même à un certain point, on ne sçauroit être injuste sur l'esprit des autres; on est leur juge, & jamais leur partie.

¶ Rarement la Beauté & le Je ne sçais quoi se trouvent ensemble.

J'entends par le *Je ne sçais quoi*, ce charme répandu sur un visage & sur une figure, & qui rend une personne aimable, sans qu'on puisse dire quoi il tient.

J'ai lu quelque part sur ce sujet-là une fiction assez singuliere : elle est d'un homme qui supposoit avoit trouvé la demeure de la *Beauté* & du *Je ne sçais quoi*.

Et voici à-peu-près ce qu'il disoit. Cela est court; car je ne rapporterai que le précis de la fiction.

Un jour, dit-il, me promenant à la campagne, je rêvois à une des plus belles femmes du monde, que je voyois depuis huit jours à la campagne où j'étois; que j'avois regardée avec admiration la premiere fois que je l'avois vue; dont j'avois été moins touché à la seconde; & qu'enfin j'étois parvenu à voir avec indifférence, toute belle

que je la trouvois toujours, toute belle qu'elle étoit en effet ; & je me demandois pourquoi cette beauté digne d'admiration m'étoit devenue si insipide, pourquoi même la Beauté en général n'inspiroit pas des sentiments d'une plus longue durée.

Je cherchois donc les raisons de ce que je vous dis-là, quand je m'apperçus que j'étois entre deux Jardins, dont l'un me paroissoit superbe, & l'autre riant.

Les portes de ces deux Jardins étoient l'une vis-à-vis de l'autre.

Sur celle du Jardin superbe on lisoit ces mots en lettres d'or :

LA DEMEURE DE LA BEAUTÉ.

Sur celle du Jardin riant étoit écrit en caracteres de toutes sortes de couleurs fondues ensemble, & qui en fesoient une qu'on ne pouvoir définir :

LA DEMEURE DU JE NE SÇAIS QUOI.

La demeure de la Beauté! dis-je d'abord en moi-même! oh! je la verrai; car qui dit Beauté,

sembloit nous dire : joignez le respect à l'admiration. C'étoit-là tout son langage.

Dans le premier quart-d'heure, le plaisir de la contempler nous fit oublier son silence ; à la fin cependant j'y pris garde, & les autres aussi.

Quoi ! dîmes-nous tous, rien que des souris, des airs de tête, & pas un mot : cela ne suffit point. N'y aura-t-il que nos yeux de contents ? ne vit-on que du plaisir de voir ?

Là-dessus, un de nous s'avança pour lui présenter un fruit qu'il avoit cueilli dans le Jardin : elle le reçut toujours en souriant, & avec la plus belle main du monde ; mais sans ouvrir la bouche : elle ne remercia que du geste : il fallut nous en tenir à la regarder.

Apparemment que chacun de nous s'en lassa ; car petit-à-petit notre compagnie diminuoit : je voyois mes camarades s'éclipser ; & bientôt de tous les admirateurs avec qui je m'étois trouvé, il ne resta plus que moi qui me retirai à mon tour.

En traversant une allée, pour m'en retourner, je rencontrai encore une femme qui paroissoit extrêmement fiere, & à qui, en passant, je fis une profonde révérence.

Où vas-tu ? me dit elle d'un air dédaigneux & mécontent.

mécontent. Je viens d'admirer la Beauté, lui dis-je, & je me retire. Eh! pourquoi te retirer? me répondit-elle. La Beauté n'a-t-elle pas dû te fixer auprès d'elle? que te reste-t-il à voir après l'avoir vue?

Rien sans doute, lui dis-je : mais je l'ai assez vue; je sçais ses traits par cœur; ils sont toujours les mêmes: c'est toujours un beau visage qui se répete, qui ne dit rien à l'esprit, qui ne parle qu'aux yeux, & qui leur dit toujours la même chose; ainsi il ne m'apprendroit rien de nouveau. Si la Beauté entretenoit un peu ceux qui l'admirent, si son âme jouoit un peu sur son visage, cela le rendroit moins uniforme & plus touchant: il plairoit au cœur autant qu'aux yeux; mais on ne fait que le voir beau, & on ne sent pas qu'il l'est: il faudroit que la Beauté prît la peine de parler elle-même, & de montrer l'esprit qu'elle a; car je ne pense pas qu'elle en manque.

Eh! qu'importe qu'elle en ait, ou qu'elle n'en ait point? me dit alors cette femme; en a-t-elle besoin, faite comme elle est? Va, tu n'y entends rien; s'il étoit question d'un visage ordinaire, je serois de ton avis; il seroit avantageux que l'esprit l'animât, cela lui feroit grand bien, & suppléeroit aux grâces qu'il n'auroit pas : mais sou-

haiter que l'eſprit aille jouer ſur un beau viſage, c'eſt ſouhaiter l'altération de ſes charmes. L'eſprit peut ajouter quelque choſe à des traits informes, mais il nuiroit à des traits parfaits; il ne ſeroit bon qu'à les déranger : un beau viſage eſt auſſi achevé qu'il le peut être; il ne ſçauroit mieux faire que de demeurer tel qu'il eſt : ce que les mouvements de l'eſprit y mettroient, en troubleroit l'économie, puiſqu'il eſt préciſément au point qu'il faut, & qu'il ne peut en ſortir qu'à ſon dommage. Ainſi, tu critiques ſans jugement; c'eſt moi qui te le dis, qui ſuis l'immobile fierté des belles perſonnes, & la compagne de la Beauté; qui ne m'écarte point d'elle, & qui ai grand ſoin de tenir ſon eſprit froid & tranquille, afin qu'il laiſſe ſon viſage en repos, & qu'il n'en diminue pas la noble décence. Il eſt vrai qu'heureuſement je n'ai pas grande peine à temperer l'eſprit de la Beauté; il eſt de lui-même aſſez paiſible pour l'ordinaire, ou du moins il n'ignore pas combien il eſt de conſéquence qu'il reſte grave, & qu'il ne faſſe aucun déſordre ſur ce beau viſage : il en reſpecte trop les intérêts pour ſonger aux ſiens.

Ce fut-là le diſcours que me tint cette femme, & qui me parut ſi ſingulier, que je n'y répondis que par une révérence, après laquelle je la quittai,

pour gagner promptement la demeure du *Je ne sçais quoi*, où je retrouvai tous ceux qui m'avoient laissé chez la Beauté.

Il n'y avoit rien de surprenant dans ce lieu-ci; & qui plus est, rien d'arrangé : tout y étoit comme jetté au hazard : le désordre même y régnoit, mais un désordre du meilleur goût du monde, qui fesoit un effet charmant, & dont on n'auroit pu démêler, ni montrer la cause.

Enfin, nous ne desirions rien là, & il falloit pourtant bien que rien n'y fût fini, ou que tout ce qu'on avoit voulu y mettre n'y fût pas, puisqu'à tout moment nous y voyions ajouter quelque chose de nouveau.

Et malgré la Fable qui ne conte que trois Grâces, il y en avoit-là une infinité, qui, en parcourant ces lieux, y travailloient, y retouchoient par-tout : je dis en parcourant; car elles ne fesoient qu'aller & venir, que passer, que succéder rapidement les unes aux autres, sans nous donner le temps de les bien connoître; elles étoient-là : mais à peine les voyoit-on, qu'elles n'y étoient plus, & qu'on en voyoit d'autres à leur place, qui passoient à leur tour, pour faire place à d'autres. En un mot, elles étoient par-tout, sans se tenir nulle part; ce

finir : on me perd de vue en me voyant, on me ſent, & on ne me démêle pas; enfin vous me voyez, & vous me cherchez, & vous ne me trouverez jamais autrement; auſſi ne ſerez-vous jamais las de me voir.

TROISIEME FEUILLE.

J'AI près de ſoixante ans, & il y en a trente-cinq que je n'ai pas paſſé un jour ſans écrire quelques réflexions qui me ſont venues ſur le champ.

Je ne ſçais pas ce qu'elles deviendront, car je ne les donnerai jamais; je ne les eſtime pas aſſez pour cela: mais je ne les mépriſe point non plus; & ſi par hazard on les trouve, je ſuis d'avance d'accord avec ceux qui n'en feront point de cas, & je ſuis auſſi de l'avis de ceux qui les croiront bonnes.

Je ne me ſouviens point qu'en les écrivant j'aie jamais ſongé qu'elles ſeroient lues, ſinon à préſent qu'apparemment j'y ſonge, puiſque je m'aviſe d'avertir que je n'y ai pas ſongé.

Cependant pourquoi les ai-je écrites ? Eſt-ce

pour moi seul? Mais écrit-on pour soi? J'ai de la peine à le croire.

Quel est l'homme qui écriroit ses pensées, s'il ne vivoit pas avec d'autres hommes?

Vous verrez que sans m'en être douté, ce sont aussi les autres hommes qui sont cause que j'ai écrit les miennes : je n'ai pas eu dessein de les montrer moi-même, mais je n'ai pas oublié qu'on pouvoit les voir.

A propos de pensées, il m'en vient une.

¶ Je ne crois pas que ceux qui font des Livres les feroient bien meilleurs, s'ils ne vouloient pas les faire si bons; mais d'un autre côté, le moyen de ne pas vouloir les faire bons? Ainsi, nous ne les aurons jamais meilleurs.

Quand un Auteur songe aux Lecteurs qu'il aura, assurément il s'efforce de penser de son mieux pour les satisfaire ; & s'il a naturellement beaucoup d'esprit, il me semble que par-là il va écrire les plus belles choses du monde.

Elles seront belles en effet; mais de quelle beauté? c'est de quoi il s'agit. D'une beauté qui n'est qu'un objet de curiosité pour l'âme, & jamais un profit pour elle : elle ne se méprend point à ces choses-là; elle les regarde, elle les admire même : elle dit, cela est beau, mais beau

à voir, & voilà tout; elle ne s'y livre point, elle s'y amuse: ce sont d'adroites singeries, d'industrieuses façons de l'Art, qu'elle loue comme intelligente; c'est tout ce qu'elle en peut faire, & elle ne s'y attache point comme insensible.

¶ Je trouve que la plupart des Prédicateurs ne sont que des feseurs de pensées, que des Auteurs.

Lorsqu'ils composent leurs Sermons, c'est la vanité qui leur tient la plume, & la vanité a bien de l'esprit. Mais tout son esprit n'est que du babil.

Quand elle rencontre une idée pathétique, elle ne la quitte point qu'elle ne l'ait vuidée de sentiment, pour la remplir de spiritualité; & de spiritualité, peu de gens en ont : voilà pourquoi les Prédicateurs ne parlent la plupart du temps qu'à des sourds.

Pour du sentiment, tout le monde en a; aussi a-t-il la clef de tous les esprits; il n'y a que lui qui les pénètre & qui les éclaire; il ne trouve point de contradictions; toutes les âmes s'entendent avec lui; on ne lui fait point de chicane; il soumet.

¶ En fait de Religion, ne cherchez point à convaincre les hommes; ne raisonnez que pour leur cœur ; quand il est pris, tout est fait. Sa

persuasion jette dans l'esprit des lumieres intérieures, auxquelles il ne résiste point.

Il y a des vérités qui ne sont point faites pour être directement présentées à l'esprit. Elles le révoltent, quand elles vont à lui en droite ligne; elles blessent sa petite logique; il n'y comprend rien; elles sont des absurdités pour lui.

Mais faites-les, pour ainsi dire, passer par le cœur, rendez-les intéressantes à ce cœur; faites qu'il les aime. Parce qu'il faut qu'il les digere, qu'il les dispose, il faut que le goût qu'il prend pour elles les développe. Imaginez-vous un fruit qui se mûrit, ou bien une fleur qui s'épanouit à l'ardeur du soleil; c'est-là l'image de ce que ces vérités deviennent dans le cœur qui s'en échauffe, & qui peut-être alors communique à l'esprit même une chaleur qui l'ouvre, qui l'étend, qui le déploie, & lui ôte une certaine roideur qui lui bornoit sa capacité, & empêchoit que ces vérités ne le pénétrassent.

On ne sçauroit expliquer autrement la docilité subite de certaines gens, & la prompte conviction qui les entraîne.

Il faut bien qu'il passe alors entre l'esprit & le cœur un mouvement dont il n'y a que Dieu qui sçache le mystere. Est-ce que la persuasion de

l'un seroit la source des lumieres de l'autre ?

En fait de Religion, tout est donc ténèbres pour l'homme, en tant que curieux; tout est fermé pour lui, parce que l'orgueilleuse envie de tout sçavoir fut son premier péché : mais le mal n'est pas sans remede ; l'esprit peut encore se reconcilier avec Dieu par le moyen du cœur. C'est en aimant que notre âme rentre dans le droit qu'elle a de connoître. L'Amour est humble, & c'est cette humilité qui expie l'orgueil du premier homme.

Ceux qui connoissent Dieu, parce qu'ils l'aiment, qui sont pénétrés de ce qu'ils en voient, ne peuvent, dit-on, nous rapporter ce qu'ils en connoissent : il n'y a point de langue qui exprime ces connoissances-là ; elles sont la récompense de l'Amour, & n'éclairent que celui qui aime ; & quand même il pourroit les rapporter, le monde n'y comprendroit rien; elles sont à une hauteur à laquelle l'esprit humain ne sçauroit atteindre que sur les aîles de l'Amour. Cet esprit humain est à terre, & il faut vôler pour aller-là.

Ceux qui aiment Dieu communiquent pourtant ce qu'ils en sçavent à ceux qui leur ressemblent; ce sont des oiseaux qui se rencontrent dans les airs.

Quelles étranges choses que tout cela pour le profaner !

¶ A bien examiner l'eſprit de l'homme, à voir les efforts impuiſſants de ſa curioſité, n'eſt-ce pas un Être enchaîné, qui voudroit rompre ſes fers, & dont l'impuiſſance eſt plus un effet d'accident que de nature.

Dans le monde, nous n'avons garde de juger du fond d'une affaire que nous ſçavons mal, dont nous ne ſommes inſtruits qu'en partie; nous trouvons qu'il ſeroit contre le bon-ſens d'en décider, quand même elle ne nous regarderoit pas; nous attendons, pour en juger, que nous en ſçachions davantage: & voilà ce qu'on appelle ſe conduire avec raiſon.

Or, notre âme & ſon avenir ſont pour nous une furieuſe affaire: ceux qui prennent le parti, non-ſeulement de ne pas s'en embarraſſer, mais de décider qu'il n'y a qu'à la laiſſer-là, qu'on ne doit pas s'en inquiéter, qu'elle n'aura que telles & telles ſuites; qui vous diſent qu'ils en ſont ſûrs, & qui agiſſent conſéquemment à ce qu'ils diſent; ces gens-là ſçavent donc le fond de cette grande affaire.

Ne ſeroit-ce pas qu'on croit toujours être aſſez bien inſtruit de ce qu'on ne ſe ſoucie guères de ſçavoir.

Car pour être au fait de ce cette affaire, ou du

moins pour en connoître l'importance, que de choses faut-il sçavoir que nous ne sçavons pas; dont la premiere est Nous, qui sommes une énigme à nous-mêmes?

Et d'un autre côté, combien aussi sçavons-nous de choses là-dessus, qui nous font soupçonner l'importance de celles que nous ne sçavons pas?

Quand un Ministre d'un puissant Empire fait quelque grand mouvement, & que nous le voyons prendre de certaines mesures, sur les motifs desquelles il garde le secret; qu'est-ce que cela signifie, disons-nous? A quoi cela aboutira-t-il? Quel est son projet? Car nous concluons sur le champ qu'il en a un qui est particulier, & qui aura des suites.

Or, regardez l'homme; &, fait comme il est, voyez s'il n'y a pas lieu de demander? Qu'est-ce que Dieu en veut faire? Y eut-il jamais d'ouvrage qui annonçât tant de dessein, qui donnât matiere à de si grandes conjectures que son âme?

Voilà comment nous raisonnerions, si nous pouvions nous séparer de nous-mêmes, & nous considerer dans l'homme. Mais nous nous familiarisons tellement avec ce que nous sommes; il nous est si naturel d'être Nous, & d'aller avec notre étonnante façon d'être, que nous ne prenons point

garde à ce qu'elle eſt, ni à ce qu'elle peut ſignifier.

On a beau nous crier : regardez-vous. L'habitude de nous voir eſt formée ; nous ſommes nous-mêmes le prodige dont il eſt queſtion, nous vivons avec lui. Le moyen que nous le remarquions ? Nous ſommes plus preſſés d'aller, de jouir de nous, que de nous voir.

Y a-t-il rien de plus ſingulier que nous ? D'une part, un corps qui occupe ſi peu de place, qu'on a tant de peine à tranſporter !

Et de l'autre, un eſprit qui va ſi loin, qui ſe tranſporte où il veut, qu'aucun éloignement d'un lieu à un autre n'arrête, qui franchit tous les eſpaces en un inſtant, qui meſure les Cieux, qui ſe rend préſent l'avenir & le paſſé. Joignez à cela cette maſſe d'idées dont il eſt capable, où entrent celle d'un Dieu, celle de l'Infini, de l'Immortalité, de l'Éternité & de mille autres choſes de ce genre, qui ſeroient ſi ſuperflues, ſi mal aſſorties à la condition d'une créature deſtinée à ne faire que paſſer.

¶ Si les femmes y penſoient bien, elles rougiroient des égards & du reſpect que nous avons pour elles ; mais leur amour-propre en jouit, ſans en approfondir les cauſes.

¶ Une femme en colere dit des injures à un homme du monde, & il ne lui en répond point, parce

qu'elle a droit de pouvoir les lui dire impunément ; mais il a droit, lui, de les mépriser ; & cela est bien humiliant pour elle.

Nous interrompons ici les pensées de l'Auteur, pour mettre le Lecteur au fait des Scènes, ou des Dialogues que nous allons lui donner, & qui sont une suite des papiers que nous trouvons dans la cassette. Ce morceau porte pour titre :

LE CHEMIN DE LA FORTUNE.

(Il faut qu'on se représente une belle campagne, & dans l'enfoncement un beau Palais, auquel on ne peut aborder qu'en sautant un large fossé. On voit sur les bords du fossé de petits Mausolées.)

LUCIDOR, *arrivant d'un côté en mauvais habit* ; LA VERDURE, *arrivant aussi.*

LUCIDOR, *à part, voyant la Verdure.*

ME voici, je pense, sur les terres de la Déesse Fortune : ne seroit-ce pas un homme de ces cantons-ci ?

LA VERDURE, *à part.*

Si ce Gentilhomme-ci ne cherche pas la Fortune, il a plus de tort qu'un autre; car il me paroît en avoir affaire. Sçachons ce qu'il veut. (*Il salue Lucidor.*) Monsieur, je suis votre serviteur; vous êtes étranger, sans doute?

LUCIDOR.

Oui, très-étranger, sur-tout en ce pays-ci; comme vous le voyez à ma parure.

LA VERDURE, *riant.*

C'est ce qui me sembloit.

LUCIDOR.

Et vous, n'êtes-vous pas d'ici?

LA VERDURE.

Non, j'y arrive.

LUCIDOR.

A votre habit, je vous aurois pris pour un naturel du pays.

LA VERDURE.

Pas encore: je tâcherai de m'y faire naturaliser; & vous aussi, sans doute?

LUCIDOR.

Oui; si je puis. Mais n'est ce pas-là le Palais de la Fortune?

LA VERDURE.

Sans doute; & si ce n'est pas le sien, ce seroit du moins celui de quelqu'un de ses parents, ou de ses meilleurs amis: car voilà qui est superbe.

LUCIDOR.

Mais nous ne remarquons pas une chose; c'est que nous sommes entourés de petits Mausolées, & qui ont chacun leur Épitaphe.

Lisons... *Cy-gît la fidélité d'un ami.*

LA VERDURE.

Qu'est-ce que cela veut dire? Est-ce que la fidélité de cet ami est morte là, de son vivant à lui?

LUCIDOR.

Apparemment que c'est dans ce sens-là qu'il faut l'entendre, & que cela marque un ami devenu traître.

LA VERDURE.

Parbleu! c'est dommage de la défunte: continuons. *Cy-gît la parole d'un Normand.*

C'est toujours marque qu'il en avoit une.

LUCIDOR.

Voici qui est plaisant. *Cy-gît la Morale d'un Philosophe, & le désintéressement d'un Druïde.*

A ce que je vois, il y a ici une furieuse mortalité sur les Vertus.

LA

LA VERDURE.

Ah! c'est que les Vertus ont la vie courte.

LUCIDOR.

Cy-gît l'innocence d'une jeune fille.

LA VERDURE.

Et plus bas: *Cy-gît le soin que sa mere avoit de la garder.* Plus bas encore: *Cy-gît la peine qu'elles avoient à vivre.*

LUCIDOR.

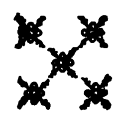
Il valoit mieux être sobre. Ce que nous lisons-là ne me présage rien de bon pour ceux qui viennent ici.

LA VERDURE.

Oui, tous ces défunts-là méritent qu'on les regrette: ils étoient d'un assez bon commerce; mais que nous importe? ce qui est mort est mort. Avançons, pour aller au Palais de la Fortune.

LUCIDOR.

Allons.



AUTRE SCENE.

LE SCRUPULE, *sortant d'un petit bois, les arrête.*

HALTE-LA, Messieurs, n'allez pas si vîte; prenez garde à ce fossé qui vous ferme le passage.

LA VERDURE.

Par la sambleu! je ne l'avois pas vu; & si vous ne m'en aviez pas fait peur, je l'aurois peut-être sauté sans réflexion; à présent je n'oserois.

LE SCRUPULE.

Vous ne pouvez le sauter que malgré moi.

LUCIDOR.

Et qui êtes-vous?

LE SCRUPULE.

Je m'appelle le Scrupule.

LA VERDURE.

Le Scrupule! Eh! comment n'êtes-vous pas gîté avec tous ces Messieurs? car vous êtes à-peu-près de la même espece. Gageons que votre emploi est de rendre poltrons tous ceux qui se présentent ici.

LE SCRUPULE.

Je les dégoûte autant que je puis de l'envie de faire ce saut-là, qui est d'une dangereuse conséquence; mais malheureusement il y en a peu qui me croient.

LUCIDOR.

Pour moi, je vous en crois, & m'en voilà dégoûté.

LA VERDURE.

Oh! parbleu, non pas moi; je ne prétends pas que vous m'arrêtiez, & je sauterai: garre.

(Il pousse le Scrupule.)

LE SCRUPULE, *l'arrêtant.*

Doucement.

LA VERDURE.

Retirez-vous, vous dis-je.

LE SCRUPULE.

Je vous en empêcherai.

LA VERDURE.

Ma foi! Monsieur le Scrupule, je vous sauterai vous-même.

LE SCRUPULE.

Tant-pis pour vous.

LA VERDURE.

Enseignez-moi donc quelque détour pour aller chez la Fortune.

LE SCRUPULE.

Tenez, prenez par-là; c'eſt le chemin de l'honneur.

LA VERDURE.

Bon! le chemin de l'honneur! Appellez-vous cela un détour? Le joli voyage qu'il nous conſeille! ſans compter que par ce chemin-là nous allons tourner le dos à celui de la Fortune.

LE SCRUPULE.

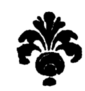
J'en conviens; mais quelquefois il conduit bien, & on ne riſque rien en le prenant.

LA VERDURE.

Ce vieux rêveur ſe moque de nous; nous avons affaire à droite, & il veut nous mener à gauche: garre encore une fois, que je ſaute.

(Il fait des efforts: le Scrupule le retient par un bras, & il ne ſçauroit franchir le foſſé.)

Il n'y a pas moyen; depuis que ce perſonnage-là m'a parlé, je n'ai pas le courage de prendre ma ſecouſſe: je n'ai jamais été ſi peſant.



AUTRE SCENE.

Les Personnages susdits.

UNE DAME *qui paroît.*

LA DAME.

D'où vient donc le bruit que j'entends?

LE SCRUPULE, *se retirant.*

C'est la Cupidité, & je fuis.

LA DAME.

Que demandez-vous? Est-ce que vous voulez passer de ce côté-là?

LA VERDURE.

Oui, Madame; & voici un sot qui m'épouvante, tout la Verdure que je suis.

LA DAME.

Vous êtes pourtant de métier à être dispos: mais vous avez sans doute parlé au bon-homme Scrupule: il est toujours aux environs de ces lieux-ci; & cette pesanteur qui vous tient, est un fruit de sa conversation.

LUCIDOR.

Il étoit avec nous tout-à-l'heure.

LA DAME.

Vraiment ! vous n'avez qu'à l'écouter, il vous menera loin. (*à la Verdure.*) Donnez-moi la main, je vous aiderai à sauter.

LA VERDURE

lui présente la main timidement, puis la retire à plusieurs fois, & dit en riant:

Eh, eh, eh ; je n'oserois; il faut que j'y rêve encore: j'ai des réflexions qui m'engourdissent.

LA DAME.

A vous, des réflexions! vous n'y pensez pas, Mons de la Verdure. Vous ne méritez ni le nom, ni l'habit que vous portez; vous les déshonorez tous les deux; & votre camarade sera plus raisonnable. Allons, Monsieur, suivez-moi.

LUCIDOR.

Non, Madame; vous m'en dispenserez, s'il vous plaît.

LA DAME.

Quoi! des réflexions dans cet équipage-là!

LUCIDOR.

Mon équipage n'est point un crime, & cela me console: d'ailleurs le Scrupule nous a dit qu'il y

avoit un autre chemin, & j'aime mieux le prendre, tout long qu'il eſt.

LA DAME, *riant.*

Ah, ah, ah. Oui, il eſt un peu long, & on n'y court pas la poſte. Ne ſont-ce pas-là de jolis gens pour y regarder de ſi près? Adieu, Meſſieurs les chercheurs de fortune ſur le chemin de l'honneur; vous y trouverez des gîtes un peu maigres: mais vous avez l'air d'être faits à la fatigue.

LA VERDURE, *l'arrêtant.*

Eh! Madame, encore un moment par charité, ne vous en allez pas ſi-tôt; tenez, je ſuis trop fâché d'être ſi poltron; cela ne durera pas: faites-moi encore un petit mot d'exhortation; donnez-moi du cœur.

LA DAME.

Eh! vous devriez déjà être dans l'anti-chambre de la Fortune.

LA VERDURE.

Cela eſt vrai, dans ſon cabinet peut-être.

LUCIDOR.

Avant que de vous en aller, Madame, voudriez-vous bien nous dire ce que c'eſt que toutes ces Vertus enterrées. Que ſont devenus les poſſeſſeurs de ces Vertus-là? ſont-ils morts avec elles?

LA DAME.

Non, vraiment; & ils ne s'en portent que mieux de ne les avoir plus. Ce sont elles qui leur rendoient la vie difficile, & qui les empêchoient de sauter ce fossé.

LUCIDOR.

Cela est bon à sçavoir.

LA VERDURE.

Vous verrez que ce sont mes Vertus qui m'appesantissent aussi, & qu'il faudra que je me mette à la légere & pourpoint bas.

LUCIDOR.

Mais, sur ce pied-là, concluons, Madame. Il n'est donc passé de l'autre côté, qu'un ami perfide; qu'un Philosophe lâche & corrompu; qu'un dévot hypocrite; que des femmes effrontées & sans mœurs, comme je l'apprends-là; qu'un mari sans cœur, comme je le lis ici; qu'une jeune fille sans pudeur avec son indigne mere : voilà tout ce que vous avez de l'autre côté, & cela ne fait pas bonne compagnie. Je ne suis pas tenté d'augmenter le nombre de ces personnages-là.

LA DAME.

Ces personnages-là ont meilleure mine que vous, mon petit Monsieur : ils n'ont que faire de

vous, & ne manqueront pas de camarades. Il y aura plus de presse à être de leurs amis que des vôtres: & quand on est si délicat, ce n'est pas la peine de se présenter ici: la Fortune n'y tient point école de Morale, & vous n'avez qu'à porter vos haillons ailleurs.

LA VERDURE.

Eh, jarni! commençons par devenir riches, pour avoir le moyen d'être honnêtes-gens: tout ce que nous voyons-là, peut-être que nous l'entendons mal.

LA DAME, *riant*.

Il l'explique à la maniere du Scrupule.

LA VERDURE.

Et le Scrupule est trop scrupuleux.

LA DAME.

Ces petits écrits qui vous environnent sont de sa façon, & il ne les y met que pour épouvanter les sots.

LA VERDURE.

Je le crois volontiers.

LA DAME.

Sans doute, quand quelqu'un est déterminé à franchir le fossé, & qu'il a de petites vertus incommodes qui ne sçauroient le suivre, il les laisse-

là. Le Scrupule vient & les ramasse, & leur dresse malicieusement ce grotesque Mausolée que vous voyez, & que les gens sensés ne regardent pas. Mais j'entends une symphonie qui nous annonce que la Fortune arrive, pour donner ses Audiences à tous les poltrons comme vous, qui refusent de sauter : il y a déjà ici plusieurs personnes qui l'attendent ; si vous voulez lui parler, que l'un de vous deux se retire, & que l'autre reste.

LUCIDOR.

Comme je ne suis pas pressé, je cède le pas à Monsieur de la Verdure : il me paroît vouloir être expédié.

LA VERDURE.

Oui, je crois que je m'épargnerai le détour; je sens que mes scrupules tirent à leur fin, & qu'ils auront bientôt le petit Mausolée.

(Ici la Fortune arrive & se place sur un Trône. Plusieurs personnes l'abordent, & entr'autres une jeune femme nommée Clarice, qui s'avance, & à qui une des Suivantes de la Fortune dit d'approcher.)

LA SUIVANTE.

Venez, Madame, approchez, & saluez bien profondément la Déesse ; encore plus bas, vos

révérences ne sçauroient être trop humbles: que demandez-vous?

CLARICE.

Quelques faveurs de la Fortune, qui ne m'en a jamais accordé.

LA SUIVANTE.

Jamais; cela est difficile à croire: vous êtes trop jeune & trop aimable; & la Fortune ne sçauroit vous avoir négligée autant que vous le dites: mais peut être n'avez-vous pas profité de tout ce qu'elle a fait pour vous?

CLARICE.

J'ai pourtant pris toutes les mesures qui pouvoient m'obtenir ses bontés.

LA SUIVANTE.

Voyons, qui êtes-vous?

CLARICE.

La veuve d'un des plus honnêtes-hommes du monde, qui m'a laissée sans bien, & qui a toujours eu du malheur dans tout ce qu'il a entrepris.

LA SUIVANTE.

Ah! que voulez-vous? quand on a le plaisir d'être le plus honnête-homme du monde, il ne faut guères s'attendre au plaisir d'être heureux:

on ne ſçauroit avoir tant de plaiſirs à la fois. Mais à votre âge, faite comme vous êtes, comment vivez-vous ?

CLARICE.

Oh ! d'une maniere irréprochable. Je défie la médiſance de pouvoir attaquer ma conduite.

LA SUIVANTE.

Fort bien : vous êtes donc très-retirée.

CLARICE.

Autant que la plus rigide vertu l'exige. Je ne vois point d'homme chez moi ; & quand il y en a quelqu'un qui m'aborde ailleurs, je lui parle avec une réſerve, avec une modeſtie qui doit certaiment m'attirer ſon eſtime, & même ſon cœur, s'il eſt vrai que je ſois aimable, comme je l'ai ſouvent entendu dire.

LA SUIVANTE.

A merveille : & avec tout le ſoin que vous prenez de fuir les hommes, il ne s'en préſente pas un.

CLARICE.

Pas un ſeul.

LA SUIVANTE.

Eſt-il poſſible ?

CLARICE.

Pas un, du moins qui parle de mariage.

LA SUIVANTE.

Ah! la Beauté indigente dans la plus honnête femme du monde a encore ce malheur-là; presque personne ne l'épouse.

CLARICE.

Vraiment! si je voulois des Amants, j'en trouverois de reste.

LA SUIVANTE.

Et des Amants riches?

CLARICE.

Opulents, & même généreux: mais qu'est-ce que j'y gagne? Ces Amants si riches n'ont que de l'amour pour moi.

LA SUIVANTE.

Eh! que voulez-vous donc qu'ils aient? de la haîne?

CLARICE.

Je veux dire qu'ils ne sont qu'amoureux, & point tendres; ils ne pensent point sérieusement; ils ne proposent que d'aimer.

LA SUIVANTE.

Mais la proposition est galante.

CLARICE.

Oui: mais ils veulent bien de moi, & non

pas de ma main; ils ne soupirent pas dans les règles.

LA SUIVANTE.

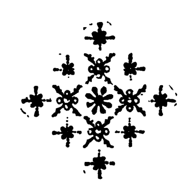
Ah! oui-dà, je vous comprends. Eh bien?

CLARICE.

Eh bien! je viens prier la Fortune de me procurer un Mari qui me mette à mon aise, au lieu de tant d'Amants, dont les intentions m'offensent.

LA FORTUNE, *qui, de dessus son Trône a entendu tout ce Dialogue, se leve & dit:*

Ah! quel verbiage! Renvoyez cette femme-là, renvoyez-la: elle tient des discours d'une fadeur, d'une platitude qui me donne des vapeurs.



QUATRIEME FEUILLE.

LA ſource la plus ordinaire des crimes qui ſe commettent dans le monde, ce n'eſt pas la pauvreté, comme on le croiroit; c'eſt la honte qu'elle fait à ceux qui la ſouffrent.

Mille gens ſeroient pauvres avec patience, s'ils n'avoient que la peine de l'être; ou du moins, ils ne feroient point d'efforts criminels pour ſortir de leur pauvreté, ſi elle n'étoit que fatiguante: mais elle eſt honteuſe.

Un homme fait mauvaiſe chere, il eſt mal vétu, mal logé, mal chauffé; il n'y a pas encore-là de quoi le tenter d'être coupable, pour ceſſer d'être malheureux.

Mais on le mépriſe parce qu'il eſt pauvre, ou bien on le mépriſera ſi on ſçait qu'il l'eſt; & à la fin on le ſçaura: car il n'a pas de quoi empêcher qu'on ne le découvre: il faut du bien pour pouvoir cacher qu'on en manque, de ſorte qu'il eſt mépriſé ou qu'il va l'être; & voilà ce qui le perd.

Son voiſin eſt riche, & il lui pardonneroit de dîner mieux que lui; mais ſon voiſin eſt glorieux

de ce qu'il dîne mieux que lui : ſon voiſin a des amis qui l'honorent; & lui, tout le monde le laiſſe-là. On dit en parlant de lui : ce pauvre Monſieur un tel ! Il entre dans une maiſon, dans une aſſemblée; il ſent qu'on le reçoit comme une figure hétéroclite & moquable, dont on a la pudeur de ne pas rire encore; mais dont il eſt ſûr qu'on rira, quand elle n'y ſera plus : ſa préſence fait tomber la converſation: on lui dit, allez-vous-en, à force de ne lui rien dire. Va-t-il ailleurs; il n'eſt rien, en quelque droit qu'il aille : il n'a ni tort, ni raiſon avec perſonne; il ne vaut la peine, ni d'être perſuadé, ni d'être contredit. Voilà ce que la pauvreté a d'affreux.

¶ Quelle folle, quelle impertinente, quelle funeſte inconſéquence dans les mœurs des hommes! Ils puniſſent de mort celui qui eſt convaincu d'avoir fait un crime pour ceſſer d'être pauvre, & puniſſent de mépris celui qui a le courage de reſter pauvre.

Quel monſtrueux mélange de démence & de raiſon, de dépravation & de juſtice!

La plus étonnante choſe du monde, c'eſt qu'il y ait toujours ſur la terre une maſſe de vertu qui réſiſte aux affronts qu'elle y ſouffre, & à l'encouragement qu'on y donne à l'iniquité même; car

tous

tous les honneurs sont pour l'iniquité, quand elle peut échapper aux loix qui la condamnent.

Et assurément, il y a plus de coupables honorés dans le monde, qu'il n'y en a de punis.

Combien de fois rachete-t-on son crime par le gain du crime même!

Il faut que les hommes portent dans le fond de leur âme un furieux fonds de justice, & qu'ils aient originairement une bien forte vocation pour marcher dans l'ordre, puisqu'il se trouve encore d'honnêtes-gens parmi eux.

L'iniquité devroit absorber toute la terre, à la maniere dont on vit.

La peur du châtiment arrête beaucoup de méchants, dira-t-on. J'en conviens; mais pensez-vous que cette peur-là pût suffire pour la sûreté générale? Vous imaginez-vous que ce soit-là tout le mystere de la conservation des hommes, & qu'il ne faille que cela pour mettre le monde à l'abri du déluge de crimes qui l'inonderoit?

Vous vous trompez. S'il n'y avoit que ce ressort-là qui jouât en notre faveur, il manqueroit bientôt. Il est pourtant fort: mais c'est parce qu'il est joint à d'autres; car il ne seroit rien tout seul.

L'iniquité aboliroit bientôt jusqu'à ces châtiments qu'elle s'est donnés pour frein à elle-même.

Ce qui garantiroit l'homme inique, ce ne feroit donc pas la prudence qu'il auroit de faire des loix contre ceux qui lui reffemblent. Il ne les refpecteroit pas lui-même, & donneroit l'exemple de ne les pas refpecter.

Le nombre des coupables qu'il faudroit punir ouvriroit les yeux aux coupables mêmes.

Ils feroient bientôt abfous, puifqu'ils feroient les plus forts.

A quoi bon les loix que nous avons établies pour notre fûreté, diroient-ils ? Quel feroit l'abus de les fuivre, puifque le remede qu'elles apportent eft auffi cruel que le mal que nous avons prétendu arrêter par elles ! Si on vouloit les obferver, il faudroit leur facrifier autant d'hommes, que notre méchanceté s'en immoleroit. Ce n'eft donc pas la peine d'avoir égard à ces loix ; &, tout bien compté, il n'y a qu'à refter comme nous fommes, & nous entre-déchirer comme à l'ordinaire. Que chacun prenne fes précautions : cela fera plus fimple, & reviendra au même.

Figurez-vous, par exemple, qu'on tient le difcours fuivant :

Nous fommes tous méchants : ainfi nous allons tous nous entre-détruire.

Pour remédier à cela, convenons de mettre à

mort ceux qui feront tel & tel désordre ; & voilà la convention faite. Il ne manque à ce prudent traité, pour sa validité, qu'une petite chose ; c'est d'être passé entre des créatures capables de l'observer.

Mais ceux qui ont eu l'esprit de le faire sont des méchants, qui, à la fin, s'indigneront eux-mêmes & de le voir violer par leurs camarades, & de l'impudence que ces camarades auront de prétendre qu'ils l'observent, & de l'abus immanquable qu'on fera de ce traité-là au préjudice des uns, & en faveur des autres ; & voilà le désordre & la confusion qui recommencent.

Mais à ces créatures, à qui le besoin de vivre heureux a fait faire ces loix, & à qui le même besoin les fera mépriser, glissez-leur dans le fond de l'âme, comme Dieu a fait, la connoissance de ce Dieu même : frappez-les d'une impression d'amour pour la vertu : mettez en eux une certaine lumiere, qui leur rende le crime aussi horrible, aussi condamnable qu'il est funeste ; & l'innocence aussi louable, qu'elle est utile & nécessaire : donnez-leur enfin des idées de justice.

Et, après cela, qu'ils fassent des loix, qu'ils jurent de détruire ceux qui oseront les enfreindre.

Je comprends alors que le traité tiendra, & que la peur du châtiment, ajoutée à tout ce que je viens de dire, balancera leur iniquité, & leur procurera une certaine médiocrité de paix, telle que nous l'avons dans ce monde, & telle que nous ne l'aurions point, si tout ce que j'ai dit manquoit à l'homme.

La crainte de ce Dieu que les hommes connoîtront s'affoiblira; ils oublieront Dieu même. N'importe, l'idée en restera parmi eux; elle ne périra jamais, elle sera des vertueux ou des hypocrites; & les hypocrites seront des méchants qui n'oseront l'être autant qu'ils le voudroient bien.

L'hypocrisie, toute affreuse qu'elle est, sert à l'ordre.

Un homme qui aime la vertu en force dix autres qui n'en ont point à faire comme s'ils en avoient.

Il faut en avoir, ou en feindre, ou du moins dire qu'on en a, même avec ceux qui n'en ont point. On ne sçauroit donner un autre ton au monde, tout corrompu qu'il est.

¶ L'homme est glorieux, & on ne doit pas s'en étonner. Il n'étoit fait que pour avoir un Maître, qui est Dieu; & le péché lui en a donné mille, dont la supériorité lui est toujours étrangere & doulou-

reuſe, quelque néceſſaire qu'elle lui ſoit aujourd'hui.

Cette ſupériorité même, ceux qui l'ont ſur les autres n'en ſont pas plus heureux; ils n'étoient pas faits pour une place que le péché eſt cauſe qu'ils occupent: ils devoient être mieux qu'ils ne ſont.

¶ Les gens pieux, ceux qui ſervent Dieu, ſont, de tous les hommes, les plus fiers & les plus ſuperbes; car ils n'ont que Dieu pour Maître, ils n'obéiſſent qu'à lui-même, en obéiſſant aux hommes. C'eſt toujours Dieu qu'ils voient dans chaque homme à qui Dieu veut qu'ils ſoient ſoumis: c'eſt toujours lui qu'ils ſervent. Auſſi n'y a-t-il point de ſerviteurs ni plus fideles, ni plus ſûrs.

Les Rois de la terre (il doit être permis de le leur dire) n'ont point de meilleurs ſujets que ceux qui ne ſont ſoumis qu'au Maître des Rois mêmes.

¶ Voici la ſuite des Scènes que nous avons trouvées, & qui roulent ſur le projet dont nous avons déjà donné quelque choſe dans la derniere Feuille, & qui porte pour titre:

LE CHEMIN DE LA FORTUNE.

LA SUIVANTE *de la Fortune, qu'on a ci-devant nommée*; LA DAME, LA VERDURE, LA FORTUNE *sur son Trône.*

LA SUIVANTE.

Déesse, fera-t-on approcher tous les Étrangers qui sont venus vous demander votre secours ?

LA FORTUNE.

Qu'ils paroissent.

LA VERDURE.

(*C'étoit apparemment lui qui parloit le premier à la Fortune; mais nous n'avons trouvé sa Scène que la seconde.*)

Il salue, & dit :

Madame.

LA SUIVANTE.

Taisez-vous, vous manquez de respect à la Déesse; il est trop familier de s'adresser directement à elle. Je vous interrogerai, vous me ré-

pondrez, & la Déesse décidera : c'est ainsi que cela se pratique; apprenez la cérémonie.

LA VERDURE, *saluant.*

Je supplie Sa Majesté de pardonner à l'ignorance de son très-humble sujet.

LA SUIVANTE.

Vous n'êtes pas non plus dans une posture assez soumise : on ne paroît qu'en esclave devant elle. A genoux, la Verdure, à genoux.

LA VERDURE.

M'y voilà.

LA FORTUNE, *de dessus son Trône.*

Interrogez-le avec bonté; je suis volontiers favorable aux mortels de son espece; j'ai du foible pour eux. Je trouve celui-ci un joli garçon; il a je ne sçais quoi d'ardent & de hardi dans sa physionomie qui me plaît. Son ajustement même est de mon goût; cet habit-là me gagne.

LA VERDURE, *dans sa joie, relevant un genou :*

Ah! Madame, mon habit, ma physionomie & moi, nous sommes tous trois bien honorés de vous plaire, & votre Hautesse me traite d'une maniere....

LA SUIVANTE.

Paix, vous dis-je, & à genoux.

LA VERDURE.

Excusez mon transport.

LA FORTUNE.

Passez-lui quelque chose ; je ne me pique pas d'être si fiere avec lui.

LA VERDURE, *charmé*.

Ah, ah !

LA FORTUNE.

Demandez-lui ce qu'il veut. Pourquoi ne l'ai-je pas déjà trouvé chez moi ? Le saut qu'il falloit faire l'auroit-il arrêté ? Comment le desir de venir à moi ne lui a-t-il pas fermé les yeux ? Vîte, qu'il nous dise ce qui l'a arrêté. Mais que notre ami réponde à son aise, & qu'il prenne une posture moins gênante ; je lui épargne cet abbaissement-là.

LA SUIVANTE.

Levez-vous.

LA VERDURE.

J'obéis.

LA SUIVANTE.

Qui êtes-vous ?

LA VERDURE.

Chevalier de l'Arc-en-ciel.

LA SUIVANTE.

Je le vois bien, & je vous demande ce qu'étoient vos parents.

LA VERDURE.

Je n'en sçais rien ; je ne les ai jamais connus.

LA SUIVANTE.

Vous les avez donc perdus au berceau ?

LA VERDURE.

Non : ce sont eux qui m'ont perdu ; & je fus trouvé par un Commissaire.

LA FORTUNE, *descendant de son Trône.*

Ah ! je n'y sçaurois tenir : venez, mon fils ; venez, digne objet de ma complaisance ; que je vous embrasse. Combien de qualités n'apportez-vous pas pour me plaire ! Je ne m'étonne plus du penchant que j'avois pour vous.

LA SUIVANTE, *à part.*

La Fortune deviendra folle de ce garçon-là. (*Haut.*) Pourquoi n'avez-vous pas sauté ? Où est l'intrépidité que doit vous inspirer une aussi heureuse naissance ? Chez qui êtes-vous aujourd'hui ?

LA FORTUNE, *se remet sur son Trône.*

LA VERDURE.

Chez un homme que la Déesse a comblé de ses grâces, dans le temps qu'elle logeoit rue

Quinquempoix; & il ne tient pas à lui que je ne change d'état; il y auroit long-temps que je disposerois moi-même de la couleur de mon habit, si je voulois l'en croire.

LA SUIVANTE.

Eh! que vous dit ce Seigneur moderne?

LA VERDURE.

Qu'il me donnera des emplois; qu'il me fera riche, si je veux épouser Lisette, ci-devant une petite Femme-de-chambre extrêmement jolie, tout-à-fait mignonne vraiment, & parfaitement nippée. Ce seroit, ma foi, un bon petit ménage tout dressé, & qui n'attend que moi pour devenir honnête; mais, néant.

LA SUIVANTE.

Eh! qu'est-ce qui vous arrête?

LA VERDURE.

C'est que je ne l'épouserois qu'en secondes noces. Mon Maître m'est un peu suspect; je n'aime pas les veuves dont le mari vit encore.

LA FORTUNE.

Ah! le benêt! ah le sot! J'en allois faire mon enfant gâté. Allons, qu'il se retire: je ne veux plus le voir.

LA VERDURE.

Mais, ma Déesse.

LA SUIVANTE.

Allez-vous-en, vous reviendrez une autre fois; mais ne reparoissez que bien déterminé.

AUTRE SCENE.

En ce moment paroît M. RONDELET, *qui passe en chantant, & qui dit :*

TA, la, ra, ra, ra... Bon jour, Mesdemoiselles; ou bien, bon jour, Mesdames : car vous autres filles, ou femmes, vous vous ressemblez toutes ; n'est-ce pas?

LA SUIVANTE.

Vous avez l'abord familier.

M. RONDELET.

C'est que je suis sans façon: je n'ai point le talent des compliments; aussi je n'en fais gueres.

LA SUIVANTE.

Ce n'est pas de cette maniere qu'on se présente ici.

M. RONDELET.

Eh! comment donc s'y prendre? on ne sçauroit se présenter qu'en se montrant : eh bien! je me montre, me voilà. A qui en avez-vous? qui est-ce qui vous fâche?

LA SUIVANTE.

A peine avez-vous fait la révérence.

M. RONDELET.

J'en ai fait plus de trois; mais c'est que je les tire un peu courtes : c'est ce qui fait qu'elles ne paroissent rien. Tenez, en voilà encore une, & puis deux, & puis des compliments. Bon jour, mes enfants, serviteur très-humble; comment vous portez-vous? dites-moi que vous vous portez bien, je dirai que j'en suis bien-aise; & puis voilà qui est fini.

LA FORTUNE *rit de son Siége.*

Ah, ah, ah, ah. Il me divertit beaucoup.

M. RONDELET.

Tout de bon? ah, ah, ah! Folichonne.

LA SUIVANTE.

Ah, ah, ah! il est en effet très-plaisant.

M. RONDELET.

Elles sont, ma foi, charmantes.

LA SUIVANTE.

Que cherchez-vous ici?

M. RONDELET.

Rien; je passe.

LA FORTUNE, *riant.*

Rien! dit-il; il ne cherche rien? ah! qu'il est original! il n'a pas seulement l'esprit de me chercher.

M. RONDELET.

J'ai pourtant l'esprit de te trouver, comme tu vois, mon petit cœur.

LA SUIVANTE.

En voici bien d'une autre! Déesse, il vous tutoie.

M. RONDELET.

Voilà comme Monsieur Rondelet en use avec ceux qu'il aime.

LA FORTUNE.

Rondelet? il s'appelle Rondelet? son nom même est comique.

LA SUIVANTE.

Connoissez-vous la Fortune?

M. RONDELET.

Non.

LA SUIVANTE.

Avez-vous envie de la voir, & d'être de ses amis?

LA SUIVANTE.

Non, J'opine à la suppression de la harangue. La Déesse n'a point de goût pour la période.

HERMIDAS.

Je me flatte que ma harangue lui plairoit.

LA SUIVANTE.

Celles de Ciceron l'étourdissent.

HERMIDAS.

A l'air sérieux que vous prenez, aurois-je le malheur d'être importun?

LA SUIVANTE.

C'est un accident qui vous menace.

HERMIDAS.

Fasse le Ciel qu'il ne m'arrive pas.

LA SUIVANTE.

Vous l'éviterez en abrégeant; expédions: quel homme êtes-vous?

HERMIDAS.

Un Amateur des Belles-lettres.

LA SUIVANTE.

Quoi! des lettres de l'Alphabet?

HERMIDAS.

Non. Je suis ce qu'on appelle communément un Bel-Esprit.

LA FORTUNE *s'écriant de son Trône d'un air ennuyé.*

Un Bel-Esprit !

LA SUIVANTE, *en bâillant.*

Un Bel-Esprit ! c'est fort bien fait à vous.

LA FORTUNE *bâille.*

Ah !

HERMIDAS.

Que dit la Déesse ?

LA SUIVANTE.

Elle bâille.

HERMIDAS.

Auroit-elle la bonté d'accepter un Livre que je lui dédie.

LA SUIVANTE, *nonchalamment.*

Eh ! comme il vous plaira ; mais la Déesse ne lit guères ; & je vous dis qu'elle bâille.

LA FORTUNE.

Dites-lui que je le remercie. Bon soir. Qu'on tire mon rideau.

HERMIDAS.

Est-ce que la Déesse va s'endormir ?

LA SUIVANTE.

Oui, c'est votre Livre & sa dédicace qui opèrent : tout ce qui est bel-esprit l'invite assez au

ſommeil ; & moi qui vous parle, je lui reſſemble un peu là-deſſus. Bon ſoir.

HERMIDAS.

Comment ! bon ſoir ! J'allois vous lire quelque choſe de mon livre.

LA SUIVANTE.

Oh ! cela n'empêche pas que vous ne liſiez, ſur-tout la Préface : nous n'en dormirons que mieux.

HERMIDAS.

Eſt-ce-là l'accueil qu'on fait ici aux gens comme moi ? Il me prend envie de vous réveiller par une Chanſon.

LA SUIVANTE.

Ah ! oui-dà : c'eſt une autre affaire. Voyons.

LA FORTUNE, *ſe réveillant.*

Il me ſemble que j'entends parler de Chanſon. Eſt-elle jolie ?

HERMIDAS.

Oui, Madame, c'eſt une Chanſon de Guinguette.

LA FORTUNE.

Ah ! c'eſt encore ce Bel-Eſprit. Que me veut-il ? Eſt-ce un Laurier qu'il demande ? Je n'en ai point qui lui convienne. Cet homme-là ſe mé-

prend: qu'il s'adresse à Apollon; qu'il lui porte ses Belles-lettres: je ne connoîs que des Lettres-de-Change: rendez-lui son porte feuille; qu'Apollon y fasse honneur: ce n'est point à moi à payer ses dettes.

(Elle se rendort.)

HERMIDAS.

Je vous demande pardon de vous avoir crû sensibles à de belles choses.

LA SUIVANTE.

Monsieur le Bel-Esprit, vous faites quelquefois des Vers, sans doute?

HERMIDAS, *s'en-allant.*

Vous en sçaurez des nouvelles.

LA SUIVANTE.

N'y manquez pas: voilà de quoi faire contre nous une belle & bonne Epigramme qui nous apprenne à vivre; car cela est honteux.

HERMIDAS.

Vous ne la sentiriez pas.

LA SUIVANTE.

Attendez: nous ne vous donnons rien; mais du moins emportez un conseil. Au-lieu de faire de si belles choses, & de les dédier à la Fortune, qui n'y entend rien, dédiez vos ouvrages à la

malice humaine : elle eſt riche ; elle vous paiera bien ; la bonne Dame n'eſt pas délicate ſur tout ce qui l'amuſe. Avec elle, il vous en coûtera la moitié moins de peine, pour avoir de l'eſprit : vous brillerez avez une commodité infinie ; & ce ſera le Pérou pour vous.

(*Hermidas ſort, en levant les épaules.*)

AUTRE SCENE.

LA FORTUNE, LA SUIVANTE.

LA FORTUNE, *ouvrant les yeux, comme ſe réveillant.*

CE Harangueur eſt-il parti ?

LA SUIVANTE.

Oh ! il emporte ſon congé en bonne forme.

LA FORTUNE.

Je me ſauve de peur qu'il ne revienne ; qu'on m'attelle mon Char pour l'Opera-Comique.

LA SUIVANTE.

Voici encore un Client.

(*C'eſt Lucidor qui paroît.*)

Mais il ne vous arrêtera pas ; ce n'est qu'un honnête-homme.

LA FORTUNE.

Eh bien ! cet honnête-homme, qu'il saute, ou que le Ciel l'assiste.

LA FORTUNE *s'en-va avec toute sa suite.*

LA SUIVANTE, *à Lucidor.*

Vous avez entendu ce qu'a dit la Fortune : eh bien ! qu'il saute ; & moi je vous répete après elle : eh bien ! sautez donc.

LUCIDOR.

Mes petites vertus me sont cheres, & je voudrois bien ne les point donner à ramasser au Scrupule : j'aimerois mieux qu'on fît mon Epitaphe, que la leur.

LA SUIVANTE.

En ce cas-là, que le Ciel vous assiste ; comme dit la Déesse : mais tenez, voici le Grand-Prêtre de la Déesse : remettez-vous entre ses mains. Il va vous débarrasser de vos scrupules par la plus petite opération du monde.



CINQUIEME FEUILLE.

Réflexions sur les Coquettes.

Les Coquettes ne s'aiment pas, & ne sont pourtant bien que lorsqu'elles sont ensemble. Sçavez-vous ce qu'elles cherchent en se prenant pour compagnes? le plaisir de l'emporter l'une sur l'autre: elles vont pourvoir à la nourriture de leur vanité, & faire assaut de charmes; ce sont des visages, des tailles, des mines & de bons airs qui vont lutter ensemble.

Assurément je suis ou plus belle, ou plus jolie, ou plus aimable que Doris, dit Julie en son particulier: mais à la certitude que j'en ai, & que mon miroir m'en donne, il seroit délicieux d'y ajouter une autre preuve; & c'est la preuve de fait.

Julie ne me vaut pas, dit de son côté Doris: je l'efface; j'ai bien d'autres grâces qu'elle, & je n'ai pas besoin d'en être plus sûre que je le suis: mais quelques certitudes de plus ne gâteront rien; allons les multiplier, pour les rendre plus vives:

mon amour-propre se chicanne quelquefois là-dessus; allons le rassasier d'évidence.

Et voilà Doris & Julie qui vont se trouver. Elles s'embrassent en s'examinant sourdement d'un œil critique. Doris croit étonner Julie par ses grâces, & Julie s'imagine que les siennes inquiètent Doris, & lui font peur.

Il est cinq ou six heures du soir; où ira-t-on? au Spectacle, ou aux Tuileries? & là, de quelque maniere que les choses tournent, que leur vanité ait lieu de s'y applaudir, ou non, ne craignez pas qu'il y ait aucune de nos deux femmes qui rabatte de sa confiance.

L'amour-propre des femmes veut bien avoir le régal de se convaincre qu'il ne s'en fait pas trop accroire: mais s'il arrive quelque chose qui ne lui soit pas favorable, il sçaura bien y remédier; tout ce qui prouvera contre lui ne prouvera rien.

Menons nos deux Coquettes aux Tuileries: vous les voyez qui s'y promenent; elles se tiennent sous le bras. Ah! les bonnes amies! Que croyez-vous qu'elles pensent, & que chacune d'elles dise intérieurement à l'autre?

Venez, Madame, venez, Coquette que vous êtes; venez orner mon triomphe, & voir confondre la vanité que vous avez sans doute de croire

que vous êtes auſſi aimable que moi ; avancez, que je vous montre le contraire : nous voici en bon lieu pour vuider notre différend.

Et là-deſſus, elles marchent à grands pas : vous les entendez éclater de rire en parlant.

Eh ! de quoi parlent-elles ? elles ne le ſçavent pas elles-mêmes ; ce ſont des mots qu'elles prononcent, afin d'ouvrir la bouche avec grâce.

De quoi rient-elles ? De rien. Ce n'eſt-là qu'une coquetterie ; ce n'eſt que pour faire du bruit, pour en paroître plus vives, plus bruyantes, plus diſſipées ; pour en tenir plus de place ; pour attirer l'attention de ces hommes qui ſe promenent auſſi, qui viennent à elles, & qui en paſſant vont juger nos Coquettes.

Quatre hommes ſont paſſés : il y en a trois qui n'ont regardé que moi, dit Doris en elle-même, & j'aurois eu le quatrieme, s'il n'avoit pas regardé ailleurs en paſſant, ou ſi par haſard ſes yeux ne s'étoient pas d'abord trouvés ſur Julie.

Ainſi je penſe qu'il eſt clair que je vaux mieux qu'elle : il n'y-a pas à en douter ; c'eſt une affaire de calcul ; j'ai trois contre un ; & cet un, je l'aurai au retour.

Que répond à cela Julie ? convient-elle qu'elle a perdu ? Oh ! que non. Elle a fort bien vu ces

trois hommes n'honorer effectivement que sa compagne de leurs regards; elle n'a eu que le quatrieme, elle le sçait : c'est un fait qu'elle ne peut contester.

Mais qu'est-ce que cela conclut? Rien. C'est que Doris a fixé les trois autres par un fracas de coquetterie supérieure à la sienne; par un ton de voix d'une hauteur indécente, par des regards effrontés qui ne manquent jamais d'arrêter les hommes, qui les débauchent, qui subornent leur jugement. Doris n'a pas les yeux plus beaux qu'elle, pas même si beaux : mais elle les a plus hardis; elle les jette à la tête: & c'est parce qu'ils ont moins de modestie, moins de pudeur qu'on s'y est arrêté préférablement aux siens, qui, à modestie égale, n'auroient pas souffert de concurrence.

Que Doris plaise à ce prix-là, ajoûte Julie: je ne lui envie pas la misérable vanité qu'elle en tire; & si elle appelle cela être plus aimable qu'une autre, à la bonne heure; mais si on vouloit étaler sa gorge, comme elle, avoir les épaules aussi découvertes, l'air aussi déhanché, & une figure aussi cavaliere, elle n'auroit pas beau jeu.

Pendant que Julie tient ce petit dialogue en elle-même, & se console ainsi du désagrément de

cette premiere aventure, une autre troupe d'hommes passe; & Julie, dont la gorge (quoi qu'elle en dise) n'est pas mieux vétue que celle de Doris, ne s'y prend pas plus honnêtement, ni plus loyalement que sa rivale, pour triompher cette fois-ci. Elle imagine à son tour quelque vivacité, quelque folie; par exemple, un cri pour un faux-pas, & qui fait que ces hommes la regardent la premiere.

Il est vrai qu'ensuite, pour retenir leurs yeux sur elle, il en coûte aux siens autant de hardiesse & de corruption qu'elle en a reproché à ceux de sa compagne: mais tout cela lui échappe; elle ne s'en apperçoit pas; sa rivale n'a d'abord gagné qu'en trichant: pour elle, elle a gagné de bon jeu, comme qui diroit par la force des cartes.

Mais, Mesdames, leur dirois-je, est-ce-là vaincre? Êtes-vous venues disputer d'effronterie ou de beauté? Car aucune de vous, ce me semble, ne peut se flatter de l'emporter ici comme belle.

Et en ceci pourtant je crois que je me trompe moi-même.

Entre deux femmes qui, en pareil cas, se ménagent aussi peu l'une que l'autre, c'est, sans difficulté, l'immodestie de la plus jolie qui pique le plus.

Ainſi, il y a toujours combat de beauté entr'elles.

¶ La Coquette, ne ſçait que plaire, & ne ſçait pas aimer; & voilà auſſi pourquoi on l'aime tant.

Quand une femme nous aime autant qu'elle nous plaît, pour l'ordinaire elle ne nous plaît pas long-temps: ſon amour nous a bientôt fait raiſon du pouvoir de ſes charmes.

La femme vertueuſe, avérée pour telle, & par conſéquent inacceſſible à la fleurette, quelque aimable qu'elle ſoit, n'a plus de ſexe aux yeux d'une infinité de gens; ce n'eſt plus une femme pour eux, elle ne leur eſt bonne à rien. Dites-leur: elle eſt belle femme; ils vous répondront, fort belle. Mais c'eſt un mot qu'ils diſent, & non pas une réflexion qu'ils font avec vous.

Les vraies Coquettes n'ont l'âme ni tendre, ni amoureuſe; elles n'ont ni tempérament, ni cœur. Je crois qu'il ne leur en coûteroit rien d'être ſages, s'il ne falloit pas quelquefois manquer de ſageſſe pour garder leurs Amants. Leurs bontés, toujours rares, ne ſont pas des foibleſſes; ce ſont des prudences. Elles n'ont pas beſoin d'être foibles; mais vous avez beſoin qu'elles le ſoient un peu.

Un homme ſeroit bien honteux de tous les tranſ-

ports qu'il a auprès d'une Coquette qu'il adore, s'il pouvoit sçavoir tout ce qui se passe dans son esprit, & le personnage qu'il fait auprès d'elle; car elle n'a point de transports, elle est de sang-froid, elle joue toutes les tendresses qu'elle lui montre, & ne sent rien que le plaisir de voir un fou, un homme troublé, dont la démence, l'ivresse & la dégradation font honneur à ses charmes. Voyons, dit-elle, jusqu'où ira sa folie, contemplons ce que je vaux dans les égarements où je le jette. Que de soupirs! Que de serments! Que de discours emportés & sans suite! Comme il m'adore! Comme il m'idolâtre! Comme il se taît! Comme il me regarde! Comme il ne sçait ce qu'il dit! Allons, ma vanité doit être bien contente: il faut que je sois prodigieusement aimable; car il est prodigieusement fou.

Quelquefois aussi se trompe-t-elle. Cet homme, qu'elle appelle fou, peut n'être de son côté qu'un fripon, qui croit avoir attendri la friponne, & qui s'écrie en lui-même: ah! que je suis aimable, & qu'elle est folle!

On parle des Coquettes, on en parle devant des Coquettes même. On leur dit qu'il est honteux de l'être. Elles le disent aussi de la meilleure foi du monde. Elles ne s'avisent pas de penser qu'on

parle d'elles ; & ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt qu'on n'en parle point non plus. Elles plaiſent à tout ce qu'il y a d'hommes là ; & on ne trouve point Coquette une femme qui plaît, on ne la trouve qu'aimable.

Je n'aime pas les Coquettes, vous dit un homme qui fait le délicat en fait de femmes ; &, de toutes les femmes, la plus Coquette, c'eſt celle qu'il aime & qu'il adore.

¶ Que veulent dire la plupart des Romans ? Ils nous font des Amants ſi fideles, qu'ils ont le courage de faire les cruels avec les plus belles femmes du monde qui ſe jettent à leur tête. Ils ne ſont pas ſeulement tentés de jetter un regard ſur elles : le tout parce qu'ils ont une Maitreſſe. Cela ne vaut rien, & n'eſt ni vrai, ni vraiſemblable.

Il ſeroit pourtant beau qu'un homme, en pareil cas, réſiſtât ; encore ſeroit-ce du beau qui choqueroit la vue. On le ſouffriroit dans un Chrétien, on ne l'aimeroit pas dans un galant-homme.

Des Femmes mariées.

¶ Les hommes diſent que les femmes ont la foibleſſe en partage : cela peut être vrai en ſoi. Mais avons-nous droit de le dire, ou même de le croire ?

Examinons, par exemple, la distribution des devoirs que nous avons faite dans le mariage entre des créatures si foibles, & nous qui sommes si forts; & nous verrons si la balance est égale.

Marions une fille à un brutal : il n'y a que trop de ces Messieurs-là; de quel ton quelquefois ne parle-t-il pas à sa femme? Taîsez-vous, Madame; je le veux; laissez-moi en repos; vous ne sçavez ce que vous dites; je le veux.

Que ce superbe *je le veux*, est humiliant! Le dernier des esclaves s'y accoutume-t-il? Y a-t-il d'âme pour qui il ne soit pas sanglant? Il écrâse l'amour-propre; & j'ai pitié d'une femme dont on outrage jusques-là la dignité de Compagne, dont on anéantit la volonté jusqu'à cet excès.

L'Infortunée se plaint-elle, (vous diroient les femmes) c'est encore pis; le brutal s'en offense. Se révolte-t-elle à force de récidives : elle est perdue; les Loix l'attendent pour la condamner, pour la punir de n'avoir pas la force de mourir dans le silence.

Que faut il donc qu'elle fasse? Hélas! lui dira-t-on, cela est bien fâcheux; tâchez de prendre patience : vous n'avez de ressource que dans vos vertus; & c'est comme si on lui disoit : souffre, pleure, gémis, soupire, pratique des vertus impraticables, & tâ-

che de te traîner ainsi jusqu'à la mort, d'attraper le mieux que tu pourras la fin de ta vie; voilà tous les remedes qu'on sçache à ta peine, la patience & la mort.

Qu'on nous cite un seul article où nous ne soyons pas maltraitées; (ajouteront les femmes:) car ce sont toujours elles que je fais parler.

Une femme se comporte mal; elle a des Amants; elle trahit la fidélité conjugale. Point de quartier pour elle: on l'enferme, on la séquestre, on la réduit à une vie dure & frugale, on la déshonore, & elle le mérite.

Mais que fait-on à un mari qui est infidele, qui a des Maitresses, qui vit avec elles, qui se rúine pour elles, lui, sa femme & ses enfants? Que lui fait-on? Le voilà dans le cas où l'on enferme sa femme.

Et remarquez que cette femme a caché son libertinage autant qu'elle a pu; elle étoit même hypocrite, de peur d'être scandaleuse. Son vice étoit timide, il se sauvoit dans les ténèbres; à peine en a-t-elle joui.

Jettez les yeux sur un mari infidele. Y a-t-il rien de plus effronté que son libertinage? Prend-il quelques mesures pour le cacher à sa femme? Eh! qu'importe qu'elle le sçache? Il en sera quitte pour

la voir pleurer. Le cachera t-il à ses amis ? Ils n'en feront que rire. Aux indifférents ? que lui diront-ils ? N'est-il pas le maître de ses actions ? Ne lui est-il pas permis de corrompre les mœurs, & de donner des exemples de vices ? Bagatelle que tout cela.

Mais sa femme est punie, encore une fois. Eh ! que lui fait-on à lui ? Nous le demandons. Que lui en arrive-t-il ?

Où sont les maris qu'on enferme, qu'on séquestre ? Sont-ils seulement déshonorés dans le monde ? Point du tout.

Monsieur un tel est un homme qui se dérange, dira-t-on. Sa femme est aimable, sa maitresse ne la vaut pas.

Qu'est ce que cela signifie, sa femme est aimable ? Est-ce-là tout ce qu'il y a à dire.

Et quand lui-même n'est qu'un magot, qu'il est laid de visage & d'esprit, vous ne pardonnez pas à cette aimable femme de le trahir avec éclat, toute aimable qu'elle est ! Cette injustice-là passe l'imagination.

Nous disons qu'on lui pardonne à ce mari ; vraiment, qu'on ne s'en tient point-là !

Comment donc ! Son libertinage, ou plutôt sa galanterie le rend illustre ; elle en fait un Héros qu'on est curieux de voir ; on se le montre au Spec-

tacle

tacle ; on épie le moment qu'il vous salue. Où est-il ? se dit-on. Il vient de paroître ; tenez, le voilà : c'est lui, c'est-là ce fameux violateur de l'ordre.

Aussi faut-il voir combien il se tient droit, les airs qu'il se donne, & avec quelle superbe confiance il produit son visage.

Et pourquoi donc nous prend-on ? (continueront les femmes.) Que les hommes s'expliquent : nous abandonnent-ils l'exercice de la vertu, comme une chose aisée, & qui ne passe pas nos forces? ou bien cette vertu est-elle si pénible, qu'elle ne puisse appartenir qu'à nous ? Nous seules, à cause de l'excellence de notre sexe, méritons-nous d'en avoir, de la suivre, & d'être punies, quand nous en manquons ?

Les hommes au contraire ne sont-ils pas dignes d'être vertueux ? leur indignité est-elle sans conséquence ? Si cela est, qu'ils se déclarent, & nous ne dirons mot; nous serons les premieres à trouver justes ces punitions dont on nous accable, quand nous nous égarons, & qui seront alors des titres de grandeur.

Mais que les hommes aient l'audace de nous mépriser comme foibles, pendant qu'ils prennent pour eux toute la commodité des vices, & qu'ils

nous laissent toute la difficulté des vertus; en vérité cela n'est-il pas absurde ?

¶ Nous accusons les femmes d'être coquettes, d'être fourbes, & méchantes. Laissons-les parler là-dessus.

Si notre coquetterie est un défaut, Tyrans que que vous êtes, (nous diroient-elles,) qui devons-nous en accuser que les hommes ?

Nous avez-vous laissé d'autres ressources que le misérable emploi de vous plaire?

Nous sommes méchantes, dites-vous ? Osez-vous nous le reprocher ? Dans la triste privation de toute autorité, où vous nous tenez ; de tout exercice, qui nous occupe ; de tout moyen de nous faire craindre, comme on vous craint, n'a-t-il pas fallu qu'à force d'esprit & d'industrie, nous nous dédommageassions des torts que nous fait votre tyrannie ? Ne sommes-nous pas vos prisonnieres ; & n'êtes-vous pas nos geoliers ? Dans cet état, que nous reste-t-il, que la ruse ? Que nous reste-t-il, qu'un courage impuissant, que vous réduisez à la honteuse nécessité de devenir finesse ? Notre malice n'est que le fruit de la dépendance où nous sommes. Notre coquetterie fait tout notre bien. Nous n'avons point d'autre fortune que de trouver grâce devant vos yeux. Nos propres parents ne se défont

de nous qu'à ce prix-là; il faut vous plaire, ou vieillir ignorées dans leurs maisons: nous n'échappons à votre oubli, à vos mépris, que par ce moyen; nous ne sortons du néant, nous ne sçaurions vous tenir en respect, faire figure, être quelque chose, qu'en nous faisant l'affront de substituer une industrie humiliante, & quelquefois des vices, à la place des qualités, des vertus que nous avons, dont vous ne faites rien, & que vous tenez captives.

¶ Un Amant est une espece de créancier qui a donné son cœur à une femme, & qui vient lui demander d'en être payé en même valeur.

Donnez-moi le vôtre, lui dit-il d'abord : elle le renvoie, & ne veut point entendre parler de cette dette-là.

Là-dessus, grand procès entr'eux; il l'assiége de galanteries, de respects, d'assiduités, de mille tendres soins. C'est la maniere de plaider de l'Amour.

Elle y répond par des froideurs, par des refus redoublés, par des fiertés, par des fuites, par des assurances qu'il prend des peines inutiles; & enfin, ne sçachant plus que dire, par des incrédulités sur le besoin insupportable qu'il a, dit-il, d'être payé.

Si elle le consomme, serviteur à la débitrice; la chance tourne; c'est elle qui devient la créanciere, & le tout finit par une banqueroute qui la déshonore, quoique ce soit elle à qui on la fasse.

¶ Il y a bien de la différence entre un homme fier, & un homme glorieux.

La fierté part d'un sentiment noble & louable: c'est une vertu, quand elle est réglée; ce n'est qu'un vice, quand elle ne l'est pas.

Mais la vaine gloire est toujours un ridicule.

On peut dire à un homme: vous êtes trop fier; mais on ne lui dit point: vous êtes trop glorieux; parce que c'est dire une injure, c'est l'appeller fat.

Il sied bien à un homme d'être fier dans de certaines occasions; il n'y a point d'occasion où il ne se dégrade, quand il est glorieux.

Ordinairement même, le glorieux n'est pas fier. L'homme fier veut être intérieurement content de lui. Il suffit au glorieux d'avoir contenté les autres: c'est assez pour lui que ses actions paroissent louables. L'autre veut que les siennes le soient à ses yeux même.

En un mot, l'homme fier a du cœur: le glorieux n'a que l'orgueil de persuader qu'il en a. L'un a de vraies vertus dans l'âme: l'autre en

joue qu'il n'a pas, & qu'il ne se soucie pas d'avoir.

L'un a du plaisir à être honnête-homme : l'autre voudroit bien souvent s'exempter de faire comme s'il l'étoit. Il ne tient pas à la probité, il tient à l'honneur qu'elle procure. Aussi en manque-t-il dans mille petits détails qu'on ne sçait point. L'homme fier est un bon ami ; c'est à vous personnellement que son amitié s'adresse.

Le glorieux n'est ami de personne ; & quand il paroît le vôtre, ce n'est pas vous qu'il aime ; c'est votre rang, c'est votre fortune, c'est l'éclat qui vous environne, & l'estime où vous êtes dans le monde : c'est-à-dire qu'il vous aime comme riche, comme grand Seigneur, comme puissant, comme accrédité, comme honoré des autres, & jamais comme homme qu'il estime & qui lui plaît. Vous n'êtes rien pour lui ; vous ne valez pas votre habit ; il l'aime mieux que vous, quand il est magnifique.

Distinguez pourtant le fanfaron du glorieux : on prendroit souvent le glorieux pour un fanfaron ; mais l'homme qui n'est que fanfaron, peut être un très-honnête-homme ; il peut avoir toutes les vertus qu'il vous montre : son défaut, c'est de les

avoir avec faste, de vouloir les rendre étonnantes ; & quelquefois il a dans l'âme de quoi pouvoir les rendre telles, de quoi tenir tout ce qu'il promet : c'est seulement dommage qu'il le promette. Il peut être respectable dans le fond, pendant qu'il est un fanfaron dans la forme : il n'a quelquefois tort que dans les manieres.

Fin du neuvieme Volume.



TABLE

Des Matieres contenues dans ce Volume.

LE SPECTATEUR FRANÇOIS.

PIECES DÉTACHÉES.

L'INDIGENT PHILOSOPHE.

Fin de la Table.